

DÉPARTEMENT DE LETTRES ET COMMUNICATION

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

Université de Sherbrooke

POUR UNE APPROCHE NARRATOLOGIQUE DU JOURNAL INTIME :

Le Journal de Katherine Mansfield

par

Suzanne St-Laurent

I-16 36

Maître ès arts, M.A.,

de l'Université de Sherbrooke

THÈSE PRÉSENTÉE

pour obtenir un

Ph.D. en études françaises

Sherbrooke

Juillet 1998



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-46690-6

Canada

Composition du jury

Pour une approche narratologique du Journal intime : le Journal de Katherine Mansfield

Suzanne St-Laurent

Cette thèse a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Pierre Hébert, Directeur de la recherche

Joseph Bonenfant, Autres membres du jury

Antoine Sirois, Autres membres du jury

Julie Leblanc , Autres membres du jury

Pour une approche narratologique du journal intime : le Journal de Katherine Mansfield

Peu de chercheurs ont entrepris d'étudier en profondeur le journal intime. Pourtant la dynamique inhérente à ce genre littéraire offre un terrain propice à une variété d'explorations. Cet ouvrage s'attache à l'aspect narratif du journal intime. Nous prenons pour acquis que ce dernier raconte une histoire prise en charge par un discours. Dans une perspective temporelle, nous abordons les diverses manifestations du récit dans le genre étudié.

La thèse se divise en deux principales parties. Dans un premier temps, nous élaborons une théorie du récit du journal en s'inspirant de celle proposée par Gérard Genette dans Figures III. A l'instar de Genette, nous explorons la temporalité du récit selon trois volets : l'ordre, la durée et la fréquence. Chaque volet est étudié à partir d'un corpus de journaux québécois et français. Nous retrouvons, entre autres, le Journal en miettes de Ionesco, le Journal de Colette et de Benjamin Constant ainsi que ceux de Saint-Denis Garneau, d'Henriette Dessaulles et de Michèle Mailhot. En marge de ces journaux, figure le Journal de Katherine Mansfield. une oeuvre donc l'étude sera reprise dans la deuxième partie de cet ouvrage. De ce corpus il a été possible de dégager quelques consensus quand au fonctionnement du récit. Mais la théorie proposée servira avant tout d'instrument par sa capacité à s'ajuster à une oeuvre donnée.

La deuxième partie de cette thèse porte sur l'étude approfondie du Journal de Katherine Mansfield. Des concepts développés dans la partie précédente sont mis à contribution afin d'analyser et d'interpréter cette oeuvre majeure de la littérature intime.

Les études de l'ordre, de la durée et de la fréquence sont reprises en fonctions du ou plutôt des récits du Journal. Les diverses manifestations temporelles du discours narratif deviennent ainsi des indices forts utiles à la saisit de l'oeuvre. Elles permettent d'appréhender l'évolution et les transformations de la diariste aux cours des années inscrites dans son Journal.

**Je tiens à remercier Monsieur Pierre Hébert pour
ses conseils, son indulgence et son ouverture d'esprit.
Tous ces attributs n'ont pu qu'encourager
l'initiative nécessaire à l'élaboration de cette thèse.**

INTRODUCTION

Quoique le journal intime soit maintenant un genre reconnu, peu de théoriciens se sont consacrés à l'étude de sa structure. En général, parmi les ouvrages que j'ai consultés, on s'attarde tantôt à son évolution sur le plan historique, sociologique, etc., tantôt à le définir comme genre. A ces recherches se greffent aussi d'autres préoccupations, à savoir le statut du moi, les notions de sincérité et d'intimité.

C'est, en général, ce que je retiens des propos tenus par Béatrice Didier¹, Robert A. Fothergill² et les divers membres participant à un colloque organisé par V. Del Litto en 1975³. Toutefois, mes lectures n'ont pas été infructueuses. A travers ces diverses analyses se glissent des allusions à la structure. Elles sont éparses et peu développées certes, mais elles incitent à réfléchir à une structure inhérente au journal intime.

Par exemple, tout en reconnaissant, aux premiers abords, l'aspect désorganisé du journal, des commentateurs tels que Didier, Fothergill et d'autres attribuent au «Je» une fonction unificatrice. «Ce "je" obsédant, écrit Didier, semble la seule règle d'un genre qui n'en connaît pas [...]»⁴. M. Vercier, dans son article sur Michelet, parle «des différents

1 Le Journal intime, Paris, PUF, 1976.

2 Robert Fothergill, Private Chronicles. A Study of English Diaries, London, Oxford University Press, 1974.

3 Le Journal intime et ses formes littéraires, Actes du colloque de septembre 1975, réunis par V. Del Litto, Genève, Droz, 1978.

4 Béatrice Didier, op. cit., p.154. Pour sa part, Daphni Baudouin, dans sa thèse Le Journal intime en tant que genre littéraire : le Journal intime de Catherine Pozzi (1913-1934) Université d'Ottawa, 1994, attribue quelques mérites à Béatrice Didier qui, dit-elle, «étudie le journal en tant qu'oeuvre littéraire, en s'attachant plus précisément à ses formes et à ses structures».p.8.

moi qui participent à l'arrangement de son deuxième Journal»⁵. Fothergill insiste aussi sur ce «Je» puisqu'il l'inclut comme premier élément de son «common framework»⁶. Cette instance fait d'ailleurs l'objet d'une réflexion sur la distinction, dans le Journal, entre le narrateur-diariste et le personnage historique qui tient la plume.

En général, on s'entend sur l'idée que le journal est un tout désorganisé, imprévisible, dépourvu de récit, un genre qu'on oppose souvent soit à l'autobiographie, soit au roman.

Quelques ouvrages font exception à cette vue d'ensemble du journal. Dès lors, le journal, considéré comme genre littéraire, se voit accorder un statut narratif doté d'un système énonciatif spécifique au genre auquel il appartient.

Dans sa thèse : Le Journal intime en tant que genre littéraire [...]⁷, l'auteure, Daphni Baudouin, a réfléchi sur certains aspects discursifs, spécifiques au journal intime. Elle propose donc une méthodologie qui permet d'analyser le journal intime à partir de sa spécificité discursive.

Pour sa part, Pierre Hébert, dans la deuxième partie de son ouvrage intitulée : «Pour une narratologie du journal intime [...]⁸», se questionne d'abord sur le statut du récit. Pour ce faire, il réexamine la pertinence de la dualité histoire/discours présentée comme allant de soi pour l'étude du récit. Par la suite, il situe le récit et attribue au discours deux

5.M. Vercier., «Michelet, journal de voyage et journal intime», Le Journal intime et ses formes littéraires, p. 53.

6. Op., cit. p. 34.

7 Le journal intime en tant que genre littéraire : le journal de Catherine Pozzi : (1913-1934)

8 Le Journal Intime au Québec ; Srtucture, Evolution, Réception, Montréal, Fides, 1988.

paliers qui permettent, dans un premier temps, de découper le journal. Il s'agit du thème et du rhème.

Enfin, en considérant le journal comme fiction, Hébert et Marilyn Baszczyński, sa collaboratrice, se sont arrêtés à l'étude des divers éléments composant ce discours, à savoir l'intrigue, le narrataire et les actants. Ces aspects du discours, qui participent à la dynamique du texte, ont été illustrés à partir de journaux représentatifs de chacun d'eux.

Dans son ouvrage, Hébert se demande également si «le système du journal intime participe des catégories habituellement dévolues au roman : histoire/discours, temps, mode, voix, etc.»⁹. Sa question demeure d'actualité puisqu'il n'existe aucune étude systématique portant sur la narratologie du journal intime, c'est-à-dire sur le fonctionnement de son récit.

Compte tenu de ces contraintes et acquis, ma thèse sera divisée en deux grandes parties. La première sera consacrée à l'élaboration d'une théorie du journal intime, dans une perspective temporelle. Je tenterai d'illustrer, à partir d'un corpus, les diverses manifestations du récit et d'isoler certaines constantes. Dans la deuxième partie, je mettrai à contribution les données de la première partie de cet ouvrage en procédant à l'analyse détaillée et à l'interprétation du Journal de Katherine Mansfield¹⁰.

Cependant, dans mon approche narratologique du journal intime, je me limiterai à l'étude du temps. D'une part, cette catégorie me semble suffisamment complexe pour

9 Op. cit., p.85.

10 Katherine Mansfield, Journal, Stock, 1973.

devenir à elle seule l'objet d'une réflexion approfondie et d'autre part, l'analyse de la voix et du mode m'apparaissent moins pertinentes en tant qu'éléments structurants du journal intime. Comme le mentionne Jean-François Jeandillou, « le récit est par essence lié à la temporalité ¹¹ ».

Afin de saisir le fonctionnement du temps, je m'inspirerai du modèle genettien tel qu'illustré dans Figures III¹², à partir du roman A la recherche du temps perdu de Marcel Proust. Ensuite, j'adapterai les trois sous-catégories mises de l'avant par Genette afin de les rendre opératoires pour l'étude en cours. Il s'agit de l'ordre, de la durée et de la fréquence.

Afin de bien faire ressortir les enjeux de ces trois catégories du temps, elles seront traitées de façon autonome. Mais il va sans dire qu'il existe des filiations entre ces trois volets temporels. Dans la conclusion, je prendrai en considération l'éclairage mutuel de ces trois volets temporels à partir de leurs résultats respectifs pour chacun des sujets étudiés.

Dans la première grande partie de mon travail, j'entends explorer, tout d'abord, la nouvelle avenue proposée plus haut par Hébert en poursuivant son tracé déjà amorcé dans son ouvrage Le Journal Intime au Québec [...] ¹³. J'aborderai le journal intime du point de vue de sa structure narrative car, comme l'a démontré Hébert, il existe bien un récit dans le journal intime.

11 Jean-François Jeandillou, L'Analyse textuelle, Paris, Armand Colin, 1997, p.170.

12 Gérard Genette, Figures III, Paris, Seuil, 1972.

13 Pierre Hébert, op. cit.

Je caractériserai les niveaux discursifs susceptibles de se retrouver dans le journal. Ceux-ci, à l'exception d'un seul, ont été identifiés dans l'ouvrage déjà cité de Pierre Hébert. Ces niveaux discursifs permettent un premier découpage du journal susceptible d'identifier une structure de base, laquelle pourra être récupérée sur le plan de l'analyse du texte étudié. Ensuite, je passerai en revue la démarche entreprise par Hébert afin de bien situer le récit dans le journal. Cette démonstration s'avère indispensable puisque toute étude narratologique repose d'abord sur le statut particulier du récit, quelque soit le genre littéraire étudié.

Dans un deuxième temps, je passerai à l'étude détaillée de l'ordre, de la vitesse et de la fréquence dans le journal intime à partir d'un corpus de journaux intimes que je décrirai un peu plus loin.

Afin de procéder à l'analyse de l'ordre dans le journal intime, je dois récupérer son récit premier. Le récit premier permet de reconnaître les distorsions temporelles, en l'occurrence les analepses et les prolepses, et d'identifier leur type. Par conséquent, je proposerai une méthode qui permettra de cerner le récit premier dans tout journal.

Ensuite, je m'arrêterai à l'étude de la vitesse. A l'instar du récit premier, la vitesse dans le journal sera appréhendée d'une façon bien différente de Genette à l'égard du roman. Après avoir illustré la façon de calculer la vitesse dans le journal, j'aborderai les quatre mouvements narratifs ou reconnus comme tels par Genette, lequel les rend responsables des changements de rythmes dans le récit.

En fait, dans le journal, seule l'ellipse fera partie de cette variété de mouvement capable d'influencer la vitesse du récit. Les autres mouvements, soit la scène, le sommaire

et la pause seront qualifiés de non narratifs et feront l'objet d'une étude à part, immédiatement après celle de l'ellipse.

Cette première partie de ma thèse se terminera sur l'étude de la fréquence. Ce phénomène de répétition et ses variantes, l'itératif et le singulatif, sera expliqué et illustré toujours à partir du corpus choisi.

Qu'en est-il de cette première partie? La méthode descriptive que je mettrai de l'avant sera appuyée d'exemples à partir de différents extraits de journaux intimes. Comme le journal intime commence à se manifester vers la fin du XVIII^e siècle, mon corpus recouvre le XIX^e et le XX^e siècle. Sept journaux¹⁴ me serviront de références. Il va sans dire que mon choix relève en partie de l'intuition. Toutefois, ces derniers répondent aux critères de base du journal, c'est-à-dire la datation et la présence marquée d'un «Je» propre à exprimer l'itinéraire intérieur du diariste. D'autres repères relevant de la narratologie ont guidé mon choix, tels que la présence d'au moins deux niveaux discursifs (le thème et le rhème). Et ces journaux contiennent suffisamment d'événements susceptibles d'accueillir un certain nombre de figures temporelles.

Toutefois, malgré ces traits communs constitutifs de mon corpus, celui-ci présente un éventail de textes plutôt disparates. Cette caractéristique ne relève pas du hasard. Ainsi, j'ai sélectionné mes diaristes en fonction de leur âge, de la longueur de leur journal et

¹⁴ Anne Frank, Journal intime, Paris : Le livre de poche, 1961.
 Benjamin Constant, Journaux intimes, Paris, Gallimard, 1952.
 Sidonie Gabrielle Colette, Journal en miettes, Paris, Fayard, 1974.
 Eugène Ionesco, Journal en miettes, Paris, Meeure de France, 1967.
 Hector de Saint-Denys Garneau, Journal, Montréal, Hurtubise, HMH, 1971.
 Katherine Mansfield, Journal, Paris, Stock, 1973.
 Michèle Mailhot, La vie arrachée, Montréal, La Presse, 1984.

aussi de leur notoriété littéraire. Encore une fois, j'avais l'impression qu'un diariste «romancier», «nouvelliste» ou «dramaturge» ferait un usage différent des figures du récit qu'un diariste dont le journal constitue l'oeuvre centrale.

Dans la deuxième grande partie de ma thèse, à la lumière des résultats obtenus dans la partie théorique de cet ouvrage, le Journal de Katherine Mansfield deviendra l'objet d'une analyse qui fera ressortir sa structure temporelle. Et cette structure temporelle sera au service de l'interprétation du contenu de l'oeuvre. Bref, l'organisation temporelle des divers récits dans le Journal m'aidera à saisir les principales étapes de l'évolution personnelle de la diariste inscrite dans le texte. A nouveau, les trois sous-catégories du temps seront mises à contribution.

Avant d'entreprendre l'analyse du Journal de Katherine Mansfield, j'identifierai ses principaux récits. Quoique cette sélection relève, en partie, de ma subjectivité, elle dépend aussi de la récurrence de ces récits et de leur répercussion sur l'itinéraire suivi par Katherine. Après la sélection de ces récits, que je nomme thèmes narratifs ou tout simplement sujets, je passerai à l'étude de l'ordre.

La plupart du temps, le Journal de Katherine Mansfield suit la chronologie des événements. Cette tendance rend d'autant plus révélatrices les périodes où la diariste déroge à son habitude de suivre le cours des événements. Les distorsions temporelles de chaque sujet seront identifiées à partir du récit premier que j'aurai au préalable délimité.

Quant à l'étude de la vitesse, tout en suivant la chronologie du Journal, un Journal dont la première inscription se situe en 1904 et la dernière en 1922, je le découperai par périodes d'un an ou de deux ans. Pour chacun des sujets sélectionnés et présents à

l'intérieur de l'une de ces périodes, j'évaluerai leur vitesse. Les variations de ces vitesses d'une période à l'autre serviront d'indices sur les étapes, parfois décisives, dans l'existence de Katherine vécue au quotidien.

Ensuite, je m'arrêterai sur l'ellipse narrative. Les intervalles de silence, pourtant riches en événements signifiants du point de vue de la narrativité et récupérés sur le plan des analepses, signalent la présence de ces ellipses. Leur identification pourra servir à comprendre certains agissements ou décisions de Katherine et du même coup contribuer à une impression d'homogénéité, pour l'ensemble du Journal.

En ce qui regarde la fréquence, le dernier chapitre de ma thèse, j'ai procédé autrement que pour le chapitre précédent. Chaque sujet est traité à part et à partir de sa première manifestation dans le Journal jusqu'à sa dernière. Encore une fois, j'ai suivi la chronologie de l'oeuvre étudiée. Période par période, pour chaque sujet, j'ai noté le nombre d'apparitions et le type de répétition de celles-ci quand cette donnée me semblait pertinente à mon étude.

Le Journal de Katherine Mansfield me servira de journal témoin. Plusieurs raisons ont justifié mon choix. Premièrement, et c'est là l'essentiel pour une étude narratologique du journal intime, le sien me semble se prêter à l'illustration de nombreux aspects relatifs au temps, des aspects mis de l'avant par Genette. Aussi, le Journal de Katherine Mansfield présente l'avantage de s'échelonner sur plusieurs années de vie, une vie pleine de rebondissements et de revirements que l'on voit évoluer au quotidien. Enfin, les nombreuses répercussions des faits extérieurs sur la diariste et le caractère souvent ambigu

de ses réactions face à celles-ci font de ce Journal une oeuvre aux interprétations multiples.

Encore une fois, il faut préciser que même si ce Journal ne servira pas de modèle canonique du genre, du moins il sera un point de référence, un exemple, il aidera à consolider une théorie possible du journal intime.

Je tiens à signaler que la version originale du Journal de Katherine Mansfield est écrite en anglais¹⁵. La présente analyse de l'oeuvre est réalisée à partir de sa version en français. Comme je maîtrise davantage le français que l'anglais, ce choix s'est imposé par lui-même.

Néanmoins, j'ai comparé plusieurs segments textuels de la version française aux segments correspondants dans la version originale. J'ai porté une attention particulière au traitement de la temporalité et de certains effets stylistiques. Il s'avère que les temps verbaux de base des énoncés, à savoir le passé, le présent et le futur, sont respectivement les mêmes d'une version à l'autre.

Il en va de même avec les types de fréquence. L'emploi du répétitif, de l'itératif ou du singulatif, pour un énoncé quelconque dans la version française, se retrouvent tels quels dans la version anglaise.

En ce qui regarde la vitesse, il existe une disparité. Avec le caractère synthétique de la langue anglaise, il fallait s'y attendre. Une idée en anglais s'exprime avec moins de mots qu'en français. Par conséquent, les extraits narratifs que j'ai circonscrits au hasard

15 Journal of Katherine Mansfield, New York, Knopf, 1941.

dans le Journal traduit en français sont un peu plus longs que ceux qui leur correspondent dans la version originale.

Mais, quant aux résultats, ce léger décalage ne cause pas de distorsions. Les mouvements narratifs ou les effets de rythmes, pour un récit quelconque, sont les mêmes d'un Journal à l'autre.

PREMIÈRE PARTIE

Aspects discursifs dans le journal intime

CHAPITRE 1

LES NIVEAUX DISCURSIFS ET LE RÉCIT

Ce chapitre se divise en deux grandes parties. Dans un premier temps, j'aborderai les divers paliers du journal intime. Ces paliers, les niveaux discursifs¹⁶, constituent la structure de base du genre étudié. Celle-ci peut comprendre jusqu'à cinq niveaux discursifs, selon le journal. Je décrirai ces cinq niveaux à l'aide d'exemples tirés de mon corpus.

Dans un deuxième temps, je m'arrêterai à la question du récit dans le journal. Jusqu'à présent, cette notion centrale à ma thèse n'a guère été abordée. Afin de la développer, je partirai des réflexions de Pierre Hébert émises dans l'un de ses ouvrages : Le Journal Intime au Québec. Structure, Évolution, Réception. J'aborderai incidemment quelques mots sur les notions de journal externe versus journal interne. Elles mettent en lumière

16 Par niveaux discursifs j'entends divers paliers de discours, c'est-à-dire un enchaînement de mots qui véhicule une information ou une idée.

la subjectivité qui est propre au journal intime, c'est-à-dire la participation émotive du sujet, le diariste, par opposition à son absence.

1.1 Le thème et le rhème

Le découpage d'un texte s'effectue en fonction de son organisation interne. Mais comment discerner cette organisation? N'y a-t-il pas de multiples façons d'appréhender les parties constituantes d'un texte selon sa nature et selon ce qu'on y recherche? Gardons tout simplement à l'esprit que «le découpage, unique et absolu, n'existe pas : l'important est de disposer d'un découpage ayant une valeur opératoire [...]»¹⁷.

Dans le cas du journal, les niveaux discursifs constituent des points de repères essentiels pour quiconque veut entreprendre une analyse rigoureuse du texte choisi. Ce sont les niveaux discursifs qui rendent compte de la structure du journal en ce sens qu'après les avoir bien identifiés, on découvre entre eux des filiations à travers lesquelles le texte finit par se dévoiler au lecteur comme un tout homogène.

A l'instar de Robert Fothergill, qu'il cite d'ailleurs dans son ouvrage, Pierre Hébert a identifié deux niveaux caractéristiques du genre en question. Il s'agit du thème et du rhème¹⁸. Le premier rend compte de l'événement du jour. Il peut prendre la forme d'une simple donnée factuelle, d'une anecdote, d'un commentaire explicatif ou encore d'une

17 Pierre Hébert, « Rhétorique de l'histoire : essai de modèle », Voix et Images, vol. VI, 1978-1979, p. 495.

18 Mais comme on le verra plus loin, Hébert se démarque, en autres, de Fothergill en ce qui regarde le statut du récit. Contrairement à ce dernier, il situe le récit du rhème au niveau du rhème plutôt qu'au niveau du thème. Il faut préciser aussi que le couple antithétique thème\rhème a été mis de l'avant par Gérard Genette dans Fiction et diction, Paris, Seuil, 1991, p.33.

description. Tous ont un trait en commun : un lien qui les rattache à la date sous laquelle ils s'inscrivent. Par exemple, dans son Journal, Anne Frank décrit les présents qu'elles a reçus le 14 juin 1942, journée de son anniversaire : «Un bouquet de roses, une petite plante, deux branches de pivoines [...]»¹⁹.

Mais comme on le verra plus loin, lors de ma rétrospective des observations de Marilyn Baszczyński sur le Journal de Saint-Denys Garneau, il existe d'autres niveaux discursifs qui, tout en recouvrant les mêmes formes du thème ou du rhème, se présentent comme des digressions par rapport à leur insertion dans le texte, à une date donnée. Autrement dit, ils paraissent interchangeables. Prenons par exemple le commentaire de Katherine Mansfield datant du 16 mai 1915 :

[...] : la somme de joies, de petites joies délicates que je retire de la contemplation des êtres et des choses, quand je suis seule, est immense; ce n'est qu'en ma propre compagnie que je m'amuse vraiment pour de bon²⁰.

En effet, son Journal émaillé de descriptions où elle décrit ces «petites joies» dans ses instants de solitude, en témoigne.

Le deuxième niveau, le rhème, traduit les réactions du diariste vis-à-vis du thème qui (à l'instar de la date) joue le rôle d'un catalyseur. Contrairement au thème qui nous livre ce que le diariste sait déjà, le connu, le prévisible, le rhème, lui, sème «l'imprévisible», «l'inattendu». Ces fonctions dites «rhématiques» (inspirées des fonctions de Benveniste

19 Anne Frank, Journal, op cit., p.15.

20 Katherine Mansfield, Journal, op cit., p.165.

expliquées dans son ouvrage Problèmes de linguistique générale 11) se divisent en trois classes : l'impératif, l'interrogatif et les autres modalités composées de trois sous-classes : souhait, nécessité, certitude. Notons, tel que le précise Hébert, que ce répertoire n'est pas exhaustif²¹.

Reste à ajouter que le rhème se caractérise, entre autres, par son aspect extensif et récessif. Tel que le définit Hébert, cette particularité rattachée au rhème est à la base de «mouvement thématique». En fait, le rhème extensif, c'est l'instauration d'une positivité chez le diariste et le rhème récessif, son contraire. Ces mouvements contribuent à la dynamique structurale du journal, et constituent un apport appréciable quant au sens à lui attribuer. C'est ce qu'a démontré Hébert dans son étude narratologique du Journal d'Henriette Dessaulles.

Chez cette diariste, par exemple, la positivité se caractérise «par la prédominance de l'agir», [...] et par l'apparition de l'altérité²².» Hébert a observé une corrélation entre la baisse d'entrées et l'installation de cette passivité. Celle-ci, conclut Hébert correspond à la remise en question de l'écriture même du journal.

21 Je tiens à préciser que le passage du thème au rhème n'est pas nécessairement celui de l'objectivité à la subjectivité. La présence du narrateur a ses degrés. Autrement dit, la subjectivité dans le journal intime est quasi omniprésente ne serait-ce qu'en regard de la date, de «maigre signifiant »qui est plus qu'un simple repère temporel ou la marque d'une structure de base. Il est aussi la marque d'un choix. En ce qui me concerne, le rhème signifie une subjectivité accrue, identifiable au moyen des fonctions rhématiques.

22 Pierre Hébert, op. cit., p.106.

Le Journal d'Henriette Dessaulles a donc servi à illustrer la présence de ce qu'il est convenu d'appeler un «common framework». Mais, comme le mentionne avec à propos Fothergill :

The relative importance of The outer and inner expérience, the relation of one to the other, the character and extend of the "authorial comment" these vary enormously from diary to diary. Within a single diary, however, the configuration of the imprint tends to remain fairly constant, [...] ²³.

Et, à la lumière des commentaires émis par Georges Gusdorf sur le journal intime²⁴, Hébert souligne que les fragments d'un journal peuvent contenir l'un ou l'autre des deux niveaux étudiés soit le thème soit le rhème ou bien encore la combinaison des deux²⁵. Un thème peut bien être suivi de plusieurs rhèmes.

Pour ma part, je tiens à préciser que parfois le rhème précède le thème. Je donne deux exemples, le premier tiré du Journal en miettes de Ionesco et le deuxième des Journaux intimes de Benjamin Constant. Voyons le passage suivant :

Je me dis depuis pas mal de temps que je devrais tout de même commencer à écrire mon oeuvre, la vraie. Au fond le théâtre n'est pas ma vocation véritable [...] ²⁶.

Le rhème apparaît clairement dans la première phrase par l'expression «je devrais tout de même» et le thème dans la deuxième où le diariste semble s'avouer à lui-même une vérité qu'il n'avait jusqu'à cet instant osé affronter.

23 Robert Fothergill, Private Chronicles, op.cit., p. 58.

24 Georges Gusdorf, La découverte de soi, PUF, p. 48.

25 Pierre Hébert, op. cit., p.91-92.

26 Eugène Ionesco, Le journal en miettes, op., cit., p. 37.

A l'intérieur d'un long fragment des Journaux intimes de Constant, le même phénomène se répète. Le 3 février, il écrit :

J'ai dit que je voulais me marier, que je voulais épouser Amélie et que je voulais aujourd'hui tracer le plan à suivre pour ces deux choses et pour le meilleur parti à en tirer. Récapitulons d'abord ce que j'ai remarqué encore aujourd'hui dans Amélie. Elle m'a parlé comme à son ordinaire dans son langage mêlé de plaisanteries [...] ²⁷.

On retrace le rhème facilement dans la première partie de ce fragment par la répétition du verbe «vouloir». Vient ensuite le thème, quand le diariste décide de récapituler ses observations du jour sur le comportement d'Amélie. Cette «inversion» signale la souplesse du genre étudié. En fait, dans cet extrait, on s'aperçoit que le thème inséré dans son contexte et dans cet ordre sert davantage à élucider le rhème, exprimé sous la forme d'un désir ou d'une volonté comme laissée en suspens. Autrement dit, il n'est plus qu'une simple donnée. Il est assigné d'une fonction ²⁸.

Mis à part cette inversion possible du thème et du rhème, on peut se demander si, pour chaque journal, ces deux paliers se caractérisent d'une manière particulière. Dans sa brève analyse du Journal d'Henriette Dessaulles, Hébert s'est intéressé à cette question. Il a pu observer que le thème a comme temps de base le passé composé et le rhème, le présent ²⁹. En parcourant mon corpus, j'ai aussi constaté que le passé composé est souvent utilisé au

27 Benjamin Constant, Journaux intimes, op. cit. p. 36.

28 Mais dans le cas ici qui m'intéresse, ce thème au cours de son développement perdra sa fonction explicative pour redevenir une simple donnée. Après avoir expliqué ce pourquoi il renonce à son mariage avec Amélie, le diariste, toujours au niveau du thème, conclut : «Si elle ne m'aime pas passionnément, je ne prends pas d'ascendant sur elle, je serai comme tous les maris de Genève, (suit le rhème) et c'est ce que je ne veux pas.»(p.36).

29 Pierre Hébert, op. cit., p. 98.

niveau du thème et le présent, au niveau du rhème. En fait, ces observations n'ont rien de surprenant : le diariste écrit rarement dans l'immédiat. Il existe presque toujours un décalage, aussi minime soit-il, entre l'événement vécu et sa transcription ou, si l'on veut, l'acte d'écrire. D'où, par exemple, la fréquence élevée de l'adverbe «hier» dans le Journal d'Anne Frank³⁰. En ce qui regarde le rhème, il apparaît normal de le retrouver au présent, puisqu'il relève d'une réaction, d'une attitude spontanée du diariste face à un quotidien parfois chargé d'imprévus et d'événements qui donnent à penser.

Toutefois, j'émetts des réserves quant à une caractérisation aussi restrictive des niveaux discursifs en question. C'est pourquoi j'ai utilisé ci-haut l'adverbe «souvent». Le temps verbal ne m'apparaît pas comme un critère valable pour départager le thème et le rhème. Par contre, en matière d'analyse et d'interprétation, le temps verbal attribué aux divers paliers du journal, ses tendances générales, ses variations à l'intérieur d'un même niveau discursif peuvent s'avérer un facteur significatif.

Cependant, en cherchant à cerner de près le thème et le rhème, Hébert a soulevé une question qui mérite qu'on s'y arrête, puisqu'elle suggère la présence d'un niveau discursif intermédiaire qui n'est pas particulier au Journal d'Henriette Dessaulles. Mais je reprends son exemple représentatif de sa problématique. Voici le passage tiré du Journal de Dessaulles :

(1er juin 1874)

Belle journée au bois. Beaucoup de plaisir avec Soeur Sainte-Cécile. Jos en raffole, je l'aime bien, mais modérément. Nous avons cueilli des fleurs et chanté

30 Mais il faut se méfier, surtout en matière de journal intime, de toute généralisation. Par exemple, les thèmes du Journal de Katherine Mansfield sont souvent écrits au présent, dans l'immédiat.

et couru pleinement senti que nous vivons. Que c'est bon! C'est ça qu'il me faut, aimer tout le monde et toutes les choses et les êtres et me sentir toujours unie à tout, jamais repoussée ou tenue à distance³¹.

Comme le mentionne Hébert, «le thème apparaît clairement, la "Belle journée au bois" transmis au moyen d'une phrase nominale au passé composé comme temps de base. Le rhème, au présent, [...]: "C'est ça qu'il me faut"³².» Mais à quel niveau discursif appartient le syntagme «Que c'est bon!» ? Selon Hébert, il ne peut s'intégrer au thème puisqu'il est au présent ni au rhème puisqu'il est dépourvu des caractéristiques d'imprévisibilité et d'ouverture qu'on accorde à ce dernier.

Si l'on fait abstraction du temps verbal, la question, à mon avis, se résout facilement. Le syntagme «Que c'est bon!» se rattache au thème. C'est une donnée qui, ici, n'est plus de l'ordre d'un banal événement, mais d'un sentiment réel qui assure une transition harmonieuse entre le thème et le rhème, là où la subjectivité transparaît nettement.

Ce niveau appelé provisoirement intermédiaire n'est finalement qu'un deuxième registre à l'intérieur du thème. Il constitue sa partie subjective. Peut-être qu'il serait approprié de qualifier d'externe la partie objective du thème et d'interne sa partie subjective? Et cette dernière jointe au rhème serait incluse dans ce que Fothergill nomme l'expérience intime ou intérieure du diariste. Autrement dit, l'expérience intérieure ou «the inner life³³» contient une part de subjectivité du diariste qui sert de trait commun et

31 Pierre Hébert, *op. cit.*, p. 98.

32 *Ibid.*

33 Robert A. Fothergill, *Private Chronicles, A Study of English Diaries*, London, Oxford University Press, 1974, p.13.

de trait d'union avec le rhème. Tout en restant deux couches narratives distinctes, le thème interne et le rhème partagent cette subjectivité qu'englobe «the inner life» du diariste.

On se rend compte ici que ma méthode de découpage empruntée à Hébert n'est pas fondée sur la simple distinction dans le journal intime, entre l'expérience externe et l'expérience interne établie par Fothergill. A mon avis, cela serait manquer de nuances et dans la pratique peu opératoire. La partie «objective» qui correspondrait au thème et la partie «subjective», au rhème, se présentent rarement à l'état pur. Jusqu'ici l'apparition des fonctions rhématiques véhiculées par le rhème demeure le critère décisif permettant de faire le départ entre le thème et le rhème.

Toutefois, même si l'expérience externe et l'expérience interne ne constituent pas dans le journal deux paliers autonomes, leur présence méritait d'être soulignée : elles assurent au genre étudié son statut.

L'étude de M. Vercier sur le Journal de voyage de Michelet³⁴ illustre bien la naissance du journal intime grâce à l'insertion de la subjectivité du diariste. Par exemple, chez Michelet, son Journal de voyage qui, dans ses débuts, n'est qu'une série de notations sur des lieux visités, se transforme, selon Vercier, en journal intime quand cet aventurier introduit le pronom «Je» et que la notation disparaît au profit d'un texte élaboré. Ce texte finit par se porter garant «d'un Moi en voyage», c'est-à-dire ouvert sur l'extérieur, mais

34 Le Journal intime et ses formes littéraires, Actes du Colloque de septembre 1975, p.49-59.

avec ses préoccupations à la fois affectives et intellectuelles, sa mémoire, ses habitudes de pensée, etc.³⁵

1.2 Le commentaire et la fiction

Mais cette subjectivité propre au journal intime s'étend parfois au-delà du thème et du rhème. Si le Journal d'Henriette Dessaulles se prêtait à la démonstration de ces deux paliers, le Journal de Saint-Denys Garneau a pu servir d'exemple à l'illustration d'autres niveaux discursifs que Marylin Baszczyński a su bien cerner. Il s'agit du commentaire et de la fiction.

Dans son étude sur les structures actantielles du journal en question, Baszczyński a remarqué l'importance considérable qu'occupe le commentaire, un élément qui ne figure pas parmi les fonctions rhématiques. Sur les 195 fragments examinés, 110 «contiennent au moins un commentaire qui ne figure pas parmi les fonctions rhématiques, ni parmi les données thématiques³⁶.» Et ces commentaires, observe-t-elle, portent d'abord sur l'art (littérature, musique, peinture) et ensuite sur la philosophie et la morale ou encore des généralités. «La plupart, écrit-elle, s'avèrent des commentaires neutres [...]»³⁷, c'est-à-dire un champ de réflexions où le diariste ne s'implique pas en tant que sujet. Le quatrième niveau discursif, le niveau fictionnalisé, «inclut les esquisses et les projets de contes et de romans». Le journal sert alors d'atelier d'écriture. Je tiens à signaler que dans

35 Ibid., p. 58.

36 Pierre Hébert, op. cit., p. 138.

37 Pierre Hébert, loc. cit. En fait, un commentaire qui n'est pas neutre, c'est-à-dire un commentaire où le diariste s'implique se transforme en un commentaire explicatif. Il fait alors partie du thème, un thème chargé de subjectivité.

certaines journaux, les fictions ne sont pas que des esquisses. Elles sont complètes et bien figolées. Le Journal de Colette composé et bâti sous forme de nouvelles sert de cadre de référence³⁸.

Dans mon corpus, j'ai constaté la présence de ces niveaux qui, sans nécessairement envahir la quasi totalité d'un journal en particulier, éclairent le lecteur sur l'itinéraire d'un Moi qui s'affirme et se transforme au fil des pages. Par exemple, Baszczyński a noté que, dans le Journal de Saint-Denys Garneau, la baisse graduelle des commentaires sur l'art, en partant du cahier III jusqu'au cahier VIII, et parallèlement la hausse des commentaires moraux coïncide, chez le diariste, avec un changement d'aspiration: alors qu'il cherchait dans l'art une sorte de paix intérieure par la réalisation d'un Moi absolutisé, il abdique éventuellement ce Moi et se tourne vers Dieu.

1.3 Les mémoires

Pour ma part, je reconnais au journal la présence possible d'un cinquième niveau discursif, celui où le diariste y inscrit des fragments de son passé. Tel est le cas, entre autres, du Journal de Saint-Denys Garneau, mais Baszczyński a choisi de l'ignorer sous prétexte que ce niveau fait «partie d'un autre sous-genre de la littérature personnelle [...]»³⁹. Je ne partage pas cette vision. A mon avis, l'étude d'un texte, peu importe à quel genre il appartient, doit s'étendre à l'ensemble du texte étudié et à plus forte raison quand

38 Les divers titres qui occupent la table des matières, par exemple, La Providence, Le Poète, Les Hironnelles, etc., sont autant de nouvelles qui servent de divisions au Journal.

39 Pierre Hébert, op. cit., p.134.

il s'agit de dégager l'agencement de ses parties constituantes. Les fragments autobiographiques, au même titre que les autres niveaux, ont sûrement un rôle à jouer quant au sens à donner à l'oeuvre, ne serait-ce qu'en fonction de leur insertion dans le texte. Par exemple, Anne Frank, dans son Journal, y introduit dans les tous débuts son histoire personnelle en guise de présentation. «Kitty (son Journal), dit-elle, ignore tout de moi. Il me faut donc raconter brièvement l'histoire de ma vie⁴⁰.» Cette brève présentation inaugure un jeu auquel la diariste va se prêter tout au long de son oeuvre par l'entretien d'un faux⁴¹ dialogue entre elle et son Journal.

Ce cinquième niveau, que je nomme «les mémoires», occupe une place privilégiée dans le Journal en miettes de Ionesco. Quoique concentrés surtout dans les quarante premières pages, les fragments autobiographiques du diariste sont plus qu'une simple entrée en matière. Ces fragments, tout en situant le lecteur, posent les grands thèmes de l'existence que le diariste va, par la suite, récupérer surtout au niveau du commentaire. Par exemple, le fragment suivant : «Les enfants s'ennuient. Je m'ennuyais à Paris, [...]»⁴², contient deux éléments qui seront repris à maintes occasions : il y a le thème de l'ennui et ses variations, ainsi que la prise de conscience, chez Ionesco, d'un mal de vivre partagé

40 Anne Frank, Journal, p. 17.

41 Par faux dialogue je veux dire que ses propos entretenus avec son Journal ne suscitent aucun écho.

42 Eugène Ionesco, Journal [...] p.10.

par ses contemporains, d'où le constat que les enfants s'ennuient, d'où la présence fréquente du pronom «on» au niveau des commentaires.

En d'autres occasions, ces reculs dans le temps sont suivis d'un thème ou d'un rhème, ce qui produit un certain effet de surprise et enrichit la teneur subjective de ces niveaux. Par exemple, après nous avoir décrit une anecdote passée en classe, «à l'heure de gymnastique», Ionesco écrit ceci : «Quand les cloches sonnent pour un enterrement, je suis pris d'une angoisse mystérieuse, d'une sorte d'attirance. On connaît tous ceux qui meurent⁴³.»

Ce thème à l'allure improvisée, écrit au présent, transforme l'anecdote et d'autres qui la précèdent, en un souvenir qui évoque cruellement sa situation présente (l'absence de tous ceux qui habitent sa mémoire) et son passé à cause de ses répercussions sur son quotidien.

Donc, les souvenirs fragmentés de Ionesco qui parsèment son Journal participent à sa cohésion et donnent à ses réflexions une densité accrue, un cadre plus intime, parce qu'ils participent à l'élaboration du contexte dans lequel ses pensées s'inscrivent ou à partir duquel elles ont pris racine.

Les trois niveaux qui viennent s'ajouter au thème et au rhème se démarquent toutefois de ces derniers par leur interchangeabilité. Comme je l'ai mentionné au début de ce chapitre, ces niveaux, le commentaire, les mémoires et la fiction, se présentent comme des digressions par rapport à la date sous laquelle ils se manifestent. En guise d'exemple, je recours une fois de plus au Journal en miettes de Ionesco qui représente, ici, un cas

43 Ibid., p. 10.

extrême. Ce journal sans date⁴⁴ traduit rarement l'événement du jour ou l'émotion du moment. La quasi totalité du texte couvre des périodes qui s'étendent sur plusieurs mois ou années. Ces périodes s'entrecroisent, c'est-à-dire que le diariste nous transporte sans raison apparente du passé au présent et du présent au passé en faisant parfois un saut dans l'avenir. Bref, la pensée vagabonde de Ionesco (une pensée qui trouve sa pleine expression au niveau du commentaire et de la rétrospection) déborde le cadre du quotidien pour la simple raison que Ionesco n'arrive plus à en capter le détail, à en saisir l'aspect particulier ou répétitif. Pour lui, le temps ne s'arrête plus : «Je suis à l'âge, dit-il, où l'on vieillit de dix années en un an, où une heure ne vaut que quelques minutes, où l'on ne peut même plus enregistrer les quarts d'heure⁴⁵.»

Toutefois, en ce qui a trait à l'interchangeabilité du commentaire et du fragment autobiographique, je me dois d'apporter une nuance : ces niveaux, surtout en ce qui regarde les mémoires, sont interchangeables par rapport à la date mais pas nécessairement par rapport à leur position approximative dans le Journal (début, milieu, fin). Tel est le cas, par exemple, du fragment autobiographique qui vient marquer l'ouverture d'un journal. C'est un peu comme si le diariste se sentait obligé de faire le point sur sa

44 Notons que l'absence de date dans le Journal de Ionesco, reflète l'état d'esprit du diariste pour qui le présent n'existe plus. Il n'a conscience que «du passé se précipitant dans le futur, [...]». Journal en miettes, p.32.

45 Ibid., p. 33.

situation sociale, affective ou autre, avant d'amorcer pour de bon son journal. Les Journaux intimes de Benjamin Constant serviront d'appui à mon propos⁴⁶.

Au début de son Journal (un journal constitué de plusieurs journaux), Constant dresse une sorte de bilan de sa vie affective. Le 6 janvier 1803, il rédige le fragment suivant :

Je me sens dans une de ces crises du coeur et de l'imagination qui ont plus d'une fois bouleversé toute mon existence, brisé toutes mes relations, qui m'ont transporté dans un monde nouveau, [...]. J'ai 35 ans passé. Je ne suis plus riche d'avenir. [...] Depuis longtemps, je n'ai plus d'amour pour Germaine. [...]. J'ai besoin d'un être que je protège, qui me suive [...]⁴⁷.

Dans son ensemble, ce fragment est une sorte d'exposé de la situation actuelle du diariste, une situation qui traduit un mal de vivre, un besoin de trouver l'âme soeur, à une période critique de sa vie et dont la prise de conscience n'a certainement pas surgi subitement le 6 janvier 1803. Elle résulte d'une longue réflexion.

Chez Katherine Mansfield, c'est la rencontre avec son frère en octobre 1915 (son Journal débute en 1904) et la mort de ce dernier peu longtemps après, qui incitent celle-ci à transcrire dans son Journal des fragments de son passé :

[...] son esprit, déclare John Middleton Murry, son mari, commença à se tourner vers sa première enfance, comme vers une vie qui avait existé en dehors de la civilisation mécanique, créatrice de la guerre, vie que cette civilisation n'avait pas contaminée⁴⁸.

46 Je pourrais multiplier les exemples en citant les premiers fragments du Journal de Saint-Denys Garneau. Ces fragments, des commentaires, sont des prologues servant à justifier son entreprise.

47 Benjamin Constant, Journaux intimes, p. 27-28.

48 Katherine Mansfield, Journal, p. 27.

Je terminerai cette section, consacrée à l'identification et à la caractérisation des niveaux discursifs, en faisant remarquer que le repérage de ces niveaux comporte parfois quelques difficultés. Un même fragment peut contenir plusieurs niveaux et le passage de l'un à l'autre n'est pas toujours évident. Par exemple, une réflexion sur un sujet quelconque peut s'avérer être la pensée du jour. Dans un tel cas, cette pensée est en droit de figurer parmi «les données thématiques». Le thème prend alors la forme d'un commentaire. Mais à quoi le reconnaît-on ? Il peut débiter par des formules déclaratives telles que : «Aujourd'hui j'ai pensé à» ou «Hier j'ai réfléchi à» ou bien encore être introduit par une simple notation. Le Journal de Saint-Denys Garneau contient ce qu'il est convenu d'appeler un thème présenté sous forme de commentaire (appelé un commentaire explicatif) et un commentaire tel que défini par Baszczyński. Je prends pour appui deux exemples représentatifs des deux niveaux en question. Dans les extraits qui suivent, il s'agit d'abord d'un commentaire explicatif et ensuite d'un commentaire neutre :

31 janvier

J'ai ouvert la radio et je suis tombé à la fin d'un concert de la symphonie de Rochester. Je ne sais ce qu'on jouait. (thème). C'est d'une grande facture. Vaste étendues sobres en couleurs [...]. (commentaire explicatif)⁴⁹.

Mardi, 21 février

Que le bonheur est dangereux, et toute puissance, et toute ivresse! Il faut par une longue discipline de soumission et d'amour avoir été rendu maître de soi pour résister au danger du bonheur. [...] (commentaire neutre)⁵⁰.

49 Saint-Denys Garneau, Journal, p. 43.

50 Ibid., p. 54.

CHAPITRE 2

LE RÉCIT DANS LE JOURNAL INTIME

Diviser le journal en ses parties constituantes s'imposait pour en saisir la dynamique et permettre une éventuelle analyse formelle⁵¹. Mais puisque l'objectif de ma recherche est d'élaborer ou du moins d'esquisser une théorie du journal dans une perspective narratologique⁵², la question du récit s'avère primordiale. Et cette question Hébert l'a déjà posée en se demandant si le journal raconte quelque chose. Répondant par l'affirmative, sa démarche fut par la suite de situer la narrativité dans le journal.

Revoyons, dans ses grandes lignes, cette démarche fort éclairante pour le travail en cours. Dans un deuxième temps, je reviendrai sur certaines notions qui, à mon avis, sont matière à révision.

Avant d'aborder la question de la narrativité dans le journal, Hébert définit certains termes indispensables à son approche narratologique du journal. C'est ainsi qu'il définit l'histoire comme étant «une succession d'événements pris en charge par un discours, performance relevant d'un narrateur et impliquant un narrataire⁵³.» En fait, il se rallie à la pensée de Genette pour qui l'histoire est «le signifié ou le contenu narratif» véhiculé par

51 Par exemple, la dominance du thème ou du rhème au niveau des analepses ou des prolepses ou d'une catégorie de la fréquence peut s'avérer significatif en regard de l'interprétation à donner à l'oeuvre étudiée.

52 N'oublions pas que mon analyse du journal intime s'inspire des éléments ou catégories formelles du récit tels que décrites et expliqués par Genette dans Figures III.

53 Pierre Hébert, op. cit., p. 86.

un discours narratif ou un «récit proprement dit le signifiant⁵⁴.» A l'instar de ce dernier, il récuse la traditionnelle opposition histoire/discours privilégiée par Propp, Bremond, Todorov. Autrement dit, «l'histoire n'existe que dans son incarnation discursive». Elle ne peut y être antérieure.

Donc, s'il y a une narrativité dans le journal, elle sera à chercher du côté de son intégration dans le discours. C'est d'ailleurs ce qu'a fait Genette dans son analyse du récit dans A la recherche du temps perdu. Enfin, pour déterminer l'existence du récit dans le journal intime, Hébert emprunte à Claude Brémont la définition de cette notion. «Tout récit, mentionne Bremond, consiste en un discours intégrant une succession d'événements d'intérêt humain dans l'unité d'une même action [...]»⁵⁵.

A la lumière de cette définition, c'est au niveau du rhème que Hébert a décerné la présence du récit. C'est à ce niveau qu'apparaît l'enjeu humain par le biais des fonctions rhématiques. Les désirs, les craintes, les projets, les attitudes font alors du journal «un

54 Gérard Genette, Figures III, Seuil 1972. La définition que Genette attribue au mot histoire a été empruntée à celle que Tzvetan Todorov donne au mot récit : «la succession d'événements, réels ou fictifs qui font l'objet [d'un] discours». Figures III. p. 71.

55 Claude Bremond, Communications 8 « L'analyse structurale du récit » coll., «Point». p.68. Dans un ouvrage fort intéressant, Récits et actions [...], Bertrand Gervais développe le concept d'action. Il la distingue, entre autres, de l'événement. L'action est un acte intentionnel, c'est l'élément dynamique de la « situation narrative » et l'événement est une action sans intention. Cette distinction m'a amenée à réfléchir (on le verra plus loin) sur la notion de processus, qui dans le journal intime peut être volontaire ou le produit du hasard. Aussi, pour Gervais la compréhension de l'action passe par une série d'interrogations qui tiennent compte du contexte énonciatif dans lequel elle se manifeste. Son analyse de l'action relève de la narratologie profonde. Pour l'instant, je ne vois pas l'utilité de m'étendre davantage sur ce sujet. Mais en matière d'interprétation, cette approche m'apparaît de mise. (Bertrand Gervais, Récits et actions pour une théorie de la lecture, Québec, éd. Préambule, 1990).

instrument de connaissance de soi⁵⁶» où le diariste en se découvrant au fil du quotidien invente, comme à son insu, sa propre histoire.

Cette découverte de soi, cette marche progressive vers l'avant s'oppose au récit traditionnel qui suit le mouvement inverse. Dans le roman comme dans l'autobiographie, le récit se construit à partir de faits passés réels ou fictifs. Par contre, dans le journal, les événements s'enchaînent en fonction d'une succession d'instantanés à venir. Hébert prend un soin particulier à souligner cette distinction. D'une part, ce mouvement vers l'avant singularise le récit et surtout il va à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle raconter une histoire nécessite un certain recul temporel. Cette teneur narrative du journal contredit la logique de l'après-coup si chère, entre autres, à Didier : «Le journal intime du point de vue narratif, affirme Hébert, sera l'histoire d'une vie se nouant et se dénouant au jour le jour⁵⁷.»

C'est en se servant du Journal d'Henriette Dessaulles qu'Hébert a décrit le récit au niveau du thème. A partir de quelques fragments, il a cerné le discours narratif qui prendra soit la forme d'un souhait, d'une nécessité ou d'une volonté. Voici l'un de ces fragments :

Ma cousine s'est mariée ce matin et elle part pour l'Europe. Elle est bien heureuse. Je voudrais voyager, aller très loin dans les beaux pays dont les noms seuls me font rêver⁵⁸.

56 Pierre Hébert, op. cit., p. 89.

57 Ibid., p. 88.

58 Henriette Dessaulles, Journal. p. 45.

Mais les fragments sélectionnés ne font qu'illustrer le passage du thème au rhème, «le support du récit». Nous travaillons sur le plan de ce que j'appelle le micro-récit. L'intérêt de la narrativité dans le journal intime se joue sur le plan du macro-récit (c'est moi qui ajoute cette distinction), c'est-à-dire un récit se déployant en fonction d'une ligne d'action homogène, une «isotopie».

Dans les faits, un journal peut contenir plusieurs isotopies. C'est le cas du Journal d'Henriette Dessaulles. C'est ce que démontre Hébert en calculant le nombre d'entrées (le couple thème/rhème) à toutes les dix pages. Trois récits se succèdent : «les rapports d'Henriette avec sa mère», «la transformation de son amitié envers Maurice en un amour grandissant» et «les relations d'Henriette par rapport à elle-même».

Notons que chacune de ces isotopies marque une série de «phases» traduisant des changements d'attitudes chez le diariste. Par exemple, les rapports d'Henriette avec sa mère prennent d'abord la forme d'un souhait : celui chez Henriette d'aimer sa mère et d'être aimée par elle. Ensuite vient la volonté chez la diariste de se «cuirasser, de ne plus souffrir de ce manque d'amour». Dans un troisième temps, Henriette renonce à son désir d'être aimée et décide de modifier son comportement. Ces trois phases sont intitulées comme suit: 1.«La recherche d'une relation» 2.«La recherche d'une attitude» 3. «La recherche d'un comportement».

Les rapports d'Henriette avec sa mère, écrit Hébert, méritent l'appellation de récit. En effet, le projet d'amour initial, qui se manifeste par la recherche d'un faire, se matérialise à la fin du deuxième cahier par la concrétisation de ce faire, de ce comportement vis-à-vis de sa mère⁵⁹.

59 Pierre Hébert, op. cit., p.102-103.

Je pense avoir repris les principaux points permettant de retracer la démarche réflexive de Hébert pour cerner la narrativité dans le journal intime. Dans l'ensemble, j'adhère à sa démarche et aux résultats de ses démonstrations. Mais j'aimerais revenir sur certaines notions précédant la mise à jour du récit dans le journal. Par la suite, je poursuivrai sa réflexion sur la narrativité, car cette réflexion a suscité chez moi quelques interrogations susceptibles d'approfondir ce concept dans le domaine qui nous intéresse.

Dans ses considérations générales sur la narratologie, Hébert récuse l'opposition histoire/discours tout comme Genette pour qui cette dualité «appartient [...] à la préhistoire de la narratologie»⁶⁰. Ma position diffère quelque peu. Il est évident qu'une histoire ne peut se manifester que par un discours oral ou écrit. Par contre, elle peut bien exister indépendamment de ce médium. Tel est le cas, par exemple, d'événements historiques non élucidés ou ceux, non transcrits, appartenant à l'univers fictif du romancier, c'est-à-dire à son imaginaire mental non encore dévoilé.

Mais l'essentiel, en ce qui a trait aux notions d'histoire et de récit, réside dans le fait que chacune de ces notions demeure des entités autonomes. C'est d'ailleurs ce qu'a tenté de démontrer Mieke Bal en les définissant clairement à l'intérieur d'une opération à trois temps. Pour elle, le produit final d'une histoire, c'est le texte narratif «dans lequel une instance raconte un récit». Le récit constitue l'étape intermédiaire, «c'est le signifié d'un

60 Gérard Genette, Nouveau discours du récit, Seuil, 1983. p.11. Pour Genette comme pour Hébert, Todorov appartient à cette catégorie de théoriciens dualistes.

texte narratif». L'histoire, qui représente l'étape première du texte narratif, «est une série d'événements logiquement reliés entre eux, et causés ou subis par des acteurs⁶¹».

Son approche narratologique du texte a le mérite d'être claire, parce qu'elle définit chaque concept qu'elle introduit. C'est pourquoi je fais allusion à sa démarche méthodologique. Alors, à mon tour, je redéfinit ma conception du récit et de l'histoire à partir de ce qui a été émis.

Je considère l'histoire comme une succession d'événements d'intérêt humain dans l'unité d'une même action. J'emprunte, ici, la définition de Bremond.

Avant de passer à la notion de texte narratif de Bal, une considération qui me semble pertinente à l'étude en cours, je m'attarderai à la notion d'histoire et au schéma à trois fonctions.

Toute histoire implique un début, un milieu et une fin⁶². Il me semble que pour la saisir, à l'intérieur d'un texte narratif (roman, nouvelle, journal intime), le modèle de Bremond s'avère un précieux outil. Rappelons son modèle de base. Il est constitué de trois

61 Mieke Bal, Narratologie. Paris, Klincksieck, 1977.p.4. Mieke Bal reproche à tous «les auteurs qui ont postulé la bipartition fable-sujet ou histoire-récit (Narratologie. p.9.) leur manque de discernement entre le récit et le texte narratif. En fait, ce que le récit ajoute à l'histoire se sont « des rapports facultatifs, des rapports symboliques facultatifs, ou indiciels par exemple.» Narratologie. p.8.

62 De façon générale, les théoriciens du récit s'entendent sur cette donnée de base malgré leurs définitions quelques peu divergentes. Par exemple, Gérard Prince définit l'unité minimale de l'histoire comme suit : «[...] a minimal story as consisting of three events, the third of which is the inverse of the first. The three events are conjoined in such a way that the first event precedes the second in time and the second precedes the third, and the second event causes the third, A Grammar of Stories, Paris, Mouton. 1973. p.28. Mieke Bal nous donne de l'histoire une version plus large : «[...] l'unité minimale de l'histoire, dit-elle, c'est la combinaison nécessaire d'un événement avec un ou plusieurs acteurs, un lieu et une durée». op. cit., p.5.

fonctions (atomes narratifs): la première fonction, celle «qui ouvre la possibilité du processus sous forme de conduite à tenir ou d'événement à prévoir», la deuxième, celle «qui réalise cette virtualité sous forme de conduite ou d'événement en acte» et la troisième, celle «qui clôt le processus sous forme de résultat atteint»⁶³.

Bien entendu, Bremond parle de séquences, mais je crois que tout récit susceptible de contenir plusieurs séquences, peut se résumer à ces trois divisions. C'est ce que semble suggérer Paul Larivaille quand il affirme que :

tout récit s'ouvre sur une situation initiale qu'un événement viendra perturber. Cet événement, qui servira de déclencheur à un processus de transformation, mènera à une modification substantielle de cet état premier en un état nouveau⁶⁴.

Dans l'exemple que Hébert donne du récit d'Henriette et de sa mère, ce récit réduit en trois phases épouse parfaitement le schéma de Bremond. «La recherche d'une attitude», le processus prenant les formes successives de deux comportements contraires : d'abord la volonté de «se cuirasser d'indifférence», ici, Henriette, par rapport à son projet initial, trouve sa solution dans le renoncement : en se cuirassant, elle n'éprouvera plus l'indifférence de sa mère à son égard. Ensuite, la volonté «d'en finir avec [ses] petites» Elle décide de changer de stratégie pour atteindre son but⁶⁵.

63 On retrouve ces fonctions dans BREMOND, Claude, «La logique des possibles narratifs», Communications, no 8, 1981 p.66-82. Je tiens à mentionner que dans le cas du journal intime, la troisième fonction est rarement déclarée ouvertement. C'est le lecteur qui souvent doit extrapoler sur la réussite ou l'échec d'un projet initial. Dans le cas présent tout porte à croire qu'Henriette atteindra son but si on en juge par la fermeté de sa décision qui se dégage de l'extrait de son Journal tiré par Hébert.

64 Michel Paquin et al. La lecture du roman une initiation. Québec, éd. La Lignée Inc., 1984.p.50.

65 Notons que l'emploi que je fais du processus ne correspond pas exactement à la définition qu'en donne Bremond, c'est-à-dire un passage à l'acte. Dans le cas qui nous intéresse, la diariste

Cette démonstration a des conséquences pour la saisie même du récit dans le journal intime. Est-ce que le récit, comme le prétend Hébert, se limite au rhème? Même s'il demeure le point névralgique de la narrativité, son rayonnement ne s'étend-t-il pas au-delà de ce niveau ? Est-ce que le récit de type traditionnel ne pourrait pas être pris en considération dans un genre aussi multiforme que le journal intime ? Je débattrai plus loin cette deuxième question.

Pour l'instant, il est clair que le récit qui amorce le projet initial se joue au niveau du rhème. Les fonctions rhématiques initient cette poussée vers l'avant dont il fut question. Mais avant de poursuivre ma démarche, une démarche visant à démontrer l'insertion possible du contenu narratif à l'intérieur du modèle de Bremond, je dois l'adapter au

ne fait qu'exprimer des actes virtuels. Je fournirai plus de détails dans les paragraphes qui suivent par rapport à cette entorse au modèle original.

genre étudié. Par exemple, le projet initial dans le journal intime ne se limite pas à une conduite à tenir ou à un événement à prévoir⁶⁶.

La volonté et la prédiction exprimées par une modalité quelconque ne constituent qu'une partie des attitudes possibles du diariste envers un événement donné. En ce qui regarde la fonction qui réalise «le projet initial sous forme de conduite ou d'événement en acte», elle s'exprimera, dans le journal, soit au niveau du rhème par l'affirmation d'un passage à l'acte qui n'est qu'à l'état virtuel⁶⁷, soit au niveau du thème où le diariste rend explicite son acte.

Je prends appui sur le Journal de Mansfield pour illustrer la deuxième possibilité. Dans le fragment à venir, elle formule un désir qui lui tient à coeur : celui de se réaliser par l'écriture : «Mais j'ai ce continuel désir d'écrire quelque chose où je mettrai tout mon pouvoir, toute ma force⁶⁸.» Au niveau du thème, elle énonce son passage à l'acte : «Aujourd'hui je me suis mise à écrire sérieusement⁶⁹.»

Et la fonction qui «clôt le processus sous forme de résultat atteint» pourra être formulée encore soit au niveau du thème, soit au niveau du rhème. Par exemple, si Mansfield renonçait à son désir de devenir écrivain (à la suite de ses piètres performances

66 A ce sujet voir Claude Bremond, op. cit., p.66.

67 En réalité Henriette, par exemple, n'a pas passé à l'acte. Dans le fragment sélectionné par Hébert pour tenter de l'illustrer, la diariste, en réalité, ne fait qu'exprimer une volonté de passer à l'acte. En voici un extrait : «[...] je veux le faire. Je veux le vivre ce pardon». p. 103.

68 Katherine Mansfield, Journal, op. cit., p. 438

69 Ibid., p. 438.

en matière d'écriture) en s'exprimant selon une formule telle que : «Je ne désire plus écrire», le rhème, dans ce cas particulier, servirait de clôture au processus.

Dans son Journal, cette clôture au niveau du thème est manifeste en ce qui regarde sa relation matrimoniale. Dans un extrait datant de l'année 1919, elle mentionne : «J'aimerais toujours Jack, je reste toujours sa femme, mais pour ce qui est de ce doux amour fou – joie et angoisse--des années, il n'en sera plus question⁷⁰. »

J'ajouterai que le processus, menant à la réussite ou à l'échec du projet initial, n'est pas toujours prévu par le diariste. Ce processus peut être le fruit du hasard, un événement heureux ou malheureux mais qui n'en demeure pas moins décisif. Comme le dit si bien Roland Bourneuf à propos du journal : «La moindre bribe d'événement, l'objet le plus insignifiant peut renverser la perspective actuelle et donner un cours nouveau à la vie⁷¹.» Par exemple, par rapport à son désir d'écrire et de se perfectionner dans l'acte même, Mansfield découvre que sa maladie (la tuberculose), améliore sa vision des choses, ce qui devient un avantage chez une écrivain qui a le souci du détail. En décembre 1919, après avoir témoigné de la vivacité des scènes réelles ou fictives occupant son esprit, elle déclare :

J'ai toujours été capable de créer cela jusqu'à un certain point: mais seulement depuis que je suis vraiment malade que cette faculté-faut-il -« ce prix de consolation» ? -m'a été accordée. Mon Dieu! c'est une chose merveilleuse⁷².

70 Op. cit., p.304.

71 Roland Bourneuf et al., L'univers du roman, PUF, 1985. p. 90.

72 Katherine Mansfield, Journal, p. 306.

Notons que contrairement au genre romanesque, le narrateur du journal intime a tendance à réitérer son ou ses projets sans nous en faire connaître explicitement les résultats. On peut facilement prêter des intentions au romancier, il en va tout autrement avec le diariste. D'ailleurs, ce schéma à deux temps de l'histoire reflète la structure globale du journal : si l'ouverture de ce genre est souvent soulignée par une sorte de prologue (un prologue dans lequel, par exemple, le diariste justifie son oeuvre), la fin se présente sous la forme imprévisible d'une rupture. Le romancier, à l'inverse du diariste, planifie l'histoire de son récit en fonction d'une fin venant au terme d'une intrigue soigneusement développée qui, normalement, maintient l'intérêt toujours grandissant du lecteur. Comme le mentionne Henri Coulet : «Le roman fait le récit d'une histoire, c'est-à-dire une suite d'événements enchaînés dans le temps depuis un début jusqu'à une fin⁷³.»

Je crois avoir fait le point sur la notion d'histoire qui, grâce au schéma de Bremond, permet, dans un texte narratif quelconque, de la ramener à l'essentiel. L'utilisation de ce schéma va donc à l'encontre d'une idée reçue, une idée selon laquelle on ne peut résumer un journal intime. A ce propos, je cite Valéry pour qui ce genre revient à «reconstituer le hasard à chaque instant, au lieu de forger une suite, que l'on peut résumer [...]»⁷⁴. Les hasards de la vie, pris dans leur ensemble, engendrent inévitablement des réseaux de connections où l'on peut repérer des lignes directrices de conduite chez un individu quelconque.

73 Citation relevée par Roland Bourneuf, *op. cit.*, p. 25.

74 *Ibid.*, p. 90.

Il va de soi que dans le journal intime l'histoire est multiple (comme souvent aussi dans le roman). On remarquera également que le projet initial, celui qui débouche sur un acte concret ou virtuel, prend parfois un certain temps avant de prendre sa forme définitive. Il est sujet à des mutations. Autrement dit, l'attitude du diariste vis-à-vis d'un événement donné se module au gré des jours ou des mois. Dans le Journal d'Henriette Dessaulles, le passage de l'amitié à l'amour envers Maurice et son désir de lui en révéler le secret est un exemple parmi tant d'autres. Tel que l'affirme Hébert : «Le récit [...] exprime une transformation complète chez Henriette en ce sens qu'elle s'avoue à elle-même son amour pour Maurice à partir de son amitié première [...]»⁷⁵.

Bref, les désirs, les craintes, les souhaits, tout ce qui est susceptible de conduire à un projet initial, à mon avis, singularise le journal intime. Qu'en est-il du récit? Si je m'inspire du modèle théorique de Bal pour décrire le texte narratif, je propose maintenant que le thème, de même que tout autre niveau discursif modalisé par le rhème, se transforme en un texte narratif. Ensuite j'illustrerai et je commenterai, par un exemple, mon point de vue.

Pour Bal, le texte narratif, «un texte dans lequel une instance raconte un récit⁷⁶» (ce qui est presque l'équivalent chez Genette du discours narratif), est le produit final d'une histoire. Ce produit passe par un intermédiaire, le récit, un outil qui transforme le schéma élémentaire de l'histoire en un texte élaboré fictif avec un «effet de réel»: les actants

75 Pierre Hébert, op. cit., p. 103.

76 Mieke Bal, op. cit., p. 5.

deviennent des personnages, les lieux par des traits distinctifs deviennent espace, etc. Le récit donne à l'histoire son sens, l'histoire ainsi transcrite devient un texte narratif.

Dans un même ordre d'idée, je considère que le rhème, à l'instar du récit chez Bal, agit sur les niveaux discursifs qu'il accompagne, en leur attribuant un sens nouveau. L'événement prend alors une signification particulière. Il perd son caractère quelque peu fortuit. Il s'intègre à l'intérieur d'un univers narratif et la lecture que nous en faisons s'en trouve changée. Reprenons, par exemple, un fragment du Journal d'Henriette Dessaulles déjà cité par Hébert : «Ma cousine s'est mariée ce matin et elle part pour l'Europe. Elle est bien heureuse⁷⁷.» Comme l'affirme Hébert, il n'y a pas encore de récit. Je suis d'accord avec lui. Ce propos est une simple donnée. Le récit débute quand Henriette affirme qu'elle «voudrait voyager, aller très loin dans les beaux pays dont les noms seuls [la] font rêver!⁷⁸»

Après la lecture du rhème, le thème s'intègre dans l'univers intérieur de la diariste. De simple donnée, il fait partie d'un discours. Face à l'événement cité, Henriette n'a pas choisi de nous parler de l'amour ou du mari de sa cousine. Elle a mis l'accent sur le voyage. Et la façon dont elle le décrit correspond à son état d'âme exprimé au niveau du rhème : il s'agit d'un voyage en Europe, un pays lointain comme elle en rêve. Elle omet aussi (volontairement ou non) de mentionner les lieux visités par le couple, ce qui laisse planer un certain mystère et accentue l'impression de distance comme dans «les beaux pays dont les nom seuls [la] font rêver», mais qui demeurent sous le sceau du secret. De

77 Pierre Hébert, op. cit., p. 92.

78 Ibid., p. 93.

plus le syntagme «Elle est bien heureuse», qui suit l'annonce du départ, n'est pas sans évoquer le bonheur inhérent au voyage, dans l'esprit de la diariste.

Parfois, une véritable dialectique s'installe entre le rhème et les autres niveaux discursifs. C'est le cas dans l'extrait suivant tiré du Journal en miettes de Ionesco:

Je viens de revoir ce village, dans la lumière d'un dimanche d'été. Il est comme autrefois un lieu élu, un si petit bourg, mais je n'y suis plus. Qui sont ces jeunes garçons endimanchés? ⁷⁹.

Le thème, sous forme de description, témoigne de la nostalgie et de l'amertume éprouvées par le diariste : le bonheur de son enfance passée dans ce village est révolu. Mais l'ajout du rhème sous forme d'interrogation met l'accent sur le lieu élu de son enfance : les jeunes garçons endimanchés apparaissent comme des intrus pénétrant à l'intérieur de ce qui fut et demeure pour Ionesco une espèce de paradis. Alors la description du village se fusionne au rhème : elle s'intègre dans un univers narratif où le thème principal pourrait bien être la superposition du passé et du présent vécu comme un sacrilège.

Alors le thème, avec l'apport du rhème, perd encore une fois son statut de simple donnée, de même que le rhème sans le thème serait réduit au rang d'une simple interrogation sans aucune résonance affective. Elle ne traduirait pas une attitude du diariste. Le thème et le rhème, ici, sont interdépendants. D'où l'idée d'une dialectique possible entre les niveaux discursifs introduite ci-dessus. Dans l'exemple fourni, il existe entre le thème et le rhème une influence réciproque : l'un et l'autre se façonnent.

79 Eugène Ionesco, Journal [...]. p.18.

CHAPITRE 3

LE TEMPS : ORDRE, DURÉE, FRÉQUENCE

Dans ce chapitre, je vais me consacrer à l'étude du temps dans le journal intime. A première vue, cet aspect semble sans grand intérêt pour un genre qui se caractérise avant tout par la notation au jour le jour des faits et des impressions du diariste. Mais sa chronologie n'est pas sans failles. La succession toute paisible des événements et des réactions de leur rédacteur recouvre une certaine complexité d'ordre temporel.

La datation (lorsqu'elle est présente) qui marque le passage des jours est un indice parfois trompeur. Sans pousser aussi loin la remarque de Genette, à savoir que de «par la nature même du discours la non-linéarité est plutôt la règle que l'exception dans le récit⁸⁰», j'avance l'hypothèse qu'en matière de journal intime, même si l'ordre chronologique prévaut, il n'est pas une règle du genre. De plus, à l'instar du roman, on peut envisager la notion de durée. Le rythme narratif varie à l'intérieur du genre étudié, de même que sa fréquence, malgré son caractère répétitif. Mais comme on le verra plus loin, la durée ou la vitesse varie dans le journal en rapport avec une vitesse moyenne et non en fonction des mouvements narratifs reconnus par Genette. En ce qui a trait aux

80 Gérald Genette, Fiction et diction, p. 69. En fait Genette réajuste son tir à l'égard du récit folklorique qu'il supposait «plus respectueux de la chronologie des événements que celui de la tradition littéraire [...]» En accord avec Barbara Herrstein Smith, Genette cite les propos de cette dernière dans Fiction et diction. Il en reprend un autre à son compte en affirmant : «non seulement que l'ordre rigoureusement chronologique est aussi rare dans les récits folklorique que dans n'importe quelle tradition littéraire, mais encore pratiquement impossible pour quelque narrateur que ce soit de le maintenir dans un énoncé d'une longueur autre que minimale». op. cit., p.69.

formes de fréquences, le répétitif certes domine, mais les autres, le singulatif et l'itératif, quoique plus rares, ont leur rôle à jouer.

L'étude du temps comportera donc trois volets inspirés du modèle de Genette : l'ordre, la durée et la fréquence. Comme entrée en matière, je passerai en revue les principales notions du modèle genettien. Je tiendrai compte également des divers critiques susceptibles de m'éclairer sur le sujet en question. Ensuite, je m'aventurerai à reconvertir mon modèle de base qui concerne le récit romanesque pour l'adapter au journal intime. Par exemple, je m'attarderai à la notion du récit premier ainsi qu'à certaines fonctions temporelles qui, dans le journal, comparativement au roman, sont susceptibles de changer. Je prendrai un soin particulier à illustrer chaque enjeu temporel que je mettrai de l'avant.

Dans Figures III⁸¹, Genette distingue d'abord le temps du récit (le pseudo-temps⁸²) du temps de l'histoire. Ces deux temporalités s'avèrent indissociables de son approche qui consiste à étudier leur relation. Il procède, en premier lieu, par l'analyse de l'ordre -des anachronies-prolepses et analepses- [qui] permet de reconnaître les déviations chronologiques du récit par rapport à l'histoire⁸³.

81 Gérard Genette, Figures III, Paris, édition du Seuil, 1972.

82 Dans Nouveau discours du récit Genette justifie l'utilisation de ce terme que certains lui ont reproché. «Le temps du récit (écrit), dit-il, est un pseudo-temps en ce sens qu'il consiste empiriquement, pour le lecteur, en un espace de texte que seule la lecture peut (re)convertir en durée». Nouveau discours du récit op. cit., p.16.

83 Mieke Bal, Narratologie, op. cit., p.116.

Finalement, il s'intéresse à la fréquence qui étudie les rapports de répétition entre l'histoire et le récit. Bref, comme le mentionne Bal, «les rapports entre le temps de l'histoire et le temps du récit forment une structure [...]»⁸⁴. Cette structure, quoique simplifiée dans le journal, demeure tout de même signifiante, ne serait-ce que par rapport à la relative rareté des déviations temporelles, surtout au niveau de l'ordre.

3.1 Le récit premier

Parmi les concepts de base introduits par Genette, il y a celui du récit premier⁸⁵. En fait, Genette schématise, à partir du récit premier, les enjeux temporels au niveau de l'ordre dans l'oeuvre romanesque. Par exemple, une analepse (retour en arrière) ou une prolepse (anticipation) sera qualifiée d'interne ou d'externe⁸⁶ en fonction de ce concept : l'analepse externe est située avant le début du récit premier et la prolepse externe, après sa fin.

Mais qu'est-ce qu'il entend par récit premier ? Et comment l'adapter au journal intime ? Dans Nouveau discours du récit, Genette définit le récit primaire (ou premier) comme étant celui qui enchâsse un autre récit. Il se situe généralement au début d'un roman. Pour sa part, Gourdeau relativise ce concept en ce sens qu'il dépend d'une prise

84 Gérard Genette, op. cit., p.78.

85 Mieke Bal, op. cit., p..117.

86 La définition de ce terme dans Figures III, est ambiguë. Dans Nouveau discours du récit, il tente de clarifier cette notion qu'il baptisera de récit primaire. Nouveau discours du récit, éd. Seuil, Paris, 1983.

de position de la part du lecteur⁸⁷. D'ailleurs, elle remplace l'expression «récit premier» par «séquence temporelle de base». Cette séquence est «élastique». Je reprends ici ses propos afin de me faire bien comprendre :

Le début de la séquence temporelle de base ne correspondant pas nécessairement à la première page du récit (ni sa fin à la dernière), il incombe à celui ou celle qui se livre à une analyse de la temporalité d'un texte narratif de bien cerner cette séquence (en justifiant le choix de ses délimitations) et d'annoncer clairement ses couleurs avant d'entreprendre l'inventaire des anachronies contenues dans le texte à l'étude⁸⁸.

Par conséquent, ce qui peut être pris pour une analepse externe chez un lecteur, peut être considéré chez un autre comme le début du récit premier ou une analepse interne. Bref, comme le mentionne Gourdeau : «La séquence temporelle de base est une donnée négociable du texte narratif [...]»⁸⁹.

En ce qui regarde le journal intime, le repérage du récit premier ou de la séquence temporelle de base pose quelques difficultés. Le journal intime contient une multitude de

87 J'explique ces deux notions dans la seconde partie qui porte sur l'ordre.

88 Gabrielle Gourdeau, *op.cit.* p.19. Dans son ouvrage, elle illustre clairement sa prise de position par rapport à la notion de récit premier. Son point de vue mérite, à mon avis d'être souligné puisqu'en relativisant ce concept, elle le débarrasse de toute ambiguïté. Le récit premier n'est donc pas une notion figée par des critères précis. A l'occasion d'une analyse sur le temps, c'est à l'analyste que revient la tâche de justifier son choix.

89 Ibid.

récits «intercalés⁹⁰.» Par contre, de ces multiples récits, il s'en dégage toujours un qui retient davantage notre attention. Ce récit traduit le parcours des états d'âme du diariste en fonction d'un thème dominant. A l'instar de la séquence temporelle de base, ce thème est une «donnée négociable». Autrement dit, son repérage, quoique justifié, n'échappe pas à une certaine subjectivité.

Par exemple, dans le Journal de Katherine Mansfield, les remous de sa relation matrimoniale m'apparaissent comme le thème dominant. D'autres y verraient peut-être la soif, chez elle, de devenir écrivain⁹¹. Le début du récit premier se situe à l'endroit où le diariste formule, par l'intermédiaire d'une fonction rhématique⁹², un désir, une crainte, un projet, etc., en relation avec la thématique dominante du journal. La fin du récit se termine là où le diariste exprime clairement l'aboutissement de son histoire personnelle. Mais cette clôture, comme je l'ai déjà signalé, est souvent difficile à cerner. Afin de clarifier mon approche du récit premier, je donne deux exemples : le premier, à partir du Journal de Mansfield, le deuxième, à partir du Journal de Frank.

90 C'est ainsi que Genette, dans Fiction et diction, p.78, qualifie le récit dans le journal intime.

91 Cette question du thème dominant demeure pour l'instant une question épineuse. Dans «Qu'est-ce qu'un thème?» Shlomith Rimmon-Kenan se penche sur ce sujet. Elle définit le thème comme suit : «Les thèmes sont les étiquettes du niveau le plus élevé trônant au sommet d'une structure hiérarchique en forme d'arbre». Mais elle ajoute plus loin dans son article que le «thème envisagé comme une étiquette de niveau supérieur n'est pas sans problème». L'un des problèmes de sa démarche est qu'elle «limite [...] les garanties d'objectivité et d'univocité qu'une théorie scientifique (ou quasi scientifique) est censée devoir présenter», Poétique, no 64, 1985, p.402-403.

92 Parfois le lecteur doit déduire cette fonction. Je donne un exemple d'un tel cas un peu plus loin dans le texte.

Le début du récit premier du Journal de Mansfield relève d'une certaine interprétation: son premier élan amoureux vers Jack, son éventuel mari, transparait dans un fragment datant de l'année 1912. Sous forme de nouvelle, Katherine, dans un moment de bonheur intense, décrit leur rencontre. Je situerais le début du récit premier à la fin de ce fragment. Son commentaire traduit, sans équivoque, le désir qu'elle éprouve envers cet homme. Voici la dernière phrase du fragment : «Mais qu'il était charmant à voir avec son grand parapluie roulé - marchant comme un dieu!⁹³». La fin de ce récit se termine quand elle prend conscience, après quelques années, du déclin irréversible de leur relation. Le 17 décembre 1919 elle écrit :

J'aimerai toujours Jack, je reste sa femme, mais pour ce qui est de ce doux amour fou- joie et angoisse- des années passées, il n'en sera plus question. C'est fini pour moi. Ou bien la vie continue, ou bien elle cesse⁹⁴.

Dans le Journal de Frank, le sujet dominant est, selon moi, l'entretien d'une amitié privilégiée envers son Journal. Le début du récit premier est facilement repérable. Le 20 juin 1942, la diariste mentionne : «[...] , mais je désire que ce Journal personnifie l'Amie. Et cette amie s'appellera Kitty⁹⁵.»

Pour certains, j'imagine que le sujet mis en relief serait quelque chose comme la survie ou le quotidien d'une jeune juive claustrée pendant la guerre. Il est incontestable

93 Katherine Mansfield, op. cit., p.115. Notons que ce segment est narratif, parce qu'il contient ce que je nomme un rhème implicite : même si le diariste n'exprime pas explicitement son désir d'entretenir une liaison avec l'homme qu'elle décrit, le contexte et le vocabulaire qu'elle utilise nous l'indiquent d'une façon sans équivoque.

94 Ibid., p.304.

95 Anne Frank, op. cit. p.17.

que la majorité de ses propos sont reliés plus ou moins à sa situation, à ses privations de toutes sortes par rapport à un contexte bien particulier. Mais la diariste, dans son Journal, ne met pas continuellement l'accent sur son désir, par exemple, de sortir de sa claustration. Elle nous fait part, bien sûr, des désagréments de sa situation, mais à travers d'autres préoccupations reliées à sa famille, à ses ambitions, à sa vie affective, etc. Cependant, la présence de ce Journal devenu un personnage concret et remplissant son rôle de confident, envahit l'oeuvre étudiée.

Chacun de ses propos, consigné sous une date quelconque, commence par cette formule : «Chère Kitty» et se termine par cette interpellation : «A toi». Je signale en passant que les analepses externes, dans ce Journal, sont peu nombreuses, mais elles contribuent à la dynamique de l'oeuvre. Par exemple, les quelques anecdotes amusantes en classe qu'elle raconte (à l'époque où son Journal n'était pas encore devenu l'Amie), le bonheur qu'elle prend à les transcrire, deviennent, par rapport à la solitude qu'elle déplore, une façon non encore déclarée de s'en libérer en échangeant avec son Journal certains propos. Dans ce cas, ces analepses externes soigneusement transcrites deviennent paradoxalement proleptiques : elles annoncent en quelque sorte l'importance que prendra le Journal. Par contre, la fin de ce récit demeure obscure. Le Journal s'interrompt le 1er août 1944. Mais, sans cette interruption, cette amitié se serait sans aucun doute poursuivie, du moins jusqu'au jour (c'est-à-dire après la guerre) où Kitty serait devenue un document de référence, pour un roman que la diariste avait éventuellement l'intention

d'écrire : «Je ne sais pas, dit-elle, si je réussirai, mais mon Journal me servira de document⁹⁶.»

Mais le thème dominant, dans certains journaux, est parfois difficile à cerner. Par exemple, dans le Journal en miettes de Ionesco, plusieurs sujets d'envergure, joie de l'enfance, désarroi face à la vieillesse, angoisse de la mort, etc., se chevauchent et font tour à tour miroiter des aspects marquants dans la vie du diariste. La solution : trouver un dénominateur commun à ces variantes⁹⁷. A partir de cette méthode, le récit premier ressort plus clairement. A mon avis, la prise de conscience du passage du temps, chez Ionesco, c'est ce qui ramifie la multitude des pensées et des réactions figurant dans son oeuvre. Par exemple, après une rétrospection de son passé, ce dernier nous annonce une transformation de sa vision de l'existence (je l'ai déjà soulignée) :

Quand j'étais à la Chapelle-Anthenaise, je me trouvais hors du temps, donc dans une espèce de paradis. Vers onze ou douze ans, pas avant, j'ai commencé à avoir le sentiment de la fin⁹⁸.

Un peu plus loin, dans un effort pour faire revivre cette époque révolue, face à cette transformation, il exprime sa désolation :

J'essaie depuis, tous les jours, de m'accrocher à quelque chose de stable, j'essaie désespérément de retrouver un présent, de l'installer, de l'élargir⁹⁹.

96 Anne Frank, op. cit., p.242.

97 Cette démarche fait partie des deux options que Shlomith Rimmon-Kenan semble suggérer dans ses questionnements sur le thème : «Y a-t-il un thème «majeur » et des thèmes «mineurs» ? L'un subsume-t-il les autres, ou bien s'unifient-ils autrement à un niveau supérieur de généralité [...]». «Qu'est-ce qu'un thème? «Poétique», op. cit. p.397. Je tiens à signaler que l'on peut justifier selon plusieurs points de vue les récits premiers.

98 Eugène Ionesco, op. cit., p.14.

99 Ibid. p.15.

Avant de terminer la section réservée à la question du récit premier, je tiens à souligner mon embarras face à cette notion. D'une part, je sais que Genette serait en désaccord avec mon approche. Il me reprocherait de sortir du domaine de la narratologie en accordant une importance à la thématique plutôt qu'à la structure de surface¹⁰⁰. Pour ma part, je pense que la narratologie de surface et une approche thématique se complètent. Enfin, l'étude de l'une ne va pas sans la contribution de l'autre¹⁰¹.

Mais, encore une fois, ayant l'impression de m'introduire sur un terrain glissant, où il y aurait beaucoup de matière à discussions, je préfère mettre ici un terme à cette question délicate du récit premier et de tenter, comme prévu, de traiter de l'ordre et de redéfinir les fonctions des anachronies dans le journal intime.

3.2 L'ordre

Les événements, dans toute histoire, subissent, par le biais du récit, des distorsions appelées des anachronies : au lieu de suivre la chronologie des événements, le narrateur ou le personnage, en les racontant, en modifie l'ordre. Selon la terminologie de Genette,

100 Dans Nouveau discours du récit, il est en parfait désaccord avec Shlomith Rimmon qui a tenté de procéder de cette façon. Mais étant mal à l'aise avec cette approche, où le récit primaire se laisse interpréter dans le sens de «thématiquement plus important», elle revient à la méthode de Genette pour déterminer le récit premier. Avant ce revirement, Genette jugeait que son approche qui «rele[vait] d'une« interprétation», n'é[tait] pas du ressort de la narratologie». Op cit. p.58. Mais dans Poétique, elle semble vouloir concilier la thématisation avec la narratologie de surface. Poétique op cit., voir p.404-405.

101 D'ailleurs, Gérard-Denis Farcy abonde, quelque peu dans ce sens lorsque dans son article: « De l'obstination narratologique», il se réfère à Genette en ces termes: «Genette [...] a proclamé haut l'éviction de la substance affective ou « humaniste » dans l'étude des anachronies. Je crois pourtant que si la prise en compte de ces niveaux d'analyse(sémantique et micro-syntaxique) profite à la narratologie, cela vaut bien quelques infidélités". Poétique, 1986, p.498.

les analepses (les retours en arrière) et les prolepses (les anticipations) forment les deux figures de l'anachronie¹⁰².

Dans Figures III, Genette dresse une typologie du couple temporel auquel se rattachent diverses fonctions. Parmi ces analepses et ces prolepses, je retiendrai celles que l'on risque de retrouver dans le journal intime. Mais, avant d'entrer dans ces détails, quelques considérations d'ordre général s'imposent. Ces anachronies comportent une portée et une amplitude. La portée, c'est la distance temporelle séparant le point où s'interrompt l'histoire en cours et le début du récit anachronique. L'amplitude, c'est «la durée de l'histoire couverte par le récit anachronique¹⁰³» De plus, dans le roman, les analepses sont plus nombreuses que les prolepses. Comme le mentionne Genette :

Le souci de suspens narratif propre à la conception «classique» du roman (au sens large, et dont le centre de gravité se trouve plutôt au XIX^e siècle) s'accommode mal d'une telle pratique, non plus d'ailleurs que la fiction traditionnelle d'un narrateur qui doit sembler découvrir en quelque sorte l'histoire en même temps qu'il la raconte¹⁰⁴.

Mais, précise-t-il, le roman à la première personne raconté au passé accueille volontiers cette figure, puisque le narrateur connaît d'avance les événements qui façonnent le récit de sa vie, une vie qu'il regarde à distance.

102 Pour Gérard-Denys Farcy la prolepse est une «manoeuvre» réservée seulement au narrateur. Le personnage, dit-il, est «contraint de conjecturer: or, ajoute-t-il, une conjecture n'est pas une prolepse" p.28. Lexique de la critique, PUF, 1991. Je suis plus ou moins en accord avec cette affirmation. Je reviendrai moi aussi plus loin sur ce point, quand il s'agira de définir avec exactitude en quoi consiste au juste une prolepse.

103 J-L. Dumortier et al., Pour lire le récit, éd. J Duculot, Paris, 1989, p.91.

104 Gérard Genette, op., cit., p.105-106

L'analepse et la prolepse dans le journal intime

Dans son étude sur l'ordre, Genette distingue plusieurs types d'anachronies. Ces types renvoient soit à la portée, soit à l'amplitude. A partir de cette typologie, l'auteur de Figures III nous offre un schéma illustrant comment s'articule son système temporel. Par exemple, on y retrace les anachronies externes et internes reliées à l'ordre. En ce qui concerne l'amplitude, les anachronies sont soit partielles, soit complètes.

Mis à part ce classement, Genette relie certaines anachronies à des phénomènes de fréquence. Dans ses propos, ce dernier fait mention, entre autres, des analepses itératives et répétitives, etc. Toutes ces anachronies participent à la cohésion d'une oeuvre en remplissant des fonctions diverses ou plus ou moins similaires. En guise d'exemple, signalons l'analepse complétive ou itérative venant combler une ellipse simple ou itérative. Elles ont une fonction explicative. Quant à l'analepse répétitive, elle contribue à «l'économie du récit» puisqu'elle n'est souvent qu'une brève allusion redondante du récit au passé. Elle a aussi une fonction de rappel pour le destinataire.

Quant aux prolepses, je retiens, entre autres, celles que Genette qualifie de répétitives. A l'égard du destinataire, elle a «une fonction de rappel» comme l'analepse du même type et joue aussi un «rôle d'annonce». A ce sujet, Genette cite Barthes qui attribue à ces annonces la création d'une «attente dans l'esprit du lecteur¹⁰⁵».

Un autre type de figure a retenu mon attention, puisqu'elle apparaît assez souvent dans les journaux (surtout chez les journaux à saveur autobiographique). Il s'agit de la prolepse

105 Gérard Genette, op cit, p.111.

analeptique dont Genette n'a pas vraiment identifié la fonction. Par exemple, dans le fragment suivant où Ionesco retrace un morceau de son enfance, nous sommes en présence d'une prolepse analeptique quand il se décrit en train d'imaginer :

C'est le départ. Je suis moins triste. Les fêtes de Paris m'attirent. Paris n'avait jamais été comme cela. J'imagine des carrousels illuminés, des lumières fastueuses, des dames en belle robe, des gens chantant dans les rues, des feux d'artifice, un salon somptueux.¹⁰⁶

Toujours dans Figures III, Genette fait mention de l'achronie, un événement que l'on ne peut situer dans le temps¹⁰⁷. Dans le journal intime, cette figure est inexistante (du moins à l'intérieur de mon corpus). Par contre, cette observation de Genette m'incite à dégager deux autres catégories temporelles spécifiques au journal intime.

Puisque par définition le journal est daté ou du moins doit traduire le quotidien, il me semble approprié de distinguer l'analepse déterminée de façon précise de celle qui ne l'est pas. L'analepse appartenant à la première catégorie se nommera analepse «déterminée» dans des énoncés commençant par «hier» ou «il y a un mois», etc. La deuxième catégorie portera le nom «d'analepse indéterminée». On la retrouve dans les expressions du genre «depuis quelque temps» ou encore «à une certaine période», etc. Dans un journal intime daté, cette dernière catégorie a quelque chose de déroutant : son imprécision tranche avec les données facilement localisables.

Mais il en va tout autrement avec la prolepse qui, toujours dans le journal, est rarement désignée par une échéance bien précise. C'est que la prolepse se manifeste

106 Eugène Ionesco, Journal en miettes., p.9.

107 Voir Gérard Genette, op cit. p. 119.

souvent sous la forme d'un désir ou d'une volonté d'agir. C'est d'ailleurs ce qui crée un certain suspens. Certains de ces suspenses narratifs risquent de s'éterniser, puisque contrairement au romancier, le diariste planifie rarement la fin de son oeuvre. Sa fin reflète en quelque sorte l'imprévisibilité de la vie elle-même. Je pense ici au Journal d'Anne Frank, interrompu à cause de l'arrestation des membres de l'Annexe par la Gestapo. Le Journal de Katherine Mansfield se poursuivra jusqu'à ses dernières forces, elles aussi imprévisibles.

Bref, de façon générale, le journal terminé de façon tragique ou non donne rarement l'impression d'une fin concluante. A preuve, le Journal de Saint-Denys Garneau qui se termine par cette triste constatation : «Le suicide de Mouchette» ou le Journal de Mansfield par : «J'aimerais parler russe avec vous». Ces journaux suggèrent l'idée d'une continuation possible, mais pour une raison obscure, les diaristes ont décidé d'arrêter leur journal, l'un sur un événement tragique, l'autre sur un dernier désir¹⁰⁸.

Dans d'autres cas aussi, le diariste ne se sent pas non plus dans l'obligation de rendre compte des résultats de ses prévisions. Mansfield, par exemple, en 1904, formule le voeu de se réformer :

108 Le même phénomène se produit avec le Journal de Michèle Mailhot. Mais cette fois-ci la fin se termine sur une note plus positive. Voici le fragment finale datant du huit février 1983, un fragment de trois : «Je ne demande pas pourquoi mais comment nous avons survécu. A force d'amour, m'a dit Julie. Je le crois aussi». Ces derniers propos donnent davantage l'impression que la boucle est bouclée mais encore une fois l'incertitude demeure. Pourquoi la diariste s'interrompt-elle sur cette échanges de paroles? Je l'ignore. Il me semble que la diariste aurait pu poursuivre son Journal en y consignait comme elle l'a toujours fait, ses réflexions aux gré des émotions qui l'assaillent.

Cette année, je veux m'efforcer d'être tout autre; on verra, dit-elle, dans un an, comment j'aurai tenu les promesses que je viens de faire. En un an, il se passe tant de choses,¹⁰⁹.

On ne saura rien de la réussite ou non de son projet. Elle reprend son Journal en 1906 en ne faisant nulle allusion à l'année passée¹¹⁰.

J'ouvre ici cette longue parenthèse sur la prolepse, afin de lever l'obstacle que me pose la définition qu'en donne Gérard-Denis Farcy¹¹¹. Ce dernier établit une distinction entre, d'une part, l'anticipation d'événements par le narrateur et, d'autre part, la conjecture qui reste une projection du personnage. autrement dit, la conjecture n'appartient pas à la prolepse, puisqu'elle ne repose sur rien «d'assuré».

Cette position me semble impropre, tatillonne et très sélective en regard des récits à la première personne rédigés au présent. En tout cas, elle prive ce type de récits et ce qui nous intéresse de près ici, le journal intime, d'une dimension non négligeable quand on s'arrête à l'étude de leur forme.

La conjecture est pour moi (et je pense aussi pour Genette) un type de prolepse. Les événements prévus par un narrateur ou un héros peuvent se produire ou être réfutés par la réalité des faits (qu'ils soient de l'ordre de la fiction ou non). A preuve, dans son

109 Katherine Mansfield, op. cit., p.39.

110 Je ne peux m'empêcher de citer, ici, les propos d'Eric Marty dans un article consacré au Journal d'André Gide. «La présence à soi si spécifique du Journal tient ainsi à un projet-toujours en défaut, mais persistant- que l'on pourrait résumer en cette expression: Ecrire le jour. Lorsqu'il y a suspension du texte, même si elle dure plusieurs années [...], Gide reprend son Journal comme si rien ne s'était passé:[...]». «L'écriture journalière d'André Gide », Poétique novembre 1981 no 48, p. Cette observation vaut pour la majorité des journaux intimes du 20e siècle.

111 Gérard-Denis Farcy, Lexique de la critique, PUF, Paris, 1991, p. 27-28.

analyse narratologique du roman A la recherche du temps perdu, Genette considère la «rêverie éveillée» par Swann (le désir qu'après son mariage avec Odette, il sera accepté au salon Guermantes) comme une prolepse sous forme de fantasme, un fantasme qui sera réfuté par les faits¹¹². Les anticipations peuvent être erronées comme toute conjecture¹¹³.

Genette termine sa partie sur l'ordre en évoquant la syllepse, une figure susceptible de remplacer l'ordre temporel des événements par un principe de rassemblement¹¹⁴. Par exemple, certains événements dans A la recherche du temps perdu sont réunis en «relation de proximité spatiale, d'identité de climat¹¹⁵.» Cette sorte d'entorse à l'égard de la temporalité a retenu mon attention : certains diaristes se plaisent parfois à mettre l'accent sur les similitudes ou les disparités de phénomènes affectifs en évoquant des lieux, des périodes où la notion de l'ordre s'émousse.

Ici, je pense à Ionesco dont le Journal donne l'impression d'être construit davantage par contraste que par une succession chronologique d'événements. Par exemple, son

112 Gérard Genette, op. cit. p. 116.

113 A mon avis, c'est à Gabrielle Gourdeau que revient le mérite d'avoir dressé dans son ouvrage: Analyse du discours narratif, une typologie claire et simple des diverses formes de prolepses, une typologie qui n'a pas aussi la prétention d'être exhaustive. «Les prolepses, dit-elle, se présentent sous forme d'oracles [...], de prédictions [...], de prophéties [...], de complots,[...], de prédictions dictées par des habitudes connues [...],de rêves [...], d'interrogations, etc. Op cit., p.22.

114 Pour Genette, les syllepses temporelles ce sont des « groupements anachroniques commandés par telle ou telle parenté, spatiale, thématique ou autre ». Op. Cit., p.121.

115 Ibid, p.120.

enfance passée au Moulin symbolise le bonheur absolu et s'oppose à Paris, ville ennuyante marquée par la Deuxième Guerre mondiale. L'enfance, univers stable, épargnée par la mort, est opposée aussi à l'âge de la raison, la période où l'on prend conscience de l'éphémère. Quand s'est-elle produite, chez Ionesco, cette transition ? Dans son Journal, il la situe tantôt à l'âge de cinq ans, tantôt à l'âge de sept ans.

Quand est-ce que je me suis aperçu pour la première fois que le temps «passait» ? [...]. Bien sûr, à quatre ou cinq ans, je me suis rendu compte que je deviendrais de plus en plus vieux, que je mourrais¹¹⁶.

Il y a l'âge d'or : c'est l'âge de l'enfance, de l'ignorance; dès que l'on sait que l'on va mourir, l'enfance est terminée. Comme je l'ai dit, elle a fini pour moi très tôt. On est donc adulte à sept ans¹¹⁷.

Cette contradiction, à mon avis, témoigne du peu d'importance que le diariste attache à l'ordre des événements.

Katherine Mansfield se sert aussi parfois de la syllepse. Dans son Journal, la Nouvelle-Zélande qui, pendant son adolescence, représentait un espace mal défini mais rempli d'une succession d'anecdotes plus ou moins heureuses, se transforme éventuellement en un lieu de soleil, de bonheur et finit par s'opposer à l'Angleterre, un pays de désolation où la diariste ne prendra jamais racine. On se rendra compte de ce phénomène dans la deuxième partie de ma thèse, consacrée à l'analyse et à l'interprétation de son Journal. Je tiens aussi à préciser, comme le fait Gabrielle Gourdeau, que les

116 Eugène Ionesco, op cit., p.13.

117 Ibid., p.31.

anachronies doivent être bien identifiées. «Les prolepses et les analepses renvoient à des événements (actions ou états) données par le texte et non déduits de ce dernier¹¹⁸.»

A la suite de cette précision, je me dois de nuancer tout de même cette règle à l'égard de la prolepse. Dans certains textes (Genette lui-même dans Figures III signale ce fait) pèse un poids de prédestination soit au début, soit au cours des événements. Cette prédestination est difficile à outrepasser pour un lecteur averti : souvent, des signes avant-coureurs, sans prédire la tournure des événements, l'incitent à en prévoir la fin tragique ou heureuse.

Par exemple, dans le Journal d'Anne Frank, les traitements réservés aux Juifs et cités au début de son oeuvre de façon anodine (ce qui est normal puisque la jeune narratrice ne saisit pas encore la dimension infernale du sort réservé aux siens) résonnent tout autrement dans l'esprit du lecteur : chaque injustice évoquée nous réfère à l'horreur de l'holocauste auquel la diariste n'échappera pas. Une illustration servira d'appui à ce que j'avance. Dans un passage datant du 20 juin 1942, parmi ses préoccupations familiales, elle insère un paragraphe où s'accumulent des mesures prises contre les Juifs:

Les Juifs obligés de porter l'étoile, de céder leurs bicyclettes. Interdiction pour les Juifs de monter dans un tramway, de conduire une voiture [...]. Interdiction pour les Juifs d'exercer tout sport public [...]¹¹⁹.

On se rend compte du ridicule ressenti par la narratrice. Mais avant de poursuivre avec des anecdotes personnelles, elle ferme cette parenthèse par une affirmation non dépourvue

118 Gabrielle Gourdeau, op. cit., p.17.

119 Anne Frank, op. cit., p.19.

de sagesse, mais empreinte de naïveté : «Notre liberté est donc devenue très restreinte; cependant, la vie est encore supportable¹²⁰.»

Les fonctions de base des anachronies dans le journal intime

Nul ne doutera des différences de fonctions des anachronies entre le roman traditionnel et le journal intime. Les fonctions dévolues par Genette aux anachronies ne valent guère pour le journal intime. Par exemple, en utilisant l'analepse répétitive, le diariste n'a sûrement pas à l'esprit le souci d'une économie quelconque du texte. Contrairement au romancier, il n'écrit pas (du moins de façon déclarée) pour produire un effet particulier chez le lecteur. En gros, même si l'on peut soupçonner le diariste de vouloir créer parfois un certain effet chez un lecteur potentiel, ses manoeuvres langagières ne sont pas autant calculées que celles du romancier : si tel était le cas, on sortirait, à mon avis, du genre en question. Le journal intime ne doit-il pas avant tout demeurer le lieu privilégié de la sensation à l'état brut ? Revoyons ces figures et essayons de leur rattacher une fonction qui puisse justifier leur présence, dans le journal.

Rappelons que la fonction principale des anachronies, dans le roman traditionnel du moins, c'est de garantir une certaine cohésion à l'oeuvre. Le romancier, prévoyant des ellipses, s'empresse de recourir à l'analepse ou à la prolepse. Ce procédé évite de semer la confusion dans l'esprit du lecteur éventuel. Soit dit en passant, dans le journal, ce couple temporel, quoique non prévu dans l'intention de combler une lacune nécessaire à l'intelligence de l'oeuvre, peut néanmoins remplir cette fonction. En d'autres termes,

120 Ibid., p.18.

chaque information fournie par le diariste aide le lecteur à comprendre les motifs qui incitent celui-ci à penser, à désirer ou à se comporter de telle ou telle façon.

Dans le journal intime (plus ou moins respectueux du calendrier), l'analepse comme la prolepse traduisent généralement des moments intenses soit de regret, soit de joie ou d'espoir, etc. Certains diaristes se serviront de l'analepse pour exprimer une certaine nostalgie ou une déception, tandis que la prolepse sera porteuse d'espoir, de projets. C'est en tout cas l'utilisation que Mansfield et Mailhot font habituellement de ces figures. Voici quelques fragments représentatifs de cette tendance.

Le premier avril 1904, Mansfield, prise de nostalgie, confie à son Journal : «Toute la journée, en travaillant, je me prenais à songer aux bois, aux recoins secrets qui m'ont appartenu, à moi seule, des années durant¹²¹.» Le 17 février 1916, une nouvelle analepse, choisie au hasard, exprime cette fois-ci un regret : «Toute la journée, en travaillant je me prenais à songer aux années perdues, gaspillées du début de mon adolescence¹²².» Parmi ses nombreuses prolepses, j'en retiens quelques-unes qui expriment son optimisme et sa détermination face à la vie. Notons que je travaille, ici, au niveau microscopique. Le 25 juin 1907, elle écrit: «Un jour, j'agirai autrement. Je battrai le fer quand il sera chauffé à blanc, je me féliciterai, moi et mon âme invincible¹²³.» Le 9 janvier 1922, elle fait le

121 Katherine Mansfield, op. cit., p.40.

122 Ibid., p.196.

123 Ibid., p.61.

constat suivant : «Mais j'ai ce continuel désir d'écrire quelque chose où je mettrai tout mon pouvoir, toute ma force¹²⁴.»

Quant à Michèle Mailhot, le 8 février 1983 , à la suite d'un séjour passé chez sa copine Hélène, elle écrit :

«Mais, après trois jours, un sentiment d'inconfort m'oppressait¹²⁵.» Le 5 janvier 1983, elle exprime sa foi en la vie : «Ma vie qui est la seule chance, le seul bien. Une vie qui ne cessera jamais de m'émerveiller malgré tout et à cause de tout¹²⁶.»

Mais, en ce qui a trait à l'emploi des anachronies, il n'y a pas de règles généralisables. Tout au plus, je pourrais dire, et là encore avec précaution, que cette utilisation dépend de la disposition ou encore de la prise de position du diariste. Par exemple, dans le Journal d'Anne Frank, les anachronies expriment souvent des moments de bonheur ou d'espoir. C'est ainsi que la diariste fait référence à sa sortie éventuelle de l'Annexe en continuant d'étudier : «Le lendemain, dit-elle, j'ai pris la ferme résolution de me mettre immédiatement au travail. Je n'ai aucune envie de me trouver dans la même classe à quatorze ou quinze ans¹²⁷. » C'est que, d'une part la diariste veut éviter d'ennuyer son Journal avec ses tracas, de l'autre elle tient à garder un bon moral, sans quoi sa survie dans l'Annexe deviendrait intolérable. Mais elle n'est pas pour autant épargnée du

124 Ibid., p.438.

125 Michèle Mailhot, op. cit., p.109.

126 Ibid., p.11-12.

127 Anne Frank, op. cit., p. 44.

désespoir ni de l'angoisse générés par le contexte où elle évolue. Elle enfreint alors ses propres règles de conduite : elle confie ses tourments à son Journal, son seul véritable confident.

Quelques types d'anachronies et leur fonction dans le journal

Maintenant, qu'en est-il des divers types d'anachronies déjà définis et de leur fonction spécifique ? Il est évident que, dans le journal intime, l'analepse répétitive ne sert pas de rappel pour le destinataire, ou l'analepse itérative, à combler une ellipse nécessaire à l'intelligence du texte.

En fait, les fonctions rattachées à ces figures temporelles sont matière à interprétation. Le diariste, dont la tâche principale consiste à consigner, au fil des jours, son quotidien et ses réactions immédiates, ne peut embrasser son oeuvre dans son ensemble. Son souci d'organisation, ici, en comparaison avec le romancier, se limite à peu de choses¹²⁸. Bien sûr, ce trait n'empêche pas le lecteur d'y voir après coup des constantes, avec les variantes que cela suppose, et qui donne à l'oeuvre sa forme, ses lois et sa dynamique.

L'analepse répétitive, associée par le fait même à un phénomène de fréquence, peut trahir de la part du diariste une obsession, une hantise ou tout simplement mettre en relief

128 Malgré mes réserves face à cette affirmation d'Eric Marty, (réserves dans le sens que l'on ne peut l'appliquer à l'ensemble des journaux intimes,) elle reflète la préoccupation première de nombreux journaux dont le Journal d'André Gide s'impose comme modèle. «Il ne s'agit certes pas, dit-il, de restituer l'essence d'une émotion en contraignant la mémoire au long travail vers la généralité, mais de détailler et de le répéter sous la forme de l'incident». Op. cit. p. 51.

un moment précieux dans lequel l'auteur éprouve une certaine complaisance. Une autre possibilité : l'analepse se produit par inadvertance, c'est-à-dire que le diariste, en visitant un lieu, ou à la suite d'une rencontre fortuite, se remémore un pan de son passé. L'analepse répétitive remplirait, ici, sa fonction traditionnelle «d'annonce»: le diariste, grâce à des associations successives, redécouvre graduellement les détails d'événements passés.

C'est par le même procédé d'association que se manifeste l'analepse complétive. L'utilisation de cette figure peut être reliée à un désir, chez le diariste, de récupérer un moment passé sous silence, un moment qu'il tient à transcrire pour le sauvegarder de l'oubli. A mon avis, l'insertion, chez Michèle Mailhot, d'anciens fragments de journaux, à l'intérieur de son Journal, remplissent cette fonction. Le 12 janvier 1983, elle écrit dans son Journal :

Ainsi, en relisant ce journal, (j'imagine celui datant du 16 juin 1977) je constate que cette rage qui m'a si longtemps poussée à écrire est à peu près disparue. Je dis à peu près car je m'emporte encore bien souvent¹²⁹.

L'analepse itérative, reliée une fois de plus à un phénomène de fréquence, répond toujours à un besoin de conserver sur papier un souvenir, mais ce souvenir se distingue de l'analepse complétive ou répétitive, parce qu'elle exprime une habitude abandonnée par la diariste.

En ce qui concerne la fonction de la prolepse répétitive, elle prend forme quand un désir, une appréhension ou encore un projet, se réalisent à l'intérieur du journal. Par

129 Michèle Mailhot, op. cit. p.37.

exemple, le pressentiment, chez Katherine, de sa rupture avec son mari, une rupture qui se réalisera, est considéré comme une prolepse de ce type. Il en va tout autrement dans le Journal de Frank lorsqu'elle appréhende, de temps à autre, la fin tragique réservée à elle et aux siens. Le Journal ne nous apprend rien de son sort. Il s'interrompt brusquement comme suspendu par un silence provisoire.

La prolepse analeptique est relativement fréquente dans les journaux orientés plutôt vers le passé. Quant à sa fonction, je ne peux que réitérer l'idée selon laquelle toute information transcrite par le diariste aide le lecteur à comprendre ses réactions, son comportement, etc. Par exemple, dans le cas d'un diariste qui, dans son passé, a vu tous ses projets échouer ou ses illusions trompées, on peut s'attendre à retrouver un diariste désabusé. C'est le cas de Ionesco. Mais ce qui me semble omniprésent (surtout chez un diariste qui se cantonne dans l'instant présent), c'est ce que Genette appelle «une intrigue de prédestination¹³⁰.» Cette intrigue, ou disons ce poids de prédestination, n'est pas en soi une figure, mais il reflète de près la nature même du journal. Limité à la conjecture, le journal intime reste néanmoins sous le joug des circonstances. Lorsqu'elles se répètent constamment sous un jour heureux ou malheureux, elles font miroiter d'avance la tournure quasi incontournable des événements à venir.

Par exemple, lorsque Mansfield devient accablée par la maladie, une maladie qui va en s'aggravant, la diariste comme le lecteur ne peut qu'entrevoir sa fin tragique. Par

130 L'expression est de Todorov, dans Poétique de la prose, Seuil, 1971, p.77. Genette l'utilise dans Figures III p.105.

contre, ce qui reste imprévisible, c'est la réaction de la diariste qui tout en se sachant condamnée continue à s'accrocher à la vie comme à un dernier souffle. C'est du moins l'impression que m'a laissée la fin de son Journal : une accumulation de syntagmes, de mots expirant sous la forme d'un dernier désir: «J'aimerais parler russe avec vous¹³¹.» Et c'est toujours en fonction de cette imprévisibilité du diariste que réside, à mon avis, l'intérêt du journal.

Les anachronies de courte et de longue portée

Après avoir tenté de définir les fonctions des anachronies à la lumière de celles mises de l'avant par Genette, je ne peux oublier d'autres fonctions particulières au genre étudié. En fait, mon intérêt pour les anachronies se mobilise davantage sur la distinction à faire entre les anachronies de courte et de longue portée et aux fonctions qui s'y rattachent, plutôt qu'à leur statut d'externe/interne¹³². Cette distinction fut inspirée d'une citation de Jean Rousset rapportée par Didier Husson. En voulant marquer la distance entre le discours et le narré dans le journal intime, Jean Rousset affirme : «Rétrospection de faible portée, écart minimum, mais écart entre le discours et le narré¹³³.»

Rousset veut ici simplement signaler que, habituellement, le diariste rédige son journal en fin de journée, une fois les événements passés. Mais ce léger décalage, qui méritait

131 Katherine Mansfield, op. cit., p.507.

132 Cela ne signifie pas que je néglige pour autant l'apport des anachronies qualifiées d'externes et d'internes. Elles constituent un apport précieux dans l'analyse et l'interprétation d'une oeuvre. La deuxième partie de ma thèse appuiera ce constat.

133 Didier Husson, « Logique des possibles narratifs », Poétique, no 87, p.305.

d'être souligné, m'a fait observer un phénomène encore plus digne d'intérêt (du moins en ce qui a trait à mon étude sur le temps). Dans le journal intime, la majorité des rétrospections se transforment à mes yeux en de véritables analepses lorsque les segments narratifs impliqués dans un fragment font référence à une période précédant la datation figurant dans le journal.

A l'inverse du roman, le journal contient davantage d'analepses de courte portée, et elles sont souvent localisables¹³⁴. On reconnaît ces analepses (je reviendrai un peu plus loin sur la question des prolepses) par des signes tels que «hier», ou «il y a quelques semaines» ou encore «voici un mois que... ». Dans certains journaux ces signes abondent, dans d'autres, ils se font plus rares. Tout dépend de la tendance, chez le diariste, à tout noter. Mais, à l'intérieur de mon corpus, ces signes, toujours présents et assignés d'une ou de plusieurs fonctions, ont piqué ma curiosité¹³⁵.

134 Rarement le diariste emploie des formules telles que : «il y a quelques temps». Mais encore faut-il être prudent sur ces généralités. Par exemple, dans mon corpus, j'ai observé deux tendances. D'une part, il y a le diariste soucieux du calendrier. Chaque oubli est remis soigneusement dans son contexte temporel. Je pense au Journal de Constant. D'autre part, il y a les diaristes qui sont négligeant envers la datation. Chez ces derniers, les instants passés réintégrés dans le présent, au cours d'une réflexion, sont rarement localisés.. Je pense au Journal de Saint-Denys Garneau et plus particulièrement à celui de Ionesco.

Dans Poétique des textes, Jean Milly, dans son chapitre sur la temporalité, utilise le terme de mots-outils qui expriment le «passé récent» et le «futur prochain». «Ce sont, dit-il, les prépositions, les conjonctions et locutions servant à construire les compléments de temps. Ils sont rarement vides de sens», p.124. Poétique des textes, Nathan, France, 1992. Signalons toutefois que le diariste n'a pas comme but premier de construire des compléments de temps. Il s'inflige l'obligation de tout noter des activités de sa journée pour sa propre satisfaction. Il est respectueux du calendrier. Pour chaque oubli, il a recours aux analepses de courte portée au moyen des formules déjà citées. Elles viennent ainsi combler une lacune du quotidien qui a failli échapper

Par exemple, dans le Journal de Benjamin Constant, assez représentatif de cette préoccupation de tout noter, on retrouve des énoncés tels que : «J'ai oublié de parler hier d'une conversation [...]»¹³⁶, «couché hier à Copet»¹³⁷ ou encore «J'ai oublié hier de parler d'un petit roman [...]»¹³⁸. Ces analepses, ici de courte portée, ne portent pas à conséquence. Elles viennent combler des ellipses, certes. Quoique utiles au diariste, elles n'ajoutent pas grand chose à la compréhension de l'oeuvre, sinon, comme je l'ai mentionné, le souci chez le diariste de tout consigner.

Mais, dans son empressement à tout transcrire, Constant, comme d'autres, ne s'en tient pas toujours à des anecdotes sans intérêt pour un lecteur en quête d'énoncés significatifs. En scrutant de près le Journal de Constant, on se rend compte que l'analepse remplit une autre fonction : elle sert, entre autres, à marquer une prise de conscience, chez le diariste, d'un événement important. Elle recouvre alors la forme d'un énoncé commémoratif : «Il y a aujourd'hui un mois, précise Constant, que j'écrivais à cette place [...]»¹³⁹.

Et cette manoeuvre se rencontre dans l'oeuvre d'Anne Frank qui ne manquera pas de signaler les anniversaires des membres de l'Annexe : «Hier, on a fêté le 16e anniversaire

au diariste.

136 Benjamin Constant, op. cit., p.73.

137 Ibid., p.75.

138 Ibid., p.90.

139 Ibid., p.79.

de Peter¹⁴⁰», ou du temps écoulé depuis sa claustration, (mais dans de tels cas nous avons affaire à des analepses de longue portée, un an et plus).

Dans d'autres journaux (où les diaristes sont moins soucieux de la datation), les analepses de longue ou de courte portée deviennent l'expression de souvenirs précieux ou d'instantanés révélateurs de l'état d'esprit du diariste. Katherine Mansfield signale, entre autres, dans son Journal, des énoncés tels que : «Je songeais hier aux années perdues, gaspillées du début de mon adolescence¹⁴¹», «depuis mon arrivée ici, je m'intéresse beaucoup à la Bible¹⁴²» ou encore l'énoncé suivant, un énoncé à saveur commémorative, mais qui traduit plutôt un sentiment d'amertume : «Une année écoulée marquée par quels événements ? Londres bien loin, M. bien loin, C. disparu¹⁴³.» Par contre, dans les énoncés suivants, où celle-ci est amoureuse à l'époque de F.R., s'immortalisent des instants de bonheur intenses : «Hier soir, dit-elle, nous étions sur le pont. Il m'a appris à jouer au piquet¹⁴⁴.» Et elle continue à se remémorer les activités de cette journée: «Hier après-midi, on a joué au cricket, sur le pont¹⁴⁵.»

140 Anne Frank, op. cit., p.59.

141 Katherine Mansfield, op. cit. p. 196.

142 Ibid., p. 198.

143 Ibid., p.61.

144 Ibid., p.47.

145 Ibid..

Mais l'oubli ou le désir de sauvegarder des instants précieux ne sont pas les seules raisons d'être des analepses. Dans une journée on ne peut tout dire, ou l'occasion ne s'y prête pas. C'est ainsi que Constant, après avoir témoigné le 18 juillet 1804 de son bonheur passé en Allemagne, à l'occasion de son procès contre sa femme, écrit le lendemain dans son Journal : «Je dois pourtant consigner ici ce que je pense de cette femme¹⁴⁶.» Après plusieurs semaines bien remplies, Henriette Dessaulles, avec un brin de remords, s'adresse à son Journal en ces termes : «Pauvre petit journal abandonné! Mais il faudrait des journées de 48 heures pour pouvoir faire tout ce qu'il faut faire¹⁴⁷.» A plusieurs reprises, Anne Frank se trouve, elle aussi, dans l'impossibilité d'écrire dans l'immédiat. Les énoncés suivants en témoignent : «Hier soir, nous avons eu un court-circuit juste pendant un bombardement¹⁴⁸», «Enfin un peu de loisir pour t'écrire tranquillement à ma petite table, devant une fenêtre à peine entrouverte¹⁴⁹.»

Les citations rapportées jusqu'ici sont, majoritairement, des analepses de courte portée et font référence à des événements facilement repérables dans le temps. Il est évident que dans le Journal de Ionesco, un Journal plutôt orienté vers le passé, les analepses de longue portée sont assez fréquentes. Elles s'expriment à travers des syntagmes dénotant la prise de conscience, chez le diariste, de constantes du genre : «Je n'ai jamais pu surmonter cette

146 Benjamin Constant, op. cit., p.112.

147 Henriette Dessaulles, op. Cit., p.53.

148 Anne Frank, op. cit., p.83.

149 Ibid.,p.249.

fatigue accablante, cette fatigue psychique et physique que j'ai portée toute la vie sur mes épaules [...] ¹⁵⁰» ou bien : «Non, je n'ai pu, à aucun moment, sentir à l'aise dans ce monde de malheurs et de mort [...] ¹⁵¹», ou bien encore : «Autrefois, autrefois, il y a de cela bien longtemps, c'est avec joie que je m'asseyais devant ma table pour écrire ¹⁵².»

Toutefois, son Journal n'est pas dépourvu d'analepses de courte portée. Malgré leur rareté, elles pèsent de tout leur poids : elles nous rapprochent du présent que Ionesco semble incapable de fixer, et elles sont révélatrices de phénomènes exceptionnels. Pour s'en convaincre, voici l'extrait suivant :

Et, dans cette allégresse que j'ai ressentie hier, le monde m'est apparu dans une autre lumière, dans une lumière toute neuve. C'est comme si les arbres, les maisons, les visages, l'eau et le ciel avaient été nettoyés, comme si tout était devenu propre, renouvelé, rafraîchi. Mais surtout ce sentiment de propreté. Et je sentais que le monde redevenait, était intéressant, très intéressant ¹⁵³.

De façon similaire, dans le Journal de Saint-Denys Garneau où les commentaires abondent, où les repères temporels sont quelque peu galvaudés, les analepses de courte portée, peu fréquentes, nous révèlent des instants privilégiés : un nouvel état d'âme ou un regain de joie inattendu. Donnons quelques exemples : «[...]», voici que, depuis deux jours, une sorte de lumière sourd en moi, une discrète joie; ¹⁵⁴» ou encore : «Depuis deux

150 Eugène Ionesco, op. cit., p.172.

151 Ibid., p.173.

152 Ibid., p.43.

153 Ibid., p.162.

154 Saint-Denys Garneau, op. cit. p.85.

jours, j'ai repris l'Imitation que je n'avais pas pratiquée depuis des mois. Ça été un émerveillement renouvelé pour mon âme¹⁵⁵.>

Mais l'analogie entre ces deux journaux se limite à leur caractère commentatif¹⁵⁶ et à l'utilisation de l'analepse de courte portée. Par exemple, il en va tout différemment de l'usage qu'ils font de l'analepse de longue portée. Chez Ionesco, ce type d'analepse témoigne de la nostalgie de son enfance face à un avenir de plus en plus angoissant. Le Journal de Saint-Denys Garneau est plus ancré dans le présent. De fait, l'analepse de longue portée sert souvent à marquer le passage d'un avant et d'un maintenant :

J'ai éprouvé, dit-il, dès mon jeune âge cette nécessité de rejoindre la réalité, de la posséder ailleurs, plus parfaitement, éternellement.[...]. Maintenant je vois que toutes mes amours ont pris ce caractère¹⁵⁷.

[...] Impression alliée à une sensation d'écoulement, d'irréversible. Devant une belle lumière qui passait, je voulais la retenir. Un beau spectacle me donnait un déchirement d'impuissance.[...]. Maintenant, il me paraît que mes dons pour les choses esthétiques étaient réels, si l'on veut, mais à ma mesure, c'est-à-dire médiocre¹⁵⁸.

155 Ibid., p.182.

156 J'en profite, ici, pour souligner la distinction que fait Harald Weinrich, entre le monde commenté et le monde raconté. Dans son ouvrage: Le temps, le récit et le commentaire, il confine le journal dans la catégorie du monde commenté opposé au monde raconté (éd. du Seuil, 1973, p.39.) Sa perception repose sur un critère, à mon avis discutable, le temps. La narrativité, dans le journal est pourtant une réalité telle que démontrée au premier chapitre de l'ouvrage présent. Le journal pourrait être qualifié plus ou moins commentatif en fonction de ses fonctions rhématiques. Par exemple, le Journal de Ionesco est plus commentatif et moins narratif que celui de Saint-Denys Garneau. Les commentaires du Journal de ce dernier sont souvent accompagnés de rhèmes. Ce qui n'est pas le cas du Journal de Ionesco.

157 Ibid., p.96.

158 Ibid., p.188-189.

Moi-même, j'ai recherché toutes les autres nourritures, j'ai été avide de toutes les nourritures, je n'ai pas voulu diriger mon désir vers la nourriture de Dieu, [...]. Maintenant, ma pauvreté écrasante m'oblige à rechercher cette nourriture¹⁵⁹.

L'analepse de longue portée entraîne chez Saint-Denys Garneau une prise de conscience du présent. Elle permet au diariste de faire le point sur les tournants décisifs de son existence, ou encore sur une évolution devant laquelle il ne peut qu'avouer son impuissance. Pour le lecteur de son Journal, l'analepse de longue portée devient comme un signe avant-coureur d'une convergence vers le présent. L'utilisation de l'analepse de longue portée, chez Ionesco, révèle plutôt au lecteur non seulement une difficulté de vivre le moment présent, mais l'aide aussi à comprendre pourquoi le diariste demeure étranger face à lui-même. Entre le passé et l'appréhension de l'avenir, il ne réserve que peu de place au présent. Par conséquent, Ionesco fait rarement le point. Ces temps d'arrêts sont pourtant indispensables à la principale raison d'être de son Journal : une meilleure connaissance de lui-même. Le fragment suivant en témoigne :

Il va y avoir un an que j'ai pratiquement interrompu ce journal et cette quête, cette exploration dans la forêt broussailleuse si difficile à pénétrer, à la recherche de moi-même¹⁶⁰.

Finalement, l'étude de l'ordre dans le journal intime porte fruit quand on ramène notre attention à ce qui, pour chaque oeuvre donnée, caractérise les anachronies: par exemple, la présence massive d'analepses à tel endroit d'un journal quelconque, leur type et

159 Ibid., p.258.

160 Eugène Ionesco, op. cit., p.195.

l'utilisation qu'en fait le diariste. Tous ces facteurs et bien d'autres sont porteurs d'informations sur la valeur narrative de ce genre par définition chronologique.

3.3 La durée

Dans mon introduction sur le temps, j'ai brièvement défini la durée en citant Genette. Dans un premier temps, je vais m'arrêter un peu plus longuement sur la durée que je nommerai dorénavant la vitesse¹⁶¹. J'expliquerai, en gros, comment Genette s'y est pris pour la calculer. Ensuite, j'exposerai ma méthode plus ou moins calquée sur celle de ce dernier. Sous certains aspects elle s'en écarte passablement. Contentons-nous pour l'instant d'avancer que, comme le roman, le journal subit des variations de vitesse et comprend divers types de mouvements narratifs, dont il sera question un peu plus loin.

Comme l'affirme si bien Gérard-Denis Farcy, quand on évalue la vitesse narrative, «ce qui compte, ce n'est plus dix pages à l'heure de lecture¹⁶² mais dix pages pour une heure d'histoire¹⁶³». Pour mesurer les variations de vitesse du récit, il faut passer par

161 Dans Nouveau discours du récit, Genette avoue que dans Figures III, il «aurait dû intituler [son] chapitre non «durée», mais «vitesse» op. cit. p.23. Mais cette distinction ne demeure qu'une question de vocabulaire. Par contre dans son ouvrage: Poétique des textes, Jean Milly marque plus clairement la distinction entre ces deux notions, en les classant en deux catégories : tout en définissant la vitesse à la façon de Genette, il parle de «l'incertitude de la durée» dans les grandes articulations narratives de A la recherche [...] puisque la durée «est estimée en pages et en lignes» et qu'elle renvoie aux quatre mouvements narratifs donc il sera question sous peu. Poétique des textes, op. cit., p.134.

162 Je prends la peine de le souligner, car même une narratologue comme Mieke Bal continue à mesurer le temps narratif (le pseudo-temps) en fonction du temps que prend le lecteur à «parcourir» un texte. Narratologie, op. cit. Voir les pages 122-124.

163 Gérard-Denis Farcy, Lexique de la critique, p.102.

quelques phases préparatoires. D'abord, l'accélération et le ralentissement d'un récit se définissent, toujours selon Genette, en fonction d'un degré zéro, «l'isochronie¹⁶⁴», où la vitesse du récit et celle de l'histoire coïncident. Par exemple, quatre heures d'histoire correspondent toujours à une page de récit. Mais, tel que le précise Genette, une telle oeuvre romanesque n'existe pas. C'est la raison pour laquelle l'isochronie est avant tout une «sorte d'identité conventionnelle entre temps du récit et temps de l'histoire [...]»¹⁶⁵.

Premièrement, pour évaluer la vitesse d'un récit, il faut découper ce dernier en unités homogènes. Genette a choisi, comme critères démarcatifs de ces unités, les grandes articulations spatiales et temporelles de A la recherche du temps perdu. Il fait le décompte de chacune d'elles. Leur nombre de pages, comme prévu, varie : dans un récit, il y a toujours des variations de vitesse, ce qui entraîne des effets de rythme.

Ensuite, Genette identifie quatre mouvements narratifs responsables de ces variations. Il y a le sommaire où le narrateur ou le personnage condense l'histoire racontée¹⁶⁶, la

164 Gérard Genette, op. cit., p.123

165 Ibid

166 Il existe deux façons de condenser une histoire : la raconter en peu de mots ou se servir de l'itératif qui est fait de la fréquence. Dans son chapitre réservé au temps, Genette après avoir traité individuellement des trois aspects du temps soit l'ordre, la durée et la fréquence insiste sur chacune de leur fonction.

scène dialoguée où «conventionnellement» le temps de l'histoire et le temps du récit coïncident, la pause où l'histoire s'arrête indépendamment du récit qui se poursuit au niveau du commentaire ou de la description¹⁶⁷ et finalement, l'ellipse, qui est un saut dans le temps : le récit passe sous silence certains événements. Ces quatre types de mouvements narratifs se résument comme suit : le sommaire : $TR < TH$, la scène: $TR = TH$, la pause : $TR = n$, $TH = 0$, donc: $TR \infty > TH$ et l'ellipse: $TR = 0$, $TH = n$, donc : $TR < \infty TH$.

La vitesse dans le journal intime

Qu'en est-il de la vitesse dans le journal ? D'une manière globale, en comparant divers journaux, je remarque des variations. Par exemple, le Journal de Benjamin Constant, qui couvre treize années, comprend 444 pages, tandis que celui d'Henriette Dessaulles raconte six ans de sa vie en 304 pages. Ce dernier s'avère plus lent que le Journal de Constant.

Toutefois, mon intérêt se limite à l'étude des variations de vitesse à l'intérieur d'un journal en particulier. Comment les cerner ? A l'instar de Genette, je vais premièrement découper le journal étudié en unités homogènes. Ces unités, une fois repérées et circonscrites selon un critère démarcatif bien précis (mais aussi relatif au journal étudié), permettra d'évaluer la vitesse du journal. On l'aura deviné, mon critère diffère de ceux sélectionnés par Genette, de même que ma conception d'unités homogènes. D'abord, il convient de se rappeler que la notion de récit dans le journal n'a rien à voir avec celle du

167 Dans Figures III, Genette fait la différence (et il n'est pas le seul) entre la pause descriptive qui arrête le récit et la description qui fait avancer l'action. Donc dans ce dernier type de description la vitesse du récit n'est pas nulle.

genre romanesque. Dans ce dernier cas, l'enchaînement des événements pris en charge par un discours détermine sa narrativité. Le récit dans le journal, réitérons-le, est généré par les fonctions rhématiques, exprimant les réactions du diariste face à un phénomène quelconque. Ce sont ces réactions qui confèrent au genre en question son caractère narratif.

Afin d'isoler les unités homogènes, je sélectionne les sujets ou les thèmes narratifs dominants du journal, c'est-à-dire ceux qui suscitent le plus de réactions chez la diariste.

Maintenant, comment détermine-t-on les variations de vitesse dans le journal? Comme Genette, je choisis un critère démarcatif. Mais, contrairement à ceux sélectionnés par ce dernier, mon critère n'est pas généralisable à l'ensemble du genre étudié. Je découpe un journal par tranches de deux mois ou plus, selon sa division temporelle interne. Par exemple, un journal régulièrement daté (j'entends ici un diariste qui, à chaque semaine ou presque, se confie à ce compagnon de route), se prêtera bien à un découpage de deux ou quatre mois. Par contre, chez un diariste moins ponctuel, la coupure pourrait se faire à tous les six mois¹⁶⁸.

Une fois le journal découpé sur le plan temporel, il suffit de noter, à l'intérieur de chaque division, le nombre de lignes consacrées au thème narratif choisi. Ensuite, je divise ce nombre par le nombre de pages compris dans une division quelconque. La vitesse, c'est donc, pour un thème donné, le nombre de lignes par page. Il y aura

168 En ce qui a trait aux journaux non datés ou rarement, j'avoue pour l'instant mon impuissance à trouver un critère démarcatif approprié, sinon une coupure tout à fait arbitraire. Par exemple, découper un journal de la sorte à toutes les trente pages.

augmentation ou diminution de vitesse quand celle-ci sera supérieure ou inférieure à celle de la division temporelle qui la précède¹⁶⁹.

Contrairement à Genette, je ne rends pas les mouvements narratifs déjà cités (à l'exception de l'ellipse, j'y reviendrai plus loin), responsables de la vitesse du récit. A mon avis, en cette matière, l'approche de Genette est questionnable. Je m'explique. D'une part, en ce qui a trait à la division du récit, Genette travaille à un niveau macroscopique : ses critères démarcatifs fonctionnent à grande échelle. Par la suite, pour expliquer les variations de vitesse de A la recherche du temps perdu, il se sert de notions qui se prêtent davantage à une étude microscopique. Il aurait plutôt avantage à se servir de ses mouvements narratifs pour expliquer les changements de vitesse à l'intérieur d'une unité dite homogène. D'autre part, il est bien possible qu'un sommaire (peu importe le mouvement) à l'intérieur d'une unité renvoie à un récit hétérodiégétique intercalé dans cette unité. Dans un tel cas, le ou les sommaires de ce type ne pourraient être tenus responsables d'aucune accélération. Ils produiraient plutôt l'effet contraire. Aussi, le phénomène de fréquence est associé à la vitesse, ce qui rend, somme toute, l'explication des variations de vitesse une démarche fort complexe.

Malgré tout, je n'abandonne pas cette conception des mouvements narratifs. Elle a son utilité, je pense, quant à la compréhension et à l'interprétation d'une oeuvre littéraire. J'expliquerai sous peu mon point de vue. Mais avant je tiens à schématiser mon approche

169 En fait, une augmentation de la vitesse peut être interprétée comme un ralentissement dans le sens que la diariste s'attarde davantage à un sujet quelconque que la période précédente, car elle y consacre plus de lignes par page.

sur l'évaluation de la vitesse, à partir du Journal d'Anne Frank. Il servira d'illustration à une démarche peu orthodoxe par rapport à celle dont je me suis inspirée.

Mais avant de passer à l'élaboration de ma démarche, un minimum d'informations s'impose en ce qui regarde la structure temporelle du Journal. Le Journal commence le 14 juin 1942 et s'interrompt le 1er août 1944 : les membres de l'Annexe furent arrêtés par la Gestapo. Le récit premier apparaît presque au début du Journal, plus précisément le 20 juin 1942. C'est alors que l'oeuvre en question va personnifier l'Amie. La diariste, peu loquace au début de son Journal, ne s'y confie pas toutes les semaines. Au fur et à mesure que s'écoule le temps, elle se livre davantage à Kitty. Toutefois, sur le plan de l'écriture, il y a une constante : pendant la claustration de la diariste, il ne se passe pas un mois sans qu'elle y consigne un événement à caractère narratif.

Comme critère démarcatif, des thèmes «narratifs», c'est-à-dire des aspects marquants du Journal liés à un ou plusieurs rhèmes, me semblent appropriés. Les thèmes narratifs constituent donc les unités homogènes du journal. En guise d'illustration, j'en ai sélectionné sept. Vu la régularité d'écriture de la diariste, j'ai également choisi de découper son Journal par tranches de trois mois. Revenons maintenant aux unités homogènes. Chacune est sous-titrée comme suit : 1. Frictions à l'Annexe, 2. Le quotidien à l'Annexe, incluant les anecdotes, 3. La peur d'être découverte, 4. Le désespoir face à la fin de la guerre, 5. Les horreurs de la guerre 6. L'espoir en la fin de la guerre, 7. Les conditions de vie à l'Annexe. Dans le tableau de la vitesse, illustré à la page suivante, j'ai inscrit les vitesses de chaque thème pour chaque trois mois.

Tableau de la vitesse dans le Journal d'Anne Frank

	juin- août 1942 (1)	sept.- nov. (2)	déc.- fév. 1943 (3)	mars- août (4)	juin- août (5)	sept.- nov. (6)	déc.- fév. 1944 (7)	mars- mai (8)	juin- août (9)
1 frictions	1	8	3	2	4	3	7	8	2
2 quotidien	0	9	3	3	14	8	15	9	7
3 peur	2	4	0	5	4	1	0	5	1
4 désespoir	0	2	0	2	1	2	5	5	0
5 horreurs	0	4	3	3	0	3	1	10	0
6 espoir	0	2	1	3	4	1	2	11	2
7 condi- tions de vie	0	5	1	2	4	0	3	12	1

Sans vouloir m'étendre outre mesure sur l'explication des variations de vitesse du Journal de Frank, j'aimerais tout de même livrer quelques commentaires. Les schémas tracés sont représentatifs des diverses attitudes de la jeune diariste face à la situation difficile dans laquelle elle évolue. Éluçidons brièvement quelques changements de vitesse de certaines unités homogènes..

Nous remarquons, entre autres, que la vitesse moyenne la plus élevée revient à l'unité 7, «Les conditions de vie à l'Annexe», et à l'unité 2, «Le quotidien à l'Annexe et ses anecdotes». Mais sur le plan de la vitesse, il y a une nette distinction qui mérite d'être soulignée. L'unité 7 ne comprend qu'une seule augmentation de vitesse, tandis que l'unité 2 en a cinq. Il est certain que l'Annexe n'a rien du confort d'un foyer.

A son arrivée, Anne, le plus souvent, se contente de décrire sa nouvelle demeure. Elle y découvre peu à peu les désagréments d'ordre matériel avec lesquelles elle doit composer. Dans son Journal, elle y revient périodiquement. L'augmentation subite et visible de la vitesse dans la huitième colonne correspond à une époque où les denrées alimentaires se font de plus en plus rares. Cette époque couvre les mois de mars à mai 1944. Deux causes majeures en sont responsables : l'arrestation de leurs fournisseurs de fausses cartes alimentaires et la famine qui sévit partout en Hollande. «Il n'est pas étonnant, écrit Anne, que la population soit houleuse : chacun a faim, les rations d'une semaine ne suffisent même pas à vivre deux jours¹⁷⁰.» Cette situation insoutenable, elle la dénonce avec véhémence. Son inquiétude grandissante se reflète dans sa fréquente mise à jour dans son Journal de ses privations.

Le Journal chez Frank peut donc servir, en quelque sorte, d'exutoire. Mais il est avant tout un confident et une source de plaisir. Il est évident que la diariste prend un réel plaisir à transcrire, en détail, son quotidien et les anecdotes souvent truculentes qui viennent le ponctuer. Les augmentations de vitesse sont nombreuses, puisque la diariste se fait d'abord un devoir de tenir au courant son amie Kitty de son vécu. Elles se justifient d'autant plus lorsque l'on apprend qu' Anne, dans son projet de devenir écrivaine, voit son Journal comme une source de renseignements précieux pour la composition future d'un premier roman.

170 Anne Frank, op. cit., p.205.

Les variations de vitesse concernant les horreurs de la guerre est également un cas intéressant. J'entends par là que les deux augmentations de vitesse et leur emplacement dans le tableau reflètent parfaitement la décision de la diariste. Saturée d'entendre parler du sort tragique réservé aux Juifs et soucieuse «de maintenir [son] moral¹⁷¹», elle décide de fermer les yeux sur ce fléau qui la fait trembler :

Dussel (membre de l'Annexe venu s'installer après la famille Frank) avait beaucoup à nous raconter à propos du monde extérieur [...]. Ses histoires sont tristes. Nombre d'amis ont disparu; leur destin nous fait trembler¹⁷².

On remarque alors, après la colonne no 3, un silence relatif à ce sujet, un sujet se traduisant tantôt par une vitesse moyenne, tantôt par une diminution de la vitesse. Si, dans la deuxième colonne du schéma no 3, il y a une augmentation, c'est que celle-ci correspond à une période couvrant les mois de septembre à novembre. Pendant ces mois la diariste commence à être mise au courant de ce qui se passe à l'extérieur par deux intermédiaires, comme on le sait, Dussel et Miep, une amie complice qui fournit à l'Annexe son ravitaillement.

La deuxième augmentation de la vitesse, une augmentation imposante, se manifeste pendant les mois de mars à mai, ce qui correspond à la colonne no 8. Pendant cette période, il devient impossible d'ignorer les horreurs de la guerre : le sort de tous les Juifs et de ceux qui habitent la Hollande semble se décider de jour en jour : il est question des

171 *Ibid.*, p.70.

172 *Ibid.*, p.69.

débarquements alliés qui se font attendre, de l'antisémite «qui gagne du terrain¹⁷³», etc. Le quotidien de la diariste est chargé d'une tension montante, due à un climat politique malsain qui règne dans l'Annexe comme à l'extérieur. Anne transgresse sa loi du silence. Encore une fois, Kitty devient le réceptacle de ses craintes et de ses tourments, d'où l'augmentation de la vitesse de l'unité en question.

Le mouvement narratif dans le journal intime : l'ellipse

En ce qui concerne les mouvements narratifs, j'ai réservé un statut particulier à l'ellipse, c'est-à-dire que je la rends parfois responsable dans le journal, de l'accélération du récit. Mais avant de développer mon point de vue, je passe brièvement en revue la typologie que Genette a dressée de ce mouvement.

Il envisage l'ellipse comme étant soit formelle, soit temporelle. La première catégorie se scinde en deux : l'ellipse déterminée et l'ellipse indéterminée. Ensuite, il subdivise la deuxième catégorie en trois parties : il y a l'ellipse explicite, qui indique le temps écoulé. Celle-ci peut être qualifiée, c'est-à-dire inclure un contenu narratif. Vient l'ellipse implicite, celle que le lecteur peut seulement déduire du texte. Ces ellipses sont, bien sûr, non qualifiées. Finalement, nous avons l'ellipse «purement hypothétique». Elle est, dit-il, «impossible à localiser¹⁷⁴.» C'est l'analepse qui nous la révèle.

Dans le journal daté, nous avons affaire à des ellipses explicites, généralement déterminées au niveau des grandes articulations temporelles : années, mois, semaines.

173 *Ibid.*, p.246.

174 Gérard Genette, *op. cit.*, p.

Mais, entre ces trois divisions, il existe tout de même des nuances. Quand le diariste interrompt son Journal pendant plusieurs années, les ellipses explicites sont des élisions pures et non «assimilées à des sommaires très rapides¹⁷⁵.» Le diariste se contente d'indiquer l'année où il reprend son Journal. Par exemple, c'est souvent le cas du Journal de Katherine Mansfield. Après avoir réduit l'année 1904 à quelques pages, elle reprend son Journal en 1906, sans aucune référence à son vécu pendant cette intervalle de deux ans. Bref, cette ellipse, comme bien d'autres de son Journal, n'est pas et ne sera jamais qualifiée¹⁷⁶.

Par contre, sur le plan des mois, le diariste aura davantage recours à l'ellipse qualifiée. Le Journal de Frank est très représentatif de ce phénomène. Voulant être fidèle à son amie Kitty (son Journal), elle se sent comme obligée de justifier ses manquements. C'est ainsi que l'on retrace dans son Journal des propos tels que :

175 Ibid., p. 139.

176 En ce qui a trait à l'ellipse dans le journal, Eric Marty émet des commentaires discutables, mais fort intéressants en prenant appui sur le Journal d'André Gide. Pour ce critique, l'ellipse qualifiée n'a pas sa place dans le journal ou du moins elle n'est pas représentative de ce genre. «Lorsqu'il y a suspension du texte, dit-il, même si elle dure plusieurs années (et surtout dans ce cas), Gide reprend son Journal comme si rien ne s'était passé : le présent qui revient, qui fait retour ne s'offre jamais sur fond de passé, mais seulement sur fond neutre de silence, d'absence, et la présence nouvelle qu'il manifeste est celle du jour». « L'écriture journalière d'André Gide», Poétique 48, p. 467-468.

Chère Kitty,

Voici un mois que je t'ai plaquée, mais j'avais vraiment pas assez de nouvelles pour, chaque jour, te raconter quelque chose d'amusant¹⁷⁷.

Chère Kitty,

J'ai toujours des choses à raconter, mais souvent j'en passe, ne les trouvant pas assez intéressantes, et j'ai peur aussi de t'ennuyer avec trop de lettres¹⁷⁸.

Il en est de même avec la diariste, Henriette Dessaulles. Fidèle à son Journal, ses ellipses son souvent qualifiées. En guise d'exemple, signalons au passage l'extrait suivant, datant de l'année 1888 :

7 janvier

Pas une minute depuis le commencement de l'année. Les répétitions, soirées, après-midi de patinage, visites reçues, ont absorbé tout mon temps.[...] ¹⁷⁹.

Ainsi, à la différence de Mansfield, Frank et Dessaulles font usage non seulement des ellipses explicites (comme c'est le cas d'ailleurs pour tous le journaux datés), mais aussi des ellipses qualifiées.

En ce qui a trait aux ellipses implicites, on les retrouve dans les journaux où la datation se fait rare. C'est le cas du Journal de Ionesco¹⁸⁰ et de celui de Saint-Denys

177 Anne Frank, op. cit., p.37.

178 Ibid., p.98.

179 Henriette Dessaulles, op cit., p.184.

180 Le Journal de Ionesco à ce sujet, comprend une belle exception à «la règle». Après avoir interrompu son Journal, il le reprend en nous situant comme suit: "Il va y avoir un an que j'ai pratiquement interrompu ce journal et cette quête, cette exploration [...]. Pour le moment je n'ai

Garneau. A la suite de cette brève incursion dans la typologie genettienne des ellipses, je reviens à ce qui m'intéresse le plus : leur influence possible sur la vitesse dans le récit du journal intime.

En cette matière, son statut est ambigu. Son illustration graphique demande à être interprétée. Je m'explique. Pour plus de clarté, comparons l'effet de l'ellipse dans le roman à celle du journal. Dans le roman, des expressions telles que «deux ans plus tard» sous-entendent que pendant cette période, une série d'événements narratifs se sont produits. Mais pour une raison quelconque, le romancier a décidé de les gommer.

Dans le journal, face à l'ellipse, j'entrevois deux possibilités ou, disons plutôt, deux types d'ellipses : l'une narrative et l'autre non narrative. Quand un diariste, qui écrit avec régularité (il est important de le souligner à nouveau), interrompt son journal pour une période donnée, cela suggère que ce dernier a continué d'élaborer des projets, de mûrir des réflexions orientées vers des actions passées sous silence. L'ellipse est donc narrative, puisque des segments narratifs manquent au journal. Dans un tel cas, il y a accélération. Afin de rendre plausible mon hypothèse, je me réfère au Journal de Katherine Mansfield. Le silence relatif à la mort de son frère, un exemple souvent cité, se prête parfaitement à ce que j'avance.

pas l'impression d'avoir avancé, ni d'avoir construit quelque chose, [...]». Journal, op. cit, p.195. Nous avons affaire dans ce cas-ci à une ellipse explicite qualifiée et assimilée à un sommaire pour reprendre l'expression de Genette: même si le diariste omet d'inscrire la date, il insère dans son Journal, sous une forme narrative : il écrit qu'au niveau de sa quête intérieure il n'a pas avancé pendant près d'un an passé sous silence.

Dans son Journal, sa rencontre avec son frère a lieu à la fin de septembre 1915. On l'apprend grâce à l'épilogue inséré par son mari. A partir d'octobre, la diariste se replonge dans son Journal. Elle parle de son frère ou plutôt relate une conversation, sous forme de nouvelle, qu'elle a entretenue avec lui. Mais son récit est au présent et la mort de son frère n'est pas évoquée (du moins de façon explicite). Ce n'est qu'au mois de février 1916 que la diariste témoigne de sa disparition et de l'aboutissement de son deuil, par la survivance de leur passé commun grâce à l'écriture :

A présent-à présent, ce sont, dit-elle, des réminiscences de mon pays à moi que je veux écrire. Oui je veux parler de lui, jusqu'à l'épuisement absolu de mes réserves. Non seulement parce que c'est une «dette sacrée» que je paierai à la patrie où nous sommes nés, mon frère et moi, mais parce que j'erre avec lui en pensée dans tous les endroits remémorés.[...].J'aspire à les faire renaître en écrivant¹⁸¹.

Bref, il y a ellipse, parce que entre la mort de son frère et sa décision d'écrire leur passé commun en Nouvelle-Zélande, le lecteur reste dans l'ignorance des diverses motivations ou états d'âme qui, avec le temps, ont orienté Mansfield vers ce choix.

Venons en maintenant aux ellipses non narratives, celles qui n'ont aucun effet sur la vitesse. A mon avis, deux cas ici peuvent se présenter. Il y a celui où le diariste décide, pour une raison quelconque, d'interrompre temporairement son Journal. Quand il décide de le reprendre, disons quelques années ou quelques mois plus tard, il n'existe aucune continuité entre son arrêt et sa reprise. C'est le cas, entre autres, du Journal d'André Gide tel que commenté par Eric Marty dans l'article déjà mentionné. C'est le cas aussi du

181 Katherine Mansfield, op. cit., p.184.

Journal de Michèle Mailhot. Dans son oeuvre, la diariste signale, sans ambiguïté, la raison pour laquelle elle fut interrompue. Avec un certain regret, après avoir décidé de reprendre son Journal, elle mentionne :

La rédaction de mon journal me rassure donc en cela qu'elle témoigne d'un acte littéraire continu, interrompu pendant six ans. Ces six années sont celles que je souhaiterai peut-être le plus pouvoir revivre en détail : elles recouvrent la période allant de mon mariage jusqu'après la naissance de mes trois enfants¹⁸².

L'absence de continuité dans son journal est manifeste surtout au niveau de la forme. Son journal commence en 1983. Mais de façon tout à fait imprévue, elle y intercale, ici et là, des fragments d'un autre journal, celui des années 1977 et 1978. Par contre, grâce au prologue inclus dans son journal, il est évident qu'entre ce silence temporel qui sépare ces journaux (celui de 1983 et celui des années 1977-1978) il existe une continuité : la diariste se penche sur la mort de ses fils, d'où le titre de son oeuvre : La vie arrachée. Entre ces deux périodes, la diariste a passé par des souffrances qu'elle a tues jusqu'au moment où elle a pu se réconcilier avec la vie. Son journal en témoigne.

Je terminerai cette section réservée aux ellipses en me référant une fois de plus au roman. Contrairement à ce genre, le passage du temps inscrit dans le journal ne garantit pas la progression du récit. Autrement dit, les événements peuvent se succéder, s'enchaîner sans se rattacher à aucun rhème. Le Journal de Constant est assez représentatif de ce phénomène. On se souviendra qu'en 1883, les propos de Constant convergent vers un thème central : son hésitation entre Germaine et Amélie comme future épouse. Cette

182 Michèle Mailhot, op. cit., p.10.

partie de son journal avance du point de vue narratif. Par contre, il y a un ralentissement du récit à partir des années 1884. Quoique toujours assidu à son journal, le diariste délaisse passablement ses préoccupations personnelles, par conséquent on rencontre moins de rhèmes, pour s'attarder à transcrire ses activités quotidiennes. La série de notations qu'on y remarque s'accommode tant bien que mal aux états d'âme du diariste. Alors le récit perd de son aspect dynamique.

Les mouvements non narratifs : la scène, le sommaire, la pause

Mis à part l'ellipse, les trois autres mouvements narratifs¹⁸³, soit la pause (le commentaire et la description), soit le sommaire ou encore la scène, constituent des moyens d'expression qui n'exercent aucune influence sur la vitesse du récit. Par contre, dans mon corpus, je ne peux ignorer leur présence. La ou les façons par lesquelles un diariste a choisi de transcrire son quotidien, véhiculent un sens comme les autres figures du discours. Ces temps morts du récit participent à la structure temporelle. Dans les quelques pages qui suivront, j'explorerai les diverses manifestations de ces mouvements et je tenterai aussi, quant à leur utilisation, de tirer quelques constantes. Cette démarche contribuera à souligner une autre spécificité du genre étudié.

Avant de passer aux emplois possibles des mouvements narratifs, j'observe, à l'intérieur de mon corpus, une constante : dans le journal intime la pause, surtout sous forme de commentaires, est souvent accompagnée d'un ou de plusieurs rhèmes. Sans en

183 L'appellation «mouvements narratifs» ne convient pas aux fonctions que je leur attribue dans le journal I: ces mouvements sont pseudo-narratifs. Mais pour la commodité de mon étude, je continuerai à employer l'expression mouvements narratifs.

tirer une loi du genre¹⁸⁴, je considère le commentaire comme un signe avant-coureur d'une reprise du récit. Et ce constat vaut autant pour les journaux régulièrement datés que pour ceux qui ne le sont pas. Du moins j'ai pu l'observer dans le Journal en miettes de Ionesco.

Ce dernier, comme on le sait, néglige de dater son Journal, un journal peu axé sur les événements du jour. Par contre, Ionesco utilise beaucoup la scène et parfois le sommaire, quand il retrace le passé de son enfance et de son adolescence. Peu de rhèmes accompagnent ses souvenirs. Entre eux et ce passé se glissent des commentaires. Mais plus le Journal avance, plus les commentaires se multiplient ainsi que l'emploi des fonctions rhématiques.

Mais revenons à l'illustration des mouvements «narratifs» dans les divers journaux de mon corpus. Ces temps morts du récits, que l'on pourrait placer sous la bannière «d'ellipses non narratives», influencent notre compréhension de l'oeuvre étudiée, et nous permettent de la caractériser du point de vue formel. Je ferai donc un bref survol de ces figures, en me référant principalement aux Journaux d'Anne Frank, d'Henriette Dessaulles et de Ionesco.

184 Par exemple, le Journal de Saint-Denys Garneau contient des commentaires neutres rattachés à aucun rhème.

Le Journal d'Anne Frank

Le Journal d'Anne Frank pourrait se diviser grossièrement¹⁸⁵ comme suit : descriptions, scènes¹⁸⁶, commentaires. Dans un premier temps, elle décrit à son Journal son vécu scolaire. Ensuite, lors de son entrée dans l'Annexe (la cachette familiale des Frank), la diariste prend un soin particulier à retracer en détail les recoins de sa nouvelle demeure. Dans un deuxième temps, une fois que les membres de l'Annexe mènent un train de vie régulier, c'est-à-dire quand chacun a repris ses habitudes, Anne prend un malin plaisir à les raconter à Kitty, ainsi que les frictions inévitables que cela produit. C'est alors qu'abondent les scènes : dans plusieurs fragments de son Journal, elle décrit les personnages et rapporte leurs disputes, ainsi que leurs actions ou leurs difficultés d'adaptation. En guise d'exemple, voici cet extrait :

Mme Van Daan est insupportable: je me fais attraper sans cesse à cause de mon bavardage interminable. Elle ne rate jamais l'occasion de nous taper sur les nerfs. Sa dernière manie, c'est d'éviter de laver les casseroles : les petits restes qu'elle y trouve, elle les laisse dedans, au lieu de les mettre dans un plat en verre comme nous avons l'habitude de le faire, et tout se gâte. Et quand c'est au tour de Margot

185 Je dis grossièrement, car il est évident que les figures étudiées ici s'enchevêtrent entre elles. J'observe tout simplement qu'à certains endroit du Journal certaines d'entre elles occupent une place prépondérante.

186 Par le mot scène j'inclus non seulement la scène dialoguée mais la scène telle qu'employée par Proust dans A la recherche [...] : un lieu, où contrairement à la tradition, le discours les descriptions et les interférences anachroniques s'enchevêtrent. Voir Figures III, p.143-144.

de faire la vaisselle, et qu'elle en trouve sept à récurer, Madame lui dit, mine de rien : « Margot, Margot, tu en as du travail! »¹⁸⁷.

Dans un troisième temps, Frank se concentre davantage sur sa vie intime. Elle résume grossièrement sa liaison amoureuse avec Peter (le fils de la famille Van Dann, membres de l'Annexe), et se livre à un questionnement sur elle-même, une sorte de quête de soi. L'emploi qu'elle fait alors de son Journal ouvre la voie aux commentaires. Bref, son vécu au quotidien dans un contexte particulier, et l'utilisation qu'elle en fait à travers les figures étudiées se présente comme la suite logique de son itinéraire. Ces figures reflètent sa trajectoire personnelle marquée par des tensions multiples.

Le Journal d'Henriette Dessaulles

Dans le Journal d'Henriette Dessaulles, les confidences alternent de façon imprévisible avec les mouvements narratifs. Mais cette observation demeure approximative : je n'ai pas fait le décompte des diverses figures employées. Par contre, j'ai observé qu'au niveau des sommaires se joint un phénomène de fréquence. Les sommaires, que j'assimile ici à la notion de thème telle que définie au premier chapitre (une simple donnée), sont souvent itératifs. On rencontre des propositions du genre : «Le jeudi c'est l'écueil de ma vertu¹⁸⁸» ou bien encore : «Je lis toujours Dickens et je vis avec ses personnages¹⁸⁹.»

187 Anne Frank, op cit., p.43.

188 Henriette Dessaulles, op cit., p.28.

189 Ibid., p.45.

La scène chez Dessaulles de même que chez Frank, c'est un événement détaillé où s'enchevêtrent nos trois mouvements pseudo-narratifs. Mais Dessaulles utilise la scène à d'autres fins que celles de Frank. On se souvient que chez cette dernière la scène est réservée presque exclusivement à représenter des anecdotes, des anecdotes souvent teintées d'humour. Notre diariste québécoise emploie quelquefois la scène pour décrire des anecdotes, tantôt plaisantes, tantôt amères. Mais elle s'en sert également quand il s'agit de transcrire de nouveaux événements où une certaine tension se fait sentir¹⁹⁰. En guise d'exemples, voici deux extraits tirés de son Journal :

18 octobre

En récréation, Jos m'aborde d'un air mystérieux : «j'ai une lettre de Québec.» Je la regardais sans parler, je devais avoir un air affamé. «Eh bien, veux-tu la lire,» continue-t-elle, taquine. «Écoute, Jos, si tu me l'offres sérieusement, donne, je serai contente de la lire...» ma voix tremblait tellement que je ne continuai pas. [...] ¹⁹¹.

16 septembre

Maurice, prétextant sa myopie et l'obscurité, avait cédé ses fonctions de cocher à Arthur, qui prit la place de Jos, et nous étions en arrière, délivrés de la surveillance cependant si indulgente d'Emma. Ce furent trois heures parfaites et que je chercherais inutilement à décrire. Pourquoi d'ailleurs? Le souvenir en est ineffaçable dans mon cœur. Maurice m'a juré que je connaîtrais le bonheur parfait, [...] ¹⁹².

190 Cette remarque fait écho au rôle traditionnel de la scène où se déroulaient dans le roman les actions dramatiques.

191 Henriette Dessaulles, op. cit., p. 79.

192 Ibid., p.276.

Par conséquent, on ne retrouve pas chez Dessaulles une opposition aussi marquée que chez Frank entre le sommaire à caractère itératif et la scène à caractère singulatif.

Ce détail aurait sûrement des répercussions quant aux interprétations possibles des oeuvres en question. Dans la deuxième partie de mon travail, ce genre d'observation deviendra appréciable, dans la mesure où elle sera significative.

Chez Ionesco les descriptions et les commentaires abondent. Surtout dans les débuts de son Journal, la scène domine au niveau des analepses. Comme on le sait, Ionesco aime, en guise d'introduction, à repeindre des instants de son enfance sous forme de tableaux. Dans ces tableaux s'anime tout un espace réservé à des personnages, dans un décor associé à ce que le diariste nomme le paradis de son enfance : «Quand j'étais à la Chapelle-Anthenaise, dit-il, je me trouvais hors du temps, donc dans une espèce de paradis¹⁹³.» Parfois ces tableaux se figent en une description détaillée d'un bonheur vécu ou plutôt menacé par la vie qui suit son cours. Voici un extrait du Journal révélateur de ce fait :

C'est le départ. Je suis moins triste. Les fêtes de Paris m'attirent.[...].
Le père Baptiste est là, dans sa blouse bleue, le fouet autour du cou. La jument est attelée à la carriole. J'embrasse mère Jeannette prête à sangloter.[...]. Nous faisons la route sous la pluie jusqu'à la gare. Nous descendons. Le père Baptiste m'embrasse [...]. Je n'ai jamais plus revu mère Jeannette ni père Baptiste¹⁹⁴.

193 Ionesco, op. cit., p.13.

194 Ibid., p.9.

La scène et la description ont aussi pour fonction de représenter, en détail, les rêves du diariste. Ce dernier, en quête de son véritable Moi, tentera par la suite de l'élucider. Ionesco accorde aux rêves un pouvoir révélateur des motifs qui le poussent à agir ou à s'émouvoir, face à un événement quelconque. Enfin l'emploi de la scène et de la description trouvent, par le truchement du rêve, leur raison d'être dans le Journal. Ionesco émet justement un commentaire à ce sujet :

Le rêve est une histoire ou une situation que l'on doit raconter de la façon la plus nue ou que l'on doit décrire. En somme, on ne doit pas raconter les rêves, il faut essayer d'en faire la description, le rêve n'est pas discours, il est images¹⁹⁵.

Quant au sommaire, Ionesco l'emploie principalement à introduire des thèmes (dans le sens d'idées générales). Ces thèmes vont se déployer sous la forme de commentaires. Certains sujets de réflexion débutent par un sommaire et se terminent par un rhème. L'extrait qui suit en témoigne :

Je lis une page du grand Platon. Je ne comprends plus rien parce que au-delà des sentences platoniciennes[...],il y a un plus lumineux, un énorme pourquoi qui efface tout,[...] détruit tout sens.[...].Comment peut-on «comprendre»? On ne peut pas¹⁹⁶.

Parfois aussi le sommaire reprend son rôle traditionnel de simple résumé. Voyons, comment dans le prochain extrait, Ionesco résume l'évolution de son rapport avec l'écriture :

Autrefois, autrefois, il y a de cela bien longtemps, c'est avec joie que je m'asseyais devant ma table pour écrire. Ensuite, ce ne fut plus qu'avec un certain

195 Ibid., p.227.

196 Ibid., p.42-43.

plaisir. Plus tard, avec indifférence, par habitude et même avec une sorte d'ennui.
Plus tard encore [...]¹⁹⁷

Enfin on peut conclure, d'une façon très approximative, que la scène et le commentaire caractérisent le Journal de Ionesco et contribuent à lui donner un certain dynamisme, qui encore une fois n'a rien de gratuit.

3.4 La fréquence

Dans le roman, une autre sorte de mouvement narratif vient rythmer le récit, il s'agit de la fréquence. Comme le fait observer Genette, un événement est susceptible dans une histoire de se «répéter une ou plusieurs fois dans un texte¹⁹⁸.» Mais avant d'aborder ce nouveau champ temporel, définissons d'abord ce que Genette entend par la notion de répétition. Elle implique la multiplication d'événements identiques que Genette décrit en ces termes :

[...] on nommera ici «événements identiques» ou « récurrence du même événement» une série de plusieurs événements semblables et considérés dans leur seule ressemblance¹⁹⁹.

Dans Figures III, on reconnaît quatre types de répétitions²⁰⁰ entre les événements narrés et les énoncés narratifs : «Raconter une fois ce qui s'est passé une fois (1R/1H)»,

197 Ibid., p. 43.

198 Figures III, op. cit., p.145.

199 Ibid.

200 Certains n'en reconnaissent que trois. C'est le cas de Jean Milly, qui fond dans un même type le singulatif 1R/1H et le singulatif nR/nH. Poétique des textes, op. cit., p.135.

«raconter n fois ce qui s'est passé n fois (nR/nH)» ou bien encore «raconter n fois ce qui s'est passé une fois (nR/1H)» et finalement «raconter une seule fois (ou plutôt en une seule fois) ce qui s'est passé n fois (1R/nH)²⁰¹.»

Genette élabore un système de réseau entre ces divers types de fréquence en relation avec quelques mouvements traditionnels de la vitesse. Par exemple, des segments itératifs peuvent s'insérer dans une scène singulative, etc. Il attache une importance toute particulière à l'itératif. Très présent dans A la recherche du temps perdu, ce type de répétition est observé à la loupe. Grâce au célèbre roman de Proust, «nous assistons en quelque sorte à la naissance d'une vocation, qui est proprement celle du récit itératif²⁰².»

En plus de découvrir, chez Proust, l'emploi innovateur de l'itératif, Genette en décèle les variantes en fonction avec la durée de la scène. Il parlera d'itératifs externes versus itératifs internes ou synthétisantes ou encore de pseudo-itératifs. Ces variantes de l'itératifs, peu pertinentes à l'étude du temps dans le journal, m'incitent du moins à réfléchir sur l'emploi, entre autres, du répétitif en relation avec d'autres aspects de la temporalité²⁰³.

201 Ces définitions sont toutes de Genette op. cit., p. 146-147. Autre fait à noter: Mieke Bal, dans son ouvrage Narratologie, reprend à son compte la notion de fréquence et reproche à Genette d'avoir négligé un autre type de répétition soit raconter «plusieurs fois ce qui s'est passé plusieurs fois aussi, mais un en un nombre différent [supérieur ou inférieur].» Elle résume ce type par cette formule (nR/mH). Narratologie., p.129.

202 Genette op. cit., p.156.

203 Dans son ouvrage Narratologie, op., cit. Mieke Bal fait une analyse d'un roman de Marguerite Duras: L'après-midi de Monsieur Andesmas Elle se penche sur les manifestations de la fréquence. Ses observations sont judicieuses. Par exemple, elle étudie la fréquence à plusieurs niveaux. Elle distingue le niveau formel du niveau de l'histoire et du niveau des

Le journal est presque par définition répétitif. C'est-à-dire que dans la vie d'un diariste assidu à son journal, les journées, les semaines et les mois ne subissent généralement pas de grands changements. La vie pour eux comme pour nous tous suit une courbe assez constante au niveau des événements et des décisions à prendre ou des projets auxquels on aspire. Le propre du diariste est avant tout de transcrire le quotidien dans ses détails pour le sauver de l'oubli, aussi routinier soit-il²⁰⁴. De plus, généralement, le diariste, à l'opposé du romancier n'est pas contraint par un souci d'économie. D'où l'utilisation chez ce dernier de l'itératif au détriment du répétitif²⁰⁵.

Mais l'aspect essentiel, ici, demeure la façon d'approcher le phénomène de la fréquence dans le journal²⁰⁶. Encore une fois, il faut revenir à la notion de la narrativité,

événements. «Le récit singulatif, dit-elle, - dominant dans le roman- est interrompu pour réapparaître plus rigoureux encore, par des répétitions très hétérogènes» p.127. Son observation n'est pas étrangère à celle que je ferai à propos de la dynamique du singulatif dans le journal intime.

204 Cette avis est du moins partagée par Michèle Mailhot. Dans son Journal, elle dit qu'elle regrette de l'avoir interrompu pendant plusieurs années. «Ces six années (la période d'interruption de son Journal), dit-elle, sont celles que je souhaiterais peut-être le plus pouvoir revivre en détail: elles recouvrent la période allant de mon mariage jusqu'après la naissance de mes trois enfants. Six ans sans autres soucis ni plaisirs que ceux-là même qu'ils m'offraient mais dont il ne reste qu'une image floue, celle que laisse toujours les événements qui se déroulent sans heurts, selon le cours simple et beau de la vie.» La vie arrachée, op. cit., p.10.

205 Mais cette remarque ne vaut pas pour toutes les oeuvres romanesques. Dans son ouvrage intitulé: Le nouveau roman Jean Ricardou fait état de l'apport original de la répétition dans les romans par exemple de Robbe-Grillet. Le nouveau roman, Paris, éd., du Seuil, 1978.

206 A ma connaissance rien n'a été écrit à ce sujet mis à part l'article d'Eric Marty « L'écriture journalière d'André Gide». Marty aborde le procédé de la répétition mais sous un tout autre angle. Il définit et développe la notion de répétition dans le journal versus la représentation qu'il relie davantage au roman. La répétition n'est pas vue comme un fait de fréquence mais d'un événement retranscrit directement, sans l'intermédiaire de la mémoire. Poétique, op. cit., p.462-467.

telle que définie pour le genre étudié. Qu'est-ce qu'on entend par l'aspect répétitif du journal ? Qu'est-ce qui caractérise le journal mis à part son caractère répétitif ? Peut-on formuler quelques généralités en ce qui concerne ce troisième volet du temps ? Voilà quelques-unes des avenues que j'entends explorer à l'aide de mon corpus.

A la lecture d'un journal intime, le lecteur n'est pas devant une série de dates sous lesquelles le diariste transcrit les faits et gestes, qui indubitablement d'un jour à l'autre se répètent. La répétition ne se situe pas à ce niveau. Au contraire, le diariste, dans son quotidien, rédige des fragments de son vécu improvisés au fil du temps. Ces fragments ont souvent quelque chose d'unique. Par exemple, les scènes qu'Anne Frank nous décrit, scènes où la famille Van Daan est souvent impliquée, varient d'une fois à l'autre. Mais ce qui reste identique, du moins pour un certain temps, c'est l'attitude de la diariste face à ces événements et leurs variantes.

Autrement dit, ce qui est répétitif, dans le cas qui ici nous intéresse, ce serait, entre autres, la série de scènes impliquant les Van Daan dans la mesure où ces fragments trouvent leur raison d'être dans un parti pris par la diariste. Dans le Journal d'Anne Frank, les événements liés aux Van Daan permettent, entre autres, de divertir son Journal. Considérant ce dernier comme une amie, Anne est soucieuse de ne pas l'ennuyer avec ses problèmes personnels. Éventuellement, ces diverses anecdotes répondront à un désir, comme il fut mentionné, de faire du Journal un recueil de données servant de références à un roman à venir.

Chez Henriette Dessaulles, par exemple, le répétitif se situe aux niveaux des fragments où figurent soit l'attitude de sa mère envers la diariste, soit la présence de Maurice, ou de Jos ou encore de son séjour au couvent ou à la maison familiale. A chacun de ces fragments, qui reviennent à maintes reprises, se rattache une attitude de la diariste, une attitude souvent inébranlable. Celle-ci s'exprime sous la forme d'un projet, d'une crainte ou d'un moment de bien-être. Voici quelques illustrations de fragments répétitifs.

Dans le Journal de Dessaulles, Maurice tient une place importante. Son amitié envers lui se transforme rapidement en une véritable passion amoureuse. Il devient un objet de conquête. Ce n'est pas par hasard si la diariste, quand l'occasion se présente, choisit de transcrire, dans son Journal, les instants où elle rencontre ou pense à Maurice. Choisissons quelques extraits où apparaît son futur soupirant. Le 28 novembre 1874, à la sortie du couvent, elle fait mention de sa rencontre avec Maurice en ces termes :

A ma surprise j'y rencontrai Maurice à qui j'aurais volontiers sauté au cou si nous étions des sauvages. Mais les convenances, mademoiselle. C'est un garçon et on n'embrasse pas ça les garçons. Pourquoi ? Vas-y voir ! [...] ²⁰⁷.

Après avoir brièvement passé en revue diverses activités du mois de décembre, on retient la journée du 28 décembre, où encore une fois une large partie de son fragment est consacrée à son ami Maurice et à la joie qu'il a fait naître en elle :

Une belle tempête de neige qui m'apporte une joie. [...]. Nous allons au collège chercher Maurice. Comme je bénissais la jolie tempête, la bonne Jos, le ciel et la terre de me procurer ce plaisir. Et Maurice revient avec nous. Il était gai, il nous taquinait [...]. N'importe, je suis revenue dans ma chambre, toute enneigée et si

207 Henriette Dessaulles, op. cit., p.28.

gaie que je chantai jusqu'au souper, ne tenant pas en place, au grand ébahissement d'Alice²⁰⁸.

Le 3 janvier 1875, en signalant l'arrivée de Gustave dans la maison familiale, Henriette ne manque pas l'occasion de réitérer son attachement envers Maurice, en comparant les effets que produisent, chez elle, les deux hommes :

Il (Gustave) ne me gêne pas comme Maurice et cependant je l'aime bien moins, c'est étrange cela... je voudrais bien savoir pourquoi. Bah! c'est un pourquoi qui ira en rejoindre un tas d'autres.[...] ²⁰⁹.

Et le 5 janvier 1875, la diariste retient principalement de sa journée le fait qu'elle a consenti à donner à Maurice son portrait qu'elle lui avait autrefois refusé :

Eh bien! ça valait la peine de faire la fière l'autre jour avec toi, mon cher cahier, et de me dire : «Moi, donner mon portrait, jamais!» Maurice ce matin m'a suppliée et priée et je n'ai pu résister, il l'a ce fameux portrait.[...] ²¹⁰.

Voici donc quatre fragments répétitifs : dans chacun d'eux, Maurice est le centre d'intérêt et l'on aura compris pourquoi. Je pourrais multiplier les exemples à partir d'autres journaux, mais cette démarche serait fastidieuse. D'ailleurs, il est facile de comprendre le triomphe du répétitif dans le journal intime. Comme dans le journal on ne peut pas tout dire, rien n'est plus normal, pour le diariste, que de transcrire, autant de fois que cela se présente, les événements à caractère intime qui l'interpellent au fil des jours ou des mois.

208 Ibid., p.30.

209 Ibid., p.31.

210 Ibid., p.32.

Mais le journal intime ne se caractérise pas uniquement par son aspect répétitif. D'autres faits de fréquence, par exemple le singulatif et l'itératif, contribuent également à façonner la structure temporelle du journal. Et tous ces éléments inclus dans cette structure, encore une fois je le répète, ajoutent un sens à l'oeuvre étudiée.

Par exemple, d'une manière générale, à quels moments les diaristes vont-ils avoir recours au singulatif²¹¹? Très peu utilisé dans le journal²¹², sa présence se justifie de deux façons : d'une part, il souligne au passage un fait sans conséquence, il est sans véritable intérêt. Considéré sous cet aspect il serait plutôt, à mon avis, pseudo-singulatif dans le sens qu'il ne rejoint souvent en rien l'intimité du diariste. C'est une simple donnée sans teneur narrative. On en retrouve un bon nombre dans la deuxième partie du Journal de Constant, celle couvrant l'année 1804 et une partie de l'année 1805. Je souligne au passage quelques segments «pseudo-singulatifs». Le 22 janvier 1804, dans son fragment, apparaît l'énoncé suivant : «Dîné, joué, soupé dans le monde. Gagné six louis²¹³.» Le 5 février, il commence son fragment en écrivant : «Rangé le deuxième livre de la première partie. Il reste à relire et à refaire d'un bout à l'autre²¹⁴.»

211 Mais en règle générale le terme «singulatif» devient l'équivalent d'une diminution significative de la répétition. En d'autres termes le singulatif s'y trouve rarement à l'état pur. C'est du moins ce que j'ai pu observer dans mon corpus.

212 C'est du moins ce que j'ai pu observer dans mon corpus.

213 Benjamin Constant, op. cit., p.53.

214 Ibid., p.57

D'autre part, le singulatif sert à marquer un virage dans la vie du diariste. Ce sera le cas lorsque pour une raison quelconque celui-ci, par exemple, change d'attitude vis-à-vis d'un projet. Dans cette éventualité, l'événement singulatif comme tel glisse rapidement dans le répétitif. Le changement d'attitude ou de valeurs du diariste se reflète au niveau des fragments sélectionnés, qui porteront souvent sur un même et nouveau propos. Ce phénomène est bien illustré dans l'étude menée par Marilyn Baszczyński sur le Journal de Saint-Denis Garneau. A l'aide du modèle actantiel, elle illustre un changement spirituel profond dans la vie du diariste :

Avec l'abdication d'un moi absolutisé, et n'ayant plus la force de s'appuyer uniquement sur ses propres ressources, le sujet se tourne vers Dieu, vers l'Absolu²¹⁵.

En traçant le pourcentage des commentaires, on se rend compte que son virage correspond à une diminution substantielle des commentaires sur l'art (où Garneau avait orienté l'essentiel de sa vie), et à une augmentation des commentaires moraux où il sera souvent question de Dieu²¹⁶.

Quant à l'itératif, plus fréquent que le singulatif, il sert généralement à traduire une durée, à l'intérieur de laquelle le diariste n'a rien de particulier à signaler, sinon la monotonie de ces journées ou de ces semaines toutes semblables les unes aux autres. Il

215 Pierre Hébert, op. cit., p.145.

216 Ibid., voir le tableau à la p.139. D'ailleurs dans son Journal Saint-Denis Garneau exprime clairement son changement de cap. Voici un extrait de son Journal qui ne peut être plus explicite. Au mois de mai 1937, il mentionne :«[...]le sens que j'avais cru développer vers l'intelligence et l'art, s'est montré faux [...], il importe que j'affermisse mon intention spirituelle, ma direction à Dieu à partir de mon esprit.» Op. cit., p.134.

sert aussi à exprimer un instant de bonheur ou de malheur qui perdure et qui monopolise toute l'attention du diariste. Les jours passent et ce dernier les voit tous identiques par les instants de plaisirs ou de déplaisirs, dont il se sent redevable²¹⁷.

Voici quelques exemples représentatifs des diverses motivations, incitant le diariste à utiliser l'itératif. Je commencerai par sélectionner des fragments de journaux représentatifs de la première motivation la plus courante : la monotonie, synonyme d'ennui et de désolation. A cet égard, le Journal de Katherine Mansfield et celui d'Anne Frank se prêtent à ce genre d'illustrations.

Désireuse de quitter la Nouvelle-Zélande pour se rendre en Angleterre, Mansfield mentionne :

Il y a Dickens, bien entendu, Thackeray et Stevenson. Des correspondances, un tas de vieux journaux intimes. Et les années s'écoulent, dans cette vie de silence²¹⁸.

Fatiguée des soirées mondaines, elle l'exprime en ces termes :

Et je suis certaine que J. [Jack, son mari] pourrait encore jouir considérablement d'une société agréable; je ne le pourrais, pas moi. J'en ai fini de tout cela, je suis incapable maintenant de lutter contre ce dégoût²¹⁹.

Se sentant un peu coupable de son infidélité envers son Journal, Anne Frank se justifie par la monotonie qui règne depuis un certain temps, dans l'Annexe : «Voici un mois que je

217 Je tiens à préciser que comme pour le roman, l'itératif est souvent repérable grâce à ce que Jean Milly appelle «des indicateurs de fréquence». Il en énumère quelques uns : « De nouveau », « encore », «parfois », « deux fois », « souvent », «rare», etc. Op. cit., p.124.

218 Katherine Mansfield, op. cit., p.90.

219 Ibid., p. 130.

t'ai plaquée, mais il n'y avait vraiment pas assez de nouvelles, pour chaque jour, te raconter quelque chose d'amusant²²⁰.»

Dans un autre extrait, sa désolation de la vie s'exprime dans ses rapports avec ses parents :

Je n'ai plus envie de petits baisers ou de petites embrassades comme ça, en passant; les tendres petits surnoms, je les trouvent affectés-bref, j'aimerais pouvoir les plaquer, mes chers parents, ne serait-ce que peu de temps²²¹.

Maintenant, je ferai référence au Journal d'Henriette Dessaulles afin d'illustrer les deux autres motifs déjà mentionnés qui, à ma connaissance, poussent le diariste à recourir à l'itératif. Parmi les plaisirs et les déplaisirs qu'elle retient, beaucoup sont reliés à Maurice. On connaît maintenant son attachement envers celui-ci. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une rencontre avec Maurice, elle signale le fait suivant :

Puis, si nous sommes un instant seuls, il me parle doucement, sur un ton pour «moi toute seule»; il ne parle jamais comme ça à Jos. Il me dit des choses bien ordinaires, mais je les sens comme autant de petites phrases douces, douces qui m'entrent dans le coeur et qui me rendent bonne. Quand je l'ai vu, je voudrais toujours être meilleure²²².

Parmi ses nombreuses déceptions, je n'en retiens que deux : l'une est reliée à Maurice, l'autre à sa mère dont elle tente de gagner son affection.

Le jeudi, 4 janvier 1875, elle déplore l'absence de Maurice en ces termes :

220 Anne Frank, op. cit., p.37.

221 Ibid.,p. 191.

222 Henriette Dessaulles, op. cit., p. 29.

Au milieu de janvier Maurice a passé ses examens pour l'admission à l'étude du droit, puis il a été malade et j'ai bien prié pour lui. Il est guéri et retourné au collège mais comme externe. Je ne le vois jamais²²³.

Et voici comment elle résume ses jeudis de la semaine :

Le jeudi c'est l'écueil de ma vertu. Le seul jour où je vois maman assez longtemps pour qu'elle ait le temps de me critiquer, ou de me gronder suivant le cas. Mon orgueil regimbe et, las ma mie, nos bonnes résolutions croulent, laissant des ruines qui m'attristent, moi l'architecte présomptueux et incompetent²²⁴.

Comme on est en mesure de le constater maintenant, l'usage de l'itératif dans le journal intime ne provoque pas la même dynamique que celle que l'on rencontre dans A la recherche du temps perdu. La plupart du temps, l'itératif apparaît à l'intérieur d'un sommaire. Parmi les exemples cités, des expressions telles que : «J'en ai fini de tout cela» ou encore «dans cette vie de silence», ces termes apparaissent comme lourds de signification, mais leur auteure, Mansfield, fait preuve de concision à leur égard.

Les autres citations, celles de Frank et de Dessaulles, se terminent par des indicateurs de fréquence brefs et précis. Anne, qui aspire à quitter ses parents, «ne serait-ce que peu de temps»; Dessaulles, en décrivant sèchement les activités et l'état de santé de Maurice, termine tout aussi sèchement les conséquences qui en résultent par l'expression; «Je ne le vois jamais».

Le jeu de forces opposées entre la scène et l'emploi de l'itératif, chez Proust, a donné naissance à une typologie de ce mode de répétition. Peu pertinente à l'étude qui est en

223 Ibid., p.33.

224 Ibid., p .28.

cours, cette typologie pourrait toujours servir à l'analyse d'un journal où les scènes abondent.

C'est plutôt au niveau du répétitif, comme je l'ai déjà souligné, que les diverses manifestations de cette variante de la fréquence pourraient s'avérer fructueuses en matière d'analyse. Pour l'instant, je considère que le répétitif se révèle comme une constante propre au genre étudié. Sûrement qu'une recherche plus approfondie en ce domaine aboutirait à la découverte d'autres tendances généralisables à l'ensemble de mon corpus. Mais je dois, pour des raisons pratiques, restreindre mes expertises dans un champ aussi riche de virtualités. Néanmoins, dans la deuxième partie de mon travail, si cela s'y prête, je m'arrêterai à l'analyse des rapports entre le répétitif et les divers niveaux discursifs ou bien encore entre le répétitif et les « quatre mouvements narratifs » reconnus par Genette.

DEUXIÈME PARTIE

Le Journal de Katherine Mansfield

CHAPITRE 4

L'ORDRE

Le Journal de Katherine Mansfield est principalement écrit au présent. Cette jeune diariste a commencé à rédiger son Journal à l'âge de treize ans, un âge où l'on vit plutôt au jour le jour et avec des projets en tête. Remplie de talents et d'ambition, notre diariste voyait son avenir d'un oeil prometteur. Les projets, considérés comme un type de prolepse, sont nombreux si on les compare aux retours dans le passé. Mais si le présent domine, c'est en partie parce que, comme l'indique Mansfield, l'écriture de son Journal a comme but premier d'inscrire quotidiennement ses faits et gestes. Au début de son entreprise elle écrit :

Une nouvelle année commence. Eh bien, pour l'avènement de cette nouvelle année, chéri, je prends la résolution de commencer mon carnet. Cela ne sera rien de magnifique ni d'extraordinaire; simplement, tout ce que j'ai fait. [...] ²²⁵.

Malgré cet ancrage dans le présent, il serait instructif de voir, aussi minimes soient-elles, les modifications au niveau de l'ordre. Pour entreprendre l'analyse de l'ordre dans le Journal de Mansfield, j'ai, par l'entremise d'une approche avant tout subjective,

²²⁵ Katherine Mansfield, Journal. L'expression «tout ce que j'ai fait» explique ce pourquoi la diariste évoque principalement, dans son Journal, ce qu'elle a réalisé sur le plan de l'écriture ou ce qu'elle souhaite créer.

sélectionné quatre sujets que nous retrouverons dans les autres parties de cette thèse²²⁶.

Ces sujets, en l'occurrence les remous de sa relation avec Jack, ses rapports avec sa famille, sa volonté d'écrire, son attitude face à la maladie, ont retenu mon attention. Ils s'imposent comme des lignes de force du Journal et me permettent, grâce à leur enjeu temporel, de voir l'utilisation que la diariste fait des anachronies.

Le récit premier, soit la relation de Katherine avec Jack, son futur mari, commence en 1912 et se termine en 1919. Autrement dit, toutes les anachronies partant d'une période située hors des limites du récit premier sont qualifiées d'extérieures. En analysant les sujets sélectionnés, je tiendrai compte de l'emplacement des anachronies, de leur type et de leur fonction si cela s'avère pertinent à mon analyse, et de leur nombre pour une période donnée, tout en procédant par ordre chronologique. Cette méthode m'a semblé la plus simple et la plus efficace²²⁷. Elle ne m'empêche pas non plus de faire des rapprochements entre diverses périodes quand cela s'y prête. J'isolerais donc chaque année du Journal qui commence en 1904 pour se terminer en 1922²²⁸, en y analysant chacun des quatre sujets mentionnés.

226 J'emploie ici le mot sujet au lieu du mot thème afin d'éviter la confusion avec l'expression « niveau thématique ».

227 Fait à noter, au cours de mon analyse je me réfère à ma propre cueillette de données sous forme de tableaux. Ces résultats fournissent une vue d'ensemble des rapports entre les analepses et les prolepses.

228 Voir tableau à la page 161.

4.1 1904

L'année 1904 ne comprend aucun des sujets annoncés. Cependant, les quelques insatisfactions que la diariste manifeste pendant cette période nous dévoilent certains comportements futurs, qui se transformeront en exigences. Par exemple, je détecte dans le vœu qu'elle formule, celui de réformer son caractère²²⁹, son désir de perfection qui sera surtout visible au niveau de l'écriture qu'elle pratiquera comme un art.

Mais pour l'instant, Katherine, musicienne de formation, ne pense pas à faire carrière en littérature. Agée de treize ans, étudiante en Angleterre au Queen's College à Londres, elle éprouve la nostalgie de son pays natal, la Nouvelle-Zélande. Katherine est un être qui prend difficilement racine. Après quelques années, ce sera surtout son entourage qui lui fera regretter son lieu d'origine. Pour l'instant, c'est la nostalgie d'un endroit bien à soi où elle peut se terrer en toute quiétude : «Toute la journée, en travaillant, je me prenais à songer aux bois, aux recoins secrets qui m'ont appartenu, à moi seule, des années durant²³⁰.» D'ailleurs, ce désir préfigure en quelque sorte la vie instable de la diariste qui, pour diverses raisons, déménagera souvent.

229 «Cette année, dit-elle, je veux m'efforcer d'être tout autre; on verra, dans un an, comment j'aurai tenu les promesses que je viens de faire». Journal.p.39.

230 Ibid., p.40.

4.2 1906

Quoique violoniste de formation, Katherine exprime très tôt dans son Journal sa volonté de devenir une écrivaine. Ce désir se poursuivra toute sa vie. Peu de temps après la mort de son frère, il deviendra très intense, d'où le nombre élevé de prolepses pendant cette période et même vers la fin de sa passion pour Jack et jusqu'à sa mort, soit de 1919 à 1922 à l'exception de l'année 1920. Katherine semble se réfugier plus que jamais dans l'univers de la création littéraire. D'ailleurs, l'utilisation de prolepses de courte portée pendant les dernières années de son Journal illustre sa volonté de concrétiser ses attentes en s'imposant des échéances.

Donc au mois de décembre 1906, revenue à Wellington, sa ville natale, elle affirme: «A présent, je voudrais écrire. En serai-je capable, je me le demande. Essayons²³¹.» A la suite de cet énoncé, Katherine précisera le genre de textes qu'elle souhaite créer : «J'aimerais écrire un morceau un tout petit peu mystérieux, mais vraiment original²³².»

Mais pour entreprendre sa carrière d'écrivain et obtenir le succès escompté, elle doit à tout prix quitter la Nouvelle-Zélande. Cette attitude contraste avec l'espèce de nostalgie éprouvée pour son milieu d'origine au début du Journal. La diariste a mûri, elle a fait des

231 Ibid., p.49.

232 Ibid. Quand Katherine formule ses projets d'écriture, il s'avère difficile de savoir si ceux-ci sont de longue ou de courte portée. Mais, vu le perfectionnisme de la diariste et sa volonté parfois exprimée de faire une oeuvre, tout porte à croire que ses projets sont de longue portée, du moins dans les débuts du Journal, à une époque où elle ne se sent pas pressée par le temps.

choix. Elle a pris conscience de ses possibilités et de ses limites, malgré quelques contradictions apparentes dans ses propos. D'une part, elle sait qu'elle a perdu sa capacité d'écrire de la poésie pour enfants. D'autre part, elle se voit en train de rédiger, dans un avenir mal défini, son vécu en Nouvelle-Zélande²³³:

Quand la Nouvelle-Zélande sera plus artificielle, elle donnera naissance à un artiste qui saura parler de ses beautés naturelles. Ce que je dis là peut paraître paradoxal, mais c'est tout de même vrai²³⁴.

Ce que la diariste affirme est effectivement paradoxal. Comment peut-elle, au moment où elle répudie son pays, faire allusion aux «beautés naturelles de la Nouvelle-Zélande»? Un autre paradoxe apparaît quand, en octobre, elle croit à sa réussite littéraire et que quelques mois plus tard, elle prévoit être incapable «de réformer [son] écriture²³⁵.»

Notons que l'insatisfaction de Mansfield face à son écriture deviendra très vite une constante dans le Journal. Perfectionniste, Katherine jette généralement un regard critique sur ses oeuvres. Par exemple, en 1920, alors qu'elle tente de se remémorer son passé, sous le mode itératif, elle écrit : «Jamais je ne peux me rappeler ce qui se passe. Tout est si dépourvu de contours. "Hier" est englouti dans l'ombre universelle²³⁶.»

233 Naturellement dans la citation qui suit, nous pouvons avoir affaire à une projection. Selon moi, Katherine se voit dans l'artiste qu'elle décrit dans l'énoncé qui va suivre. Si ce n'est pas le cas, le lecteur averti y voit le tournant que prendra son métier.

234 Ibid., p.55.

235 Ibid., p.85. Mais ces paradoxes traduisent l'ambiguïté de la diariste qui se reflète dans ses nombreux revirements d'attitudes.

236 Ibid., p. 334.

Mais pour l'instant, ce n'est pas tant le manque de talents qui limite les projets de la diariste que la présence de ses parents, qui constitue un obstacle majeur à sa carrière en vue. En parlant de projets, Mansfield ne rate pas l'occasion de dénoncer ceux qui contrecarrent sa lancée vers le succès. L'emploi de l'itératif, dans l'extrait qui suit, traduit son exaspération :

Jamais je ne supporterai de vivre dans ma famille. Ce seraient des heurts continuels. Plus d'un quart d'heure de suite, ils deviennent intolérables, et puis, intellectuellement, ils me sont tellement inférieurs. Qu'est-ce que l'avenir me réserve? Cette question, je me la pose constamment, avec inquiétude, [...] ²³⁷.

A partir de 1906 jusqu'en 1908, au moment de son départ pour l'Angleterre, elle parlera en termes négatifs de son milieu familial. L'urgence de quitter ses parents est mise en relief lorsque, d'une façon inattendue, elle exprime l'impossibilité de vivre plus longtemps avec sa famille : «Il est impensable, se dit-elle, que ta situation actuelle se prolonge, je le sais ²³⁸.»

Cependant, le Journal de Mansfield est sujet à des revirements. Comme on le verra un peu plus loin, soit à partir de 1916, sa famille et sa terre natale deviendront des sources profondes d'inspiration pour ses oeuvres à venir. Et déjà à partir de 1909, par le biais d'analepses de longue portée, elle témoignera de la nostalgie des siens.

237 Ibid., pp. 48-49.

238 Ibid., p.91.

4.3 1907

En 1907, la diariste, comparativement à l'année précédente, se confie davantage à son Journal. C'est l'année des résolutions. Le nombre élevé de prolepses en ce qui regarde l'écriture en témoigne. Katherine déclare, entre autres, son désintéressement face à la musique et à son désir d'écrire : Décidément, je ne serai pas musicienne. Ce n'est pas ma vocation, je le vois clairement. Donc, le fait est là--il faut que j'écrive²³⁹.

Éventuellement confiante envers sa destinée qu'elle prend fermement en main, elle affirme : «Je devrais être un bon écrivain. Je possède l'ambition, les idées²⁴⁰.» A noter que la prolepse prend ici la forme d'une prédiction, tandis qu'à d'autres occasions elle véhicule une volonté d'écrire.

En fait, durant l'année en cours, à trois reprises, la diariste exprime en détail sa détermination face à l'écriture. «Je voudrais, affirme-t-elle au mois de juin, écrire une histoire inventée mais vraisemblable, [...] ultra-moderne²⁴¹.» Au mois d'octobre, elle réitère avec des termes clés sa volonté d'écrire : «J'aimerais écrire, et que ce soit si beau,

239 Ibid., p.53.

240 Ibid., p.84.

241 Ibid., p.63.

et moderne, pourtant, avec de la culture [...] ²⁴².» Toujours à la même date, elle affirme : «Ah! que j'écrive, que je fasse une oeuvre qui compte [...] ²⁴³.»

Parmi les termes clés, nous avons l'expression «une oeuvre qui compte». En effet, Katherine, tout au long de son Journal, manifestera le désir de faire une oeuvre à la mesure de son talent. Mais le sens de cette expression va changer au cours des ans. Au début de sa carrière littéraire, la diariste voulait avant tout créer une oeuvre qui la conduirait vers la gloire. Plus tard, frappée par la maladie, Katherine aura comme principale préoccupation de laisser une oeuvre complète qui lui survivra.

Si la diariste semble avoir sa destinée en main, c'est que rien jusqu'ici ne menace ses projets d'écriture. Comme on le sait, le seul véritable obstacle à son entrée dans le monde littéraire, c'est sa famille. Pendant l'année en cours, Katherine, plus que jamais, par la vigueur de ses propos, va manifester son mécontentement envers les siens. Les deux prolepses reliées à sa famille nous informent de ses résolutions qui se résument à ceci : être brave, avoir le courage d'affronter son père qui s'oppose à son départ, un départ qu'elle présente comme une condition importante à sa réussite et une manière d'échapper à la médiocrité intellectuelle de son milieu :

242 Ibid., p.68.

243 Ibid.

Ces deux êtres (ses parents) qui voudraient me traiter comme un jouet, ce sont des imbéciles et je les méprise. J'aspire à fréquenter des gens qui me soient supérieurs²⁴⁴.

Katherine a déjà signalé l'intelligence plutôt médiocre de ses parents. Mais maintenant elle «aspire à fréquenter des gens qui [lui] soient supérieurs». Elle est consciente que les réalisations qu'elle souhaite passent par un apprentissage. Néanmoins, au cours des ans, la diariste va se rendre compte de l'impossibilité de rompre ses attaches avec un milieu qui l'a façonnée et imprégnée de son sens des traditions. Seule et sans appui moral, en 1919, elle écrit :

Les gens, je ne tiens pas à eux; l'idée de la gloire, celle de la réussite--ce n'est rien, moins que rien. J'aime tendrement ma famille et quelques autres; j'aime à la vieille, l'antique façon, de tout mon coeur. J'aime mon mari²⁴⁵.

On remarque que dans le Journal de Mansfield, les prolepses qui se rapportent à sa famille se situent majoritairement après le départ pour l'Angleterre de M. Trowell, son professeur de musique. Katherine entrevoit alors avec clarté l'avenir qui se prépare :

Cette fois je me trouve absolument seule, et c'est terrible. Que faire? [...] J'irai vers la mort ou la vie, en pleine clarté. Le temps est venu de faire mes preuves, de mettre en pratique toute ma philosophie, tout ce que je sais. [...] Oh! il faut que la victoire soit pour moi. [...] ²⁴⁶.

244 Ibid., p.69.

245 Ibid., p.268.

246 Ibid., p.67.

L'absence de M. Trowell constitue donc un point tournant dans la vie de Mansfield. Les prolepses qui apparaissent après ce départ nous dévoilent une diariste bien différente. Son pessimisme cède la place à un optimisme sans limites. Londres se transforme en un paradis qui l'attend à bras ouverts :

Pense à tous ces trésors, réfléchis-y un instant et alors, si l'ennemi tire et tire encore, qu'importe? Tu possèdes la tunique magique, tu es revêtue de ta foi en l'avenir; sois ferme, raisonnable et calme²⁴⁷.

Confiante en elle-même, en sa volonté d'agir envers et contre tous, Katherine est motivée par le départ de M. Trowell à prendre une série de résolutions. C'est à ce moment que se manifeste la répétition du verbe «falloir». Sa «foi en l'avenir» atteint une sorte de paroxysme. Le passé n'existe définitivement plus pour la jeune diariste qui a le regard obstinément fixé vers l'avenir :

Pense au paradis qui pourra être à toi après la bataille (celle qu'elle doit livrer contre son père qui l'empêche de partir pour Londres) Les années à venir t'attendent, debout, les mains ouvertes, et avec un cri de joie, tu vas t'élancer entre leurs bras. [...] ²⁴⁸.

4.4 1908

Après un voyage dans les campagnes de la Nouvelle-Zélande, Katherine, les yeux remplis de paysages ruraux, de scènes qu'elle décrit avec art et finesse, est convaincue plus que jamais de son talent d'écrivain. Peu après son retour d'une expédition dans la

247 Ibid.

248 Ibid., p.68.

«King Country», le Tawharetoa, la diariste se convainc dans son Journal qu'elle devrait être un bon écrivain, car «[elle] possède l'intelligence, l'imagination créatrice. Que faut-il d'autre, se demande-t-elle?²⁴⁹»

Une fois de plus, il ne lui reste qu'à convaincre son père de la laisser partir pour Londres. Il finira par se plier à son désir. Tel que le mentionne Murry dans le Journal de sa femme²⁵⁰, «Katherine obtint la permission de partir [...] et arriva à Londres le 24 août 1908²⁵¹.»

L'année 1908 est qualifiée par John M. Murry de «drame trépidant²⁵².» Katherine demeure en Nouvelle-Zélande jusqu'en août. Cette situation ne pourra pas se prolonger bien longtemps. C'est ce que nous apprend, au mois de mai, la diariste. A noter que le mois de mai sera une nouvelle période de résolutions. «En bref, écrit Katherine, voici ce qu'il me faut. La puissance, la fortune, la liberté²⁵³.» Encore une fois, ces résolutions

249 Ibid., p.89..

250 C'est à John Middleton Murry que revient le mérite d'avoir relié les notes de Katherine Mansfield, inscrites dans des cahiers, pour les publier sous la forme de Journal intime que l'on connaît aujourd'hui.

251 Ibid., p. 96. Assez curieusement, la diariste ne fait aucune allusion, en 1908, à son départ pour Londres et à son installation.

252 Katherine Mansfield, Journal., p. 96.

253 Ibid., p. 93.

reflètent une sorte de confiance en l'avenir que l'on retrouve au début de l'année 1908. Au mois de janvier, la diariste affirme dans son Journal que «cette année sera à [elle]²⁵⁴.»

Mais cette confiance sera bientôt ébranlée. L'absence de prolepses pendant cette période fournit un indice de ce fait. Réfugiée dans son imaginaire pour contrer l'ennui, le 23 janvier, Katherine compose un court récit qui, à mon avis, reflète tout à fait son état d'âme. Quand elle parle «[des années] qui s'écoulaient dans [une] vie de silence²⁵⁵,» la diariste semble se référer à la monotonie de son existence. Au mois de mai, on remarque une légère augmentation des prolepses qui traduit un changement d'attitude chez Katherine. Celle-ci sort de son refuge. Elle est à nouveau résolue à transformer sa triste perspective des choses. Elle prend conscience de son talent et de la situation des femmes de son époque. Ses années silencieuses ne furent pas une pure perte de temps, comme elle le laissait entendre. Ses heures de lecture et ses écrits lui ont été profitables.

En rupture avec le mode de vie de ses contemporaines, Katherine pense que son art est annonciateur de ce que sera la femme de l'avenir. Le présent se joint alors au futur, c'est-à-dire qu'il lui sert de tremplin vers un avenir qui s'annonce désormais prometteur. Toujours au mois de mai 1908, ce qu'elle confie à son Journal en témoigne :

J'achève un livre d'Elisabeth Robins, Come and find me. C'est remarquablement intelligent: elle me communique un tel sentiment de puissance! Je comprends qu'à

254 Ibid., p. 89.

255 Ibid., p. 90.

l'heure actuelle, j'accomplis, de manière approximative, l'exploit dont les femmes de l'avenir seront capables. [...] ²⁵⁶.

Elle reflète alors le portrait d'une femme émancipée. Les projets à long terme et les résolutions, plus nombreux à cette période de l'année, nous en donnent l'impression.

Katherine veut son indépendance. Elle refuse non seulement d'assumer les tâches dévolues aux femmes de son époque, mais elle veut mettre fin à certains de ses attachements. Leurs influences s'avèrent comme des entraves à son désir d'indépendance:

Bon; parlons un peu de ton idéal, de tes idées sur la vie. [...]. Oscar exerce-t-il encore sur moi son influence prépondérante? Non, parce que je suis capable d'envisager des perspectives plus larges [...] ²⁵⁷.

Finalement, la diariste relaie dans un passé révolu l'amour qui représente désormais un sentiment, une attache comme imposée aux femmes et qui l'empêche de se réaliser sur le plan de l'écriture. La série de résolutions qu'elle prend ne peuvent que l'orienter vers la voie d'une émancipation totale. Elle veut pleinement assumer son choix de carrière et se vouer à l'art. L'extrait suivant illustre mon propos :

[...], prends tes matériaux tout prêts, gagne du temps, et en avant! De l'indépendance, de la volonté, de la résolution, et puis du discernement, de la clarté intellectuelle, voilà ce qui est indispensable. Oui, la volonté; avoir toujours présente à l'esprit la pensée que l'Art n'est autre que le développement de la personnalité. N'oublie pas qu'au fond de toute âme, le génie sommeille; [...] ²⁵⁸.

256 Ibid., p.92.

257 Ibid.

258 Ibid., pp .92-93.

Quelques mois après, soit le 21 décembre, elle réitère son désir de «bien écrire». En décrivant le genre d'histoire qui lui passe à l'esprit, la diariste trace d'assez près ce que sera son existence. Ses idées se muent en une sorte de prophétie. Je m'explique : dans le passage qui suit, Katherine parle d'une jeune fille influencée par les effets du climat. En réalité, c'est à Londres que la diariste subira cette influence. C'est à Londres aussi qu'elle connaîtra ses plus grandes désillusions, et non à Wellington :

Un récit, non, une petite chose, une étude psychologique, d'un caractère extraordinairement poussé. J'y mettrais les bouleversements dus au climat, et puis l'inexplicable nostalgie de l'artificiel²⁵⁹.

4.5 De 1909 à 1913

Les années 1909 jusqu'en 1913 contiennent peu d'anachronies. Revenue de ses illusions par rapport à l'Angleterre, la diariste vit davantage au jour le jour, mais pour une raison que j'ignore, pendant cette période, elle est peu loquace sur les événements qui jalonnent son existence. Pourtant, ils sont nombreux et décisifs. La plupart nous sont connus par les notes ajoutées par John Middleton Murry, son mari. Parmi ces événements, il y a le mariage précipité de Katherine avec son professeur de chant, George Bowen. Elle le quitte le lendemain de son union. Elle devient enceinte et, pendant sa grossesse, va se réfugier en Bavière. En 1911, Katherine fait la connaissance de Murry, etc.

259 *Ibid.*, pp. 93-94. Par le mot «artificiel» je pense bien que la diariste fait allusion à la Nouvelle-Zélande. Elle a utilisé précédemment ce terme pour qualifier son pays d'origine.

En fait, pendant la période étudiée, l'heure est aux constats. Katherine prend conscience, entre autres, de sa difficulté à s'enraciner : «Je n'ai pas de maison, nulle part je ne peux suspendre mon chapeau en disant : «Je suis d'ici.²⁶⁰» Mais, malgré son sentiment d'être une étrangère, la diariste ne manifeste aucun désir, pour l'instant, de repartir pour la Nouvelle-Zélande. Elle se contente de repenser à des moments qui ont marqué son enfance et son adolescence. Parmi ses retours en arrière, de sa mémoire surgit l'image de sa grand-mère qui la met au lit. Après une journée sombre, «[c'est] la seule chose exquise que [la diariste] puisse imaginer²⁶¹.» Nous sommes en présence ici de la première analepse reliée à la famille, une analepse dans laquelle la diariste exprime sa nostalgie d'un temps révolu. C'est d'ailleurs l'usage le plus fréquent qu'elle fera de cette figure temporelle.

Mais, après plusieurs mois, Katherine, plus que jamais, rêve de se réaliser sur le plan de l'écriture. Elle en témoigne en 1910 : «Je désire, affirme-t-elle, éperdument écrire quelque chose de vraiment très bien [...]»²⁶². Son enthousiasme envers l'écriture élargit ses horizons littéraires, la diariste veut exploiter une multitude de genres : « Alors,

260 Ibid., p. 100.

261 Ibid

262 Ibid., p. 107.

Catherine, quel est donc ton plus grand désir, à quoi aspires-tu si passionnément? Je veux écrire des livres, des romans, des pièces, des poèmes²⁶³. »

Avec les ans, Katherine, toujours désireuse d'écrire, sera en mesure de prendre un certain recul par rapport à l'écriture. C'est d'ailleurs ce qu'elle fait en 1911, d'où l'apparition d'une deuxième analepse où la diariste compare le passé au présent. C'est le passage d'un avant et d'un maintenant et cette transition, de même que les autres qui viendront, marque un changement important chez Katherine. Elle est éprise comme jamais du désir d'écrire :

Les autres artistes connaissent-ils cette nécessité impérieuse, cette soif, jamais étanchée, ce désir, jamais assouvi, jamais apaisé? Je crois qu'il y eut un temps où j'aurais pu m'arrêter moi-même, des jours, des semaines se seraient écoulés; mais maintenant, ce n'est même pas une heure. Je le sens dans l'air, j'en suis imprégnée...²⁶⁴.

4.6 1914

Le récit premier commence en 1912, mais c'est en 1914 que Katherine, pour la première fois, fait explicitement allusion à sa liaison avec Jack, son mari : «Je suis allée dans la chambre de J. ; j'ai regardé par la fenêtre²⁶⁵. » On quitte le domaine des anachronies extérieures pour entrer dans celui plus complexe des anachronies externes et internes telles que décrites par Genette dans Figures III.

263 Ibid., p. 111.

264 Ibid.

265 Ibid., p.121.

Déjà, en 1914, on constate la fragilité de l'union entre Katherine et son mari. C'est sur une note négative que la diariste nous introduit dans l'intimité de sa relation conjugale. En fait, pendant toute l'année, jamais celle-ci n'exprimera la joie d'une vie à deux, sinon celle passée avec son amant Francis, ce qui mettra un terme provisoire à sa relation avec Murry.

La première déviation temporelle de l'année 1914 a trait à Jack. Délaisée par celui-ci, Katherine se sent seule et dépourvue de moyens pour échapper à sa triste situation :

Il y a des moments où j'aimerais tellement causer de ces choses avec quelqu'un, et pas seulement trois minutes, mais de manière à décharger mon coeur de son faix de souvenirs. C'est ridicule de ma part de compter sur Jack pour comprendre ou sympathiser [...] ²⁶⁶.

Dans cette analepse itérative et complète²⁶⁷, nous découvrons la détresse de la diariste face à la froideur de son mari. Et l'autre expression : «C'est ridicule de ma part de compter sur Jack», nous dit à quel point la diariste a dû essayer, sans jamais réussir, de sensibiliser son mari à sa souffrance. Une telle indifférence incitera Katherine à mettre un terme à sa relation matrimoniale. La répétition des prolepses exprimant son désir de rompre, au mois de décembre, souligne la fin de ses illusions. Pour l'instant, faute de

266 *Ibid.*, p.124.

267 L'analepse est complète puisqu'elle nous ramène au moment de l'énonciation du fragment. Dans l'expression «Il y a des moments» on comprend que la situation déplorée par la diariste continue à se manifester à l'instant où elle décide d'en parler.

mieux, semble-t-il, elle s'accroche à lui. Sans Jack, prévoit-elle, je vivrais absolument isolée²⁶⁸.»

A la fin de l'année 1914, Katherine, sous forme de prolepse, manifeste encore son exaspération en faisant abstraction, cette fois-ci, de son mari, ce qui souligne davantage son absence sur le plan affectif : «Ah, je voudrais avoir quelqu'un pour m'aimer, me consoler et m'empêcher de penser²⁶⁹.»

Sa déception envers Jack provoque inévitablement la nostalgie de son passé en Nouvelle-Zélande. Esseulée à Londres, la jeune diariste pense aux siens. En entendant des oiseaux qui pépient, elle mentionne :

Oh, mon Dieu, quel tableau différent me rappelle ce bruit-là. Le soleil tiède, ces petites boules de duvet jaune, si délicates, sur les brins d'herbe qui plient, et Sheehan qui me donne le plus petit des poussins, enveloppé de flanelle, pour que j'aie le poser près du feu de la cuisine²⁷⁰.

Ce souvenir, pour Katherine, signifie également renouer avec son passé. C'est la raison pour laquelle elle espère, sans grande conviction toutefois, revoir sa mère :

[...]je suis allée m'asseoir sur le rebord de la fenêtre, pour penser à elle. J'aimerais tant la revoir, revoir le petit pli entre ses sourcils, entendre sa voix. Mais je ne crois pas que je la reverrai.[...]²⁷¹.

268 Ibid., p.127.

269 Ibid..

270 Ibid. Il est écrit dans le Journal, que Sheehan est l'original de Pat, dans Prélude. Cette nouvelle est un récit autobiographique, c'est pourquoi je considère les extrait de cette nouvelle comme des réminiscences de la vie de Katherine.

271 Ibid., p.127.

Cette prolepse exprime à quel point l'image est l'aspect du souvenir que Katherine privilégie. Elle tient à conserver les détails de ce qu'elle a observé de ses proches. Éventuellement, son goût pour les détails sera très bien illustré dans son Journal, quand la diariste se donnera comme mission de faire revivre, par l'écriture, son passé en Nouvelle-Zélande.

Si le passé inspire Katherine sur le plan de l'écriture, le présent, lui, semble assécher ses idées. «Les mots, déplore-t-elle, se refusent à venir²⁷².» Avec regret, la diariste constate sa difficulté d'écrire : «Si je pouvais, dit-elle, écrire un seul jour avec ma facilité d'autrefois²⁷³.» A quelle époque se réfère l'adverbe «autrefois»? Katherine fournit implicitement la réponse quand elle illustre une distance entre elle et son mari. Contrairement à ce dernier, elle ne peut rédiger sur ce qui respire le factice. C'est ainsi qu'elle qualifiera les mondanités de son milieu. Elle a écrit avec facilité quand elle vivait au sein de sa famille, à l'époque, entre autres, où elle écrivait «l'énorme Journal de [ses] plaintes». Nous sommes encore une fois en présence d'un avant et d'un maintenant, d'un passage qui reflète une prise de conscience aiguë d'une perte importante de sa capacité d'écrire.

272 Ibid., p.134.

273 Ibid., p.131.

Prise d'un véritable dégoût pour ces sociétés qui semblent l'entourer plus souvent qu'autrement, Katherine, qui aime écrire sur son quotidien, se trouve en panne. Quelques mois plus tard, soit en novembre 1914, une nouvelle source d'inspiration s'impose à elle : «[...] le livre que je dois écrire, dit-elle avec conviction, reste encore à faire²⁷⁴.» Cette prolepse suggère qu'il revient à Katherine, et à elle seule, d'écrire ce livre qui sera à l'image d'une femme émancipée et cultivée. Cette hypothèse rejoint le sentiment déjà exprimé par Mansfield «[d']accompli[r] de manière approximative, l'exploit dont les femmes de l'avenir seront capables²⁷⁵.»

Toutefois, un autre projet vient éclipser temporairement le premier : la diariste veut quitter son mari pour aller rejoindre à Paris son amant, Francis. C'est la première fois que Katherine envisage de rompre définitivement avec Jack. Après un bref retour dans le passé (par le biais d'un bilan), qui justifie sa décision de rompre, Mansfield prévoit la manière de terminer sa relation :

Jack, Jack, c'est fini entre nous. J'en ai la certitude, aussi bien que vous. N'ayez pas peur de me faire de la peine. Chacun de nous doit tuer en lui l'image qu'il s'est formée de l'autre. Rien de plus. Faisons-le gentiment,[...]. Nous pouvons nous séparer ainsi [...]²⁷⁶.

274 *Ibid.*, p.136.

275 *Ibid.*, p.92.

276 *Ibid.*, p.137-138.

Selon la diariste, sa rupture a pour cause une erreur de perception. C'est pourquoi «chacun [d'eux] doit tuer en lui l'image qu'il s'est formée de l'autre». En 1919, Katherine reprendra sa métaphore de l'image. Par un bilan détaillé, elle décrira l'attachement de Jack envers une image d'elle-même, qu'elle s'est efforcée de conserver pendant des années en incluant celle en cours, malgré son désir de rompre qui relèverait d'une colère passagère :

C'étaient des amours enfantines. C'est-à-dire ce que je considère comme l'amour le plus merveilleux [...]. Cela, nous l'avons eu. Mais nous n'étions pas purs. [...]. Pourtant, j'ai joué le jeu et même en Octobre, je m'accrochais à lui--faisant l'enfant--feignant de voir notre salut dans une maison à la campagne, en Angleterre, *pas plus tard que pour Mai prochain [...]*²⁷⁷.

4.7 1915

Sa liaison avec Frank est de courte durée. En 1915, Katherine et Jack sont à nouveau réunis. Mais personne n'y trouve son compte. Aux côtés de son mari, la diariste ne peut que mesurer la distance qui les sépare. Les nombreuses et premières analepses concernant Murry vont dans ce sens.

Déjà, au début de l'année, Katherine souligne son désenchantement face à ce qu'elle nomme ironiquement «[ses] trois années d'idylle». Notons la référence à l'amplitude de l'analepse. La diariste a tendance à l'utiliser à l'occasion de retours en arrière qu'elle déplore. Ce recours à l'amplitude donne une sorte de gravité objective à ses bilans:

Je vis près d'une rivière impétueuse dont le tumulte étouffe tout autre bruit.

277 Ibid., p.303.

Curieuse existence... plus réelle que nos trois années d'idylle, plus conforme à ce que je crois être ma vraie nature²⁷⁸.

A nouveau, Mansfield entrevoit de quitter, à regret toutefois, son mari. Malgré son attachement, elle juge qu'il est «trop tard» pour renouer avec Jack. Le passé est définitivement derrière. Elle «s'en ira, affirme-t-elle». Son projet de partir est aussi relié à l'endroit minable où elle demeure : «Ce triste endroit me tue, dit-elle²⁷⁹.» Bref, pendant cette période, c'est-à-dire du mois de janvier jusqu'à l'arrivée de son frère en octobre, Katherine met l'accent sur son désir de rompre avec Jack. Ce dernier, par son comportement, entre autres, devient un personnage central.

Par exemple, une fois partie en France, auprès de son amant Francis, Katherine s'étonne du peu d'intérêt que lui manifeste son mari :

Deux fois, j'ai écrit que je partirais mardi. [...] Jack n'a pas dit une fois que je revienne, qu'il est triste sans moi, il ne m'appelle jamais²⁸⁰.

La détérioration de leur union va donc dans les deux sens. Jack ne semble plus s'intéresser à sa femme. D'ailleurs, avant même son départ pour la France, la diariste avait déjà pressenti ce fait : «Je vis, déclare-t-elle à regret, des vieux rêves que j'ai fabriqués ; mais ils ne nous trompent ni l'un ni l'autre²⁸¹.»

278 Ibid., p.141.

279 Ibid., p.150.

280 Ibid., p.167.

281 Ibid., p.150.

Mais l'indifférence de Jack, face au retour de sa femme, amène celle-ci, d'une part, à témoigner, sous la forme de bilan, des aspects positifs de son mari et d'autre part, à prendre certaines résolutions pour sûrement le reconquérir:

Pour moi, il a été dans un monde vide, celui dont je tenais la main; un être réel, dans la foule des ombres, un compagnon tout disposé à courir et à rire. [...] Mais ce soir je ne le sens pas tellement réel. [...] Vais-je retourner là-bas? Cela dépend entièrement de lui. Je lui écrirai moins, et moins souvent. [...] ²⁸².

Comme on peut le constater, les projets et les regrets que formule Katherine à l'égard de son mari sont parfois contradictoires et incomplets. Cette caractéristique illustre l'instabilité affective de la diariste. Toutefois, malgré des revirements imprévisibles, leur relation conjugale est vouée à l'échec.

Il en va tout autrement avec l'écriture. Katherine continue à formuler des projets. Réagissant à l'insouciance de son mari face à l'argent, celle-ci prévoit écrire dans le but avant tout de subvenir à leurs besoins. L'inconfort matériel la gêne. «Pour cette année, mentionne-t-elle, je forme deux souhaits : écrire et gagner de l'argent²⁸³.» Afin de réaliser ses souhaits, Katherine s'impose des délais. Elle semble laissée de côté son perfectionnisme au profit de la production. Pour la première fois, son urgence face à l'écriture est perceptible par l'emploi, à plusieurs reprises, de prolepses de courte portée.

282 Ibid., p. 167.

283 Ibid., p.141-142.

Inspirée par de nouveaux sujets, la diariste ne manque pas d'idées pour ses oeuvres à venir. Par exemple, lors d'une soirée dans un Hippodrome de Londres, Katherine, fascinée par la foule, exprime le désir «[d'] écrire quelque chose là-dessus²⁸⁴.»

Toutefois, à l'arrivée de son frère au mois d'octobre et après le décès de celui-ci dans le même mois, la diariste ne se souciera plus de ses besoins pécuniaires et ses pensées ne sont plus pour Jack, mais pour sa famille. Sa nostalgie d'un passé loin derrière elle et ses projets alternent. Katherine tourne le dos à l'univers immédiat qui l'entoure. On découvre des pans de son passé par le biais, entre autres, de courts récits (dans le sens traditionnel du terme)²⁸⁵. Par exemple, en relatant une des rencontres qu'elle a eues avec son frère, elle retrace un moment privilégié de rapprochement passé en sa compagnie, au milieu du jardin familial.

A l'occasion de cette rencontre, ils se sont promis, une fois la guerre terminée, de se revoir en Nouvelle-Zélande. C'est du moins le sens que je donne au mot «là-bas» du dialogue qui suit :

«-Nous reviendrons là-bas, un jour--quand tout ça sera fini.»

«-Nous reviendrons ensemble.»

«-Et nous découvrons tout...»

284 Ibid., p. 144.

285 C'est ce qui explique le nombre peu élevé d'analepses portant sur sa famille et ses souvenirs de jeunesse. La diariste a choisi de les faire revivre par le biais de la fiction, un niveau discursif que je n'ai pas pris en compte dans mon analyse du Journal de Mansfield.

«-Oui, tout!²⁸⁶»

Après sa mort, Katherine va réitérer le désir de le revoir . Elle décide de croire en l'immortalité, «parce que, dit-elle, [elle] aspire à le rejoindre²⁸⁷». L'écriture se présentera aussi comme un moyen de se rapprocher de son frère, en racontant par écrit leur passé en Nouvelle-Zélande, un voeu formulé par ce dernier avant son départ pour le front en France. «Je veux parler de ce passé, mentionne Katherine, il voulait que j'en parle²⁸⁸.»

Pour un certain temps, le présent sera vécu à la lumière du passé. Encore une fois, la diariste ne peut s'empêcher de comparer son existence actuelle avec celle qu'elle a connue en Nouvelle-Zélande. C'est ainsi qu'avec un regard rétrospectif, elle s'étonne de l'absence des gens qu'elle admirait :

Mais où donc sont-ils, ces gens si plaisants? ces gens jeunes, robustes, aux corps durs et vigoureux, aux cheveux bouclés? Ce ne sont pas des saints, ni des philosophes; ce sont des êtres humains normaux—mais où sont-ils, où donc²⁸⁹?

4.8 1916

En 1916, la diariste réitère avec force des projets esquissés l'année précédente. L'écriture et la famille font partie de ses préoccupations premières. Le nombre d'anachronies est nettement supérieur à celui de l'an passé. Les prolepses portent

286 *Ibid.*, p. 170.

287 *Ibid.*, p. 171.

288 *Ibid.*, p. 176.

289 *Ibid.*, p. 177.

majoritairement sur l'écriture²⁹⁰ et les analepses, sur la famille. Voyons de plus près cette distribution.

Depuis la mort de son frère en octobre 1915, Katherine semble avoir beaucoup réfléchi au sens à donner à son métier d'écrivain. A ce propos, elle s'interroge à savoir pourquoi elle écrit et sur quoi portera ses écrits. Voilà deux questions essentielles. En 1915, Katherine a déjà répondu sommairement à ces questions. Cette fois-ci, elle accorde plus d'attention au sens à donner à ses oeuvres. Par rapport à l'univers ambiant qui lui reste étranger, elle réalise plus que jamais l'inutilité d'écrire l'histoire des gens qui l'entourent :

[...]... pourquoi donc raconterais-je, moi, leur histoire? Ils ne me sont rien. Tous les faux liens qui m'attachaient à eux sont complètement tranchés²⁹¹.

La diariste se retranche alors dans son passé pour écrire «des réminiscences de son pays à [elle]²⁹²». Après avoir reformulé ce désir, celle-ci multiplie les détails auxquels elle veut s'attarder, d'où les expressions «il faut» et «je veux», d'où la répétition massive de prolepses pendant cette période :

Ah! ces gens que nous aimions là-bas--d'eux aussi je veux parler. [...] Oh! je veux, l'espace d'un instant, faire surgir aux yeux du Vieux Monde notre pays inexploré. Il faut qu'il soit mystérieux et comme suspendu sur les eaux. Il faut

290 Notons que pour la première fois, la diariste fait référence à l'écriture au passé. Par le biais d'une analepse de courte portée, elle exprime sa déception face à son improductivité littéraire.

291 Ibid., p.184.

292 Ibid.

qu'il vous ôte le souffle. Il faut qu'il soit « une de ces îles »... Je dirai tout, même comment, à la maison du no 75 , le panier à linge grinçait. Mais il faudra tout dire avec un sentiment de mystère, [...] ²⁹³.

Mais cette histoire, aussi détaillée soit-elle, sera dépourvue de toute intrigue compliquée. Pour l'avenir, Katherine s'oriente vers une écriture au contenu dépouillé. «Pas de romans, pas d'histoires compliquées, rien qui ne soit simple et ouvert²⁹⁴.» Dans cette série de résolutions s'ajoutent celles où la diariste prévoit publier «une sorte de carnet et écrire des poèmes: «Toujours, affirme-t-elle, je me sens palpiter au bord de la poésie²⁹⁵.»

Si ses aspirations littéraires sont nombreuses, sa confiance, elle, ne prend aucun regain: «Sans cesse, souligne la diariste, je doute à demi de ma volonté d'exécuter quoi que ce soit²⁹⁶.» Mais à nouveau les besoins d'argent se font ressentir. Katherine oublie son sentiment d'impuissance. «Cette année, dit-elle, il faut que je gagne de l'argent et que je me fasse connaître²⁹⁷.» Elle souhaite «publier un livre et avoir en réserve une masse d'histoires toutes prêtes²⁹⁸.»

293 Ibid.

294 Ibid.

295 Ibid., p.184.

296 Ibid., p.185.

297 Ibid., p. 186.

298 Ibid., p. 187.

Pour la première fois dans son Journal, on constate chez la diariste un empressement à se mettre à la tâche. Mis à part son besoin de subvenir à son existence et à celle de Jack, Katherine veut que les gens de son pays puissent lire le plus tôt possible l'histoire qu'elle s'apprête à leur écrire. C'est pourquoi en interpellant Bogey (son frère), elle lui dit : «Il faut que je me hâte. Ce livre, il faut qu'ils l'aient tous là-bas et c'est bien ce que nous voulons tous deux²⁹⁹.» Le désir chez Katherine de revoir au plus vite son frère explique son empressement. Une fois son oeuvre achevée, elle pourra mourir l'âme en paix et être auprès de ce dernier, car pour l'instant de «penser à [lui] spirituellement ne suffit pas³⁰⁰». Bref, tout son bonheur repose sur la concrétisation de leur union.

Comme on peut le constater, en 1916 l'écriture et la famille constituent deux sujets étroitement liés. D'ailleurs ce lien logique se reflète sur le plan des anachronies. Les nombreuses prolepses dans un cas et les nombreuses analepses dans l'autre suggèrent un tel rapport. Katherine se sert de son passé pour construire ses oeuvres à venir. Par conséquent, le passé et le futur se côtoient. Mais, dans son Journal, à certains moments, elle met déjà à exécution ses projets d'avenir en brossant de brefs récits de son enfance, d'où les titres : Souvenir d'enfance, Souvenirs de collègue. D'autres fois, ses pensées sont dirigées uniquement vers son frère. Elle laisse de côté ses préoccupations d'écrivain. Par

299 Ibid., p. 190.

300 Ibid.

exemple, on apprend que son frère et elle, à l'occasion de rencontres³⁰¹, se plaisaient à se raconter «jusqu'au moindre détail, au moindre sentiment³⁰²», leur passé. Grâce à ce retour en arrière, on comprend davantage le fait que Katherine puisse se sentir plus près de son frère en écrivant et qu'elle veuille absolument tenir promesse en racontant avec art son passé. En réalité il s'agit plus que d'une simple promesse. Par l'écriture, la diariste fait resurgir une ancienne pratique qui ranime ses moments d'intimité vécus avec son frère.

4.9 1917

Katherine ne se confie pas beaucoup à son Journal en 1917. C'est ce qui explique la quasi-absence des anachronies. En fait, on n'y rencontre qu'une prolepse. On apprend peu de choses sur la diariste sinon qu'elle a changé certaines de ses préoccupations. Par exemple, sa volonté d'écrire demeure, mais elle n'est plus exclusivement rattachée à la famille. Ecrire ses souvenirs de la Nouvelle-Zélande devient pour Mansfield un projet parmi d'autres. Ses séjours en Bavière et en France font maintenant partie de son répertoire de récits à transcrire : «[...] puis il y a la Bavière [...] flottant dans l'air... et il y a aussi Paris. Mon Dieu! quand écrirai-je tout cela et comment? ³⁰³»

4. 10 1918

301 La diariste ne situe pas ses rencontres avec son frère. Mais de toute évidence, elles ont eu lieu après leur départ de la Nouvelle-Zélande, puisqu'une fois réunis, ils se parlaient de leur passé.

302 Ibid., p. 188.

303 Ibid., p.225.

En 1918, le désir d'écrire de la diariste s'intensifie. Katherine prend conscience de son pouvoir créatif. C'est le temps pour elle de passer à l'action, d'écrire les récits qui l'habitent. Après un moment d'inactivité, dû, en partie, à la maladie qui l'afflige, elle mentionne : «Il faut que je me remette à écrire³⁰⁴.» Notons que cette décision quelque peu impulsive est en réaction contre des oeuvres qu'elle vient de lire et qu'elle juge médiocres : «On doit leur opposer quelque chose, dit-elle avec fermeté³⁰⁵.»

Son succès paraît assuré si on se fie, selon Katherine, à la quantité virtuelle de récits qui occupent son esprit créatif et qui ne demandent qu'à éclore sous sa plume.

Mais la confiance que la diariste affiche par ces propos est illusoire. D'ailleurs celle-ci en est pleinement consciente. Dans son Journal, elle ne cesse de se poser son «Eternelle Question», à savoir ce qui «[lui] rend si difficile le moment de l'expression littéraire³⁰⁶.»

A la même occasion, on apprend que la diariste, en tant qu'écrivain, a peut-être manqué sa chance de se faire connaître à cause de sa timidité «devant les portes fermées³⁰⁷.» Elle a souvent hésité à frapper à bien des portes qui, une fois ouvertes, lui auraient assuré son existence et une certaine notoriété. Sa timidité la paralyse et s'avère la cause, selon Katherine, de son échec sur le plan littéraire.

304 Ibid., p.250.

305 Ibid., p.250.

306 Ibid., p .250.

307 Ibid., p. 249.

Son sentiment d'échec est évident quand la diariste signale ses fréquents désenchantements vis-à-vis de ses oeuvres. A plusieurs reprises, elle souhaite «qu'il lui soit possible de détruire tout ce [qu'elle] [a] écrit et de recommencer³⁰⁸.»

Désabusée face à l'écriture, Katherine l'est aussi en regard de la maladie. Mais cette fois-ci, elle refuse de se rendre à l'évidence tant dans l'immédiat que dans le futur. «[Elle] ne veut pas être malade, dit-elle, « sérieusement » malade [...] pendant que je suis loin de J.³⁰⁹.» On comprend son attitude. La tuberculose, dont elle est atteinte, compromet sérieusement ses projets d'avenir et lui fait craindre, à juste titre, la solitude.

4.11 1919

En 1919, le nombre d'anachronies continue à augmenter. On remarque une concentration de prolepses en regard de l'écriture et une deuxième apparition d'analepses en ce qui regarde son mari. On peut qualifier aussi cette période comme étant l'année des bilans. En effet, Katherine évoque les effets néfastes de sa maladie, entre autres, sa peur incessante de la mort qui remonte à deux ans et elle revient à quelques reprises sur ses démêlés avec Jack, mais cette fois-ci, ces derniers témoignent de la détérioration irréversible de leur relation.

308 *Ibid.*, p. 252.

309 *Ibid.*, p.234. Malgré ce refus, Katherine se rend compte de la détérioration de sa santé quand elle se remémore dans un lointain passé l'époque où elle aimait se laisser saisir par le froid. Maintenant, dit-elle, je vole à mon lit, je ramène les couvertures [...] p.248.

Les deux bilans réservés à son mari laissent aussi la place à des projets d'envergure, par exemple aux projets d'écriture élaborés par celle-ci. Sérieusement atteinte de tuberculose, Katherine, loin de se laisser abattre, tente d'accomplir tout ce qui est en son pouvoir et de composer avec les conséquences possibles de sa maladie.

Le premier vœu qu'elle exprime en 1919, c'est de pouvoir compléter sa tâche, c'est-à-dire d'écrire son vécu familial passé en Nouvelle-Zélande. Après avoir songé aux lieux de son enfance, Katherine formule son désir d'écrire de la façon suivante :

Je ne demande vraiment que le temps d'écrire mes livres. Après il me sera égal de mourir. Je ne vis que pour écrire. [...]. Mais j'ai le sentiment que j'ai un devoir à remplir; quelqu'un m'a fixé une tâche que je suis obligée de mener à sa fin. Qu'on me laisse l'achever; [...] en lui donnant toute la beauté que je puis³¹⁰.

Ce fragment est révélateur de quelques aspects liés à la vie de Mansfield. Le sujet principal du fragment, c'est l'écriture. On retrouve la volonté chez la diariste de terminer le récit promis à son frère. Mais, ici, se glisse une première ambiguïté. La tâche qui lui incombe relève d'une instance anonyme. Qui est ce «quelqu'un qui [lui] a fixé son devoir à remplir?» La présence de son frère semble évacuée au profil d'un mystère qui demande à être élucidé.

L'idée de la mort occupe aussi une place privilégiée dans le fragment étudié. Implicitement, la diariste fait référence à la maladie qui l'assaille et contre laquelle elle

310 Ibid., p. 268.

ne peut rien. La mort la guette et son indifférence face à sa fin prend l'allure d'un revirement inattendu :

Depuis deux ans, sans cesse, j'ai été obsédée par la peur de mourir. Cette peur a grandi, a grandi, [...]est devenue, je pense, ce qui me faisait me cramponner ainsi à la vie. Il y a dix jours, elle s'en est allée, je ne m'en tourmente plus. La mort me laisse complètement indifférente³¹¹.

Mais sa neutralité face à la mort est un leurre. Elle semble trahir une sorte de désespoir. «[La diariste] ne vit que pour écrire». Autrement dit, seule l'idée d'un devoir à remplir justifie sa raison d'être. Jack ne fait donc plus partie de ses projets. Seule l'activité littéraire compte pour Katherine, une nouvelliste désireuse de porter son art à la perfection. «Serais-je capable d'exprimer un jour mon amour du travail— mon désir de devenir un meilleur écrivain³¹².»

En 1919 Katherine a acquis une certaine maturité. D'abord par rapport à la maladie, elle se rend à l'évidence: «Je suis tuberculeuse, déclare-t-elle³¹³.» Malgré ce douloureux constat, elle espère, si cela est possible, pouvoir vivre un jour selon ses aspirations. Bref, face à la vie et face à la mort, la diariste ne manifeste plus aucune révolte. Elle se soumet à sa destinée tant sur le plan de l'écriture que sur celui de ses relations affectives avec Jack :

311 Ibid., p.303.

312 Ibid., p.276.

313 Ibid., p.286.

J'aimerais écrire mes livres, passer quelques années heureuses avec Jack [...]. Je voudrais faire des masses de choses, vraiment. Mais si je ne les fais pas, cela m'est indifférent³¹⁴.

Notons que le bonheur que Katherine souhaite vivre avec son mari est un bonheur bien plat. En retraçant l'un des bilans de sa relation avec ce dernier, elle déclare :

J'aimerai toujours Jack, je reste sa femme, mais pour ce qui est de ce doux amour fou-- joie et angoisse-- des années passées, il n'en sera plus question. [...]³¹⁵.

Plus que jamais, Katherine comprend les incidents responsables de la détérioration de sa vie conjugale. Ceux-ci ne pouvaient que la conduire à l'échec. Par exemple, toujours en 1919, Katherine qui séjourne en Italie pour des raisons de santé, déplore, entre autres, les lettres que lui envoie son mari. Leur contenu reflète l'égoïsme de Jack qui lui fait part uniquement de ses préoccupations personnelles, en particulier de son manque d'argent :

Ces lettres, particulièrement celles où il parle d'argent, viennent envenimer une plaie qui n'a cessé de grandir entre nous. Pour moi, elles marquent un changement définitif³¹⁶.

Notons qu'avant de tracer des bilans négatifs de sa relation avec Jack, Katherine fait référence à deux anecdotes : des analepses de courte portée illustrant des comportements répréhensifs et représentatifs de son mari à son égard. Autrement dit, une analepse peut servir non seulement à éclaircir le présent mais aussi un passé lointain.

314 Ibid., p.304-305.

315 Ibid., p.304.

316 Ibid., p. 302.

Cependant, la diariste ne jette pas tous les blâmes sur Jack. Elle reconnaît sa part de responsabilité dans une union qu'elle juge factice. A la suite de son commentaire sur les lettres de son mari, Katherine, en retraçant un premier bilan de sa relation matrimoniale, admet s'être «accrochée» à Jack et plus précisément à son désir de partager avec lui une maison à la campagne. En fait, elle se reproche d'avoir fermé les yeux sur une situation qui était sans issue, d'avoir feint «de voir [leur] salut dans une maison à la campagne, en Angleterre, pas plus tard que pour mai prochain [...]»³¹⁷.

La dépendance de Katherine envers son mari cadre mal avec sa volonté d'émancipation exprimée peu de temps avant son mariage. Mais comme le mentionne la diariste, la peur de mourir depuis deux ans, c'est-à-dire depuis le début de sa maladie, explique sa dépendance. Maintenant, son indifférence face à la mort la libère de ses fausses attaches. Désormais, elle entrevoit faire chemin à part, tout en continuant à se donner à l'écriture qui est devenue sa seule raison d'exister: «Vivre sans travailler, comme elle a déjà affirmé, je me suiciderais. Le travail passe avant la vie même»³¹⁸.

4.12 1920

En 1920, le récit premier a pris fin depuis un an. Même si la diariste fait quelques allusions à Jack, les bilans de 1919 portent à croire qu'elle a réglé ses comptes avec ce dernier. D'ailleurs, en 1920, la diariste relaie dans un passé sans équivoque sa relation

317 *Ibid.*, p. 303.

318 *Ibid.*, p. 283.

avec son mari lorsqu'elle écrit : «J'ai fait de lui mon "histoire brève" ³¹⁹.» Donc, toutes les anachronies à partir de cette époque et jusqu'à la fin du Journal en 1922 sont qualifiées d'externes.

Par rapport au récit premier qui s'étend sur six ans, les trois dernières années du Journal de Mansfield contiennent, en moyenne, plus d'anachronies donc la plupart sont des prolepses. Quant aux analepses, on en compte deux fois plus qui sont de courtes portées.

Donc, de 1920 à 1922, la diariste vit davantage dans le présent et dans le futur³²⁰ qu'à l'époque de sa liaison amoureuse avec Jack. La maladie et l'écriture la préoccupent plus que par le passé. Toujours aussi désireuse de se réaliser en tant qu'écrivain, Katherine, tout en mesurant le chemin parcouru, envisage une manière d'affronter la maladie afin d'accomplir l'oeuvre qui la portera au sommet de son art.

Toutefois, la diariste éprouve de la difficulté à assumer sa rupture avec Jack. Les trois analepses reliées à ce dernier en témoignent. Sûrement que l'aggravation de son état de santé y est pour quelque chose. Par exemple, à plusieurs reprises, alors qu'elle se retrouve isolée dans une villa à Ospedaletti, puis à une clinique à Menton, Katherine attend avec

319 Ibid., p.368.

320 Il est intéressant de noter que la plupart des anachronies à partir de cette période sont de courte portée, surtout quand la diariste fait référence à l'écriture. Autrement dit, celle-ci ne déborde pas tellement le temps présent.

impatience son courrier. On devine qu'elle espère des lettres de Jack pour la reconforter³²¹.

Bref, la survivance de son attachement pour Jack est évidente quand au mois de janvier elle affirme : «Je l'aime mais il rejette mon amour vivant³²².» Implicitement, ce rejet de son mari fait référence à un passé plus ou moins récent, car Katherine, préalablement à ce constat, arrive à la conclusion que son mari et elle ne sont plus ce qu'ils étaient.

Mais au mois d'août de la même année, le comportement déplorable de Jack met fin aux dernières illusions de la diariste. Épris de quelqu'un d'autre, indifférent à sa femme, pour cette dernière, Jack devient un sujet de révolte. Désormais, Katherine s'efforcera de ne voir en lui qu'un ami.

Quatre mois plus tard, celle-ci se cuirasse contre l'idée que son mari puisse, à l'instant même où elle aurait besoin de son aide, projeter aller vivre auprès d'une autre femme. Nous assistons, une fois de plus, à une cassure entre le passé et le présent, une cassure qui indique un changement profond d'orientation : «[...] maintenant, dit-elle, il me serait totalement indifférent qu'il aille vivre là (dans la maison de D. la maîtresse de Jack).

321 Katherine n'a cependant jamais pu trouver un réconfort quelconque dans les lettres de son mari. Bien au contraire. Au mois de décembre de l'année en cours, la diariste exprime sa colère face aux lettres de Jack qui, dit-elle, l'ont «empoisonnée». Journal., p. 364.

322 Ibid., p. 318.

Pourquoi pas^{323?}» Dans la même foulée, Katherine nous annonce «qu'elle n'aspire pas à une vie personnelle» et «qu'elle ne saurait jamais ce que c'est³²⁴.»

Ces deux derniers énoncés préfigurent la nouvelle orientation que la diariste entend prendre. En réaction contre la souffrance reliée à sa maladie, Katherine décide de s'y soumettre : «Ne résiste pas, dit-elle. Accueille-la³²⁵.» Pour ne plus avoir à se battre contre la douleur, elle décide de se donner entièrement à l'écriture :

La vie est un mystère. L'atroce douleur s'évanouira. Il faut que je me tourne vers le travail. Il faut que je transforme mon supplice en quelque chose, que je le change³²⁶.

Un mois auparavant, Katherine connaissait déjà la valeur curative du travail en s'imposant une discipline sévère : «Je le jure, dit-elle, pas un seul jour ne s'écoulera sans que j'écrive quelque chose--quelque chose d'original³²⁷.»

La diariste sait qu'elle possède la matière nécessaire à l'élaboration de nombreux récits. Son passé familial s'offre à elle comme une ressource inépuisable :

323 *Ibid.*, p. 340.

324 *Ibid.*

325 *Ibid.*, p. 362.

326 *Ibid.*, p. 363.

327 *Ibid.*, p. 354. L'emploi de l'itératif en ce qui concerne son désir d'écrire, elle jure d'écrire chaque jour, fait écho à l'année 1916 quand elle se promettait d'écrire sans cesse. Dans les deux cas, la diariste a recours à l'itératif à l'occasion d'événements pénibles, à savoir la mort de son frère et le sentiment d'une fin prochaine. Les années 1916 et 1920 se présentent toutes les deux comme un défi à relever vis-à-vis de ce qu'elle chéri le plus, la création littéraire. Bref, l'emploi de l'itératif témoigne de sa constance, de sa détermination envers une passion qui l'habite.

«Hier» est englouti dans l'ombre universelle. Mais, sans cesse, on regarde en arrière et on découvre des merveilles. Il y toujours Miss H., tendant les mains vers le grand moustique insolent, criant dans une sorte de plainte: « Oh, quels amours! » Ce souvenir-là demeure à jamais. Et puis il ne faut pas oublier le chien qui accapare toute la tendresse des enfants...³²⁸.

Dans ce passage, Katherine oppose le passé récent au passé ancien. «Hier», à mon avis, signifie sa vie avec Jack, qui est maintenant derrière elle. Ce passé a non seulement perdu ses contours comme en 1915³²⁹, mais il s'est effacé complètement de la mémoire de la diariste, c'est ce que suggère le verbe «engloutir». Pour palier ce vide, Katherine retourne «sans cesse» dans son passé familial qui, comme toujours, demeure intact. Le recours à l'itératif, en ce qui concerne sa famille témoigne d'une habitude. C'est ce qui peut expliquer pourquoi la diariste ne fait pas souvent référence à ses proches, sauf dans des moments bien particuliers.

Aussi, sa mémoire a soigneusement enregistré les détails du quotidien. Certains souvenirs resurgissent comme des instantanés qu'elle projette aussitôt de fixer par l'écriture: «Il ne faut pas oublier», telle semble être la devise de Katherine par rapport à plusieurs moments qui jadis ont touché et touchent encore sa sensibilité.

4.13 1921

328 *Ibid.*, p. 334.

329 En 1915, Katherine écrivait dans son *Journal*: «Vécue avec d'autres, l'existence perd ses contours; c'est ce qui m'arrive avec J». p. 166.

Comme on le sait, le désir le plus ardent et le plus constant chez la diariste, c'est d'être un écrivain. L'année 1921 en fournit l'exemple : la majorité des anachronies portent sur l'écriture. La plupart du temps, elles sont formulées sous la forme de projets. Bref, l'année en cours se divise en trois axes principaux : la volonté chez Katherine de faire une oeuvre, les moyens à prendre pour arriver à ses fins et le lien établi entre la réalisation de ses projets et l'amélioration de son état de santé.

Ce désir de se réaliser par l'écriture est d'autant plus grand que son inspiration semble inépuisable. En plus des récits que lui suggère la Nouvelle-Zélande, des scènes de son quotidien à Londres viendront dorénavant enrichir son répertoire de sujets à exploiter. Par exemple, le 27 octobre, Katherine inscrit dans son Journal une liste d'histoires brièvement esquissées à partir de ses souvenirs en Nouvelle-Zélande ou de son vécu à Londres.

Mais en regard de son travail, la diariste s'adresse de nombreux reproches. Comme toujours, son manque de discipline est à l'origine de son mécontentement. Les nombreuses expressions «Il faut» le soulignent. Le fragment qui suit est représentatif de ce fait :

Il faut faire un effort--tout de suite. Il faut tout recommencer. Il faut que j'essaie d'écrire simplement, pleinement, sans me soucier du succès ou de l'échec, mais avec persévérance, voilà tout³³⁰.

A sa volonté d'être plus disciplinée, s'ajoute une nouvelle disposition à prendre face à l'écriture. Par elle, Katherine veut arriver à dire l'essentiel. En d'autres termes, son art n'est pas un jeu factice comme l'a été sa relation avec Jack. En 1921, la diariste réitère

330 Ibid. p. 418.

ce qu'elle nous a révélé en 1919 à l'occasion du bilan de sa relation matrimoniale. A la fin de son bilan, elle conclut :

A la fin la vérité est la seule chose qui vaille d'être possédée: [...]. Elle ne peut vous trahir [...]. Moi, en tout cas, je lui donne ce qui me reste à vivre et seulement à elle³³¹.

A présent, Katherine nous dévoile l'attitude à adopter pour faire ressortir l'authenticité de ses histoires :

Il faut apprendre, il faut s'entraîner à l'oubli de soi-même. Je ne saurai pas dire la vérité à l'égard de tante Anne, si je ne suis pas assez libre pour contempler sa vie sans songer à moi³³².

L'inertie de la diariste pèse d'autant plus lourdement que celle-ci se rappelle qu'il y a deux semaines «[elle] pouvait écrire n'importe quoi. [Elle] travaillait chaque jour [...]»³³³. Par ces témoignages on remarque que Katherine est souvent un être de contrastes, au comportement imprévu ou aux propos paradoxaux. Elle connaît des moments d'exaltation ou de découragement, d'où ses périodes d'activités intenses, ou d'inaction. Il suffit aussi de s'arrêter à ses nombreux revirements à l'égard de son mari pour se rendre compte de l'instabilité affective de la diariste³³⁴.

331 Ibid., p. 305.

332 Ibid., p. 416.

333 Ibid., p. 408.

334 Par exemple, alors que Katherine se sent isoler dans un chalet au Montana, à propos de son mari, elle écrit : «Je pense parfois qu'il aime à me torturer. Mais voilà, en dehors de lui, je n'ai personne. [...] "Pour moi, il est tout."» Journal., p. 394.

Mais la maladie va orienter Katherine vers des choix plus éclairés, moins à la remorque de sentiments passagers. Par exemple, celle-ci a réussi à apprivoiser la mort. Par conséquent, sa relation avec Jack se stabilise dans le sens qu'elle s'accroche moins à lui. Elle lui offre désormais son amitié, rien de plus rien de moins. Pour la diariste, l'heure n'est plus aux compromis. Par exemple, à la suite de lettres que lui a envoyées son mari et qu'elle qualifie d'insincères, Katherine affirme : «Je désire toujours que cette amitié soit possible; mais je ne puis, ni ne veux jouer la comédie.[...]»³³⁵.

Désormais, la diariste entend diriger tous ses efforts à la réalisation d'une oeuvre débarrassée de toutes ses impuretés. Pour atteindre cet ultime projet, Katherine doit mener une vie exemplaire qui nécessite une aide extérieure. C'est pourquoi elle implore Dieu de la rendre «limpide comme le cristal»³³⁶.

Pour la diariste, il devient impératif de terminer son oeuvre avant de passer à autre chose. Son état de santé est plus que jamais relié à l'écriture. Celle-ci n'a plus seulement le pouvoir de diminuer ses souffrances physiques, cette voie incarne le bien-être. Bref, par l'accomplissement de ses oeuvres, Katherine est convaincue de retrouver la santé, d'où l'urgence qu'elle éprouve à se remettre sérieusement au travail³³⁷ : «Plus tôt les livres

335 *Ibid.*, p. 376.

336 *Ibid.*, p. 419.

337 Le nombre élevé de références à l'écriture nous renvoie à l'année 1916 où elle revenait presque le même nombre de fois sur ce sujet. Dans les deux cas, la diariste se sent pressée par le temps.

seront écrits, plus tôt j'aurai retrouvé la santé et plus tôt mes souhaits atteindront leur réalisation³³⁸.»

4.14 1922

L'écriture restera sa préoccupation première jusqu'en octobre 1922. A partir de cette période, Katherine reléguera l'écriture au rang d'une simple activité, c'est-à-dire dépourvue de toute vertu curative. En réalité, la diariste est convaincue que le remède à sa maladie relève d'une quête d'ordre spirituel.

Mais au début de cette même année, Katherine associe l'écriture à sa réussite personnelle. Par exemple, au mois de janvier, elle fait souvent référence à son désir de parfaire son écriture : «Mais, affirme-t-elle, j'ai ce continuel désir d'écrire quelque chose où je mettrais tout mon pouvoir, toute ma force³³⁹.»

Afin d'améliorer son art, elle doit, comme toujours, respecter certaines règles et se souvenir en détail des scènes, des aspects de la vie qu'elle veut retranscrire. Par exemple, elle doit, dit-elle, travailler «sans hâte³⁴⁰» et «se rappeler, entre autres, le bruit du vent-- cette détresse particulière qu'on peut éprouver quand le vent souffle³⁴¹.»

338 Ibid., p. 419.

339 Ibid., p. 438.

340 Ibid., p. 443.

341 Ibid., p. 446.

Aussi, comme d'habitude, ses souvenirs de la Nouvelle-Zélande figureront parmi les projets qu'elle souhaite fixer par l'écriture. C'est pourquoi la diariste se dira «reconnaissante d'être née en Nouvelle-Zélande, de connaître Wellington comme [elle] le connaît et de pouvoir y vagabonder à [son] gré³⁴².»

Pourtant, au mois de juin, malgré toutes «les histoires qui l'attendent», Katherine exprime à nouveau son impuissance à écrire : «On dirait, déclare-t-elle, que j'ai perdu tout pouvoir d'écrire³⁴³.» Installée à Sierre, après avoir vécu quelque temps avec son mari au Montana, Katherine s'avoue peu satisfaite du peu de travail accompli. «[Son] inaction, déclare-t-elle, a fait renaître toutes les Anciennes Terreurs: la peur de ne plus pouvoir jamais écrire [...]»³⁴⁴. Et son regret face à l'écriture est à nouveau accentué lorsqu'elle constate l'énergie qu'elle a déjà déployée pour cette activité :

Quand je regarde en arrière, je m'imagine que j'écrivais sans cesse. Et des âneries par dessus le marché. Mais il vaut mieux écrire des âneries, écrire n'importe quoi que de ne pas écrire du tout³⁴⁵.

342 Ibid., p. 446.

343 Ibid., p. 487.

344 Ibid., p. 493.

345 Ibid., p. 494.

Le courrier décevant de Jack n'est sûrement pas étranger à son inertie. Pendant son absence, il lui écrit des lettres à partir desquelles «à chaque ligne [elle] devine un sentiment de soulagement³⁴⁶.» A nouveau déçue, Katherine commence à se plaindre à la fois de son mari et de son improductivité littéraire. Finalement, en réaction aux lettres de Jack, la diariste exprime ce qu'elle entend faire et ce qu'elle rejette pour le futur.

Parmi ses résolutions, il y a le désir déjà exprimé de se séparer définitivement de son mari. Elle abandonne aussi son rêve d'aller vivre dans une maison à la campagne. Contrairement à son mari, elle sait que cela n'est plus possible. A ce propos, Katherine reproche à Jack de refuser d'affronter la réalité au sujet de son rétablissement : Il rêve d'une vie partagée, un jour, quand le miracle se sera produit. Tu as pour lui l'importance d'un rêve, non plus celle d'une réalité vivante³⁴⁷.

Mais les propos de la diariste face à une guérison possible sont équivoques. D'une part, elle sait qu'elle ne retrouvera pas sa santé de jadis et d'autre part, l'espoir qu'elle met dans les préceptes de Gurdjieff rend tout possible. Voyons en quoi consiste sa démarche.

Déjà en janvier, Katherine interroge la nature de son mal :

346 Ibid., p. 502.

347 Ibid., p. 501-502.

[...] j'ai le soupçon-- quelquefois la certitude-- que la cause véritable de ma maladie n'est nullement mes poumons, mais quelque chose d'autre. Et si on découvrait et guérissait ce mal, tout le reste guérirait aussi³⁴⁸.

Eventuellement, soit vers la fin de l'année 1922, la diariste est convaincue d'avoir trouvé le remède à sa maladie. En premier lieu, elle redéfinit le mal qui l'accable. Désormais, pour Katherine la santé passe par une nouvelle disposition intérieure à adopter. En d'autres termes, l'aboutissement de sa quête spirituelle lui permettra de mener une vie pleine, capable de combler ses moindres désirs. Par conséquent, le perfectionnement de son écriture, tout en demeurant une préoccupation, est dépourvu de son aspect curatif³⁴⁹.

En octobre, à son grand bonheur, la diariste adhère à la philosophie de Gurdjieff qui partage entièrement ses vues. A l'instant même, cette découverte la décide à partir pour le Prieuré de Fontainebleau :

[...] pendant ces années, j'ai cherché quelqu'un qui partageât ma manière de voir. J'ai entendu parler de Gurdjieff qui non seulement semble la partager, mais encore en savoir infiniment plus long sur tout cela. Pourquoi hésiter?³⁵⁰.

Plus que jamais Katherine est convaincue que sa guérison physique passe après la guérison de son âme :

348 Ibid., p. 445.

349 L'écriture redevient un pur moyen d'expression, une activité parmi d'autres et insérée dans un cadre de vie bien définie : « Je voudrais vivre, mentionne Katherine, de façon à travailler de mes mains, de mon coeur et de mon cerveau. Je désire un jardin, une petite maison, de l'herbe, des bêtes, des livres, des tableaux, de la musique. Et je désire écrire, tirer de là ce que j'écrirai, exprimer ces choses ». Journal., p. 503.

350 Ibid., p.501.

N'ai-je pas toujours dit que l'erreur est de chercher à guérir le corps, sans accorder aucune attention à l'âme malade. Gurdjieff affirme qu'il fait ce que j'ai toujours rêvé de pouvoir faire³⁵¹.

C'est donc avec enthousiasme que Mansfield projette d'aller séjourner à l'institut Gurdjieff. Elle n'a plus rien à perdre et tout à gagner. Elle se décide pour de bon à quitter Jack. Mais avant de partir, la diariste trace encore un court bilan de ce qu'a été sa relation avec Murry. Cette démarche réflexive justifie, ajoute du poids à sa décision.

Dans un mouvement rétrospectif, Katherine compare son existence à un emprisonnement qui a duré cinq ans, c'est-à-dire depuis le début de sa maladie. Son mari, ne pouvant pas supporter de voir sa femme malade, lui n'a été d'aucun secours : «Il ne connaît que la Wig-qui-ira-mieux-un-jour, nous dit Katherine³⁵².»

Pourtant, Jack n'est pas le seul responsable de la stérilité des années passées. Comme on sait, la diariste reconnaît s'être «cramponnée» à lui. Seule dans un univers où elle n'a jamais pu prendre racine, Jack a été son unique secours. Et malgré son égoïsme, ce dernier possède des qualités qui ont séduit sa femme. Tout en pensant à une rupture prochaine, et cette fois-ci totale, Katherine mentionne : «Il est vrai que je ne peux supporter de penser aux choses que j'aime en lui... de petites choses³⁵³.»

351 Ibid., p.500.

352 Ibid., p.502.

353 Ibid., p. 486.

Finalement, plus que jamais désireuse de changer sa condition de vie, Mansfield reconnaît qu'elle ne peut compter ni sur Jack ni même sur elle : «[...] il est impossible, se dit-elle, que tu guérisses à force [...] d'opérer ce miracle par tes seules forces ³⁵⁴.» C'est alors qu'elle se décide de mettre sa confiance en Gurdjieff. Sans esprit de vengeance au coeur, dans une lettre destinée à son mari, elle tente de lui expliquer la raison de sa démarche : « Il en fera ce qu'il vaudra, affirme-t-elle. Il faut qu'il voie combien je l'aime³⁵⁵.»

Le but principale de ce chapitre sur l'ordre était de voir si les distorsions temporelles, les anachronies, pouvaient nous éclairer sur l'itinéraire de la diariste en fonction de ses désirs, de ses attentes.

Afin de rendre signifiantes mes données, j'ai sélectionné un nombre de sujets qui me semblaient très présents dans la vie de Katherine. J'ai traité de ces sujets en suivant la chronologie. En isolant chaque année du Journal, j'ai considéré les quatre sujets en calculant, pour chacun d'entre eux, leur nombre d'anachronies, en notant leur type, dans la mesure où cela ajoutait ou faisait ressortir un aspect important de l'oeuvre. Voyons maintenant ce que nous a apporté l'étude de l'ordre en regard de l'écriture, de sa relation avec Jack, de ses réactions face à la maladie et envers sa famille.

354 Ibid., p. 502.

355 Ibid., p. 503.

Dans l'ensemble, le Journal de Mansfield, comprend plus de prolepses que d'analepses. Le jeune âge de la diariste explique ce fait. Elle est plus portée vers l'avenir que vers le passé. Et tout au long de son Journal, ses projets d'écriture domineront la scène. Ces quelques aspects du Journal sont exprimés dans le tableau à la page 161 où figure le nombre d'anachronies en fonction des années et des sujets.

Les années qui précèdent le récit premier contiennent peu d'anachronies si on les compare à celles qui suivront. De 1904 jusqu'en 1913, Katherine n'aborde que deux des quatre sujets étudiés, soit la famille et l'écriture. Consciente très tôt de son talent d'écrivain, la diariste veut se rendre en Angleterre afin de faire carrière dans la littérature. Sa famille s'avère un obstacle à la réalisation de son projet, d'où son désir de quitter son milieu. Pendant cette période, le nombre relativement élevé de prolepses par rapport à ces deux sujets sont particulièrement éloquentes.

En 1908, la diariste s'installe en Angleterre. C'est bientôt la perte de ses illusions. L'année suivante, les deux premières analepses reliées à sa famille signalent la difficulté de Katherine à s'adapter à son nouveau milieu. Dorénavant, celle-ci se souviendra, avec nostalgie, de ses proches.

Katherine rencontre Jack en 1911. Pour une raison que j'ignore, elle reste muette sur cet événement, il y a donc absence d'anachronies. D'ailleurs, son attitude à taire dans son Journal, les événements importants de sa vie est une constante.

L'année 1914 marque le début du récit premier. C'est aussi le début de sa mésentente avec Jack. Katherine éprouve déjà le poids de la solitude. Installée depuis quelque temps avec ce dernier, celle-ci envisage déjà de le quitter. Cette prolepse comme la majorité des autres réservées à Jack expriment son désenchantement. Par contre sa réussite littéraire lui tient toujours à coeur. Bref, le partage presque égale des prolepses entre ces deux sujets illustrent, pour l'instant, leur poids relatif.

En 1915, la diariste continue d'être préoccupée à la fois par son désir d'écrire et par sa relation instable avec son mari. Cependant, j'ai remarqué que pour la première fois, celle-ci trace une sorte de bilan négatif sur sa relation idyllique avec Jack. A ce moment, l'ivresse de l'amour apparaît comme une étape révolue dans sa vie.

Cette impression s'accroîtra à la suite du décès de son frère, survenu au mois d'octobre. L'année suivante, soit en 1916, la diariste fait abstraction de Jack tant par rapport à ses projets que par rapport à son passé. Katherine éprouve la nostalgie de son enfance à Wellington et elle souhaite avant tout respecter la volonté de son frère, c'est-à-dire de faire découvrir, par l'écriture, la beauté la Nouvelle-Zélande telles qu'eux l'ont ressentie. Encore une fois, la concentration de prolepses concernant cette oeuvre à venir, soulignent l'ampleur de ce projet et surtout l'impact produit chez la diariste.

Chose curieuse, après 1916, Katherine ne fera plus tellement référence à cette tâche donc elle se sent si responsable. C'est qu'elle est passée à son exécution. Les nombreuses esquisses de récits inscrites dans son Journal en témoignent.

En 1918, la diariste, sous le ton de la révolte, refuse de reconnaître la maladie qui l'assaille . Elle est atteinte de tuberculose. Sans trop insister, elle espère que son état ne sera que momentané. Encore une fois, face à ce destin tragique qui l'attend, Katherine est peu loquace. Seulement à deux reprises, elle affirme son refus de la maladie. Ce n'est qu'en 1922, peut longtemps avant sa mort, qu'elle s'épanchera sur ce fléau qui l'a obligé à lutter pour sa vie tout en acceptant de la perdre.

L'année suivante, la diariste revient à la charge contre Jack. Elle renouvelle son projet de rupture et comme en 1915, c'est avec désolation qu'elle revoit leur passé commun, d'où le nombre égale de prolepses et d'analepses en ce qui regarde sa relation conjugale.

Bref, dans la période couvrant le récit premier, le nombre d'anachronies augmente considérablement. Katherine se tourne souvent vers son passé familial. Ce passé est étroitement relié à l'écriture, car la diariste, après la mort de son frère, se sent dans l'obligation de faire revivre son vécu en Nouvelle-Zélande. Et sa relation tumultueuse avec Jack amène la diariste à réfléchir sur ce que fut et sur ce que sera sa relation avec ce dernier. Elle conclut que seule l'amitié est possible entre eux. Mais d'autres prolepses à venir témoigneront de la ténacité de son attachement envers Jack. De 1920 à 1922, les anachronies continuent à augmenter, mais à un rythme moins grand que la période couvrant le récit premier.

Nombre d'anachronies

JACK

L'ÉCRITURE

LA FAMILLE

LA MALADIE

	ana- leptes	pro- leptes	ana- leptes	pro- leptes	ana- leptes	pro- leptes	ana- leptes	pro- leptes
1906				2		1		
1907				8		2		
1908				2				1
1909					1			
1910				1				
1911				1				
1912								
1913								
1914	1	3		9	2	1		
1915	4	5		4		2		
1916			6	9	2	3		
1917				1				
1918				3			1	2
1919	4	4		5			2	2
1920	2	1		4				
1921	1	3	2	13				
1922	2	4	4	7			3	3

CHAPITRE 5

LA VITESSE

La vitesse, autre aspect du temps, jette un nouvel éclairage quant à l'interprétation à donner à l'oeuvre étudiée. Dans la première partie de ma thèse, il a été question des démarches qui me permettaient de mesurer les changements de vitesse. Celles que j'entreprends maintenant sont sensiblement les mêmes. Dans un premier temps je découperai le Journal par unité temporelle. Ensuite, à l'intérieur de chaque unité, pour un thème narratif quelconque, j'additionnerai le nombre de lignes où il est question de ce dernier. Pour obtenir une vitesse moyenne par unité, je divise le nombre de lignes par le nombre de pages incluses dans une unité.

Dans le Journal de Katherine Mansfield, j'ai sélectionné cinq sujets : la relation matrimoniale de la diariste, son rapport à l'écriture, sa famille, le temps³⁵⁶, la maladie. Ces sujets constituent ce que je nomme des «thèmes narratifs». En raison des notations plus ou moins régulières dans le Journal, j'ai divisé ce dernier par tranches d'un an.

Autrement dit, le genre se divise en dix-sept parties qui englobent le Journal du début à

356 J'ai ajouté le thème du temps, un élément très présent dans le Journal de Katherine Mansfield. Si ce thème était absent du chapitre sur l'ordre, c'est à cause de sa rareté sur le plan des anachronies. Bref, il était sans pertinence.

sa fin, soit de 1904 à 1922. Je vais donc observer chaque thème narratif, et interpréter son changement de vitesse en m'appuyant sur les graphiques illustrés à la fin de ce chapitre. Je tiendrai compte aussi des interactions entre eux. Notons que pour les besoins de la cause, tout en suivant la chronologie, j'ai subdivisé mon chapitre en blocs de deux ou trois ans. Ainsi, dans son ensemble, le texte paraît plus proportionné.

Mais avant de commencer l'analyse de la vitesse, je tiens à m'arrêter à quelques considérations générales en ce qui a trait au tableau où figure le nombre de pages par année³⁵⁷. On voit que mis à part les années 1907 et 1917, le nombre de pages est nettement plus élevé à partir de l'année 1914. Ces résultats signifient, en gros, que la diariste avec l'âge et ses expériences de vie éprouve un plus grand besoin de se confier à son Journal. Par exemple, ses préoccupations face à sa santé augmentent au fur et à mesure que progresse sa tuberculose et son amour pour Jack se prête à de multiples réflexions peu longtemps après un premier contact à la fin de l'année 1911. Aussi, il faut ajouter que le Journal a tendance à devenir, avec les ans, un fourre-tout. Il servira, entre autres, d'atelier d'écriture, de bloc-notes, de cahier où la diariste critiquera ou fera l'éloge d'oeuvres qu'elle a lues ou qu'elle se prépare à rédiger.

5.1 De 1904 à 1906

Entre 1904 et 1906, la vitesse du temps et celle de la famille atteignent des moyennes qui ne seront pas dépassés tout au long du Journal. Par contre, le sujet de l'écriture a une vitesse tantôt moyenne, tantôt nulle, du moins pendant la période en cours. Comment interpréter ces résultats?

5.1.1 LE TEMPS

Dans son Journal, Katherine accorde une importance non négligeable au temps. Par sa quasi-omniprésence dans l'oeuvre étudiée, le temps apparaît comme une préoccupation majeure même si sa vitesse, mis à part l'année 1904, demeure moyenne, voire nulle.

Quand, en 1904, on se réfère au contenu réservé au temps, on se rend compte à quel point la perception et la réception de la diariste face au temps sont conditionnées par son état d'esprit. Ce constat éclaire certains paradoxes. Par exemple, au début de son Journal, la diariste, revenue d'une agréable soirée où elle a fêté le Nouvel an, se réjouit de l'air « froid et vif³⁶³ » qui la saisit, une attitude, chez elle, inhabituelle.

5.1.2 LA FAMILLE

En 1906, Katherine fait abstraction du temps. Seuls figurent ses tiraillements avec sa famille qu'elle introduit pour la première fois dans son Journal. A ce propos, cette année est significative, entre autres, sur le plan de la vitesse qui est très élevée. Revenue à

363 Ibid., p.39.

Wellington, sa ville natale de la Nouvelle-Zélande, la diariste, comme on l'a vu au chapitre précédent, se révolte contre ses parents qui empoisonnent son existence. Elle voit dans le refus obstiné de son père à la laisser repartir pour l'Angleterre, un véritable affront à son talent d'écrivain et à la célébrité qui, croit-elle, en découlera.

Ayant été éloignée des siens pendant au moins un an, elle trouve plus intolérables certaines scènes quotidiennes de la vie familiale. Dans le réquisitoire qu'elle livre contre sa famille, Katherine décrit les habitudes déplaisantes de ses parents :

[...] Ils sont encore plus épouvantables que je ne me le figurais. Indiscrets, curieux, ils me surveillent, et ne parlent que de nourriture. Ils se disputent de la manière la plus commune, c'en est désespérant. [...] Ils me blessent, sans cesse. [...]. Jamais je ne supporterai de vivre dans ma famille. Ce seraient des heurts continuels³⁶⁴.

L'emploi de l'itératif rendu par les expressions «sans cesse» et «des heurts continuels» traduisent le désarroi ressenti par la diariste et préparent le terrain à sa décision prochaine et irrévocable de quitter ses parents.

Notons que, toutes proportions gardées, Katherine ne s'attardera plus aussi longuement et d'une manière aussi tranchée sur le sujet en cours. Par la suite, c'est-à-dire peu longtemps après son deuxième départ pour l'Angleterre, elle manifestera plutôt sa nostalgie envers les siens et surtout envers sa mère et son unique frère. Mais ce sentiment, exprimé surtout sous la forme d'un plaidoyer, ne sera pas aussi développé que celui de sa colère exprimée en 1906 envers les siens. Cette différence est attribuable sûrement, du

364 *Ibid.*, pp. 47-48.

moins en partie, au genre étudié et à la situation qui prévaut ici : pour un ou jeune diariste un événement malheureux, vécu au présent et à répétition, est plus marquant qu'un souvenir aussi heureux soit-il. Donc, dans le journal, il est presque assuré qu'il occupera une plus grande place que ce dernier.

5.1.3 L'ÉCRITURE

Katherine manifeste un vif intérêt pour l'écriture. Cet intérêt se reflète sur le plan de la vitesse et, comme on le verra, il en sera de même en ce qui regarde la fréquence. La diariste s'attarde de façon assez constante³⁶⁵ à ce thème qui la préoccupe grandement. Toutefois, pendant la période étudiée, c'est-à-dire de 1904 à 1906, la vitesse de l'écriture n'est pas très élevée.

Son projet se dessine lentement au début de son Journal. La vitesse calculée pour l'année 1904 renvoie à la décision, chez Katherine, de commencer son Journal. Toutefois, celle-ci reviendra très peu sur cet aspect de l'écriture. Elle ne fait pas de son Journal un personnage comme c'est le cas chez Anne Frank. Si elle s'attarde à en parler lors de son inauguration, c'est tout simplement pour justifier son initiative, rien de plus, rien de moins :

365 J'emploie l'adverbe « assez », car je remarque qu'à huit occasions, ce qui se définit ici en terme d'années, la diariste fait peu ou pas du tout référence à l'écriture. Ce résultat sur le plan de la vitesse s'illustre par une vitesse zéro.

[...] je prends la résolution de commencer mon carnet. Cela ne sera rien de magnifique ni d'extraordinaire; simplement, tout ce que j'ai fait [...] ³⁶⁶.

C'est seulement vers la fin du mois de décembre 1906 qu'elle exprimera, non sans hésitations, son désir de se lancer dans la création littéraire : «Assez lu, se dit-elle, pour cet après-midi. A présent, je voudrais écrire. En serai-je capable, je me le demande. Essayons³⁶⁷».

5.2 De 1906 à 1909

5.2.1 L'ÉCRITURE ET LA FAMILLE

De 1906 à 1908 on observe une augmentation de la vitesse de l'écriture et une diminution de celle de la famille. Après avoir tracé un bilan de sa relation difficile avec ses parents, Katherine, toujours en situation de conflit avec ces derniers, se préoccupe davantage de la préparation de son entrée dans le monde des lettres.

De plus en plus persuadée de son talent d'écrivain, Katherine revient avec insistance sur l'avenir qu'elle se souhaite. D'ailleurs, elle commence l'année 1907 en exprimant son désir d'écrire : « Donc, le fait est là--il faut que j'écrive » ³⁶⁸. Notons que «le fait», ici, renvoie à un revirement de vocation : Katherine trouve que la sienne véritable n'est définitivement pas la musique, mais l'écriture.

366 *Ibid.*, p. 39.

367 *Ibid.*, p. 49.

368 *Ibid.*, p. 53.

Quand on considère le contexte de l'énonciation, sa préférence pour la création littéraire semble un choix par défaut. Cependant, comme nous le verrons sous peu, tel n'est pas le cas. L'année suivante en témoigne, mais d'abord, arrêtons-nous au contexte. C'est le départ, pour l'Angleterre, de son professeur de musique, M. Trowell. Elle se retrouve seule. «Ils (ses amis) ont quitté la N.-Z, tous, déplore la diariste, ma famille mon vrai père³⁶⁹.» Quoiqu'elle ne parle pas avec véhémence de sa famille (Les Mansfield), à cette occasion, elle réitère la nécessité d'affronter son père afin d'aller rejoindre ses amis en Angleterre :

[...] Mais je dois avoir du courage, lui faire face, vaillamment, tête haute, lutter pour la vie. Cette fois je me trouve absolument seule, et c'est terrible. Que faire?³⁷⁰

En 1908, la vitesse élevée du sujet de l'écriture signale la prédilection que la jeune diariste éprouve pour l'art d'écrire. Au début de l'année en cours, Katherine réitère sa volonté de se lancer corps et âme dans l'écriture :

«Allons, se dit-elle, je possède l'intelligence, l'imagination créatrice. Que faut-il d'autre?³⁷¹»

Les mois passent et Katherine, en tant que femme, se rend compte du chemin peu fréquenté qu'elle doit emprunter pour arriver à ses fins. Après une longue réflexion sur

369 Ibid., p. 67.

370 Ibid..

371 Ibid., p. 59.

la situation déplorable des femmes de son époque, la réussite dans les Arts s'impose plus que jamais aux yeux de la diariste comme l'ultime planche de salut, pour échapper au misérable destin qui l'attend. Mais l'envergure de sa tâche, peut-être, l'amène à douter d'elle-même. Le 31 décembre elle écrit dans son Journal : «Jamais, jamais je ne serai capable de réformer mon écriture ³⁷².»

Plusieurs mois après sa remise en question, en 1909, Katherine arrive avec un projet d'écriture bien précis qui lui redonne confiance. Pour la première fois, elle développe le contenu d'une histoire calquée sur sa vie :

J'aimerais bien, dit-elle, écrire l'histoire d'une vie dans le genre de *Child in the house* de Walter Pater. Ce serait une petite fille, à Wellington; l'étrangeté, le charme, la stérilité de cette ville: les effets du climat, le vent, la nuit, le printemps, la pluie, et puis la mer, la majesté des nuages [...] ³⁷³.

5.2.2 LE TEMPS

Ce qui frappe dans cette histoire broyée par Katherine, c'est sa référence au climat. La diariste est déjà bien consciente de sa sensibilité au temps. Et cette sensibilité semble s'accroître dans des périodes d'attentes et d'incertitudes. L'accélération de ce thème narratif en 1907 souligne cet aspect de sa personnalité.

372 *Ibid.*, p. 85.

373 *Ibid.*, p. 93-94.

Au début de l'année, soit en janvier, déçue par son milieu, par son père qui refuse de la laisser partir pour l'Angleterre, etc., Katherine décrit ses états d'âme à travers la pluie et les arbres détrempés qui les incarnent :

Oh! cette pluie monotone, navrante. Ce bruit morne, régulier, sans espoir [...]. J'ai tiré les rideaux de mes fenêtres pour ne plus voir le visage du monde en larmes, les arbres qui oscillent doucement de chagrin, [...] ³⁷⁴.

Bref, comme à l'occasion de sa soirée du Nouvel An en 1904, Katherine, en 1907, par un recours à la métaphore, développe son propos sur le temps. Mais ces deux instants s'opposent : dans l'un, la nuit étoilée et son air frais et vif traduisent une joie de vivre, dans l'autre, la pluie est à l'image de l'ennuie qui la ronge.

L'accélération du temps, en 1907, vient aussi des nombreuses références que Katherine y fait à l'occasion de son excursion au Tawharetoa. Quoique brèves par instants, ces références empruntées de subjectivité soulignent l'intérêt que la diariste attache aux variations climatiques. Autrement dit, ces données sont significatives, donc incluses dans le calcul de la vitesse : «Le soleil couchant illuminait un côté du ciel de sa clarté jaune pâle, vert de bronze, avec ces nuages invraisemblables, d'un mauve soutenu³⁷⁵. »

374 Ibid.

375 Ibid., p. 72.

5.2.3 LE TEMPS, L'ÉCRITURE ET LA MALADIE

En 1908 la vitesse du temps n'est pas élevée. Comme on le sait, la diariste, par ses ambitions littéraires, songe plutôt au futur qu'au présent³⁷⁶. Et pour la première fois, la diariste présente sa mort en faisant référence à la maladie. Avant de partir pour l'Angleterre, la diariste déplore le manque de soleil à travers l'une de ses fictions où le personnage central se veut une projection d'elle-même : «[...] son allure démodée, ses repas insuffisants, et puis jamais de soleil. C'est cela, la vie, pour Althéa³⁷⁷.»

Mais Katherine ne désespère pas totalement de sa situation. «[...] la lune brille encore, mentionne-t-elle, les étoiles sont toujours là³⁷⁸.» Toutefois, déjà une ombre plane à l'horizon : la maladie. Malgré sa brève apparition au milieu et à la fin d'une réflexion, le sujet de la maladie attire l'attention du lecteur par sa gravité : «C'est vraiment très curieux, se dit-elle, d'être persuadée comme je le suis que je mourrai d'une crise cardiaque [...]»³⁷⁹.

376 Notons qu'en 1909, cette tendance sera renversée. Comme on le verra sous peu, une grossesse imprévue ramène la diariste dans la réalité du moment. Ses projets d'écriture sont alors momentanément suspendus.

377 *Ibid.*, p. 90.

378 *Ibid.*, p.91.

379 *Ibid.*, p. 92.

5.2.4 LE TEMPS

Une fois rendue en Angleterre, Katherine perd vite ses illusions. Le malheur semble s'acharner sur cette dernière. Comme nous l'apprend son mari, dans un paragraphe inséré dans le Journal, sa femme, après un premier mari, un Anglais qu'elle a quitté le lendemain de son mariage, elle se retrouve enceinte. Pendant sa grossesse, sa mère l'envoie en Bavière. Elle fait une fausse couche.

De cette année difficile, on n'apprend pas grand chose. Comme c'est souvent le cas, Katherine est peu loquace sur les événements tragiques qui traversent son existence. Bref, à cette époque, de nouveau, elle se plaint du temps. Avant de partir pour la Bavière, Katherine est déjà déçue de l'Angleterre, son pays d'adoption. Son désarroi se reflète dans la description qu'elle fait du temps: «M'évader d'Angleterre-- c'est mon grand désir. Je déteste l'Angleterre. La nuit est très noire et grosse de pluie³⁸⁰.»

5.2.5 LA FAMILLE

Le mot d'ordre est lancé: « Quitter l'Angleterre ». Elle y songera souvent, mais les circonstances ne s'y prêteront jamais. A partir de l'instant où ce pays perd le charme du mystère, Katherine voit d'un tout autre oeil son existence en Nouvelle-Zélande. Là-bas, le ciel est clair et les gens sont authentiques. C'est l'idée qui ressort de son oeuvre. Par

380 Ibid., p. 99.

exemple, en 1909, déjà, en Bavière pendant sa grossesse, elle évoque avec tendresse et nostalgie le souvenir de sa grand-mère :

La seule chose exquise que je puisse imaginer, la voilà: c'est que Grand'mère me met au lit, m'apporte un bol de lait chaud et du pain, debout, les mains croisées [...] ³⁸¹.

5.3 De 1910 à 1913

5.3.1 L'ÉCRITURE ET SA RELATION AVEC JACK

De 1910 à 1913, Katherine se confie peu à son Journal. Seulement cinq pages pour couvrir quatre années d'existence. Parmi les thèmes étudiés, deux sont évoqués : l'écriture et sa relation avec Jack. Quoique l'année 1910 n'occupe qu'une page, la vitesse de l'écriture est très élevée puisque Katherine se consacre uniquement à ce sujet³⁸². Elle réitère son désir incontournable de devenir une écrivaine : «Malgré tout, affirme-t-elle, lançons-nous, même si cela ne doit donner rien de bien fameux³⁸³.» En 1912, la diariste fait référence pour la première fois à Jack et cela d'une manière implicite, puisqu'elle le décrit par le biais d'une fiction. On découvre la fascination qu'il exerce sur elle : «Mais qu'il était charmant à voir, avec son grand parapluie roulé--marchant comme un dieu!

381 Ibid., p. 100-101.

382 Remarquons'ons que l'écriture comme le temps sont deux sujets où la vitesse demeure à peu près constante indépendamment du nombre de pages consacrés à l'intérieur des deux principales périodes de son Journal, soit de 1904 à 1913 et de 1914 à 1922. Autrement dit, la diariste même à l'époque où elle écrit peu dans son Journal, l'écriture comme le temps font déjà partie de ses préoccupations.

383 Ibid., p. 107.

5.4. L'année 1914

5.4.1 JACK

Par contre, en 1914, la diariste commence à se confier davantage à son Journal. A l'exception de la maladie, les quatre autres sujets que j'étudie connaissent une accélération. Mais celle qui attire d'abord notre attention renvoie au sujet de sa relation avec Jack. Comme on le sait, en 1912, elle fait sa rencontre³⁸⁴. En 1914, il devient l'objet de multiples critiques. La fascination de la diariste pour Murry l'a trompée. Elle semble déjà regretter son union avec lui. L'accélération de la vitesse, ici, fournit un indice de sa déception amoureuse. Jack n'allège en rien le poids de sa solitude :

[...] Et puis il ne tient aucun compte des gens qui l'entourent; du moment qu'on n'est pas «pour lui» ou «contre lui», il ne se doute de rien, il ne soupçonne rien. Attitude très saine, mais que je comprends difficilement et enfin cela vous laisse bien seul³⁸⁵.

Pendant cette période, la majorité des propos sur Jack sont négatifs et détaillés. Son égoïsme, son orgueil et son avarice sont vivement dénoncés. Pour la première fois aussi, la diariste mesure la distance qui les sépare. Jack aime les sociétés mondaines, Katherine préfère la foule anonyme, Jack est assidu à son travail, Katherine manque de discipline, etc.

384 Toujours dans son Journal, sans le mentionner explicitement, Katherine décrit Jack par l'entremise d'une impression: « Mais qu'il était charmant à voir, avec son grand parapluie roulé--marchant comme un dieu!» Ibid., p. 115.

385 Op. cit., p.130-131.

Le quotidien de cette dernière avec son mari fait rarement surface. En d'autres termes, la diariste relate peu les petits faits de tous les jours vécus avec Jack. C'est comme si leur relation troublée ne laissait pas l'habitude s'installer entre eux ou bien rendait dérisoire le fait de noter l'anecdotique. D'ailleurs, la vitesse souvent élevée³⁸⁶ de ce thème narratif appuie mon propos.

5.4.1 LE TEMPS

Les références de Katherine au temps sont généralement de brefs constats dénudés de commentaires et dispersées ça et là dans l'oeuvre étudiée. Quand on se réfère au temps, cette dispersion en brefs énoncés est annoncée par la vitesse qui est de deux lignes par page, une vitesse que je considère moyenne. A l'occasion, la diariste développe ses impressions dans de grands moments d'exaltation. Par exemple, quand elle se met à rêver à sa rencontre avec son amant Francis, le temps froid de l'hiver et la terre couverte de neige n'affectent pas son humeur. Au contraire, la diariste se plaît à exploiter cette image en l'associant à sa bienheureuse attente :

[...]. Il a neigé, tout est blanc. Il fait très froid. [...]. J'aime fermer les yeux un moment et songer à la terre au-dehors, blanche sous la neige et le claire de lune qui se mêlent... [...]. Mon Dieu! Que c'est tranquille, que c'est patient, tout cela! S'il arrivait, je n'entendrais pas même le bruit de ses pas³⁸⁷.

386 A mon avis, une vitesse élevée veut dire, pour un sujet quelconque, une moyenne de trois lignes et plus par page.

387 *Ibid.*, p. 138.

5.4.2 LA FAMILLE

Lorsque Katherine évoque le souvenir de sa famille, ce souvenir est toujours imprégné de nostalgie. Mais la vitesse relativement peu élevée de ce sujet porte à croire que la diariste s'y intéresse peu. En réalité, Katherine semble s'être distanciée des siens pour diverses raisons. L'une de celles-ci vient du fait que la diariste a tourné la page sur un passé qu'elle ne peut faire revivre. Par exemple, en se rappelant l'anniversaire de sa mère, Katherine écrit : Jour de naissance de ma mère. [...]. J'aimerais tant la revoir, revoir le petit pli entre ses sourcils, entendre sa voix. Mais je ne crois pas que je la reverrai. [...] ³⁸⁸.

Mis à part cet extrait, les énoncés sur la famille sont généralement plus brefs. Le Journal de Katherine se situe dans le présent ou l'avenir. Son passé familial surgit à l'improviste, sous le coup d'une émotion passagère ou d'un événement particulier. Par exemple, au mois de mars, la diariste inscrit dans son Journal le fait qu'elle a rêvé à la Nouvelle-Zélande sans toutefois raconter ce rêve. Pour l'instant, la vitesse peu élevée, mais présente au tableau de la page... illustre la misère morale de la diariste qui, faute de pouvoir s'enraciner dans le présent, se tourne malgré elle vers un passé qu'elle regrette.

388 Ibid., p. 127.

5.5 De 1915 à 1918

5.5.1 L'ÉCRITURE, LA FAMILLE ET JACK

Comme par les années précédentes, la vitesse de l'écriture varie beaucoup. Ce qui retient mon attention, ce sont les extrêmes, soit la vitesse zéro ou la vitesse la plus élevée qui est d'une moyenne de six lignes par page. Quand cette moyenne diminue (sans toutefois atteindre le niveau zéro), c'est que, généralement, Katherine se trouve dans de bonnes conditions pour écrire et par le fait même est moins portée à réfléchir sur l'écriture en tant que sujet, à savoir sur sa soif d'écrire ou sur ses idéaux artistiques. Voici, en gros, ce qui justifie mon attention pour les vitesses extrêmes, du moins sur le plan de l'écriture pendant la période étudiée.

L'année 1916 marque un tournant. Pour la diariste, l'écriture s'investit d'un nouveau sens. Le contenu et la forme de ses oeuvres à venir seront transformés en fonction de son passé familial qu'elle tente de faire revivre après la mort de son frère survenue, comme on le sait, en octobre 1915: «Oui, déclare-t-elle, je veux parler de lui (des réminiscences de son pays), jusqu'à l'épuisement absolu de mes réserves³⁸⁹.»

Notons que pour la première fois l'accélération élevée de la vitesse de l'écriture ne renvoie plus à une répétition du désir d'écrire, mais à une prise en charge d'un projet bien précis que la diariste veut mener à terme. Par voie de conséquence, elle se penche

389 Ibid., p. 184.

beaucoup moins sur sa relation amoureuse avec Jack, d'où la baisse de vitesse en regard de ce dernier.

La baisse de vitesse de l'écriture en 1915 s'explique de la même façon, tout en faisant un peu figure à part. Certes, comme on est en mesure de le constater, Katherine, pendant l'année en question, s'intéresse davantage à noter son quotidien avec Jack, et après la mort de son frère, à évoquer ses souvenirs d'enfance qu'à s'attarder sur le sujet de l'écriture.

Mais cette baisse de vitesse de l'écriture est aussi attribuable au fait que la diariste ne traite plus son désir d'écrire. En fait, c'est avec une certaine inquiétude qu'au début de l'année 1916, elle s'interroge sur cette passion qui paraît lui échapper :

Je me demande : suis-je moins qu'autrefois un écrivain ? Le besoin d'écrire est-il moins urgent ? Me semble-t-il aussi naturel de chercher cette forme d'expression ? La parole a-t-elle suffi à la créer ? Est-ce que je demande autre chose que de raconter, de me souvenir, de m'affirmer moi-même ? ³⁹⁰.

D'ailleurs, avant la rencontre de son frère et même après un certain temps après sa mort, avant de réaliser à quel point les réminiscences de son passé pouvaient nourrir ses oeuvres à venir, il semble qu'elle était à bout d'inspiration. Avec les ans, le monde qui l'entoure lui apparaît inaccessible, faute de pouvoir s'y identifier : « [...] ...pourquoi

390 Ibid., p. 183

donc, se dit-elle, raconterais-je, moi, leur histoire? Ils ne me sont rien. Tous les faux liens qui m'attachaient à eux sont complètement tranchés ³⁹¹.»

5.5.2 JACK ET LA MALADIE

Après un silence quasi total de deux ans sur sa relation avec Jack, en 1918, Katherine ne ménage pas ses griefs envers ce dernier, d'où l'accélération de la vitesse. Principalement, ses reproches renvoient tantôt à «l'homme ordinaire qui règne en lui³⁹²», tantôt à son attitude face à la maladie qui l'accable. Commençons par interpréter cette deuxième catégorie où se concentre un grand nombre de reproches.

Malade, atteinte d'une pleurésie qui se transforme rapidement en tuberculose, Katherine, vers la fin de 1917, se rend dans le Midi de la France sous la recommandation de son médecin. Au mois de mai 1918, elle s'installe à Looe en Cournailles, pendant que Jack cherche un endroit convenable à Hampstead où ils pourraient s'installer. En lisant les lettres que lui envoie son mari, la diariste s'aperçoit très tôt de son manque de compassion. Son égoïsme refait surface. C'est ce qui ressort de l'espèce de bilan désolant qu'elle trace de son compagnon de route.

Ce bilan qu'elle adresse à Jack, elle l'intitule, Une idée.... Elle commence son réquisitoire de la façon qui suit : «N'êtes-vous vraiment heureux que lorsque je ne suis

391 *Ibid.*, p. 184.

392 *Ibid.*, p. 257.

pas là ?³⁹³» En poursuivant sa série de griefs, elle fait ressortir, avec une pointe d'ironie, l'égoïsme et la lâcheté de son mari lorsqu'elle déclare : «N'est-il pas vrai que maintenant, tout malheureux que vous êtes, votre temps vous appartient ?³⁹⁴» Et un peu plus loin, toujours sous la forme interrogative, elle écrit : «Vous rappelez-vous comme vous avez porté votre mouchoir à vos lèvres, en vous détournant de moi ?³⁹⁵» Toujours en Cournaillles, Katherine réagit de nouveau à une lettre de son mari. Après avoir résumé son contenu, elle décrit sa réaction :

Lettre de John parlant de toutes ses difficultés insurmontables, de toutes ces choses impossibles qu'il est obligé de faire [...]. Cela m'a laissée froide. [...] je l'ai lue comme si rien ne me rattachait plus à lui³⁹⁶.

Mis en contexte, on comprend le mouvement de recul de la diariste qui, une fois de plus, mais dans une période particulièrement pénible pour elle, ne peut que constater l'égoïsme de son mari.

A une autre occasion, soit en octobre, Katherine, installée à Redcliffe Road avec Jack, revient à la charge contre lui. Leur vie commune vécue au jour le jour finit par mettre en lumière un autre aspect de son mari qu'elle soupçonnait sans doute, mais qui, dans un

393 Ibid., p. 240.

394 Ibid.

395 Ibid.

396 Ibid., p.245-246

moment d'exaspération peut-être, ne peut passer sous silence : Jack est qualifié «d'homme ordinaire», ce qui, pour une femme comme Katherine qui essaie de s'émanciper du rôle traditionnel dévolu aux femmes de son époque, pose un sérieux problème. Choquée par le comportement de son compagnon, la diariste émet un jugement sévère à son égard et arrive à croire qu'elle devrait céder sa place : «Tout cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il aurait été tellement heureux avec une vraie femme³⁹⁷.»

5.5.3 LA MALADIE

Toutefois, en 1918, les difficultés vécues par la diariste ne sont pas toutes attribuables à Jack. La maladie, indépendamment des réactions choquantes de son mari, est en elle-même un fléau qui progresse et contre lequel Katherine doit se battre sans relâche. Mais curieusement, dans son Journal, elle parle peu de sa maladie. Finalement, elle y fait allusion dans les débuts, c'est-à-dire au moment où elle se rend compte de la gravité de son état et vers la fin de son existence, pendant la période où elle entreprend une démarche spirituelle afin de retrouver la sérénité et éventuellement une vie normale.

En 1918, l'accélération de la maladie illustre les premières préoccupations de la diariste qui, malgré son refus de reconnaître sa tuberculose, ne peut l'ignorer.

Pendant cette année, sa maladie se manifeste dans toute sa cruauté : la douleur physique est intense et persistante. Katherine a peu de répit pour travailler à ses oeuvres. Dans son Journal, Katherine dénonce ce fait et s'applique à décrire, dans les détails, ses

397 Ibid., p. 257.

souffrances physiques et le désespoir qui en découle. Par exemple, au mois de février elle exprime sa grande fatigue et la douleur insupportable qui la tenaille :

Il m'arrive ceci que je rentre absolument épuisée, [...]. Je peux à peine marcher, je ne peux pas penser, [...]. A part lui et un sentiment de désespoir devant le gaspillage de mon temps, je ne suis qu'un vide. La douleur persiste dans mon épaule gauche... [...] elle finit par devenir intolérable [...] ³⁹⁸.

Toujours en février (notons que c'est pendant ce mois que la diariste s'étend le plus sur sa maladie), Katherine décrit sa maladie dans des moments de crises, ce qui fait ressortir le côté menaçant de son mal qui, par son intensité, devient non seulement une lutte vécue au quotidien, mais à chaque instant. C'est ainsi que le 19 février, la diariste s'attarde à décrire une quinte où elle crache du sang. En juin, elle note un moment critique où sa souffrance devient intolérable :

Aujourd'hui, à quatre heures et demie, cette souffrance est venue à bout de moi [...]. et le mal me torturait comme une malédiction et je pouvais à peine respirer. [...] ³⁹⁹.

398 *Ibid.*, p. 232-233.

399 *Ibid.*, p. 244.

5.5.4 LE TEMPS ET LA FAMILLE

Une fois installée à Londres, Katherine doit s'adapter à un nouveau climat. Sa sensibilité au temps est amplement illustrée dès le mois de janvier 1915. Sous la forme de brefs constats, la diariste note régulièrement le temps qu'il fait, d'où l'accélération de la vitesse. Il est souvent question de la pluie, du froid qui sévit, de la neige qui tombe sous un ciel couvert, etc.

Bref, le temps à Londres est souvent maussade. Mais en 1915, la diariste mêle rarement ses états d'âme au temps qu'il fait. Quand cela se produit, le lecteur constate à quel point la neige, la pluie ou le froid influencent son humeur et parfois son travail. Les énoncés qui suivent illustrent ce que j'avance : Le 3 février, elle note dans son Journal: «Il fait froid, il vente. Impossible de rien faire⁴⁰⁰. Deux jours plus tard, elle écrit : «Aujourd'hui le soleil s'est mis à briller, et je vais mieux; il ne me reste de cette grippe qu'une toux⁴⁰¹.»

En 1916, la diariste s'attarde moins que l'année précédente à décrire son quotidien. Par conséquent, les données climatiques se font plus rares, ce qui entraîne la baisse de vitesse reliée à ce thème. En fait, le temps est intimement lié au souvenir de son frère. La mer, le vent, le brouillard et le soleil les rapprochent. Mis en scène, ces éléments font

400 Ibid., p. 155.

401 Ibid.

naître en eux les mêmes émotions. L'esprit rempli de projets, dans une sorte d'empressement, Katherine affirme :

Je parlerai des pâquerettes. Des ténèbres. Du vent--et du soleil et des brouillards. Des ombres. Ah! de tout ce que tu aimais, que j'aime aussi et que je sens. Ce soir, tout cela m'apparaît clairement⁴⁰².

En 1917, la diariste formule sur papier quelques idées de nouvelles qui lui traversent l'esprit. Pour l'instant, ses projets d'écriture de l'an passé semblent suspendus. Le temps, ici, n'occupe pas sa pensée. La vitesse est donc zéro. A une seule occasion elle y fait référence. Sensible à la lumière qui toujours la réjouit, elle écrit : «Quand nous sommes sortis, j'ai revu le ciel après tout ce jour aveugle--petits nuages et gros nuages⁴⁰³» Par contre, en 1918, la diariste, d'abord à Bandol, en France, et ensuite à Looe en Cornouailles, reprend l'habitude de noter plus régulièrement le temps qu'il fait, d'où l'accélération de ce thème. Mais contrairement à l'année 1915, Katherine rattache parfois à la notion du temps, des vocables évocateurs de son état d'esprit ou de l'impression que produit, chez elle, certaines scènes remplies d'ambiance. La vision de ce qui l'entoure devient alors charger de subjectivité, une subjectivité qui encourage Katherine à décrire davantage ce qu'elle voit. Par exemple, le 25 avril elle livre ses impressions sur les effets de la lumière :

402 Ibid., p. 188.

403 Ibid., p. 224.

Le soleil entrait tout droit par deux fenêtres, partageant l'atelier en quatre--deux zones de clarté, deux zones d'ombre; mais tout ce que touchait la lumière semblait y flotter, y baigner, y scintiller comme si ces choses appartenaient non pas à la terre, mais à l'eau; elles paraissaient même, étrangement, se mouvoir⁴⁰⁴.

A d'autres occasions, la diariste, par le choix de ses mots, rend plus accessibles au lecteur ses états d'esprit. Par exemple, dans l'énoncé qui va suivre, on devine son mal de vivre qui, à cause de ses nombreux déménagements, n'arrive pas à se sentir chez elle :

Journée froide -- le coucou qui chante, la mer pareil à un métal liquide. On sent que tout est détaché--déraciner--s'envole dans l'air bouleversé ou va prendre son vol⁴⁰⁵.

5.6. DE 1919 à 1922

5.6.1 L'ÉCRITURE ET LA FAMILLE

Entre 1919 et 1920, la vitesse de l'écriture est de zéro. Katherine désire toujours parfaire son art, mais elle avance avec prudence et limite ses ambitions, car elle met en doute l'envergure de son talent :

Je voudrais gagner ma vie, mais pas en écrivant, non. Je sens que mon talent d'écrivain n'est pas très grand... Il faudra que je le dirige bien... Oui, voilà ce qui me plairait. Pas de pays nouveaux, pas de choses nouvelle. Je n'ai aucune envie de tout ça⁴⁰⁶.

Cependant, il y a toujours un projet qui lui tient à coeur, celui de faire revivre son enfance. Bref, en 1919, la famille et l'écriture se trouvent, encore une fois, étroitement

404 Ibid., p. 237.

405 Ibid., p. 242.

406 Ibid., p. 273.

liées. Dans les années à venir, elle fera rarement référence à son passé en Nouvelle-Zélande, d'où la vitesse nulle de la famille jusqu'à la fin de son Journal. A cause de la maladie, elle vivra davantage dans le présent immédiat :

Je songe à notre maison, à notre jardin, à nous les enfants... à la pelouse, à la grille, à maman qui rentre: «Enfants! enfants !» Je ne demande vraiment que le temps d'écrire tout cela--le temps d'écrire mes livres. Après, il me sera égal de mourir. Je ne vis que pour écrire⁴⁰⁷.

Mis à part ce projet, ses nombreux désaccords avec Jack et les progrès de sa maladie freinent aussi son élan créateur, ce qui une fois de plus explique, partiellement⁴⁰⁸ la vitesse zéro de l'écriture de 1919 à 1920.

Par contre, les années 1921 et 1922 illustrent les préoccupations grandissantes de Katherine envers l'écriture. Toujours aussi malade, elle s'inquiète de plus en plus de son inaction qu'elle met surtout sur le compte de la paresse, comme si son état de santé était étranger à ce phénomène. C'est une manière de refuser d'en reconnaître la gravité. «Mon plus profond désir, affirme-t-elle en 1921, c'est d'avoir fait une oeuvre⁴⁰⁹.» Mais sa tendance à l'inertie et son esprit critique l'empêchent généralement de savourer pleinement ce qu'elle réalise. Ses nombreuses références concernant ces deux aspects

407 Ibid., p. 268. Comme on le verra, dans les années à venir, avec l'imminence de la mort, Katherine mettra de côté sa passion de l'écriture pour se battre de front contre la maladie.

408 Les nombreuses esquisses de fictions qui figurent pendant cette période expliquent aussi la vitesse nulle de l'écriture. Au lieu de parler de son art, Katherine passe aux actes.

409 Ibid., p. 418.

reliés à son métier d'écrivain expliquent la vitesse de l'écriture pendant les années 1921 et 1922.

Par exemple, l'emploi des verbes «falloir» et «devoir» traduisent l'urgence chez Katherine de secouer sa paresse : « Et mon écriture aussi à partir de cet instant , elle doit changer. Après dîner, il faut que je mette en train mon Journal et que je le tiens jour après jour. [...]»⁴¹⁰. Elle ne tiendra pas son Journal régulièrement. Mais elle dirigera ses reproches envers les oeuvres qu'elle ne réalise pas, faute d'y fournir l'effort nécessaire. Le 13 juillet, elle écrit :

Enfin, je dois avouer que j'ai passé la journée dans l'oisiveté. Dieu sait pourquoi. Il fallait tout écrire, mais voilà, je n'ai rien fait. Je croyais pouvoir m'y mettre, mais, après le thé, je me suis sentie fatiguée et je me suis reposée au lieu de travailler. Est-il bien, est-il mal de ma part de me conduire ainsi? J'ai le sentiment que je suis coupable, mais en même temps, je sais bien que me reposer est ce que je puis faire de mieux. [...] Surtout, je suis toujours incapable d'application. Et c'est mal. Il y a tant à faire et je fais si peu de chose⁴¹¹.

Néanmoins, Katherine, malgré sa paresse qu'elle dénonce, rédige plusieurs nouvelles. En 1921 et 1922, elle inscrit, comme pour se convaincre d'un travail accompli, les titres de ses propres textes, malgré le fait, encore une fois, de l'insatisfaction que souvent elle témoigne à l'égard de ses oeuvres. Par exemple, au mois de juillet, elle écrit :

410 Ibid., p. 380.

411 Ibid.,p. 398.

J'ai achevé hier M. et Mme Colombe. Je n'en suis pas absolument satisfaite. Le récit est un peu arrangé. Il n'est pas inévitable. Je veux faire sentir que ces deux enfants [...] ⁴¹².

Enfin, les exigences élevées de Katherine envers sa création littéraire sont à la source des nombreux reproches qu'elle s'adresse. Pourtant, au cours des années 1921 et 1922, on se rend compte que son souci de perfection n'est pas un entêtement aveugle. Katherine sait ce qu'elle veut et a maintenant confiance de pouvoir parvenir à ses fins. Pour elle, la perfection n'est pas le synonyme d'un idéal inaccessible. En fait, elle sait reconnaître la beauté là où elle se trouve. Par exemple, une des oeuvres de Tchekhov se révèle à ses yeux comme un modèle à suivre. Après avoir cité un extrait d'une de ses nouvelles, elle s'exclame de la façon suivante : «Je donnerais toutes les nouvelles de la littérature française pour celle-ci. C'est l'un des chefs-d'oeuvre du monde ⁴¹³.»

5.6.2 JACK ET LA MALADIE

En 1919, la vitesse demeure constante par rapport à l'année précédente. La diariste continue sa série de reproches envers Jack. Encore une fois, elle souligne son égoïsme, son indifférence et son attitude négative face à la maladie qui l'afflige. Près d'elle ou au loin, il mène sa vie en solitaire. Dans un cas, il l'informe peu de ses allées et venues, dans l'autre, il lui écrit pour lui communiquer son découragement.

412 *Ibid.*, p. 400.

413 *Ibid.*, p. 408.

Comme en 1918, elle réagit fortement aux lettres de Jack: leur contenu la blesse. En décembre 1919, en réaction contre son courrier en général, elle explique en détail les raisons de sa colère : «Pour moi, conclut-elle, elles (les lettres de Jack) marquent un changement définitif⁴¹⁴.»

Son triste bilan, dans lequel elle fait intervenir la maladie comme un facteur révélateur du désengagement de Jack à son égard, est suivi d'un autre bilan à l'allure tragique. Exaspérée, la diariste retrace, par une véritable mise en scène, la fausseté de sa relation matrimoniale. Dans un moment critique où la tension était à son plus fort, tout a éclaté.

C'est ce que nous raconte l'extrait qui suit :

Cette curieuse simplicité--cet amour simple et profond n'existe pas. Il n'a duré qu'autant que nous ne l'avons pas mis à l'épreuve. Dès que je me suis mise à crier . Jack-- parce que cela le blesse de m'entendre--j'ai mis fin au jeu, tout s'est mis à mal marcher... Comme c'est clair! Aussitôt moi, comme une figure de tragédie, je lui faisais baisser les yeux [...] et la vérité était démasquée. [...] ⁴¹⁵.

Quoique avertie, Katherine continue en 1920 de subir les contrecoups de sa relation avec Jack. Les lettres de ce dernier ébranlent toujours sa sensibilité. C'est avec une certaine impatience et anxiété qu'elle attend son courrier qui parfois, à cause d'une grève postale, tarde à venir. Mais par rapport à ce courrier qui vient ou ne vient pas, Katherine est peu loquace. Souvent, elle se contente d'en faire le constat. D'où la baisse de la vitesse qui en 1920 est peu élevée.

414 *Ibid.*, p. 302.

415 *Ibid.*, p. 305.

Le silence relatif de la diariste peut s'interpréter comme un effort pour se dissimuler à elle-même le fiasco de son union avec Jack. Le commentaire de Katherine à propos d'une de ses lettres reçue le 9 février va dans le sens de cette interprétation :

Affreux. Une lettre de Jack. C'en est trop. J'ai pleuré toute la matinée. Dans l'après-midi au soleil--Hélas! hélas!-- Le soleil est aussi chaud qu'en été. Tout est donc fini. Mon rêve était vrai ⁴¹⁶.

Une fois de retour auprès de sa femme, Jack, d'une part, montre son incapacité d'affronter la maladie de celle-ci et d'autre part, témoigne de son peu d'attachement envers elle quand il l'informe de son désir d'aller vivre avec une autre. Cette absence de toute compassion de la part de Jack, illustrée par ces deux événements, figure comme un moment clé dans le Journal de Katherine. Ce sont les deux seuls événements sur lesquelles la diariste s'étend. En fait, sans leur développement, la vitesse se rapportant à sa relation avec Jack, pour l'année 1920, serait nulle. Bref, la diariste ne peut s'empêcher de réagir à des comportements aussi vexants. A nouveau, quatre mois après ces événements, elle conclut que sa relation avec Jack est terminée : «J'ai fait de lui, affirme-t-elle, pourrait-on dire, mon "histoire brève"⁴¹⁷.»

Mais en 1921, ce dernier propos est contredit par les faits. Tout en continuant de critiquer Jack, à cause des lettres insipides qu'il lui envoie et de l'indifférence qu'il lui manifeste lorsqu'il est à ses côtés, Katherine continue néanmoins de s'y accrocher.

416 Ibid., p. 327.

417 Ibid., p. 368.

En fait, la vitesse constante (toujours par rapport à l'année précédente) est attribuable à une même situation qui se reproduit. Encore incapable de rompre définitivement avec son conjoint, Katherine ne peut que revenir sans cesse, et comme à son insu, sur les comportements reprochables de ce dernier, des comportements qui à son égard demeurent eux aussi inchangés. J'emploie l'expression «comme à son insu», car la diariste ne semble pas réaliser d'une année à l'autre qu'elle enfreint son désir de rupture, qui lui apparaît toujours comme l'ultime solution.

Toutefois, en 1921, la diariste, par le biais de quelques brefs énoncés insérés à l'intérieur de ses redites, fait ressortir par leur concision et surtout par l'élan de spontanéité qui les anime, la raison d'être de son attitude déconcertante. Au mois de juin, après avoir dénoncé le peu de cas que son mari fait de sa présence, elle déclare :

Mais voilà, en dehors de lui, je n'ai personne. Cela peut paraître étrange. Mais je peux le dire aussi sincèrement qu'une jeune fille amoureuse : «Pour moi, il est tout»⁴¹⁸.

Ces propos sont contradictoires. D'un côté Jack se présente comme un simple pis-aller à la solitude vécue par Katherine, de l'autre il devient presque un objet de culte. Mais, dans un cas comme dans l'autre, ces énoncés expliquent la raison de sa dépendance, malgré les accusations qu'elle porte contre lui.

418 Ibid., p. 394

En 1922, Katherine passe une bonne partie de son temps auprès de Jack. Souvent elle décrit brièvement leurs activités communes, car généralement la diariste ne s'étend guère sur les moments de bonheur vécus dans l'immédiat⁴¹⁹. Par exemple, le 30 janvier, Katherine, vivant un moment privilégié avec Jack, se contente de

dire :

Lundi a été le premier jour vraiment parfait de l'hiver. On aurait dit que notre bonheur, à J. et à moi, avait atteint son zénith ce jour-là. Nous ne pouvions pas être plus heureux : voilà quel était notre sentiment⁴²⁰.

En somme, l'année 1922 s'annonce comme une période de bonne entente et d'un silence relatif. Mais il n'en est rien. Déjà, au mois de février, l'idylle prend fin. La diariste revient à la charge contre Jack. Et ses reproches sont souvent insérés dans de longs débats intérieurs où la diariste remet encore en question la raison d'être de sa relation avec ce dernier. Cet aspect de son Journal contribue à l'accentuation de la vitesse pendant l'année en cours.

Ses remises en question s'expriment d'abord par l'abandon de projets avec Jack et ensuite par l'intention pure et simple de se séparer de lui. C'est ainsi qu'après avoir pris connaissance d'une lettre de Jack, Katherine décide de mettre fin à l'éventualité de louer

419 Ses instants de bonheur sont plutôt évoqués au passé, c'est-à-dire au moment où la diariste éprouve de la nostalgie envers ce qu'elle n'a plus et qu'elle désire encore.

420 Ibid., p.450.

avec lui une maison : «Moi aussi, affirme-t-elle, je veux être libre⁴²¹.» Au cours de sa réflexion, elle décide aussi de mettre un terme à leur projet de mariage⁴²².

Après une période de paix relative pendant laquelle Jack s'occupe de Katherine dont la santé se détériore, celle-ci, sous la forme de bilan, analyse à nouveau ses rapports avec Jack. Encore une fois, la séparation s'impose comme solution. Mais, cette fois-ci, Katherine s'accuse d'être responsable sa situation actuelle : «Tu te cramponnes à lui, se dit-elle, croyant lui faire plaisir, jusqu'à ce qu'il soit impatient de te voir partir⁴²³.» Un peu plus loin, dans la même foulée, elle écrit :

Tu es la femme la plus stupide que j'aie jamais rencontrée. Tu ne veux jamais voir que tout cela dépend de toi. Si tu ne prends pas l'initiative, rien ne se fera ⁴²⁴.

L'urgence, chez Katherine, de rompre avec Jack, est accentuée par la conviction que la maladie entrave sérieusement leur union :

Vivre ensemble, tant que je suis malade, affirme-t-elle, n'est qu'une torture avec des moments de bonheur. Mais ce n'est pas vivre ⁴²⁵.

421 Ibid., p. 454.

422 Par ce projet, il devient évident que la diariste avait mis de côté toutes les rancœurs du passé au profit d'un bonheur hypothétique que lui avait fait miroiter sa récente période d'accalmie avec Jack.

423 Ibid., p. 486.

424 Ibid.

425 Ibid., p.502. Notons que contrairement à l'année 1918, l'accélération de la vitesse de la maladie, en 1922, n'est pas étroitement liée à celle de son rapport avec Jack.

Se sentant presque condamnée par la maladie, la diariste met à jour l'illusion malheureusement entretenue chez Jack de la revoir éventuellement guérie de sa tuberculose : «Il ne connaît, déclare-t-elle à regret, que la Wig-qui-ira-mieux-un-jour⁴²⁶.»

Si elle souligne cette illusion, c'est qu'elle se sent responsable de l'avoir entretenue :

J'ai essayé à travers ma maladie, affirme-t-elle, [...] de lui éviter de faire face réellement à ce qui ce passait. J'aurais dû au contraire essayer d'obtenir qu'il fasse face. Mais je ne pouvais pas⁴²⁷.

Finalement, dans le cours de sa dernière longue réflexion sur sa relation matrimoniale, Katherine consacre sa rupture définitive en s'expliquant, à elle-même, les raisons de son départ pour le Prieuré de Fontainebleau. En quête de spiritualité, Katherine veut suivre les traces de son nouveau maître à penser, Gurdjieff. C'est l'ultime façon, pense-t-elle, de pouvoir retrouver la santé et d'atteindre un idéal de vie où cette fois-ci Jack est absent. Bref, dans son ultime retranchement, Katherine redevient cohérente avec elle-même lorsqu'elle donne sa définition de la santé :

Par la santé, je veux dire la capacité de mener une vie pleine, adulte, vivante, agissante, au contact étroit de ce que j'aime--la terre et ses merveilles--la mer--le soleil. De tout ce que nous voulons dire quand nous parlons du monde extérieur. Je veux y pénétrer, en être une part, y vivre, apprendre ce qu'il enseigne, perdre tout ce qui est en moi, est superficiel et acquis, devenir un être humain conscient et sincère⁴²⁸.

426 Ibid., p. 502.

427 Ibid.

428 Ibid., p. 503.

5.6.3 LA MALADIE

En 1919, la diariste met un terme provisoire à ses préoccupations face à la maladie. C'est ce qui explique la baisse de vitesse de ce sujet. Le 3 mai, elle émet le voeu suivant : «Je ne demande vraiment que le temps d'écrire. Après il me sera égal de mourir⁴²⁹.» Le sentiment d'une mort prochaine⁴³⁰, associé à la nostalgie de son milieu familial, rappellent donc à Katherine sa raison d'exister : faire une oeuvre qui compte, ce qui suppose dans le contexte actuel, faire revivre son passé en Nouvelle-Zélande selon le désir de son frère. La création littéraire est de nouveau ressentie comme un mandat.

La maladie, aussi horrible soit-elle, se transforme en un phénomène relatif. Tandis qu'au mois de mai, Katherine continuait de décrire ses instants de crise, instants pendant lesquels on devine sa révolte, au mois de juin, elle accepte ou du moins reconnaît sa maladie : «Je suis tuberculeuse, dit-elle, le 21 juin. Mon mauvais poumon contient encore beaucoup d'eau et me fait mal⁴³¹.»

A la suite de ce constat, elle limite, une fois de plus ses ambitions et ne fera pas allusion à sa santé jusqu'avant décembre. Ce silence relatif à sa maladie est responsable

429 Ibid., p.268.

430 Au mois de décembre 1919, la diariste témoigne dans son Journal de sa peur de la mort: « Depuis deux ans, sans cesse, j'ai été obsédée par la peur de mourir. [...] Il y a dix jours, elle s'en est allée, je ne m'en tourmente plus ». p. 303.

431 Ibid., p. 286.

de la baisse de la vitesse. En 1919, Katherine semble résigner à son sort malgré son angoisse de la mort⁴³².

L'année suivante, on constate une légère augmentation de la vitesse. Tout en continuant à décrire brièvement les symptômes de sa maladie : fatigue, douleurs, désespoir, la diariste, comme en 1919, relativise sa gravité en apprivoisant, cette fois-ci, la souffrance. Sa longue réflexion sur ce thème explique l'augmentation de la vitesse rattachée à la maladie. Dans l'extrait qui suit, j'ai sélectionné le passage où la diariste explique ce que l'acceptation de la souffrance implique :

Tout ce que, de l'existence, nous acceptons véritablement subit une transformation. Ainsi la souffrance doit devenir l'Amour. Là est le mystère. Là est ce que je dois faire. Je dois passer de l'amour personnel à un plus grand amour. Je dois donner au tout de la vie ce que j'ai donné à un seul⁴³³.

Mais en 1921, Katherine, malgré sa volonté de surmonter sa souffrance, revient sur les conséquences de sa tuberculose et sur d'autres complications de son état de santé. L'angoisse qu'elle éprouve vient à bout de ses meilleures résolutions. Par exemple, déjà au mois de janvier, en lisant les lettres de Keats adressées à Fanny Browne, elle affirme :

Ces lettres écrites pendant sa maladie sont affreusement douloureuses pour moi. Que lui aussi ait connu cette angoisse que j'éprouve, c'est effrayant⁴³⁴.

432 Mais à la fin de l'année 1919, Katherine affirme que cette angoisse a disparu : «Depuis deux ans, sans cesse, j'ai été obsédée par la peur de mourir. Cette peur a grandi, a grandi, est devenue gigantesque. [...] Il y a dix jours, elle s'en est allée, je ne m'en tourmente plus. La mort me laisse complètement indifférente.» Journal, p. 303.

433 Ibid., p.362.

434 Ibid., p. 377.

Le mauvais fonctionnement de son coeur s'avère aussi une préoccupation presque obsédante chez Katherine. Installée dans les hautes altitudes du Montana pour améliorer l'état de ses poumons, la diariste se plaint de son «traître coeur⁴³⁵».

Mais il y a presque deux jours que je suis dans cette petite maison et, pas une seule fois, il ne s'est calmé. Quelle terreur que de vivre ainsi! Mais à quoi bon dire quoi que ce soit? [...] ⁴³⁶.

Dans le même mois, une glande enflammée vient s'ajouter aux maux de Katherine. Celle-ci en fait état dans son Journal, mais de façon toujours modérée. La vitesse demeure donc constante par rapport à l'année précédente. Comme en 1920, la diariste, tout en confiant à son Journal sa santé précaire qui limite son activité littéraire, ne se laisse pas dévorer par l'angoisse qu'elle génère, d'où sa relative retenue en ce qui regarde sa condition physique.

L'accélération du thème de la maladie, en 1922, reflète un tournant décisif et irrémédiable entrepris par Katherine. Après avoir noté brièvement ses malaises au coeur et aux poumons qui la conduisent au désespoir, la diariste reprend éventuellement courage en s'imposant un nouveau mode de vie, après avoir réfléchi sur l'origine, cette fois-ci, de la souffrance.

Déjà le 20 janvier, elle commence à s'interroger sur la véritable cause de son état de santé :

435 Ibid., p. 397.

436 Ibid.

Cependant, j'ai le soupçon--quelquefois la certitude--que la cause véritable de ma maladie n'est nullement mes poumons, mais quelque chose d'autre. [...] ⁴³⁷.

Quelques jours plus tard, après avoir mûri sa réflexion, Katherine croit avoir trouvé non seulement la cause de sa maladie, mais aussi sa cure :

Je suis sûre que la méditation est le remède à la maladie de mon esprit, c'est-à-dire à son manque de maîtrise de soi. J'ai un esprit d'une sensibilité effroyable, qui accueille toutes les impressions. Voilà la raison pour laquelle je suis complètement entraînée et vaincue ⁴³⁸.

Alors, en plus de sa tuberculose, la diariste identifie une autre maladie, peut-être encore plus sérieuse que la tuberculose : celle de son esprit.

En proie au désespoir à cause de sa sensibilité qu'elle dénonce, Katherine n'arrive plus à juger avec objectivité de son état de santé. Elle se lance dans toutes sortes de spéculations et met en marche un projet qui depuis des années déjà sommeillait en elle. Sceptique face à une amélioration possible de son état par le seul recours à la médecine ⁴³⁹, la diariste entreprend, comme on le sait, une démarche spirituelle d'après les préceptes de Gurdjieff.

Son Journal, en 1922, marque les étapes de sa réflexion qui justifie son projet et lui donne le courage nécessaire à son exécution. Dans le cours de sa réflexion, elle prend en

437 Ibid., p. 445.

438 Ibid., p. 448.

439 Par exemple, le diagnostic encourageant de son médecin à propos de ses poumons, au début de l'année, est tourné en dérision par Katherine: « Il était si optimiste aujourd'hui que la tuberculose ne semblait plus être un fléau. On aurait cru qu'on guérissait dans la majorité des cas. N'est-ce pas fantastique, cela ? Ibid., p.449.

considération sa relation avec Jack, de sorte que son état de santé et son attachement envers l'homme qu'elle continue d'aimer jouent un rôle dans sa décision de partir pour Fontainebleau. Après avoir donné sa définition de la santé, une définition à laquelle j'ai déjà fait référence, Katherine s'adresse en dernier lieu à Jack en lui souhaitant d'être heureux comme elle, à l'idée de pouvoir guérir à la fois son corps et son âme. Elle écrit, entre autres, à ce dernier : Gurdjieff est venu me voir aujourd'hui et il m'a parlé de la vie là-bas. Cela m'a l'air merveilleusement bien, et simple, et ce dont j'ai besoin⁴⁴⁰.

5.6.4 LE TEMPS

De 1919 à 1922, on remarque que la vitesse du temps est constante. Elle est aussi peu élevée. Tout au long des quatre dernières années de son Journal, la diariste continue de décrire parfois brièvement, d'autres fois de manière plus détaillée, le temps qu'il fait.

Dans un cas comme dans l'autre, Katherine ajoute souvent à ses constats des appréciations d'ordre personnelles. Comme pour les années passées, elle témoigne de sa sensibilité face aux variations climatiques qui affectent son humeur du jour et colorent son appréciation de la réalité. Par exemple, le 15 janvier 1922, elle dénonce l'effet maléfique que lui inspire la stérilité de l'hiver pour l'opposer à l'influence bénéfique que lui procure la chaleur vivifiante de l'été :

Il neige toujours. Je crois que je déteste la neige, que je la hais absolument. Elle a quelque chose de soporifique, un air de répéter : «Vous irez plus mal avant d'aller mieux», tandis qu'elle descend en tourbillons. J'adore la terre fertile, j'en

440 Ibid., p. 504.

ai la nostalgie. Comme j'ai soupiré après le midi de la France cette année! Comme je le désire encore!⁴⁴¹.

Bref, le temps demeure une donnée sur laquelle la diariste aime s'arrêter régulièrement. En parlant du quotidien, celle-ci ne peut ignorer le thème du temps inscrit dans le présent et responsable, en partie, de l'ambiance créée au fil des jours.

Pendant la période étudiée, la constance de la vitesse du temps s'explique par l'attitude inchangée de Katherine par rapport à ce thème. Tel n'est pas le cas, par exemple, pour son amour envers Jack qui se modifie en fonction de nouveaux événements venant éclairer des aspects de sa relation.

Le léger ralentissement de la vitesse après 1918 est, à mon avis, attribuable à l'insertion d'esquisses de nouvelles qui occupent une place considérable pendant les quatre dernières années de son Journal. Comme l'inscription de données climatiques ne constitue pas une priorité, elles sont un peu mises de côté au profit d'ébauches pour des oeuvres littéraires futures⁴⁴².

441 Ibid., p. 434.

442 Tel n'est pas le cas, par exemple, pour des sujets comme son rapport à l'écriture et sa relation avec Jack. Pendant la période étudiée ils atteignent parfois des vitesses relativement élevées. Dans le Journal, ils figurent comme des préoccupations de première instances.

5.7 Les ellipses

5.7.1 L'ELLIPSE NARRATIVE

Comme nous l'avons mentionné dans la partie théorique de ce travail, l'ellipse narrative, contrairement à l'ellipse purement temporelle (l'éliision), peut être responsable de l'accélération du récit dans le journal intime. Dans cette dernière partie consacrée à la vitesse, je vais identifier les ellipses narratives dans le Journal de Katherine Mansfield à partir des analepses. Ensuite, j'évaluerai si oui ou non les ellipses contribuent à l'accélération de la vitesse pour chacun des cinq thèmes narratifs étudiés. Il va de soi que l'évaluation dépendra de l'interprétation que je ferai des analepses. Mais voyons d'abord ce qui se passe sur le plan de l'ellipse temporelle.

5.7.2 L'ELLIPSE TEMPORELLE

Le Journal de Katherine contient beaucoup d'ellipses temporelles. Par exemple, l'année 1905 est complètement passée sous silence. Comment expliquer ce silence? On ne saurait le dire, comme on ne pourrait se prononcer pour l'omission, chaque année, de plusieurs mois. Katherine ne revient pas explicitement sur ces temps «morts» de son Journal. Par contre, on observe que de 1904 à 1913 la diariste fait, en moyenne, référence à quatre mois par année, tandis que de 1915 à 1922 la moyenne est de sept mois. Cette augmentation n'est pas étrangère à celle des thèmes traités. Autrement dit, au cours des

ans, l'existence de Katherine devient plus complexe et marquée par des dilemmes qui incitent cette dernière à revenir plus souvent dans son Journal.

5.7.2.1 LE TEMPS ET L'ELLIPSE

Parmi les cinq thèmes étudiés, un seul ne comprend pas d'ellipses narratives. Il s'agit du temps. En effet, le temps fait figure à part. Généralement, la diariste livre sur le champ les impressions que produisent chez elle les variations de climats. Face au temps, Katherine ne change pas d'attitude. Tout au long du Journal, il est clair que celle-ci préfère les journées chaudes et ensoleillées aux journées sombres et froides. Finalement, la vitesse, en moyenne plus élevée du temps dans les premières années du Journal, s'explique tout simplement par le fait que la diariste, à défaut d'événements marquants dans sa vie, se réfère plus souvent au temps pour exprimer ses états d'âme.

5.7.2.2 LA FAMILLE ET L'ELLIPSE

En ce qui regarde le thème de la famille, la diariste ne l'aborde jamais d'un ton neutre. Pendant qu'elle vit avec les siens, elle note ce qui, chez eux, la dérange. Une fois au loin on découvre son attachement envers les siens, surtout envers sa mère et sa grand-mère, et la mort de son frère en 1915 nous révèle la grande complicité qui a existé entre eux. Cette dernière analepse, révélatrice de cet aspect de l'existence de la diariste, donne au lecteur «le sentiment [d'un] vide narratif⁴⁴³» et par conséquent la présence d'une ellipse narrative.

443 On retrouve cette expression à propos de l'ellipse dans Figures III, p. 139.

En effet, Katherine aurait pu, à l'occasion de leur dernière rencontre à Londres, en 1915, inscrire dans son Journal leur projet d'écriture, un projet d'envergure qu'elle dévoile après sa mort. En ce qui a trait à sa mère, on peut difficilement parler de «vide narratif», car tout porte à croire que c'est vraiment après coup, c'est-à-dire après son exil de la Nouvelle-Zélande, que Katherine a vraiment pris conscience de la place de sa mère dans son existence.

5.7.2.3 L'ÉCRITURE ET L'ELLIPSE

Quand la diariste exprime ses rapports à l'écriture, elle le fait tantôt au présent tantôt au futur. Elle réitère sa volonté de devenir un écrivain ou témoigne au quotidien de sa difficulté d'écrire. Les analepses reliées à ce sujet et relativement peu nombreuses ne renvoient pas nécessairement à des ellipses narratives. Par exemple, quand la diariste décrit son soulagement après la réalisation d'une oeuvre qui lui a coûté des mois d'efforts, ce qui retient l'attention du lecteur, c'est le plaisir immédiat éprouvé par Katherine et non l'aveu de ses efforts passés, car de toute évidence, la perfection qu'elle exige d'elle-même suppose un labeur constant.

J'ai écrit, j'ai terminé Prise de Voile. Il m'a fallu environ trois heures pour lui donner sa forme définitive. Mais il y avait des semaines—non des mois, je crois, que je songeais au décor et à tout le reste ⁴⁴⁴.

444 Ibid., p. 446.

Toutefois, il n'en va pas de même lorsque la diariste en 1914, par exemple, souhaite pouvoir «écrire avec [sa] facilité d'autrefois [...]»⁴⁴⁵.» Encore une fois, celle-ci n'a jamais témoigné de son aisance à rédiger, soit parce qu'elle n'en éprouvait aucun plaisir⁴⁴⁶, soit parce que sa facilité s'expliquait par ses exigences peu élevées en matière de création littéraire. Il faut souligner qu'au début de son Journal, la musique semble être sa seule ambition. Donc, Katherine a sauté par-dessus cette période qui, tout en étant mal délimitée, suppose une certaine étendue et aurait pu donner lieu à un récit sur son activité scripturale.

5.7.2.4 JACK ET L'ELLIPSE

Mise à part une brève allusion en 1912 de sa rencontre avec Jack, ce n'est qu'en 1914 qu'elle l'introduit explicitement dans son Journal, après deux ans de vie commune. En effet, en aucun moment et même rétrospectivement, Katherine ne s'arrête sur les débuts de sa liaison avec son conjoint. Pour le lecteur, il y a manifestement une pièce manquante quand la diariste traduit l'impuissance de son compagnon à la consoler dans sa détresse :

445 Ibid., p. 131.

446 Quand la diariste éprouve un bonheur particulier, elle l'exprime. Par exemple, elle ne manque pas de signaler l'instant de joie suprême que lui a procuré une pratique de violoncelle très réussie auprès de M. Trowell, son professeur de musique. « Moment de joie! de joie presque surhumaine, s'écrie-t-elle en 1907 ». p.65.

Il y a des moments où j'aimerais tellement causer de ces choses avec quelqu'un, [...]. C'est ridicule de ma part de compter sur Jack pour comprendre ou sympathiser; [...] ⁴⁴⁷.

En fait, le récit de sa relation avec Jack s'inscrit sous le signe de la discontinuité. Dans les bilans de sa vie amoureuse, Katherine en révèle des aspects importants, mais jusqu'alors absents de son Journal. Par exemple, avant de quitter Jack pour son amant Francis, la diariste fait allusion pour la première fois au caractère illusoire de sa liaison, lorsqu'elle écrit : « Curieuse existence... plus réelle que nos trois années d'idylle [...] ⁴⁴⁸. »

Aussi, elle revient souvent sur sa décision de quitter définitivement Jack ou se réjouit de l'attention qu'il lui porte, sans expliquer la raison de son attachement soudain. En décembre 1919, par exemple, Katherine, avec détermination affirme : « Ma vie avec Jack, je n'ai aucune envie de la revivre ⁴⁴⁹. » Durant le mois de janvier 1920, elle attend avec impatience les lettres de ce dernier.

Finalement, ce sont les bilans qui soulignent l'évolution de la relation amoureuse entre Jack et Katherine. Ces bilans signalent aussi les silences de celle-ci sur les instants de bonheur ou de conflits vécu au jour le jour avec son compagnon. C'est seulement dans des périodes d'extrêmes tensions que la diariste déverse dans son Journal ses états d'âme concernant sa relation conjugale.

447 Ibid., p. 124.

448 Ibid., p. 141.

449 Ibid., p. 307.

5.7.2.5 LA MALADIE ET L'ELLIPSE

Katherine est peu loquace en ce qui regarde sa maladie. Par exemple, en 1919, quand elle décrit des instants de crise, son écriture devient laconique : «Fièvre. Très mal au poumon. Interminable crise de toux, qui m'a fait cracher le sang. Très peu dormi, à cause de la toux. Crachats rouges ⁴⁵⁰. »

Mais derrière ce raccourci, on sent une retenue qui tient sans doute au fait que la diariste se refuse à admettre l'ampleur de son mal. Cependant, à quelques reprises, Katherine, exaspérée par l'aggravation de son état de santé, introduit, en 1920, des analepses qui lèvent le voile sur la mise entre parenthèses de ses souffrances passées :

L'an dernier, en Italie, je pensais : «Une ombre de plus et se sera la mort» Mais cette année-ci a été si terrible que je pense avec affection à la Cassetta. La souffrance est souvent sans bornes, elle est l'éternité. [...] ⁴⁵¹.

L'année 1919 comprend une ellipse explicite et sûrement une quantité d'ellipses implicites responsables de l'accélération du thème de la maladie. Incontestablement, les souffrances physiques ont sûrement donné lieu à de sombres scénarios que la diariste n'a pas osé transcrire dans son Journal.

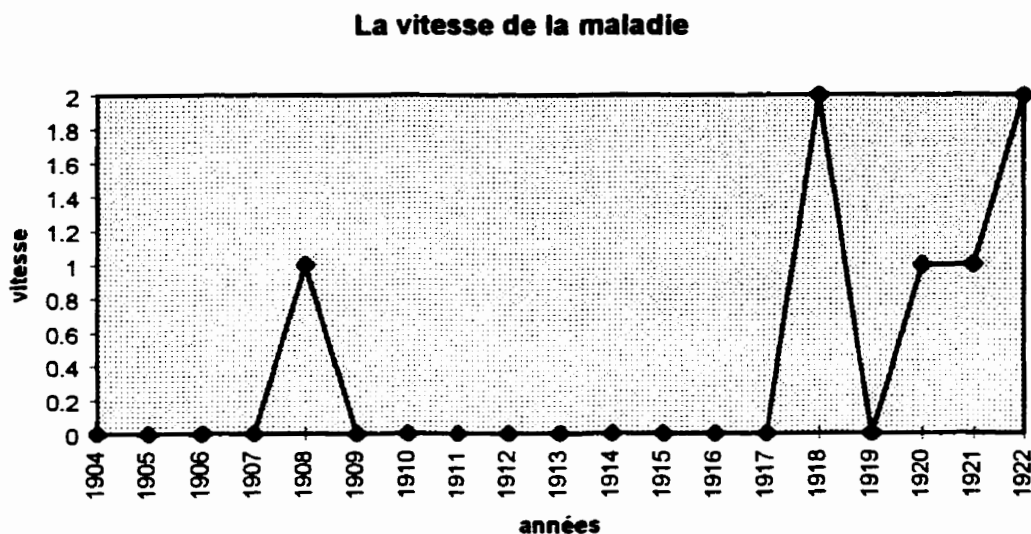
En 1922, Katherine voyage, par le recours à la syllepse, entre le présent et le passé. Devenant l'objet d'une plus grande transparence, l'énoncé narratif met à jour certains vides :

450 Ibid., p. 268

451 Ibid., p. 362.

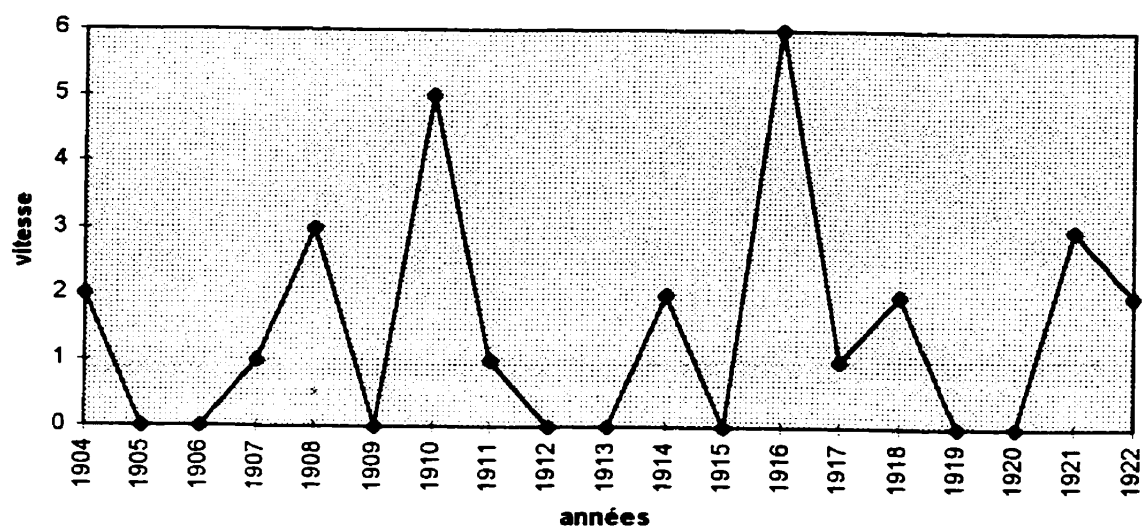
Parfois je me demande si celle [la douleur] que j'éprouve est plus grande ou moindre qu'elle a été auparavant; [...]. Cependant, j'ai le soupçon--quelquefois la certitude--que la cause véritable de ma maladie n'est nullement mes poumons, mais quelque chose d'autre. [...]⁴⁵².

La diariste se questionne ici sur la cause véritable de sa maladie et laisse sous-entendre par l'emploi, entre autres, de l'expression «quelquefois la certitude» les réflexions acharnées précédant ses prises de position.

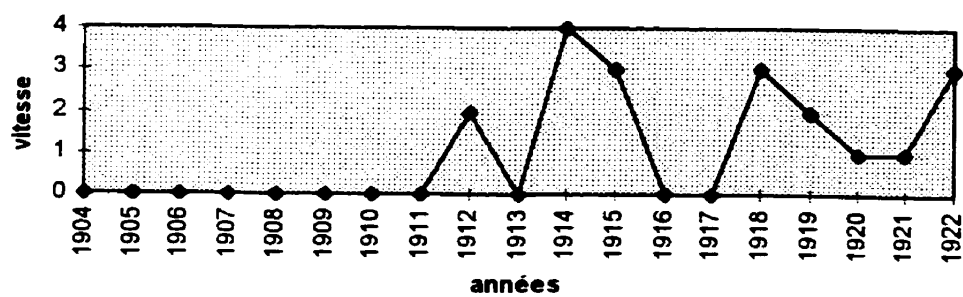


452 *Ibid.*, p. 444-445.

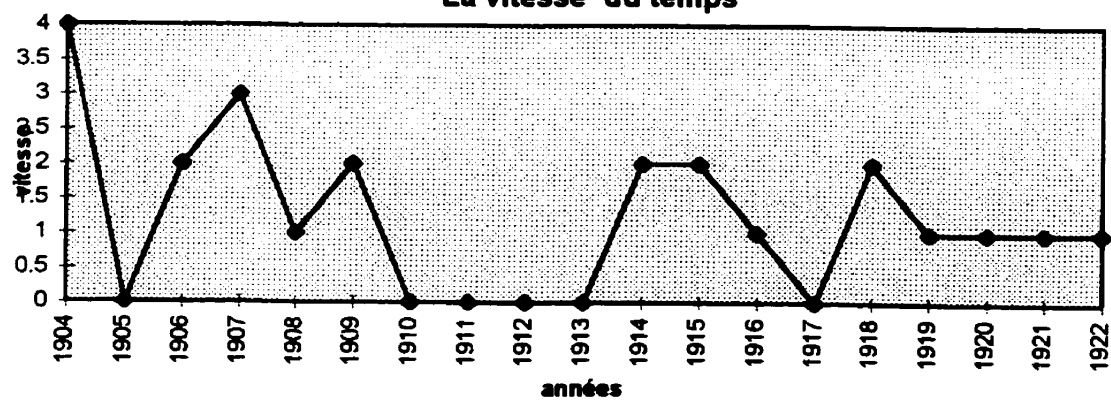
La vitesse de l'écriture



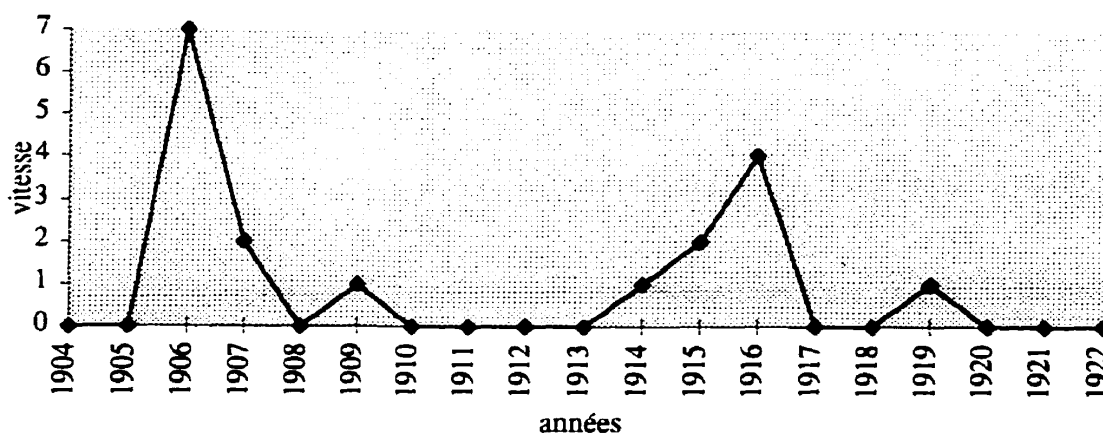
La vitesse : relation avec Jack



La vitesse du temps



La vitesse de la famille



Comme les anachronies, les variations de vitesse dans le Journal de Katherine Mansfield reflètent ses dispositions intérieures face aux aléas de son existence. Mais, cette fois-ci, le présent est pris en compte en regard des thèmes narratifs étudiés. Cette approche avait pour but de nous donner une lecture du Journal quelque peu différente de celle du chapitre précédent et par conséquent complémentaire. Mais le calcul de la vitesse diffère de celui mis de l'avant par Genette. Le genre étudié m'a incitée à une telle transformation.

La vitesse de chaque thème se traduit en nombre de lignes par page sur une période d'un an. Autrement dit, plus la diariste s'attarde sur un thème donné, plus la vitesse sera

élevée. En fait, une vitesse élevée signifie que la diariste écrit beaucoup sur le sujet qui nous intéresse. Une vitesse élevée est donc le signe d'un ralentissement. Parmi les figures responsables des variations de vitesse, j'ai retenu, parmi celles proposées par Genette, l'ellipse narrative. Celle-ci participe à l'accélération du récit.

On remarque que la diariste s'attarde davantage sur les événements malheureux de son existence ou sur ses attentes que sur ses moments de bonheur présents ou passés. Cette tendance est sûrement attribuable au genre étudié et au jeune âge de la diariste. C'est ainsi qu'elle évoque à peine sa rencontre avec Jack et qu'elle garde un silence complet sur les «trois années d'idylles» passées avec celui-ci ou qu'elle ne s'attarde jamais sur sa facilité d'écriture. Rétrospectivement, elle signale brièvement ces faits qui marquent un point de passage entre le passé et le présent.

Parmi les événements malheureux figure sa relation avec son mari, Jack. A trois reprises la vitesse rattachée à ce thème narratif devient relativement élevée. A chaque fois, ces périodes de quelques années représentent des moments de mésententes, de désillusions, de colères ressentis par la diariste envers Jack.

CHAPITRE 6

LA FRÉQUENCE

Dans la partie théorique de ma thèse, j'ai mentionné que le journal était essentiellement répétitif au niveau du rhème, et singulatif au niveau du thème. J'ai aussi avancé l'hypothèse que l'itératif servait à indiquer soit des instants d'exaltation, soit d'exaspération ou encore d'ennui. Le Journal de Katherine Mansfield vient appuyer ces hypothèses.

Dans cette section consacrée à l'étude de la fréquence, j'ai repris les cinq sujets exploités au niveau de la vitesse. J'isolerai donc chacun de ces sujets et j'analyserai leur fréquence par ordre chronologique au niveau du thème et du rhème. Notons qu'en ce qui a trait aux graphiques, je me suis contentée d'illustrer les variations de la fréquence en fusionnant, dans une même courbe, les données du thème et du rhème. Les distinctions de fréquence entre le thème et le rhème sont indiquées en annexe. L'utilisation de graphes m'apparaît superflue, puisque la tendance du thème par rapport au rhème est presque toujours la même, c'est-à-dire que le nombre de thèmes s'avère généralement plus élevé que le nombre de rhèmes.

Aussi, je me suis limitée à ces deux niveaux discursifs afin de simplifier la tâche qui m'incombe. Par contre, en s'arrêtant à tous les niveaux discursifs, il faudrait étudier la

fréquence en la considérant en fonction de chacun des niveaux. Cette démarche serait trop fastidieuse.

Il reste à mentionner qu'analyser la fréquence signifie, ici, dans une première démarche, regarder globalement, pour un sujet donné, la récurrence, au cours des ans, des diverses catégories du thème et du rhème. Ces observations nous donnent un aperçu de la façon donc le diariste vit son quotidien, en revenant, par exemple, plus fréquemment sur un aspect de la réalité qu'un autre. Dans un deuxième temps, la fréquence est analysée à une plus petite échelle. Pour chaque année inscrite dans le Journal, je m'attarde au nombre de répétitions des énoncés en fonction de chaque catégorie et de leurs variations (singulatif, répétitif ou itératif ⁴⁵³).

6.1 KATHERINE ET SA RELATION AVEC JACK

Dans son Journal, Katherine fait souvent référence à Jack. Le nombre élevé de thèmes et de rhèmes en témoigne. La complexité de sa relation matrimoniale explique, en partie, cette récurrence de ces niveaux discursifs.

Parmi les catégories d'énoncés sur Jack qui reviennent le plus souvent, on retrouve d'abord, au niveau thématique, les anecdotes (simples données où le diariste s'implique

453 Notons que le type de fréquence d'un énoncé est prévisible par la nature même de son contenu. Par exemple, les reproches que Katherine adresse à Jack sont généralement itératifs puisqu'il font référence à des habitudes qui sont par définition répétitives.

peu ou pas du tout) et les reproches adressés à Jack et au niveau rhématique, son désir de rupture avec ce dernier.

6.1.1 De 1914 à 1915

C'est en 1914 et 1915 que l'on retrouve le plus grand nombre de catégories au niveau du thème. A partir de 1916, ce nombre diminue et inversement celui des rhèmes augmente. Comment expliquer ces résultats ?

Une des interprétations possibles, c'est que dans les débuts de sa relation Katherine découvre les hauts et les bas d'une vie à deux. Elle éprouve le besoin de noter ce qui l'irrite et ce qui la rend heureuse. Par exemple, en vivant auprès de Jack, elle prend conscience de leurs différences. Aussi les défauts de ce dernier deviennent plus évidents, etc.

Au niveau du rhème, la diariste oscille entre le désir de rompre ou de rester avec mari. Avec les ans, l'ambiguïté de sa relation demeure, mais Katherine entrevoit des façons de rendre sa liaison possible en souhaitant, par exemple, que Jack ou elle change leur comportement, par conséquent le nombre de rhèmes augmente. Bref, elle arrive à préciser ses exigences. Par exemple, la sincérité lui apparaît comme la base nécessaire à une relation solide.

Au niveau du thème, l'année 1914 fait figure d'exception: la diariste ne retient guère l'aspect anecdotique de sa relation avec son mari. Cette attitude s'explique, encore une

fois, quand l'on considère que celle-ci amorce sa vie avec ce dernier. Autrement dit, elle a très peu à dire sur ses habitudes de vie, d'où le nombre peu élevé d'anecdotes.

Malheureusement, pour la diariste les débuts de sa vie à deux semblent marquer la fin de ses illusions. C'est l'heure du désenchantement, d'où, par exemple, son insistance sur les différences entre elle et Jack, une insistance qui nécessairement⁴⁵⁴ s'exprime sous le mode itératif. Un écart entre eux se creuse. Contrairement à celui-ci, Katherine n'apprécie guère ce qu'elle nomme ironiquement «la société agréable⁴⁵⁵». De même, contrairement à Jack, elle manque d'assiduité face à son travail. Dans son Journal, elle reviendra souvent sur ce dernier aspect.

L'introduction aussi d'une catégorie (celle, ici, qui regroupe les énoncés où elle dénonce sa solitude), qui par la suite ne réapparaîtra qu'en 1921, dans des circonstances particulières, doit aussi retenir notre attention. C'est au mois de mars 1914 que la diariste affirme sa peur d'être seule, d'où sa dépendance envers Jack : «Sans Jack., constate-t-elle, je vivrais absolument isolée⁴⁵⁶.»

454 Quand la diariste exprime une différence de caractère, de goût entre elle et Jack ou lorsqu'elle adresse des reproches à ce dernier, elle fait référence, la plupart du temps à un phénomène qui est par définition répétitif. Malgré l'absence d'indicateurs de fréquence, nous sommes en présence d'un énoncé itératif.

455 Ibid., p. 132.

456 Ibid., p. 127. Sa dépendance émotive va perdurer au cours des ans. Ce n'est qu'en 1919, que Katherine exprimera clairement le désir de se débarrasser de cette dépendance qui la gêne : « Chose étrange, dit-elle, mais vraie, je ne voudrais pas qu'il [Jack] change; je veux le voir, m'adapter, poursuivre mon chemin seule, et travailler » p.283.

Bref, pour l'instant, Katherine n'essaie que de mettre un terme à sa solitude. A deux reprises, dans la même année sur le plan du thème, elle exprime son désarroi face à ce mal qui l'accable malgré la présence de Jack : «Il y a des moments, dénonce-t-elle sous le mode itératif, où j'aimerais tellement causer de ces choses avec quelqu'un, et pas seulement trois minutes⁴⁵⁷.»

Sa dépendance affective envers Jack explique, en partie, sa difficulté à rompre avec celui-ci. Ses instants de bonheur, où elle lui déclare parfois son amour, la rendent plus hésitante face à une éventuelle rupture. Déjà, en 1914, en une occasion, elle avoue son amour pour Jack sous le mode singulatif. Une tendance se dessine. En effet, par le recours au singulatif pour exprimer son bonheur avec Jack, Katherine donne l'impression d'éprouver sa passion amoureuse par instants, des instants autant uniques qu'inattendus :

Hier soir, en essayant d'expliquer mes problèmes à Jack, et en voyant son incrédulité, j'ai compris, mieux que jamais, combien profond est mon amour pour lui⁴⁵⁸.

457 Ibid., p. 124.

458 Ibid., p. 132.

En 1915, Katherine fait beaucoup plus référence à Jack que l'année précédente. Les nombreuses anecdotes relatent des faits divers ayant très à son mari. Revenue de ses illusions, la diariste note moins souvent leurs différences. Elle est plutôt encline à décrire les faits et gestes de celui qui partage son quotidien.

Mais à travers des anecdotes de toutes sortes, on découvre des frictions qui entravent l'harmonie du couple. Brièvement et sans trop de précision, Katherine note ses différends avec Jack. Par exemple, elle évoque une dispute avec ce dernier de la manière suivante: «J. m'a raconté un rêve qu'il a fait, et nous nous sommes disputés plus ou moins tout le long du chemin⁴⁵⁹. » Mais nous ne connaissons pas le sujet de la dispute comme, à une autre occasion, nous ignorons ce pourquoi Jack «par moments, a été odieux⁴⁶⁰.» Ces faits sont inscrits comme de simples anecdotes où la diariste affiche une certaine neutralité.

Toujours en 1915, une nouvelle catégorie de thèmes apparaît : les activités partagées entre Jack et Katherine. A quelques reprises, elle évoque des activités, lectures, conversations, etc., qui traduisent des moments sinon de bonheur du moins de bonne entente.

Mais l'ambiguïté de sa relation persiste. En général, la diariste manifeste peu d'intérêt envers son mari. Seule lors d'un séjour en France où elle a vécue une aventure avec son

459 Ibid., p. 150.

460 Ibid.

amant Francis, elle mentionne : « En ce moment, J. ne me manque plus du tout; je n'ai aucune envie de rentrer chez nous, [...]»⁴⁶¹. » Avant son départ, elle considérait déjà les joies de son existence avec Jack comme une chose du passé : « Plus tard, Jack m'a parlé des premiers temps. Oui, tout ça, c'est du passé »⁴⁶². »

En réalité, la diariste n'a pas tiré un trait définitif sur ce passé. Son attachement envers son mari résiste au temps. Par exemple, une fois séparée de celui-ci, elle s'étonne qu'il reste indifférent à son absence. Katherine a besoin de se sentir désirée par lui.

Finalement, l'ambiguïté de son union est surtout visible au niveau du rhème. En 1915, les rhèmes soulignent les revirements subits de la diariste envers Jack. Tantôt elle est convaincue qu'il est trop tard pour renouer toute liaison avec ce dernier, tantôt elle réfléchit à une attitude à prendre dans le but de le reconquérir. Il faut préciser que ses revirements temporaires sont influencés par des événements imprévisibles vis-à-vis desquels la diariste réagit souvent spontanément.

461 *Ibid.*, p. 166.

462 *Ibid.*, p.152.

6.1.2 De 1916 à 1919

En 1916, Katherine est peu loquace en regard de sa liaison avec Jack. Seulement deux anecdotes y figurent. La mort de son frère en octobre 1915 et son engagement face à l'écriture occupent son esprit.

Pour l'instant, ce que Katherine retient surtout de son mari, c'est sa discipline au travail qu'elle lui envie :

«L'application de J., déclare-t-elle, m'est un continuel rappel à l'ordre⁴⁶³.» L'expression «un perpétuel rappel à l'ordre» réitère, sous le mode itératif, un mode, qui comme on l'a mentionné, exprime souvent un sentiment d'exaspération, les constants efforts de la diariste pour se plier à des exigences de travail contre lesquelles sa nature se révolte.

Mis à part la volonté de réaliser une oeuvre littéraire, la nécessité d'effacer leurs dettes (les siennes et celles de Jack) pour «vivre honorablement», oblige Katherine à s'atteler à la tâche. Notons que c'est l'unique fois que celle-ci exprime, au niveau du rhème, l'urgence de régler ses dettes. Néanmoins, ce silence relatif par rapport à l'argent est lourd de significations. En 1919, tout en retraçant le bilan de sa relation avec son mari, Katherine fera référence à leur préoccupation pécuniaire. J'y reviendrai sous peu.

463 Ibid., p. 196.

Mais pour l'instant, vécu au quotidien, son attachement envers Jack dépend, en grande partie, de son humeur changeante.

A l'exception d'un rhème sur l'écriture, la diariste en 1917 ne fait allusion à aucun des cinq sujets étudiés. L'année suivante, pendant un séjour à Bandol pour retrouver la santé (en 1917, Katherine apprend qu'elle est atteinte de tuberculose) et après son retour à Londres, elle évoque plus souvent la présence de son mari.

A Bandol, ses premières pensées pour Jack s'expriment sous la forme de désirs associés à son état de santé. Malade, Katherine semble vouloir se rapprocher de son mari. Par exemple, le 19 février, à la suite d'une mauvaise toux, elle souligne son appréhension face à la maladie de la façon suivante :

Oh, oui, bien sûr, j'ai peur. Mais pour deux raisons seulement : je ne veux pas être malade, «sérieusement» malade, [...], pendant que je suis loin de J. C'est lui ma première pensée. Deuxièmement, je n'ai pas envie de m'apercevoir que ceci est de la vraie tuberculose; [...]⁴⁶⁴.

Alors Katherine éprouve plus que jamais le besoin d'aller rejoindre Jack. Mais elle subira assez tôt son absence de compassion. Ses lettres comme son comportement auprès d'elle reflètent son égoïsme et sa faiblesse de caractère qui l'empêchent de porter secours à quiconque. Certains reproches de Katherine adressés à son mari vont dans ce sens.

Bref, l'augmentation des références à Jack signale un tournant de plus dans la vie de la diariste. Après avoir exprimé son désir de se rapprocher de son mari, Katherine

464 *Ibid.*, p. 234.

découvre l'envergure de son repliement sur lui-même, par son indifférence face au malheur, en l'occurrence le sien qu'elle doit affronter seule. Un extrait tiré d'un court bilan de sa relation avec Jack illustre son isolement :

[...]. Quand je suis dans les parages, vous êtes toujours pâle, épuisé, dans une sorte d'angoisse et de fatigue chroniques. Maintenant, d'après vos lettres, je vous sens soulagé, vous respirez de nouveau. Que c'est triste!⁴⁶⁵

En 1919, alors qu'elle passe plusieurs mois avec ce dernier, Katherine, à l'instar des années 1914 et 1915, fait davantage référence à Jack. Encore une fois, les anecdotes dominant en nombre sur les autres catégories, mais ses reproches sont plus nombreux que les années précédentes. Malade et toujours éprise de Jack⁴⁶⁶, la diariste devient plus sensible à son indifférence qui revient en force à quelques occasions.

Néanmoins, le caractère équivoque de sa relation matrimoniale est plus que jamais mis de l'avant. Katherine vient encore semer l'équivoque lorsqu'elle avoue «aime[r] son mari pour toutes les différences qui existent entre [eux]⁴⁶⁷». Et quelques mois plus tard, on assiste à un nouveau retournement d'attitude quand elle affirme : «Il n'aurait jamais dû se marier. Il n'existe pas d'homme moins fait pour vivre avec une femme⁴⁶⁸.»

465 *Ibid.*, p. 240

466 D'une façon tout à fait imprévu, comme sous le coup d'une impulsion passagère, Katherine avoue son amour pour Jack en dépit de ses défauts. Mais en 1919, la force de son attachement est mise à l'épreuve.

467 *Ibid.*, p. 273.

468 *Ibid.*, p. 283.

Cette dernière citation prend l'allure d'une prophétie. Au mois de septembre 1919, alors qu'elle séjourne en Italie pour améliorer son état de santé, son mari lui écrit de l'Angleterre des lettres découragées dans lesquelles il lui fait part de ses problèmes d'argent : « Ces lettres, affirme Katherine, particulièrement celles où il parle d'argent, viennent envenimer une plaie qui n'a cessé de grandir entre nous⁴⁶⁹. »

Décidément, Jack n'est pas à la hauteur de la situation. Son égoïsme le rend insensible au sort d'autrui. A la suite de cette attitude de son mari, la diariste décide de rompre. Au niveau du rhème, elle réitère par trois fois son projet de rupture :

[...] je reste sa femme. mais pour ce qui est de ce doux amour fou--joie et angoisse--des années passées, il n'en sera plus question. C'est fini pour moi. Ou bien la vie continue ou bien elle cesse⁴⁷⁰.

Quelques paragraphes plus loin, elle reprend le même propos, mais de manière plus incisive : « Je suis contente, dit-elle, que ce soit fini. Je n'y reviendrai pas⁴⁷¹. »

Bref, sur le plan du rhème, le désir chez Katherine de rompre avec Jack s'intensifie malgré ses revirements. Mais tout en envisageant de le quitter, la diariste entrevoit la

469 *Ibid.*, p.302. Notons l'utilisation de l'itératif dans l'expression « une plaie qui n'a cessé de grandir entre nous ». Comme il a été mentionné dans la première partie de ma thèse, l'itératif est souvent employé pour traduire soit des moments d'exaltation, soit d'exaspération. Ici, la diariste souligne d'un trait son dépit face à l'attitude de son mari.

470 *Ibid.*, p. 304.

471 *Ibid.*, p. 305. L'insistance avec laquelle la diariste exprime son désintéressement vis-à-vis de Jack, marque, à mon avis, la fin du récit premier. Il est vrai que dans les années qui suivront, Mansfield vivra des moments privilégiés avec son mari, mais leur relation se limitera à l'amitié.

possibilité de continuer à vivre auprès de lui, en banalisant ses défauts ou en s'adaptant à la situation qui prévaut. Les nuances apportées par rapport à ses attentes mettent en relief l'ambiguïté de sa relation.

6.1.3 1920

Si Katherine maintient tout au long du Journal son désir de rompre avec Jack, c'est que son quotidien vécu au fil des jours et des mois, la met au contact direct avec la réalité. Par exemple, dans des périodes de souffrances aiguës ou une fois éloignée de son mari, que ce soit pour aller rejoindre son amant Francis ou pour vaincre sa tuberculose dans des climats plus favorables que ceux de l'Angleterre, Katherine se rend compte du peu d'attachement de Jack envers elle.

L'année 1920 n'échappe pas à ce constat. Le 21 janvier, elle quitte la Cassetta et s'installe à la Villa Flora à Menton chez une de ses cousines, Miss Beauchamp. Loin de Jack, Katherine, comme d'habitude, attend de ses nouvelles. Quand il se décide à lui écrire, à regret, elle constate l'écart qui les sépare.

Leur brièveté devient une sorte de mise en relief. En voici quelques exemples : «Ai écrit à Jack et à Mari», «reçu de J. télégramme et lettres», «pas de lettre de lui aujourd'hui -- d'autres», «Pas de lettre de John aujourd'hui». En fait, la majorité des anecdotes, qui

sont plus nombreuses que l'année précédente⁴⁷², font références à leurs échanges épistolaires.

L'égoïsme de Jack ne se reflète pas seulement dans son courrier, mais aussi dans son attitude envers la maladie de sa femme. Dans un cas comme dans l'autre, dans son Journal la diariste ne manque pas l'occasion de le lui reprocher.

A nouveau avec Jack, Katherine déplore son comportement. Il ne peut supporter de la voir malade. A la suite d'une quinte de toux particulièrement éprouvante, la diariste décrit comme suit les réactions de son mari :

J. garde le silence, hoche la tête, se cache la figure dans ses mains comme si c'était intolérable : «C'est à moi que'elle fait ça! Chaque nouveau bruit me brise les nerfs». ⁴⁷³

Cette scène où la diariste semble lutter contre la mort face à un mari passif est un autre point tournant dans la vie mouvementée du couple. Katherine, toujours sur le plan du thème, exprime son découragement face à l'égoïsme de Jack et pour la première fois l'associe à sa maladie : «Par moments, affirme-t-elle, j'ai le sentiment que je ne pourrai jamais aller mieux avec lui à mes côtés⁴⁷⁴.» A nouveau, l'utilisation de l'itératif rendue par l'emploi de l'expression «par moments» traduit l'exaspération de la diariste. Encore

472 A mon avis, cette augmentation du nombre d'anecdotes est significative. Elle s'explique par le fait que la diariste, plus mal en point que d'habitude et souvent réduite à l'inactivité attache une importance accrue au courrier de Jack. Il demeure pour elle son unique rempart contre la solitude et le désespoir.

473 Ibid., p. 338.

474 Ibid., p. 339.

une fois aussi, Katherine entrevoit de prendre ses distances envers son mari. Son désir de le voir changer d'attitude semble vain. Celle-ci manifeste son scepticisme lorsqu'elle déclare : «Mais Dieu ! que ses sentiments sont faux. Si seulement, pendant une minute, il pouvait me venir en aide, s'oublier lui⁴⁷⁵.»

L'idée chez ce dernier d'aller vivre auprès d'une amie, que la diariste soupçonne fortement d'être sa maîtresse, augmente sa rancune et sert à justifier sa décision de rompre.

6.1.4 1921

A la fin de son Journal, Katherine écrit : «Vivre ensemble, tant que je suis malade n'est qu'une torture avec des moments de bonheur⁴⁷⁶.» L'année 1921 illustre quelques-uns de ces instants de bonheur. Sur le plan des anecdotes, qui ne sont pas nombreuses⁴⁷⁷, la diariste témoigne de leur rapprochement en notant des instants où elle et Jack font preuve de complicité : «Quelle chance! Jack a ouvert doucement la porte et j'étais vraiment en train de travailler...⁴⁷⁸.» Jack apparaît comme le compagnon de route qu'elle a tant souhaité.

475 Ibid., p. 338.

476 Ibid., p. 502.

477 Le nombre peu élevé des anecdotes s'explique, en partie, parce que la diariste, pendant la période en cours, voit Jack d'un autre angle. Au lieu de le décrire de l'extérieur, elle le perçoit uniquement en fonction des instants qu'ils partagent ensemble et qui pour la première fois du Journal n'est pas la source de conflits.

478 Ibid., p. 408.

Toujours sur le plan du thème, Katherine témoigne de la générosité, du dévouement de son mari envers elle : «J. remplit gentiment son rôle d'infirmière [...]»⁴⁷⁹. Cet énoncé s'avère comme le seul compliment explicite émis envers son mari. Seul dans sa catégorie, donc singulatif, il ressort d'autant plus qu'il s'oppose au défaut qu'elle lui reproche le plus souvent, c'est-à-dire à son égoïsme.

Mais l'ambiguïté de leur relation demeure malgré quelques instants de bonheur vécu ensemble. Sans jeter tout le blâme sur la diariste, celle-ci apparaît comme responsable, en grande partie, de cette situation. Tantôt, elle idolâtre son mari ou du moins lui manifeste sa haute estime, tantôt elle regrette l'impasse qui lui est imposée en restant à ses côtés. Les propos suivants illustrent ces deux prises de positions. Au mois de février, elle écrit : «C'est seulement en me rendant digne de Jack que je serai digne de ce que je voudrais que soient nos rapports»⁴⁸⁰. Vers la fin de l'année en cours, elle affirme : «Si je dis à J. mon angoisse, je le rend malheureux. Si je ne lui dis pas, je reste seule à la combattre»⁴⁸¹.

Mais avant cette déclaration, Katherine a manifesté, à quelques occasions, le désir de consolider sa relation avec Jack. Comme l'année précédente, elle explique la façon pour y parvenir. D'humeur changeante, celle-ci, après avoir accusé Jack d'être responsable de

479 *Ibid.*, p. 404.

480 *Ibid.*, p. 380.

481 *Ibid.*, p. 420.

la fragilité de leur relation, reconnaît ses torts. Après s'être adressé une série de reproches, elle envisage de changer d'attitude afin de se rapprocher de Jack qu'elle met soudainement sur un piédestal.

Aussi, pour la première fois, elle met de l'avant ce qu'elle exige d'une relation de grande amitié, à savoir la sincérité, l'authenticité, etc. Son attrait pour Jack perd de sa gratuité :

Je désire toujours que cette amitié soit possible; mais je ne puis, ni ne veux jouer la comédie. Sachons vraiment et sincèrement reconnaître d'abord où nous en sommes. Soyons francs l'un envers l'autre et ne dissimulons rien⁴⁸².

6.1.5 1922

En 1922, le nombre de thèmes augmente considérablement si on le compare à l'année précédente. Les énoncés concernant ses activités avec Jack, et les reproches qu'elle lui adresse contribuent à l'augmentation des thèmes.

Installée temporairement à Londres avec Jack, Katherine passe un mois de janvier long et froid. La présence de son mari comble ses moments de solitude et d'ennui. Leurs activités répétées plusieurs fois dans le Journal en témoignent. Katherine et Jack s'adonnent aux échecs, observent les oiseaux ou se livrent à la lecture, etc. Bref, pour la diariste, le mois de janvier est marqué du sceau de sa bonne entente avec son mari. A trois reprises, dans des moments bien précis partagés avec ce dernier, elle exprime

482 Ibid., p. 376.

soudainement le bonheur qu'elle ressent. Par exemple, le 25 janvier, elle écrit : «Joué aux cartes avec J. C'est un plaisir pour moi de le voir gagner⁴⁸³.»

Un bonheur aussi grand ne pouvait qu'être de courte durée. La série de reproches, concentrée surtout au mois de février, est représentative de ce fait. Installée à Paris pour suivre des traitements, Katherine sera à nouveau déçue par son conjoint qui lui écrit du Montana. Comme d'habitude, ses lettres respirent l'indifférence : «J'ai subi, affirme-t-elle, un choc étrange en constatant que J. ne demandait même pas comment allaient les choses⁴⁸⁴.»

Une fois revenu auprès d'elle, Jack sera toujours la cible de ses critiques. Son égoïsme et son manque de franchise continuent d'irriter la diariste. Révoltée, elle déclare : «Sa franchise même est fausseté. Elle paraît plus fausse que son insincérité⁴⁸⁵.»

Toutefois, Katherine ne manifestera pas son désir de se séparer de Jack avant le mois de juin. En retraçant à deux reprises le bilan de sa relation de couple, la rupture s'impose à elle comme l'ultime solution. Il n'y aura plus de revirements subits de sa part. La maladie, les attentes inconcevables de Jack à son égard et son nouvel intérêt pour la philosophie de Gurjieff, tout cela l'encourage à prendre définitivement ses distances envers ce dernier malgré la force de son attachement pour lui.

483 Ibid., p. 447.

484 Ibid., p. 454.

485 Ibid., p. 455.

6.2 L'ÉCRITURE

Les préoccupations de Katherine envers l'écriture sont nombreuses. Les thèmes comme les rhèmes en sont le reflet. Parmi les catégories du thème qui reviennent le plus fréquemment, nous avons les anecdotes et les insatisfactions de la diariste par rapport à l'écriture. Viennent ensuite les divers témoignages de satisfactions et les reproches que celle-ci s'adresse à elle-même toujours en regard de la pratique de son art. Sur le plan du rhème, le désir d'écrire domine en tant que catégorie. De 1904 à 1922, cette catégorie revient à quatorze reprises.

A partir de 1915, les catégories du thème et du rhème sont généralement plus nombreuses que dans les premières années du Journal. Avec les ans, la diariste modifie ou nuance ses attentes par rapport à l'écriture. Par exemple, elle prend en considération plusieurs facteurs responsables de l'itinéraire de sa vocation. Son sentiment de satisfaction ou d'insatisfaction, les sujets qu'elle entend traiter, la façon de s'y prendre figurent comme des ajouts qui, avec le temps, précisent son désir initial de se lancer dans l'écriture.

6.2.1 De 1906 à 1913

Mis à part l'année 1907 où Katherine exprime à plusieurs reprises son désir d'écrire, de 1906 à 1913 celle-ci se réfère peu à l'écriture. Quand elle le fait, son enthousiasme débordant l'illusionne temporairement quant aux choix littéraires qui se présentent à elle et à la célébrité qui l'attend. Par exemple, en 1911, Katherine manque de discernement

lorsqu'elle entrevoit de s'aventurer dans tous les genres littéraires : «Je veux écrire des livres, des romans, des pièces, des poèmes⁴⁸⁶.» Et en 1908, elle associe implicitement à la création littéraire la puissance, la fortune et la liberté. C'est l'unique fois qu'elle se lance dans une telle spéculation. Sa confrontation avec la réalité londonienne freinera ses ambitions.

C'est en 1906 qu'elle affirme pour la première fois son désir d'écrire et met en doute son talent : «A présent, dit-elle, je voudrais écrire. En serai-je capable, je me le demande. Essayons⁴⁸⁷.» Ce rhème singulatif traduit une sorte d'hésitation de la part de la diariste qui, au moment de sa décision, doute de son talent.

Toujours en 1906, la diariste fournit quelques détails concernant la forme et le style qu'elle prévoit adopter :

«J'aimerais écrire un morceau un tout petit peu mystérieux, mais vraiment beau, vraiment original⁴⁸⁸.» Ces repères esthétiques brièvement évoqués seront éventuellement repris avec plus de force dans le Journal.

Par exemple, en 1907, tout en ajoutant d'autres exigences à son art, telles que la modernité, la vraisemblance et «l'invention» (elle veut inventer une histoire), Katherine réitère l'idée de la beauté et, en 1916, réaffirme l'idée du mystère qui doit émerger de ses

486 Ibid., p. 111.

487 Ibid., p. 49.

488 Ibid.

oeuvres à venir. Autrement dit, dès le début de sa carrière littéraire, elle a déjà une bonne idée de l'allure qu'elle prévoit donner à ses oeuvres. C'est la raison pour laquelle, Katherine revient très peu sur ce thème. Seuls les sujets de ses fictions changeront après la mort de son frère. Comme je l'ai mentionné, Katherine, en 1907, répète à plusieurs reprises sa volonté d'écrire. Sur le plan du thème, celle-ci met de l'avant une gamme de sentiments contradictoires. Face à son métier d'écrivain, le doute, la confiance et la satisfaction l'habitent tour à tour. Son humeur du moment semble dicter ses divers jugements⁴⁸⁹. C'est ce qui explique, en partie, la tendance chez la diariste à ne renouveler que rarement la même opinion, quand au cours d'une année, elle évalue ses progrès littéraires. Mais, comme on le verra plus loin, les années 1921 et 1922 vont à l'encontre de cette tendance.

6.2.2 De 1914 à 1915

En 1914 et en 1915, Katherine se réfère plus souvent à l'écriture qu'auparavant. Installée avec Jack en Angleterre, elle partage son temps entre l'écriture et sa vie de couple. Ces deux sujets occupent assez de place dans son Journal. Si ce n'était de la présence de son mari avec tout ce qu'elle apporte de désillusions et parfois de joies, la diariste se confierait sûrement plus à son Journal en tant qu'écrivain. C'est d'ailleurs ce

489 Par exemple, le 28 décembre 1907 elle apparaît confiante en son avenir : « Je devrais être un bon écrivain, dit-elle. Je possède l'ambition, les idées » p.84. Quelques jours plus tard, sans qu'on en sache la raison, sa confiance cède la place au doute : « Jamais, jamais je ne serai capable de réformer mon écriture » p.85.

qu'elle entreprend en 1916 après la mort de son frère. Jack est éclipsé au profit de ses préoccupations littéraires.

Pendant les deux années présentement étudiées, Katherine souligne à plusieurs reprises son désir d'écrire. Mais parallèlement à son désir qui apparaît plus pressent, ses exigences esthétiques augmentent. Ecrire pour écrire ne suffit plus. Le regard critique de la diariste envers ses textes et sur sa façon de travailler est souvent à la source de déceptions et d'une discipline de travail plus sévère.

L'année 1915 illustre bien ces faits. Par exemple, à trois reprises Katherine exprime son insatisfaction. Au niveau du thème. Ce qu'elle écrit n'est pas «tout à fait bien ⁴⁹⁰» ou apparaît comme des choses «vagues et décousues⁴⁹¹» ou bien encore «[ne] vaut [pas] un sens⁴⁹²». Au cours d'une entrée, elle manifeste un certain contentement envers l'une de ses oeuvres, Brave Love. En ce qui regarde la discipline, la diariste, en prenant conscience de sa lenteur d'exécution, s'impose des échéances. Par exemple, le 4 janvier, d'une façon plutôt solennelle, elle déclare : «Je fais le serment de terminer un livre ce mois-ci⁴⁹³.»

490 Ibid., p. 142.

491 Ibid., p. 149.

492 Ibid., p. 151.

493 Ibid., p. 143.

6.2.3 1916

Au mois de février 1916, la diariste continue toujours de se sentir harcelée par le temps : «En somme, affirme-t-elle le 13 février, je n'ai rien écrit encore et de nouveau le temps s'abrège. Rien n'est fait ⁴⁹⁴.» Par conséquent et comme l'année précédente, mais avec plus d'insistance, Katherine s'impose à quatre reprises des échéances.

L'urgence de celle-ci de se mettre sérieusement à la tâche prend un sens nouveau : Katherine se sent dans l'obligation de renouveler, par l'écriture, son passé en Nouvelle-Zélande, afin, comme on le sait, de respecter les dernières volontés de son frère.

Ce phénomène est illustré sur le plan du thème : «Voici un fait nouveau, affirme-t-elle sous le mode itératif, lorsque je ne travaille pas, je sens que mon frère m'appelle et qu'il n'est pas heureux⁴⁹⁵». Quelques pages plus loin, sous le ton de la confiance, la diariste répète cette récente association entre son frère et sa création littéraire: «Chaque fois que je prends la plume, c'est toi qui es avec moi. Tu es mien. [...]»⁴⁹⁶.

Notons qu'ici l'emploi de l'itératif renforce l'intensité de cette association. Chez la diariste, c'est une prise de conscience soudaine d'un fait, d'une pensée qui se répète, mais qui devient significative au moment où elle l'inscrit dans son Journal.

494 *Ibid.*, p. 185.

495 *Ibid.*

496 *Ibid.*, p. 187.

Son mandat, ou si l'on préfère son entente tacite avec son frère, sensibilise Katherine à plusieurs aspects de l'écriture. Cette fois-ci elle considère simultanément ces aspects, anciens et nouveaux, d'où les multiples catégories de l'écriture sur le plan du rhème. La forme qu'elle veut donner à ses oeuvres littéraires, ceux pour qui elle désire écrire, les exigences et les échéances qu'elle s'impose, ce sur quoi elle veut écrire sont autant de catégories reliées aux attentes de la diariste.

Les trois dernières catégories retiennent mon attention à cause du nombre relativement élevé des rhèmes qui s'y rattachent. Inspirée par de nouveaux sujets d'écriture, Katherine manifeste son enthousiasme en les évoquant brièvement dans son Journal. Par exemple, en voyant des pâquerettes sur sa table, elle s'exclame : « Je parlerai des pâquerettes. Des ténèbres. Du vent--du soleil et des brouillards. Des ombres. Ah! de tout ce que tu aimais, que j'aime aussi et que je sens ⁴⁹⁷. »

Ce même enthousiasme soulève aussi son souci de la perfection. Et cette perfection est reliée aux effets que ses histoires produiront chez le lecteur. La cascade d'impératifs qui suit exprime la volonté, chez la diariste, de parvenir à ses fins :

Il faut qu'il soit mystérieux et comme suspendu sur les eaux. Il faut qu'il vous ôte le souffle. Il faut qu'il soit «une de ces îles»... [...] Mais il faudra tout dire avec un sentiment de mystère, une splendeur, un rayonnement de soleil disparu, [...] ⁴⁹⁸.

497 Ibid., p. 188.

498 Ibid., p. 184.

Sur un ton aussi déterminé, à plusieurs reprises, Katherine se rappelle à elle-même l'obligation de se hâter, comme si elle devait répondre à une commande longuement attendue :

Il faut que je me hâte. Ce livre, il faut qu'ils l'aient tous, là-bas. [...] Oh! je veux que ce livre soit écrit. Il le faut. Il faut qu'il faut qu'il soit relié, emballé, envoyé en Nouvelle-Zélande. [...] ⁴⁹⁹.

Un peu plus loin dans son Journal, en voyant Jack travailler avec soin, elle se reproche de nouveau, sous la forme interrogative, son injustifiable lenteur :

Pourquoi ne suis-je pas en train d'écrire, moi aussi ? Pourquoi ne pas commencer, puisque je sens une telle richesse en moi, et qu'il faut que la plus grande partie de ce livre soit écrite avant notre retour en Angleterre ? ⁵⁰⁰.

Enfin, l'année 1916 se présente comme un autre tournant décisif dans la vie de Katherine. La mort de son frère a éveillé chez elle non seulement le sentiment d'un devoir à respecter, mais celui d'une appartenance qui sera à la source d'une inspiration renouvelée.

6.2.4 De 1917 à 1919

En général, de 1917 à 1919, Katherine fait peu allusion à l'écriture comparativement à l'année 1916, par exemple. Son désir de réaliser une oeuvre est toujours présent mais projeté dans un avenir mal défini. La diariste semble freinée dans son élan créateur par la masse d'histoires qui l'habite, par le temps que lui impose inévitablement ses limites

449 Ibid., p. 190.

500 Ibid., p. 196.

et par sa remise en question, à quelques reprises, de son métier d'écrivain. Voyons de plus près comment se présente son rapport à l'écriture.

Après s'être replongée dans l'univers de son enfance, la diariste, au mois d'août 1917, revoit sous un jour différent certains de ses plus récents séjours soit en Bavière, soit à Paris. Ces derniers s'annoncent comme de nouveaux répertoires de récits à exploiter : «[...] puis il y a la Bavière [...] flottant dans l'air... et il y a aussi Paris. Mon Dieu! quand écrirai-je tout cela et comment?⁵⁰¹»

Dans les mois qui suivront, Katherine restera silencieuse par rapport à ces questions. En 1918, l'écriture redevient une préoccupation ancrée dans l'immédiat. Dans un premier temps, elle semble redécouvrir sa passion pour l'écriture : «Moi, affirme-t-elle sans détour, je ne suis jamais si à mon aise qu'une plume à la main⁵⁰².» Dans un deuxième temps, sa santé chancelante l'incite à reconsidérer d'un oeil critique ce qu'elle a écrit, et à entrevoir avec une nouvelle perspective ce qui lui reste à faire, d'où l'augmentation du nombre de rhèmes jusqu'en 1919. Voyons comment se manifestent ces changements.

Portée vers un nouvel élan créateur, la diariste, mieux portante au début de l'année 1918, est confiante face à ses projets littéraires. Cette confiance est soulignée, entre autres, par la reprise d'un constat au niveau du thème : sa capacité immédiate d'écrire.

En janvier elle affirme :

501 Ibid., p. 225.

502 Ibid., p. 231.

«Certainement, je serai capable de me mettre au travail d'ici un jour ou deux, [...]»⁵⁰³.» Six mois plus tard, elle déclare : «Si je m'asseyais en ce moment pour écrire, simplement, quelques-unes des histoires qui sont toutes rédigées, toutes prêtes, dans mon esprit, j'y mettrais des jours. Il y en a tant»⁵⁰⁴.

Notons que ce dernier thème associé à l'écriture, en plus de témoigner de l'abondance des histoires toutes prêtes qui ne demandent qu'à être rédigées, rend compte aussi du moyen à prendre pour les concrétiser : il s'agit pour la diariste de passer aux actes.

Le nombre élevé de rhèmes par rapport à la période étudiée, soit de 1917 à 1919, exprime sa volonté de se mettre au travail : «Il faut que je me remette à écrire, se dit-elle»⁵⁰⁵.» Sous la forme interrogative, elle réaffirme son désir d'écrire : «Est-ce que je n'ai pas envie d'écrire des récits?»⁵⁰⁶.» Par contre, ce qui est nouveau, donc singulier au niveau du rhème, c'est l'envie apparemment subite, chez la diariste, de faire table rase de ses anciens écrits qu'elle considère comme «autant de faux départs»⁵⁰⁷.

503 *Ibid.*, p. 232.

504 *Ibid.*, p. 250.

505 *Ibid.*

506 *Ibid.*, p. 251.

507 *Ibid.*, p. 252.

En réalité, ce rhème s'avère comme une suite logique à ce qui précède. A plusieurs reprises, dans son Journal, Katherine manifeste tant au niveau du rhème que du thème son mécontentement vis-à-vis de ce qu'elle produit. Par exemple, déjà en 1910 elle affirmait : «Je désire éperdument écrire quelque chose de vraiment très bien, et avec cela j'en suis incapable [...]»⁵⁰⁸. En 1915, son insatisfaction, quoique atténuée, demeure : «Je n'arrive pas à écrire tout à fait bien, déplore-t-elle»⁵⁰⁹. Mais, c'est en 1916 que son exigence en tant qu'écrivain apparaît comme un point culminant de sa carrière. En détail, au niveau du rhème, la diariste décrit ce qu'elle entend entreprendre.

Ses exigences élevées risquaient de la conduire éventuellement à un sentiment d'échec. C'est ce qui arrive en 1918. Aussi, l'année 1919, se fait l'écho de ce sentiment d'échec tant au niveau du thème que du rhème : «Je voudrais gagner ma vie, mais pas en écrivant, non». «Je sens que mon talent d'écrivain n'est pas très grand...»⁵¹⁰.

Néanmoins, à la fin de l'année 1919, soit en décembre, la diariste revient à l'écriture. Une fois de plus, elle réitère son désir d'écrire, mais sa conviction face à ce désir semble moins forte : «J'aimerais écrire mes livres, passer quelques années heureuses avec Jack (mais à cela je ne crois guère) [...]»⁵¹¹. Associés avec l'idée de finir ses jours au côté de

508 Ibid., p. 107.

509 Ibid., p. 142.

510 Ibid., p. 273.

511 Ibid., p. 304-305.

son mari, ses projets d'écriture prennent un peu l'aspect de vagues chimères. Bref, l'information restreinte qu'elle fournit sur son rapport à l'écriture signale son désengagement temporaire, face à cette passion qui fut la sienne pendant plusieurs années. En fait, ce désengagement impulsif réapparaîtra une seule fois, soit en 1921. Malade et avec peu de ressources, en réaction contre sa condition, d'un trait elle déclare : «Je ne désire pas écrire; je désire vivre⁵¹².» Mais à l'instar de l'année 1919, la diariste se remettra rapidement à son travail.

En prenant conscience des exigences de l'art en général, Katherine renie ses travaux passés :

Chaque fois que nous causons d'art d'une façon plus ou moins intéressante, je me mets à souhaiter de toute mon âme qu'il me soit possible de détruire tout ce que j'ai écrit et de recommencer; ces choses-là me semblent autant de «faux départs»⁵¹³

L'emploi de l'itératif au niveau du rhème exprime l'exaspération de la diariste face à l'oeuvre souhaitée qui tarde à se concrétiser.

Katherine sait que le temps joue contre elle. Elle le sait quand, dans un instant de panique, elle déclare : Comme il serait intolérable de mourir..., de laisser des «fragments», des «ébauches»... rien de vraiment achevé⁵¹⁴.

512 *Ibid.*, p.398

513 *Ibid.*, p.333

514 *Ibid.*, p. 234.

ou encore, lorsqu'elle réitère son désir de se mettre à la tâche, soit par défi, soit par un souci de discipline ou pour tout simplement donner libre cours à sa créativité : «Est-ce que je n'ai pas envie d'écrire ces récits?, se dit-elle. Seigneur! Seigneur! mais c'est mon unique désir!⁵¹⁵»

La maladie l'amène aussi à remettre en question ses priorités. L'écriture n'échappe pas à cet examen de conscience. Son développement contradictoire illustre l'humeur changeante de la diariste, d'où le peu de répétitions sur le plan du rhème. Par exemple, de 1918 à 1919, elle envisage tantôt l'écriture sous l'angle de la perfection, d'une exigence formelle à atteindre, ce qui l'amène à vouloir devenir un meilleur écrivain ou à vouloir renoncer, faute de talent, à l'écriture, tantôt comme une occasion de gagner de l'argent ou bien encore comme une activité parmi d'autres.

Ce dernier point de vue reflète surtout l'aveu d'impuissance de la diariste qui, face à l'aggravation de sa maladie, renonce à se consacrer uniquement à l'art d'écrire et à tout l'apparat qui l'entoure :

Je suis tuberculeuse. Mon mauvais poumon contient encore beaucoup d'eau et me fait mal. Mais je m'en tourmente pas. Je ne désire rien de ce que je ne puis avoir. La paix, la solitude, du temps pour écrire mes livres, la vie extérieure à observer, à méditer... rien de plus. [...] ⁵¹⁶.

515 *Ibid.*, p. 251.

516 *Ibid.*, p.286. Notons que sa première réaction face à la maladie allait dans le sens contraire. Son renoncement à la vie devenait conditionnel à la réalisation d'une oeuvre : « Je ne demande vraiment que le temps d'écrire tout cela (ses souvenirs de la Nouvelle-Zélande) le temps d'écrire mes livres. Après, il me sera égal de mourir. Je ne vie que pour écrire » p.268.

6.2.5 1920

En 1920, le nombre de thèmes augmente. Il est sensiblement le même qu'en 1916. Par contre, le nombre de rhèmes est relativement peu élevé si on le compare aux thèmes de l'année en cours et surtout à celui de l'année qui suit.

Sur le plan du thème, la diariste inscrit des données qui font état du travail accompli. Ses journées alternent selon qu'elles sont productives ou pas. Par exemple, le 5 janvier, elle écrit : «Travaillé Tchekhov tout le jour, puis mon conte jusqu'à 11 heures⁵¹⁷.» Le lendemain, avec regret, Katherine affirme : «Impossible de travailler⁵¹⁸.» Ici, les thèmes sont avant tout répétitifs. La diariste met temporairement de côté ses exigences littéraires. Ce qui compte en premier, c'est son acharnement au travail. Ses journées improductives la désolent.

Même la maladie ne diminue pas sa volonté de travail : «Même désir désespéré de travailler, dit-elle, et je n'ai pas pu⁵¹⁹.» Et son découragement est souligné par l'emploi de l'itératif où elle décrit son obstination : «Je crois que j'ai commencé neuf ou dix fois l'article sur le livre de T.⁵²⁰.» Quelques jours plus tard, soit le 30 janvier, elle réitère

518 *Ibid.*, p. 316.

519 *Ibid.*

520 *Ibid.*, p. 322.

l'inutilité de ses efforts au travail : «J'ai essayé toute la journée de travailler et je me sens rompue de fatigue⁵²¹.»

Le seul thème singulier de l'année en cours se situe au mois de décembre. Comme en 1907, Katherine est confrontée à ses limites quant aux genres littéraires où elle entend oeuvrer. En 1907, la poésie pour enfant lui devenait interdit. Maintenant, elle croit avoir perdu le don pour écrire des romans : «Je suis incapable d'écrire tout un roman sur quoi que ce soit⁵²².» En fait, ce sentiment d'impuissance face à la création d'une oeuvre d'envergure correspond aussi à un penchant, chez Katherine, pour les écrits plus courts, par exemple, la nouvelle⁵²³. Il suffit de se rappeler son refus 1916 de se lancer dans des «histoires compliquées⁵²⁴» qu'elle assimilait à des romans.

Comme je l'ai mentionné, les rhèmes sont peu nombreux par rapport aux thèmes. Dans un premier temps, Katherine reprend deux aspects souvent évoqués : son désir de devenir un écrivain «un véritable écrivain⁵²⁵» et la volonté de se mettre à tout prix au

521 Ibid., p. 323.

522 Ibid., p. 362.

523 D'ailleurs, en 1921, la diariste témoigne de son intérêt grandissant pour la nouvelle par le constat que voici: « Mais ma conception, même de la nouvelle brève, a passablement changé, ces derniers temps ». Ibid., p. 408.

524 Ibid., p. 184.

525 Ibid., p. 333.

travail : «Je le jure : pas un seul jour ne s'écoulera sans que j'écrive quelque chose [...]»⁵²⁶.

Mais ce qui retient l'attention sur le plan du thème, c'est la décision, chez Katherine, de lutter contre la maladie par le biais de l'écriture : «Il faut que je me tourne vers le travail. Il faut que je transforme mon supplice en quelque chose, que je le change»⁵²⁷. Ce thème restera singulier pendant l'année en cours. Il sera repris à une occasion l'année suivante. Dans un futur très proche, la diariste trouvera d'autres moyens pour surmonter sa souffrance, et l'écriture redeviendra un but en soi.

Bref, aussi peu nombreux soient-ils, les thèmes véhiculent l'idée que la maladie, malgré sa persistance, ne se présente plus comme un obstacle majeur à la vocation littéraire de la diariste. L'année qui suit en fournit une preuve éclatante.

6.2.6 1921

En 1921, Katherine est très préoccupée par sa carrière d'écrivain qui lui tient toujours à coeur. Au début de l'année, la diariste déclare avec force sa passion de l'écriture : «Pour moi la vie et le travail sont deux choses indivisibles»⁵²⁸.

Comparativement à l'année précédente, le nombre de thèmes augmente et celui des thèmes ne s'est jamais trouvé si élevé. Parmi les autres caractéristiques liées à cette

526 *Ibid.*, p. 354.

527 *Ibid.*, p. 363.

528 *Ibid.*, p. 376.

période, notons la présence, comme en 1916, de plusieurs catégories et du peu d'intérêt (contrairement à l'année passée, par exemple) pour l'anecdotique.

La diariste semble se préoccuper moins de sa productivité littéraire. En tout cas, en trois occasions seulement, elle rend compte dans son Journal d'oeuvres qu'elle a terminées : M. et Madame de Coulombe⁵²⁹ Une famille idéale⁵³⁰ et La Garden-Party⁵³¹. Et à une seule occasion, elle se donne une échéance de travail précise.

Par contre, à plusieurs reprises, elle dit son incapacité d'écrire, s'adresse des reproches et fait part de ses insatisfactions. Finalement, la répétition de ces deux dernières catégories d'énoncés parlent d'elle-mêmes : tout en continuant d'être soucieuse de sa productivité, Katherine mise beaucoup sur la qualité de son écriture. Par conséquent, quand elle s'attarde à décrire ce qu'elle fait, c'est avant tout pour dire son insatisfaction⁵³² et ses désirs se concentrent autour de sa volonté d'écrire et de l'amélioration de son art⁵³³.

Mais cette première interprétation des faits exige quelques réserves, quand on prend

529 Ibid., p. 400.

530 Ibid., p. 401.

531 Ibid., p.413.

532 Par exemple, les trois oeuvres mentionnées plus haut sont accompagnées de critiques négatives.

533 L'amélioration de son art est considéré ici comme une multitude d'exigences auxquelles la diariste doit répondre afin d'atteindre son but en matière de création littéraire.

en compte le contenu des énoncés figurant dans les catégories déjà mentionnées ou celles qui, a priori, semblent négligeables.

Par exemple, en 1921, la diariste, à quelques reprises, réaffirme son intention d'abandonner l'écriture (l'écriture de son Journal et implicitement celle de tous les autres genres littéraires) :

Il y a une chose à quoi je suis résolue. C'est de ne laisser aucun signe. Il fut un temps--et qui n'est pas si loin-- où j'aurais écrit tout ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté la France. Mais à présent, je prends délibérément le parti de ne rien dire à aucune âme vivante. Je garderai le silence comme ma mère l'a gardé. [...] Mais à quoi bon dire quoi que ce soit⁵³⁴?

Quoique sporadique, son idée d'abandonner l'écriture est révélatrice d'un certain désengagement de la diariste face à son art de prédilection. Par exemple, quand elle témoigne de son insatisfaction, Katherine souligne son tiraillement entre son désir d'écrire et son penchant pour la paresse⁵³⁵. Quand elle se plaint aussi du fait que « tout ce [qu'elle] écrit [...] reste à la lisière de la mer⁵³⁶ » ou « n'a aucune forme⁵³⁷ », on devine que ses déceptions ne tiennent pas uniquement de ses exigences élevées ou de son sentiment

534 Ibid., p.397-397.

535 Pour mettre fin à son penchant pour l'oisiveté, la diariste s'engage à « mettre en train [son] Journal et de le [tenir] jour après jour ». p.380.

536 Ibid. p . 402.

537 Ibid., p. 407.

d'impuissance⁵³⁸, mais aussi d'un déclin de sa passion pour l'écriture puisqu'elle n'arrive pas à s'y investir à fond.

L'énoncé le plus convaincant à cet effet est sans aucun doute celui où la diariste fait allusion à ses manoeuvres hypocrites pour camoufler le tarissement de son inspiration. Au mois de septembre, elle déclare à regret : «Me voici faisant semblant d'écrire, comme Dieu sait combien de fois déjà⁵³⁹.» Notons l'emploi de l'itératif qui souligne avec force l'exaspération de la diariste. Et cette exaspération conduit Katherine à formuler le voeu suivant : «Et si je renonçais à jouer la comédie, si j'essayais vraiment⁵⁴⁰ ?»

Toutefois, son désir d'écrire prendra sous peu un second souffle. Toujours au mois de septembre, d'une façon tout à fait inattendue, elle déclare : «Mais ma conception, même de la nouvelle brève, a passablement changé, ces derniers temps⁵⁴¹.» Dès lors, on comprend que sa période d'apparente oisiveté est animée par un souci de renouvellement sur le plan littéraire. Son admiration envers Tchekhov n'est pas étrangère à sa nouvelle sensibilité dans l'art d'écrire. A la suite de sa lecture d'une nouvelle de Tchekhov, elle

538 Il ne faut pas pour autant négliger son sentiment d'incapacité de même que ses nombreuses insatisfactions qui témoignent de son esprit critique. C'est d'ailleurs, comme elle le mentionne en une occasion, ce qui l'amène inévitablement, à douter de son talent d'écrivain : «Je ne crois pas être un bon écrivain ; je me rends compte de mes défauts mieux que n'importe qui ne pourrait le faire. Je sais exactement en quoi je ne réussis pas ». Ibid., p.416.

539 Ibid., p. 407.

540 Ibid.

541 Ibid., p. 408.

affirme bien haut : «Je donnerais toutes les nouvelles de la littérature française pour celle-ci. C'est l'un des chefs-d'oeuvre du monde⁵⁴².»

Le 17 novembre, la diariste entend se conformer à une série d'exigences qu'elle établit clairement. Manifestement, Katherine a retrouvé le feu sacré :

Mon plus profond désir, dit-elle, c'est d'être un écrivain, c'est d'avoir fait «une oeuvre» [...]. Il faut faire un autre effort— tout de suite. Il faut tout recommencer. Il faut que j'essaie d'écrire simplement, pleinement, librement, du fond du coeur. [...] Il faut que je conserve ce cahier, afin de noter ce que je fais chaque semaine. [...] Mais maintenant, il faut se décider! Et surtout demeurer en communion avec la Vie—avec le ciel et cette lune, ces étoiles, ces cimes froides et candides⁵⁴³.

Vers la fin du mois de novembre, la diariste avouera sa prise de conscience par rapport à sa manière d'aborder l'écriture. C'est pourquoi, précédemment, elle est revenue avec insistance sur les exigences qu'elle entend respecter : J'ai progressé.. un peu. J'ai pris conscience de ce qu'il faut faire--de la barrière étrange qu'il faut traverser, entre penser ces choses et les écrire...⁵⁴⁴.

A partir de cet instant où Katherine découvre la voie à suivre pour réaliser ses projets d'écriture, sa productivité redevient sa préoccupation première. Parmi les exigences déjà émises le 17 novembre, on retrouve celle où la diariste s'engage à noter dans un cahier

542 *Ibid.*

543 *Ibid.*, p. 418.

544 *Ibid.*, p. 420.

«ce qu'[elle] fait chaque semaine.» Quelques pages plus loin, elle se plaint du fait que depuis le 16 octobre elle n'a «écrit que La Maison de Poupée⁵⁴⁵.»

Il reste à mentionner que vers la fin de l'année 1921, Katherine envisage l'écriture comme un moyen de guérison. Son retour à la santé devient l'unique condition pour réaliser ses souhaits, des souhaits dont la teneur n'est pas exprimée :

Je voudrais des choses dont J. sait si facilement se passer, [...]. Mais alors, plus fort que tous ces désirs, il y a cet autre, celui d'atteindre mon but, avant de faire quoi que ce soit de différent. Plus tôt les livres seront écrits, plus tôt j'aurai retrouvé la santé et plus tôt mes souhaits atteindront leur réalisation⁵⁴⁶.

Quoique singulatif (c'est-à-dire exprimé qu'une seule fois pendant l'année en cours), le désir chez la diariste d'écrire le plus tôt possible ses livres, dans le but de retrouver la santé, n'est pas négligeable. Pour la première fois Katherine voit au-delà de l'écriture. D'autres ambitions que la création littéraire animent son esprit. Mais contrairement à ce qu'elle a prévu, c'est son renoncement éventuel à l'écriture qui pavera la voie à ses ambitions premières.

6.2.7 1922

En 1922, l'écriture demeure toujours, pour Katherine, un sujet de préoccupation. Encore une fois, le nombre élevé de thèmes et de rhèmes en témoignent. La diariste revient presque aussi souvent qu'en 1921 sur son désir d'écrire. En janvier, en recourant

545 Ibid., p. 419.

546 Ibid.

à l'itératif, elle affirme : «Mais j'ai ce continuel désir d'écrire quelque chose où je mettrais tout mon pouvoir, toute ma force⁵⁴⁷.» Cependant cette préoccupation est chargée d'un nouveau sens. Malgré les nombreuses références à l'écriture, l'année 1922 se distingue de l'année précédente sur plusieurs plans.

Ces différences sont illustrées à travers l'augmentation ou la diminution d'énoncés rattachés à une quelconque catégorie⁵⁴⁸ et par la disparition ou l'apparition de certaines catégories où la diariste répète tantôt sa satisfaction tantôt son insatisfaction ou bien où elle exprime sa reconnaissance envers Dieu qui lui a donné, dit-elle, «la grâce d'écrire⁵⁴⁹». Bref, tous ces changements marquent des points culminants de l'évolution des rapports de la diariste avec l'écriture.

L'augmentation des anecdotes, en 1922, nous renseigne sur la volonté toujours présente, chez la diariste, de s'astreindre à sa tâche d'écrivain. Ainsi, quand elle s'attelle à une oeuvre ou lorsqu'elle vient d'en terminer une, Katherine prend soin de l'inscrire dans son Journal. Ce genre littéraire reprend alors le rôle qu'elle lui avait assigné l'année précédente : témoigner de sa constance au travail. Par exemple, le 7 janvier elle

547 Ibid., p. 438.

548 La diminution ou l'augmentation d'énoncés est en fonction de l'année précédente.

549 Ibid., p. 501.

affirme : «J'ai travaillé à ma nouvelle Le Nid de Colombes⁵⁵⁰.» Le onze du même mois, elle note avec fierté : «J'ai écrit et achevé Une tasse de thé⁵⁵¹.»

Aussi, par l'inscription dans son Journal de ses textes qui seront publiés, on devine, chez la diariste, le sentiment d'un accomplissement réel. La Maison de Poupée, La Garden-Party et Une Tasse de thé figurent parmi ses nouvelles qui seront publiées.

Mais la publication de ses oeuvres n'est pas l'unique moteur de sa soif d'écrire. En juillet, Katherine semble exécuter un bond de plusieurs années en arrière, quand elle avoue éprouver le plaisir d'écrire dans l'acte lui-même : «C'est très étrange, affirme-t-elle, mais le seul fait d'écrire n'importe quoi est une aide⁵⁵².»

L'écriture se présente désormais comme une aide, un appui et non plus comme un moyen de guérison. C'est ce que suggère la disparition de cette catégorie. Face à son existence qui s'éteint peu à peu, la diariste trouve un réconfort dans l'acte d'écrire qui devient une source fréquente de satisfaction.

En effet, pour la première fois dans son Journal, Katherine témoigne à plusieurs reprises des joies que lui procure l'écriture. En étant moins exigeante envers son art, elle arrive plus facilement à se satisfaire de ce qu'elle écrit. C'est ce que semble illustrer, d'une part, la diminution, pour l'année en cours, de ses exigences et de ses insatisfactions

550 Ibid., p. 431.

551 Ibid., p. 434.

552 Ibid., p. 492.

et d'autre part, l'apparition d'énoncés où la diariste manifeste sa satisfaction soit envers le temps consacré à son métier d'écrivain, soit envers les résultats de ses écrits. Par exemple, quand, au mois de janvier, elle affirme : «Je ne me sens pas aujourd'hui aussi mauvaise qu'avant parce que j'ai écrit quelque chose [...]»⁵⁵³, la diariste exprime à la fois sa satisfaction envers le travail accompli et implicitement, la baisse de ses exigences par l'expression «quelque chose». Autrement dit, pour elle, peu importe ce qu'elle a écrit, l'essentiel c'est de se mettre à la tâche.

On peut résumer la situation de la diariste comme suit: toujours aussi malade, Katherine continue néanmoins à vouloir se réaliser par l'art. Mais les assauts de la douleur et sa détérioration physique constituent des facteurs incontournables qui affectent son travail. Plus ou moins résignée à son sort, elle devient moins exigeante envers ses écrits et par conséquent elle arrive à s'en satisfaire plus facilement. Désormais son espoir de guérison repose sur une démarche spirituelle et non sur sa production littéraire. En fait, le désir d'écrire fera partie d'une multitude de désirs, dont leur réalisation permettra à la diariste de mener une «vie pleine, adulte, vivante, agissante»⁵⁵⁴.

6.3 LE TEMPS

Quand, pour la première fois, Katherine envisage d'écrire sa bibliographie, elle se propose de mettre de l'avant sa sensibilité au climat :

553 *Ibid.*, p. 440.

554 *Ibid.*, p. 503.

Ce serait une petite fille, à Wellington ; l'étrangeté, le charme, la stérilité de cette ville ; les effets du climat, le vent, la nuit, le printemps, la pluie, et puis la mer, la majesté des nuages ⁵⁵⁵.

Toujours sous l'angle de la fréquence, dans cette section j'analyserai les rapports de Katherine au temps. Ce thème narratif sera d'abord vue d'une façon générale. Ensuite je m'attarderai à certains éléments climatiques, afin de bien faire ressortir l'influence du climat sur la diariste. J'ai sélectionné des éléments climatiques qui reviennent souvent dans le Journal. Il s'agit du vent, du soleil, de la pluie et de la neige. Chaque thème narratif sera analysé en suivant la chronologie du Journal. Toutefois, par souci d'équilibre par rapport à la longueur des sections, pour chacune d'entre elles j'ai regroupé deux ou plusieurs années. Mais ces regroupements ne relèvent pas pour autant de l'arbitraire. Chaque regroupement possède son unité.

Dans le Journal de Katherine, les données sur le temps renvoient principalement à deux grandes classes de répétition: la singulative et la répétitives. Voyons comment, au cours des ans, ces classes sont distribuées en fonction des catégories et de la fréquence à laquelle la diariste se confie à son Journal.

De 1904 à 1913, la diariste écrit relativement peu dans son Journal, mis à part l'année 1907 où elle note ses observations sur les gens et le climat, au cours d'une expédition dans les campagnes de la Nouvelle-Zélande. Par conséquent, les références au temps sont peu nombreuses.

555 Ibid., p. 93.

Néanmoins, celles-ci, majoritairement singulatives, sont évoquées à l'occasion d'émotions intenses. Par exemple, quand en 1904 Katherine inaugure son Journal, elle ne retient que ses instants d'émerveillements ou de profondes détresses. En les décrivant, Katherine introduit des éléments reliés au climat tels que le froid, le temps sombre, le ciel et la lumière. Le premier janvier, rempli d'énergie et de bonnes intentions, la diariste se laisse séduire par le temps qu'il fait :

Dehors, l'air était froid et vif, et la nuit belle à voir. Sur tous les buissons, toutes les prairies, la Nature avait tendrement, étendu un voile pour les protéger de la gelée, [...] ⁵⁵⁶.

Par contre, le premier avril de la même année, le temps morne et gris qu'il fait semble réactiver, chez la diariste, le sentiment de sa rupture avec le milieu enchanteur de son enfance :

Aujourd'hui temps morne, gris. Je me suis réveillée à quatre heures du matin, et, depuis lors, je n'ai rien entendu que le bruit de la circulation, rien éprouvé qu'une grande nostalgie de la campagne, des bois, des jardins, des prés [...] ⁵⁵⁷.

Par exemple, en 1908, Katherine attend avec impatience la permission de son père pour repartir vers l'Angleterre. Dans son Journal, elle souligne son attente quand elle décrit à la troisième personne la maison «si calme» et «si ennuyeuse» dans laquelle elle vit, une maison où il n'y a «jamais de soleil ⁵⁵⁸». Notons l'emploi de l'itératif par l'utilisation

556 Ibid., p. 39.

557 Ibid., p. 40.

558 Ibid., p. 91.

de l'adverbe «jamais». Ce recours à ce type de répétition illustre le profond désarroi qui s'empare de la diariste.

En 1909 et 1911, Katherine, tantôt en Bavière loin des regards curieux où elle attend un enfant, tantôt en Angleterre, continue à introduire dans ses descriptions des références au climat, un climat qui lui est rarement favorable. Le froid, la pluie, le brouillard feront partie des scènes évoquées pendant ces deux années.

Finalement, de 1904 à 1913, ce sont plutôt les instants de désespoirs que la diariste décide de transcrire dans ses cahiers. Sans doute sont-ils à l'image de la morosité générale qui règne pendant ces années chargées de tensions montantes, d'attentes et d'événements imprévus.

Plus assidue à son Journal à partir de 1914, la diariste revient plus souvent qu'auparavant sur la diversité des climats accordée aux saisons et aux lieux où elle séjourne. Elle multiplie aussi les éléments qui sont évocateurs du temps qu'il fait tels que la neige, le vent, le ciel et les nuages, etc. Mais contrairement aux années précédentes, l'emploi du singulier n'est plus révélateur de la singularité du moment où il se manifeste. Souvent, le recours à ce type de répétition relève de l'anecdotique : tantôt la référence au temps se présente comme une simple donnée, tantôt elle s'insère à l'intérieur d'une description quelconque.

Par exemple, le 28 mars 1914, la diariste, qui note fréquemment les événements reliés à ce mois, évoque au passage la fin de l'hiver comme suit : «La terre est humide, on dirait

que l'hiver s'en va ⁵⁵⁹. » Par contre, les énoncés répétitifs regroupés en catégories sont généralement significatifs quant à l'état d'esprit où se trouve la diariste.

6.3.1 LE VENT

De 1914 à 1922, Katherine revient souvent sur ce thème. Comme le soleil, le vent exerce sur elle une véritable fascination. Le vent fait partie des descriptions qu'elle trace de son présent et de son passé. Qualifié de diverses manières, le vent devient une figure aux visages multiples et parfois contradictoires. L'énoncé du 23 janvier 1922 illustre avec pertinence ce que j'avance. Très malade, Katherine envisage tout de même de fixer sur papier les instants mémorables de son existence. C'est ainsi qu'elle rend une sorte d'hommage au vent qui a été à la source de joies intenses :

Se rappeler le bruit du vent--cette détresse particulière qu'on peut éprouver quand le vent souffle. Puis le vent printanier, tiède et doux, qui vous aspire le coeur. Ce vent que j'appelle l'Ancien des Jours, qui souffle ici le soir. Et celui qui secoue le jardin à la nuit tombée, quand on sort en courant. [...] Marcher le dos tourné à vent violent et lourd. [...] Le vent d'été, si folâtre, qui se berçait, se balançait ici dans les arbres. Et le vent qui passe dans l'herbe et la fait frémir. Cela m'émeut d'une émotion que je ne comprends jamais. [...] ⁵⁶⁰.

D'une façon moins englobante, mais qui mérite d'être soulignée, le vent, en 1916, s'inscrit dans la mémoire de la diariste, au même titre d'ailleurs que d'autres éléments climatiques, comme un souvenir précieux. Il évoque les instants de bonheur partagés entre

559 *Ibid.*, p. 129.

560 *Ibid.*, p. 446.

celle-ci et son frère défunt. En réfléchissant à ce qu'elle prévoit raconter dans sa bibliographie, elle écrit :

Je parlerai des pâquerettes. Des ténèbres. Du vent--et du soleil et des brouillards. Des ombres. Ah! de tout ce que tu aimais, que j'aime aussi et que je sens. Ce soir, tout cela m'apparaît clairement⁵⁶¹.

Mais le vent en tant que souvenir et en tant que réalité vécue au quotidien est souvent perçu différemment par Katherine. Alors que dans le premier cas, il provoque ce qui n'existe plus, dans le deuxième cas, le vent figure comme un élément mal venu dans la suite des jours ou des saisons décrites. Par exemple, en décembre 1914, Katherine, en faisant référence à la longueur de l'hiver, qualifie le vent de «solitaire⁵⁶².» Tout porte à croire que la présence du vent la confronte à sa propre solitude du moment.

Les nombreuses descriptions consacrées aux mois de janvier et de février montrent l'effet néfaste, entre autres, du vent sur la diariste qui ressent l'hiver et ses éléments comme un mauvais présage. Ainsi, ses références au vent se multiplient. Le 4 janvier, après avoir mentionné le froid qui sévit et la neige qui tombe, Katherine, avec désolation, ajoute : «Il fait très sombre aussi; quelque part le vent souffle⁵⁶³.» Quelques jours plus tard, soit le 8 du même mois, elle réitère sa désolation quand elle décrit, presque dans les

561 Ibid., p. 188.

562 Ibid., p. 138.

563 Ibid., p. 143.

mêmes termes, le temps : «Il fait un temps sombre, venteux, sans un rayon de soleil, l'âme meurt par ce temps-là⁵⁶⁴.»

Et les références au vent se poursuivent jusqu'à la fin de janvier pour se terminer vers le milieu de février. Cette répétition du temps qu'il fait traduit l'exaspération de la diariste qui souhaite la venue d'un climat plus clément que celui de l'hiver. Le 16 janvier 1915, Katherine, exacerbée, souligne le poids de cette saison sur son moral par le recours à l'itératif : «Pluie, vent furieux comme toujours; journée affreusement déprimante. J'ai les mains glacées ⁵⁶⁵.»

De 1916 à 1922, la diariste évoque moins souvent la présence du vent. Elle décrit rarement l'effet qu'il produit sur elle. En 1916, le vent, comme on le sait, est plutôt lié au souvenir de son frère qui comme elle aimait cette force mystérieuse. Par exemple, le 15 février, la tempête qui s'abat chez elle l'amène à s'adresser à son frère dans ces termes : « Ce soir, c'est la tempête. Entends-tu ? Il n'y a rien que le vent et la mer. On sent que le monde est soulevé comme une plume [...] ⁵⁶⁶.»

En 1918, à la fin de septembre, elle interpelle à nouveau son frère par le biais d'une métaphore à la vue du vent et des «feuilles mortes qui palpitent et se brisent⁵⁶⁷.» Cette

564 *Ibid.*, p. 145.

565 *Ibid.*, p. 148.

566 *Ibid.*, p. 189.

567 *Ibid.*, p. 256.

jouissance face à l'agitation du vent et des feuilles témoigne de la fascination de Katherine pour le vent, une fascination qui semble la transporter vers un ailleurs auquel secrètement elle aspire.

Sa prochaine référence au vent surgit l'année suivante, à la venue du printemps. Dans un élan de joie, provoqué sûrement par l'avènement de sa saison préférée, la diariste fait intervenir le vent au milieu d'une description qui n'est pas le fruit du hasard. La mise en scène des éléments de la nature témoigne de la singularité du moment :

O Dieu ! Le soleil emplit le ciel et le soleil est comme une musique. Le ciel est rempli de musique. Elle ruisselle le long de ces grands rayons de clarté. Le vent touche la harpe des arbres, éparpille de petits jets de musique [...] ⁵⁶⁸.

Les brèves mais fréquentes descriptions pendant le mois de janvier 1920 ne sont pas elles aussi le résultat d'un geste mécanique. Portée à la détresse pendant ce début d'année synonyme de froid et de noirceur, la diariste note au quotidien ses états d'âme. Encore une fois, le vent s'inscrit comme un élément perturbateur : une nuisance au milieu de son existence, elle aussi perturbée, entre autres, par sa relation amoureuse instable avec Jack et par sa maladie : «Du froid, de l'humidité, du vent, un temps terrible. Je me suis battue contre lui tout le jour. Déprimée horriblement ⁵⁶⁹.»

568 *Ibid.*, p. 276

569 *Ibid.*, p. 316.

En 1921. la diariste ne fait référence au vent qu'à deux reprises, soit en mai, à l'occasion d'un séjour au Montana où elle note l'absence de vent, soit au mois d'octobre où elle décrit le temps en ces termes : «Il fait un jour de soleil et de vent--un beau jour ⁵⁷⁰».

Les deux descriptions, l'une très longue, l'autre très courte dans lesquelles Katherine fait référence au vent, traduisent une fois de plus des moments uniques (qui paraissent du moins comme tels) où elle exprime sa joie de vivre.

Au mois de mai, en route vers Genève, la beauté du paysage et la venue du printemps lui font oublier les tourments de sa maladie. Voici quelques fragments de sa lettre non expédiée à Jack

Il y a tant de choses à dire et il fait beau. [...] Le voyage jusqu'à Genève a duré un clin d'oeil. [...] Il n'y avait pas un souffle de vent et, bien que l'air fût froid, ce froid était celui du printemps. [...] c'était délicieux. Respirer seulement suffisait⁵⁷¹.

Quand, au mois d'octobre, la diariste prévoit à nouveau donner de ses nouvelles à son mari, elle traverse une période qui lui est favorable. Ses écrits vont bon train, sa santé semble s'améliorer, etc. Alors la perception transforme. Le mois d'octobre perd son aspect sinistre, du moins pour quelques temps. La diariste retient l'une de ces journées

570 *Ibid.*, p. 412.

571 *Ibid.*, pp. 390-391.

radieuses accompagnée de vent : «Il fait un jour de soleil et de vent, dit-elle, un beau jour⁵⁷².»

Au cours des ans, la présence du vent (comme probablement d'autres phénomènes) semble devenir une donnée de plus en plus suggestive. En 1922, le bonheur associé au vent, une association qui revient à quelques reprises, appuie cette hypothèse. Le vent n'est plus évoqué comme un simple phénomène naturel avec un impact tantôt bienfaisant, tantôt malfaisant sur la diariste. Il reflète plutôt la sensibilité de Katherine. Par exemple, en s'attardant à décrire en janvier une journée d'hiver, alors qu'elle habite au Montana, la diariste remarque que :

il y avait de l'air, dans le lieu, dans le pépiement hivernal quelque chose d'étrangement lointain. Dans la soirée, pour la première fois depuis... je me suis sentie reposée. J'étais assise dans mon lit et je me suis aperçue que je chantais intérieurement. Même le bruit du vent est différent. Il est joyeux, non plus sinistre et noir ⁵⁷³.

Toujours en janvier, Katherine, comme on le sait, rend une sorte d'hommage au vent.

Elle décrit ses diverses manifestations et transforme sa description en un apothéose:

Et le vent qui passe dans l'herbe et la fait frémir. Cela m'émeut d'une émotion que je ne comprends jamais. Je vois toujours un champ, un poulain [...] ⁵⁷⁴.

572 Ibid., p. 412.

573 Ibid., p. 432.

574 Ibid., p. 446.

Le recours à l'itératif, quand elle dévoile la réaction que produit chez elle le passage du vent dans l'herbe, souligne la force de son émotion ainsi que l'énigme qui l'entoure.

Et après plusieurs mois, soit en juin, Katherine réitère son bonheur par une autre référence au vent. Cette fois-ci, elle personnifie ce dernier en le qualifiant de pensif :

Le chuchotement du vent dans les branches est plus pensif. Ceci-cest est le bonheur le plus grand que je doive jamais connaître. C'est un bonheur qui dépasse tout ce que j'avais cru possible [...] ⁵⁷⁵.

Encore une fois, le vent stimule l'imagination de la diariste qui se réjouit de sa présence, par tout ce qu'il évoque d'heureux pour elle. La quiétude, qui caractérise la dernière année de vie de Katherine, augmente sa réceptivité face au vent qui incarne sous diverses formes, le bonheur.

575 Ibid., p. 485.

6.3.2 LA PLUIE, LE SOLEIL, LE FROID ET LA NEIGE

De 1914 à 1922, la diariste note la présence des quatre éléments étudiés soit la pluie, le soleil, le froid et la neige. Leur récurrence à travers le Journal et leur effet sur l'attitude de la diariste ont retenu mon attention. Mais contrairement au vent, la pluie et la neige seront toujours mal reçus par Katherine. Ils assombrissent ses journées et l'entraînent parfois jusqu'à un profond désespoir. Par exemple, le 24 janvier 1915, elle écrit : «Jour pluvieux interminable, qui tient de la toile d'araignée; un jour qui ne vaut pas la peine d'être vécu ⁵⁷⁶.»

Par contre, l'arrivée du soleil est toujours réconfortante. Sa clarté et sa chaleur adoucissent l'existence souvent troublée de la diariste. En fait, de 1914 à 1922, le soleil est l'élément le plus souvent cité. Vient ensuite, le froid qui symbolise sa force rivale. Bref, il reste à expliquer les variations en ce qui a trait au nombre ou au type de répétitions des quatre éléments étudiés par tranches de douze mois.

6.3.2.1 De 1914 à 1915

En 1914 et en 1915, la pluie, la neige, le soleil et le froid sont tous évoqués par la diariste au fur et à mesure qu'ils se manifestent dans son quotidien. Mais l'année 1915 se distingue de l'année 1914 par l'augmentation du nombre de répétitions des quatre éléments climatiques.

576 Ibid., p. 152.

Cette augmentation s'explique tout simplement par le fait que pendant l'année en question, Katherine écrit régulièrement pendant les mois de janvier et février. Et quoi de plus normal quand on écrit de façon journalière dans son carnet, que de noter le temps qu'il fait ? C'est souvent le seul événement de la journée.

Mais on pourrait aussi avancer l'idée que Katherine est plus sensible au temps et que son attente en alerte pour les journées ensoleillées l'amène à observer de près les caprices du temps et à les inscrire soigneusement dans son Journal. Le nombre élevé de descriptions où le soleil se manifeste témoigne des attentes récompensées de la diariste qui, à chaque fois, s'en réjouit : «Aujourd'hui le soleil s'est mis à briller et je vais mieux, s'exclame-t-elle avec soulagement le 4 février 1915⁵⁷⁷.»

En tout cas, pendant l'hiver 1915, Katherine ne manque pas l'occasion de dénoncer le froid et la pluie. Quoiqu'ils se présentent comme de simples constats, étant donné la concision des énoncés dans lesquelles ils apparaissent, on devine les réactions peu favorables de la diariste qui, par les années passées, a déclamé contre eux. Il reste à mentionner que si la neige est rarement évoquée, c'est qu'il a peu neigé pendant la période où elle s'est consacrée régulièrement à son Journal.

577 Ibid., p. 153.

6.3.2.2 De 1916 à 1919

Pendant ces années, Katherine, encore une fois, n'écrit pas de façon régulière dans son Journal. Par conséquent, les références au temps sont peu nombreuses. En fait, seul le soleil est évoqué de façon répétitive à chaque année (à l'exception de l'année 1917 où on ne retrouve aucune référence au temps). Et en 1918 et 1919 la fréquence rattachée au froid est de type répétitif. Ces deux constats donnent l'impression de forces climatiques qui s'affrontent, à savoir le soleil et le froid.

Décidément, quand on regarde l'allure générale des répétitions liées au temps, on se rend compte que la diariste néglige de noter ce qui se passe à l'extérieur. Quoiqu'elle écrive beaucoup pendant la période étudiée, ses propos reflètent avant tout des préoccupations d'ordre personnelles. Bref, sur le plan du contenu, son Journal est plus hétéroclite que par les années passées. En plus de livrer ses opinions sur divers sujets et d'esquisser des nouvelles, Katherine envisage son existence sous plusieurs angles. Sa relation avec Jack, son désir d'écrire, son inquiétude face à la maladie et sa nostalgie envers les siens viennent tour à tour hanter sa pensée.

Finalement, dans le contexte actuel, l'emploi du singulier, en ce qui regarde le temps, est souvent l'indice d'un bref retour dans l'immédiat chez la diariste qui, momentanément,

abandonne ses réflexions ou autres pour décrire ce qu'elle observe. Par ses observations, elle souligne la dynamique du climat. ⁵⁷⁸.»

En 1916, elle met l'accent sur le fait que malgré la pluie, elle s'est «promenée». En 1918, le 25 avril, elle note que «malgré tout ce soleil, dehors, il pleut ⁵⁷⁹». Et le premier janvier de l'année suivante, avec consolation, elle écrit : «Il pleut, mais il fait doux ⁵⁸⁰».

6.3.2.3 De 1920 à 1922

De 1920 à 1922, Katherine écrit assez régulièrement dans son Journal. En 1920 et en 1922, celle-ci s'attarde à décrire les journées du mois de janvier et en 1921, elle écrit de façon mensuelle. Son attitude envers les quatre éléments climatiques étudiés demeure sensiblement la même que par les années précédentes : la pluie l'ennuie, elle se réjouit des journées ensoleillées et le froid lui semble une menace. D'ailleurs, à l'intérieur des trois dernières années inscrites dans son Journal, la diariste revient à plusieurs reprises sur ce fléau qui aggrave sa maladie et altère son moral.

Tout de même, parfois le froid comme la neige sont vus d'un oeil favorable par la diariste qui se réjouit de leur présence. Mais ces instants de quiétude capables de transformer de façon aussi radicale sa perception sont très rares. Généralement, l'hiver, et le froid qui l'accompagne, sont mal reçus par la diariste. En 1922, la neige, entre

578 Ibid., p. 208.

579 Ibid., p. 237.

580 Ibid., p. 315.

autres, l'afflige par sa persistance. Celle-ci la dénonce à plusieurs reprises par des métaphores qui reflètent l'inconfort physique et moral dans lesquels elle se trouve.

Voyons maintenant comment, de 1920 à 1922, s'articulent les quatre éléments étudiés en fonction des dispositions intérieures de la diariste. Voyons si ces dispositions traduisent une évolution quelconque.

En 1920, Katherine dénonce le mauvais temps qu'il fait alors qu'elle demeure à La Casetta, une maison de repos située à Ospedaletti. Pendant janvier, la pluie et le froid assombrissent son séjour. Le 4 janvier, de façon succincte, elle écrit : «Du froid, de l'humidité, du vent, un temps terrible. Je me suis battue contre lui tout le jour. Déprimée horriblement⁵⁸¹.» Toujours à la même date, elle résume son désarroi comme suit : «Dès que le soleil se cache, je suis vaincue-la crise de noire me reprend⁵⁸².» Le recours à l'itératif ajoute du poids à son désespoir qui inlassablement se répète et lui enlève toute force combative. L'expression «horriblement déprimée» prend tout son sens.

D'ailleurs, l'influence du mauvais temps combiné aux effets désastreux de sa maladie atteint son point culminant le 18 janvier quand la diariste, à l'arrivée d'une journée clémente, s'exclame : «Belle journée; mais qu'est-ce que cela me fait à moi ? Je suis malade⁵⁸³». Gravement malade, en réaction à sa condition qu'elle n'accepte pas encore,

581 *Ibid.*, p. 316.

582 *Ibid.*

583 *Ibid.*, p. 320.

le beau temps, pendant cette période. est perçu comme un affront et non plus un soulagement comme c'était le cas l'année précédente⁵⁸⁴.

Mais ce qui irrite particulièrement Katherine, c'est le froid. D'ailleurs, à partir de 1920, elle y fait souvent référence et c'est généralement pour le dénoncer. Il affecte à la fois son corps malade et son esprit. Les assauts qu'il lui fait subir la rend plus sensible à cet élément.

A une occasion aussi, le froid parle uniquement à son imagination. Après avoir réitéré son vœu le plus cher, celui de devenir «un véritable écrivain», la diariste entrevoit le temps comme un mauvais présage : «Le jour immédiatement est devenu froid et sombre. Il avait l'air d'appartenir à un crépuscule de Londres ⁵⁸⁵.» L'expression «avoir l'air» souligne l'effet de suggestivité produit par le froid et l'obscurité.

Par la suite, en 1920, la diariste ne retient que les instants qui la désolent. Malade et délaissée par Jack, Katherine se voit de plus en plus comme une victime d'événements incontrôlables, à l'image des scènes extérieures qu'elle décrit avec toute la charge émotive que cela suppose. Par exemple, le 12 août, elle affirme : «J'écris ceci. Je lève les

584 Par exemple, en décembre 1919, après avoir décrit le mauvais fonctionnement de son cœur qui lui enlève la force de se lever, elle écrit : « Mon désespoir s'évanouit tout simplement-oui tout à fait. Il faisait un temps délicieux. [...] De mon lit, je découvrais un ciel de soie. Le jour s'ouvrait lentement [...] Alors ma nostalgie se dissipait ».p. 302.

585 *Ibid.*, p.333.

yeux. Les feuilles frémissent dans le jardin, le ciel est pâle et je me surprends à pleurer⁵⁸⁶.»

La fin de l'année 1920 et le début de l'année 1921 inaugurent rien de bien pour la diariste dont l'état de santé se dégrade. Le froid l'affecte toujours et cette dernière continue de le dénoncer. Au mois de janvier 1921, elle affirme :

Le dernier jour de l'année était triste et froid. Toute la journée la lumière a été faible et brouillée [...]. Tout avait l'air minable, mêmes les arbres - mêmes le ciel avec ses tâches grises. Les cloches des églises semblaient ne jamais vouloir s'arrêter⁵⁸⁷.

Au cours des mois qui passent, Katherine semble se remettre du désespoir dans lequel son existence était plongée. La venue du printemps n'est certes pas étrangère à son regain de vie. En tout cas, à partir d'avril, elle commence à faire référence au soleil, et même la neige qu'elle évoque à la même époque, sous la forme d'une fiction, se pare de plusieurs attraits : «Elle tombait si doucement, si gentiment, il lui sembla même qu'elle tombait avec une sorte de tendresse, écrit la diariste⁵⁸⁸.»

Le froid aussi revêt de connotations positives. Il apparaît tantôt comme «celui du printemps⁵⁸⁹», tantôt comme un moindre mal. Pendant le mois de septembre, un mois

586 Ibid., p. 363.

587 Ibid. p. 375.

588 Ibid., p. 382.

589 Ibid., p. 391.

qu'elle privilégie, elle décrit, sous le mode itératif, une journée typique auquel participe le vent : «[...] mais bientôt vient le froid. Un froid si beau pourtant⁵⁹⁰ .

Quant à la pluie, la diariste garde un silence relatif. Tout porte à croire que les journées pluvieuses, à l'endroit où elle se trouve, se font rares. Pourtant, dans son élan de bonheur, Katherine souhaite la venue de la pluie. L'unique fois dans l'année qu'elle fait mention de la pluie, c'est pour exprimer son attente : «J'adore cette paix immobile et ce sentiment qu'à tout instant la pluie peut se mettre à tomber. [...]»⁵⁹¹.

En 1922, Katherine accuse la neige et le froid d'être responsables de ses malheurs. Pendant le mois de janvier alors qu'elle et son mari séjournent au Montana, la neige est souvent au rendez-vous : «Il neige toujours, mentionne Katherine, le 5 janvier. Je crois que je déteste la neige, que je la hais absolument [...]»⁵⁹². L'emploi de l'itératif, ici, rendu par l'adverbe «toujours», traduit son ennui vis-à-vis de la neige qui se substitue à la pluie. Comme la pluie, elle suggère l'image de la chute qui inlassablement se répète:

Lourde, plus lourde que jamais, la neige tombe. Elle vous hypnotise. On regarde, on se demande vaguement combien il en est tombé, combien il en tombera encore et puis... on regarde de nouveau⁵⁹³.

590 *Ibid.*, p. 406.

591 *Ibid.*, p. 399.

592 *Ibid.*, p. 434.

593 *Ibid.*, p. 437.

Mais pour la diariste la neige est plus menaçante que la pluie. En tout cas, la variété des images que celle-ci en dégage suggère cette idée. La neige est «lourde» et même «plus lourde que jamais», elle s'amoncelle sur le sol dont elle «cache» la «terre fertile» et les (Katherine et son mari) garde «prisonniers». «On a l'impression que tant qu'elle dure, affirme à regret la diariste, il n'y a rien à faire⁵⁹⁴.» Encore une fois, le recours à l'itératif dans l'expression «tant qu'elle dure» renvoie au mouvement répétitif de la neige et à sa prolongation inutile qui finit par anéantir l'espoir en des jours meilleurs.

La présence de la neige est indissociable du froid qui l'accompagne. Les nombreuses références au froid illustrent de nouveau combien la diariste le déteste. De plus en plus malade, Katherine est sans concession pour ce qui est devenu son pire ennemi. En 1922, le froid, en tout temps, apparaît comme quelque chose de désagréable. Il est «âpre» «odieux» «intense». Il est tantôt responsable de sa congestion, tantôt du mauvais fonctionnement de son cœur : «Aujourd'hui mon cœur ne cesse de me faire mal. C'est le froid. Je sens que je suis congestionnée, affirme-t-elle le 5 janvier⁵⁹⁵.»

Finalement, le soleil, aux yeux de la diariste, demeure l'élément triomphal souhaité. Il est synonyme de vie, de lumière, de chaleur et de bonheur. C'est ainsi qu'en décrivant l'hiver de 1922, Katherine l'oppose à l'été en faisant ressortir les inconvénients de l'un et les bienfaits de l'autre. Ce contraste reflète celui, de plus en plus marqué, des dernières

594 *Ibid.*, p. 437.

595 *Ibid.*, p. 435.

années de vie de la diariste. Des instants de bonheur viennent ponctuer une succession de journées de plus en plus sombres :

Pendant l'hiver, on peut passer des semaines sans dire un mot de plus qu'il est nécessaire. Mais maintenant, dans la chaleur et la lumière, on a tellement envie de parler qu'on peut à peine attendre son tour...⁵⁹⁶.

6.4. LA MALADIE

6.4.1 De 1908 à 1919

La santé est un sujet qui préoccupe Katherine assez tôt dans sa vie. Déjà en 1908, celle-ci, âgée de 20 ans, s'inquiète du mauvais fonctionnement de son coeur. Elle va même jusqu'à prédire qu'elle «mourra d'une crise cardiaque⁵⁹⁷». Néanmoins, elle ne reviendra pas sur ce sujet avant plusieurs années.

Ce n'est qu'en 1918 qu'elle prend conscience de la réelle fragilité de son état après avoir contracté, en 1917, une pleurésie⁵⁹⁸. Elle considère alors plusieurs aspects reliés à sa maladie, une pleurésie qui se transforme en tuberculose. C'est pourquoi la fréquence de type singulatif prédomine sur celle de type répétitif. Au lieu de noter le simple fait qu'elle est malade, la diariste, dans les débuts de sa maladie, est surtout marquée par tout ce que cette dernière implique. Le singulatif devient alors l'indice d'un moment

596 *Ibid.*, p. 487.

597 *Ibid.*, p. 92.

598 C'est son mari qui, à titre d'informations supplémentaires, ajoute ce fait dans le Journal de sa femme, Katherine. Voir p. 230.

important. Par exemple, Katherine, après avoir décrit une des manifestations de sa maladie, témoigne de sa réaction de refus et en explique les raisons : «Le bond m'a fait tousser, j'ai craché -un goût bizarre—c'était du sang rouge vif. Depuis lors, j'ai continué à en cracher, chaque fois que je tousse, un peu plus⁵⁹⁹.» L'emploi de l'itératif rendu par l'expression «chaque fois» souligne le découragement de la diariste face aux manifestations persistantes de sa maladie qui progresse.

Parmi d'autres aspects rattachés à sa maladie, il y a bien sûr la souffrance physique. Katherine la découvre et l'éprouve de manière intense. En fait, l'année 1918 marque le début de son combat contre la tuberculose, contre la douleur physique et bientôt contre le désespoir. Pour la première fois aussi, Katherine fait face à un échec terrible. Le 24 juin elle écrit :

Et j'aimerais noter tranquillement que la douleur physique est tout juste supportable; tout juste seulement. Aujourd'hui, à 4 heures et demie cette souffrance est venue à bout de moi. ⁶⁰⁰.

Parmi les quelques commentaires relatifs à la maladie, la diariste, vers la fin de l'année, soit le 24 octobre, avoue son désespoir : «La santé, affirme-t-elle, me paraît à présent plus lointaine que tout le reste-inaccessible⁶⁰¹.» Désormais, Katherine finit par se rendre à l'évidence. Tuberculeuse, elle devra affronter sa maladie avec acharnement. Elle ne peut

599 Ibid., p. 234.

600 Ibid., p. 244.

601 Ibid., p. 259.

plus, comme au début de l'année, fermer les yeux en espérant que tout rentre dans l'ordre. La gravité de son état ne laisse plus de doute sur l'origine de son mal :

Pour la première fois, en 1919, la négation de son état cède la place à la résignation. Par conséquent, la diariste limite l'envergure de ses ambitions : «Je suis tuberculeuse, affirme-t-elle, le 21 juin 1919 [...] Je ne désire rien de ce que je ne puis avoir. La paix, la solitude, du temps pour écrire mes livres, [...]»⁶⁰².

Mis à part ce changement d'attitude, l'année 1919 ne révèle rien de nouveau. La diariste se contente de décrire, à quelques reprises, ses malaises physiques.

6.4.2 De 1920 à 1921

Les années 1920 et 1921 se ressemblent sur le plan de la fréquence. Face à la détérioration de sa santé, Katherine exprime sensiblement les mêmes choses. Dans son Journal, elle continue de noter, à plusieurs reprises, les manifestations de sa maladie et à quelques occasions exprime ses défaillances ou envisage des solutions pour améliorer sa condition.

Parmi ses défaillances, elle retient celles causées par les effets secondaires de son traitement pour combattre la tuberculose. Au mois d'avril, elle écrit : «Je me sens incapable de faire quoi que ce soit. C'est une preuve de la nature horriblement soporifique de la potion à la codéine»⁶⁰³.» Toutefois, malgré les progrès de sa maladie, Katherine

602 Ibid., p.286.

603 Ibid., p. 386.

continue à croire en sa guérison ou du moins à l'atténuation de ses symptômes. En 1920, après avoir détecté, croit-elle, la cause de son état lamentable, elle pense à la solution : le travail. L'année suivante, elle réitère cette solution lorsqu'elle déclare : « Plus tôt mes livres seront écrits, plutôt j'aurai retrouvé la santé⁶⁰⁴. »

Quoique similaires, les deux années en cours se distinguent sur quelques aspects. Par exemple, en 1920, la diariste, à deux occasions, passe une réflexion sur la souffrance et à une occasion anticipe sa mort. Ces deux catégories d'énoncés ne sont pas repris l'année suivante. A partir de ces observations, on peut avancer l'hypothèse que l'année 1920 marque d'une manière particulière Katherine. Voyons comment cela se manifeste.

En 1919, la diariste prend conscience des limites imposées par la maladie. Elle réduit alors ses ambitions. Mais en 1920, une image radieuse de Londres en été lui rappelle la privation définitive de certains instants de bonheur. L'idée de la mort vient alors s'imposer comme la suite logique de sa réflexion : « Aujourd'hui je sens que je mourrai bientôt et subitement : mais non pas de mes poumons⁶⁰⁵. » Ici, l'emploi du singulier s'avère significatif d'une préoccupation grandissante chez la diariste, mais qui pour une raison que j'ignore, garde un silence relatif à ce sujet.

604 *Ibid.*, p. 419.

605 *Ibid.*, p. 244.

Ses réflexions sur la souffrance surgissent aussi à l'occasion d'un moment unique et intense. Après avoir touché le fond du désespoir, Katherine arrive à se soumettre à la souffrance :

Maintenant, j'ai touché le fond de la mer--maintenant, je ne puis descendre plus bas. [...] La souffrance est sans bornes, elle est l'éternité. [...] Je ne voudrais pas mourir sans avoir consigné ici ma croyance que la souffrance peut être surmontée. [...] Il faut se soumettre. Ne résiste pas ⁶⁰⁶.

Finalement, devant la persistance de la souffrance, la diariste n'a pas d'autres choix que de l'accepter. Mais toute rémission est sûrement vécue comme un instant de grande délivrance. En tout cas, le 13 octobre 1921, elle prend soin de noter l'amélioration de son état de santé. Ce rare moment mérite d'être souligné : «Je sens que le traitement facile que je suis est bon. Ce n'est pas que je sois malade à présent. Je ne suis nullement dans un état grave, non, en aucune façon⁶⁰⁷.»

6.4.3 1922

Le 14 janvier 1922, la diariste note un autre court instant de répit : «Je me suis levée aujourd'hui et je me suis sentie mieux ⁶⁰⁸.» Mais quelques jours plus tard, elle subit à

606 *Ibid.*, p. 362.

607 *Ibid.*, p. 412.

608 *Ibid.*, p. 440.

nouveau les assauts de sa tuberculose, qui l'affaiblissent : «Tout le jour, j'ai souffert, j'ai été mal à l'aise. Mon poumon craque. Je n'ai pas travaillé⁶⁰⁹.»

En fait, l'année 1922 est particulièrement éprouvante pour Katherine. A plusieurs reprises, elle témoigne de la maladie qui l'accable de plus en plus et des contraintes de sa condition. Par exemple, à quelques occasions, elle fait référence à son incapacité d'accomplir quoi que ce soit : «C'est à peine si je peux me tenir debout, dit-elle le 27 janvier⁶¹⁰.» Au mois d'octobre, elle décrit son épuisement comme suit : «Mon coeur est si épuisé, subit une telle gêne que tout ce que je peux faire, c'est d'aller jusqu'au taxi et du taxi à la maison⁶¹¹.»

Ces répétitions soulignent ici une tension montante. Par exemple, le 13 février, Katherine décrit un instant de souffrance extrême :

Tout le jour, je me suis sentie malade. Impression de confusion violente dans mon corps, dans ma tête. J'ai conscience, on dirait, d'être plus mal que jamais.[...]. Mais les douleurs que j'ai dans le dos et ailleurs rendent ma prison à peu près intolérable⁶¹².

Face à cette souffrance, la diariste sombre souvent dans le désespoir, un état d'esprit que malgré tout elle dénonce. Toujours le 13 février, après avoir noté la violence de ses douleurs, elle écrit :

609 *Ibid.*, p. 442.

610 *Ibid.*, p. 448.

611 *Ibid.*, p. 500.

612 *Ibid.*, pp. 457-458.

[...] ce qu'il y a de pire, c'est que j'ai de nouveau perdu tout espoir. Je ne crois pas, je ne puis croire que ces choses changeront. Une fois encore, j'ai quitté le navire [...] ⁶¹³.

Pour lutter contre le désespoir elle envisage de nouvelles possibilités. A quelques reprises, celle-ci réitère sa conviction que la guérison de l'âme doit précéder celle du corps. Une fois en pleine possession de son esprit, la diariste croit être en mesure d'exercer un pouvoir sur le rétablissement de sa santé physique. Le 13 octobre, elle affirme :

N'ai-je pas toujours dit que l'erreur est de chercher à guérir le corps, sans accorder aucune attention à l'âme malade. Gurdjieff affirme qu'il fait ce que j'ai toujours rêvé de pouvoir faire ⁶¹⁴.

Notons dans l'extrait ci-haut l'emploi, à deux reprises, de l'itératif par l'entremise de l'adverbe «toujours». Cette variation de la répétition révèle avec force une conviction profonde chez Katherine. Cette conviction fait surface dans une période où l'heure de la vérité a sonné à propos de sa relation matrimoniale et de sa carrière littéraire.

Après avoir reconnu la comédie à laquelle son mari et elle se sont livrés et l'impossibilité de poursuivre sa vocation d'écrivain, Katherine dévoile ce qui ressemble à un principe premier pour retrouver une joie de vivre. Gardé sous silence jusqu'à ce jour, ce principe premier, comme toute vérité profonde, avait besoin de circonstances exceptionnelles pour s'imposer.

613 *Ibid.*, p. 458.

614 *Ibid.*, pp. 449-500.

Finalement, l'année 1922 s'avère l'époque où la diariste se questionne le plus sur sa santé et sur le sens à donner à son existence. La fréquence à laquelle elle revient sur ses problèmes de santé et les types de répétition qu'elle emploie témoignent de sa préoccupation grandissante envers ces problèmes qui s'aggravent.

Parmi les types de répétition qui doivent retenir notre attention, notons l'itératif et le singulatif. Dans le deuxième cas, Katherine exprime son désenchantement et sa révolte face à une situation qui perdure et qui lui fait envisager le pire : « Depuis que je suis à Paris, affirme-t-elle le 14 octobre, je suis malade autant qu'avant. Le fait est qu'hier j'ai cru que j'allais mourir. [...] ⁶¹⁵. »

Dans l'autre cas, l'emploi du singulatif porte le témoignage d'événements uniques ou ressentis comme tels par la diariste. La journée où elle se sent mieux et que son médecin se fait optimiste quant à une guérison possible et celle encore où étendue sur une table d'opération, elle affirme son indifférence face à la mort, tous ces moments isolés dans son Journal ressortent comme des cas d'exceptions ou des points décisifs dans l'évolution d'une démarche intérieure entreprise par Katherine.

6.5 LA FAMILLE

Dans son Journal, Katherine n'évoque sa famille qu'à l'occasion. Sur le plan de la fréquence ce constat est compréhensif. Par définition (quoiqu'il ait a des exceptions) le journal est un genre où figurent surtout des événements vécu dans l'immédiat. Assez tôt

615 Ibid., p. 500.

dans l'existence de la diariste, sa famille fera partie de son passé. Mais, comme on le sait, à certaines périodes, Katherine aime se rappeler de ceux qui ont façonné sa jeunesse. Le souvenir de ses proches resurgit de sa mémoire comme un moment privilégié. Voyons comment évolue ce thème narratif.

6.5.1 De 1906 à 1907

C'est en 1906 que la diariste fait référence pour la première fois à sa famille. Pendant son retour sur mer vers la Nouvelle-Zélande, Katherine, après quelques années d'études au Queen's College à Londres, pense à l'existence malheureuse qui l'attend. Ses parents deviennent l'objet de sévères critiques. En traçant un bilan de sa relation avec eux, elle ne retient que leurs aspects négatifs. Elle ne peut entrevoir de continuer à vivre auprès d'eux. En recourant à l'itératif, Katherine exprime son exaspération comme suit :

Ils manquent à tel point d'enthousiasme tous les deux! Ils me blessent, sans cesse. Rien que de les voir, je ne suis plus la même. [...]. Jamais je ne supporterai de vivre dans ma famille. Ce seraient des heurts continuels⁶¹⁶.

En 1907, après le départ pour Londres de M. Trowell, son professeur de violon, Katherine revient à la charge contre sa famille. Au mois de décembre, elle réitère sa volonté de les quitter pour se rendre à Londres :

616 Ibid., p. 48.

Cette famille! Qu'ils sont tous assommants! je les déteste cordialement. Une chose certaine, c'est que je ne vais plus demeurer ici très longtemps, et il faut m'en féliciter⁶¹⁷.

6.5.2 De 1908 à 1914

Comme on le sait Katherine quitte la Nouvelle-Zélande pour Londres en 1908. A la suite d'une grossesse imprévue et d'un séjour en Bavière pour éviter le scandale, elle commence à regretter la présence des siens. Seule et malheureuse, le souvenir de sa grand-mère vient hanter sa pensée : La seule chose exquise que je puisse imaginer, la voilà: c'est que Grand'mère me met au lit, m'apporte un bol de lait chaud et du pain [...] ⁶¹⁸.

En 1914, une période à partir de laquelle elle écrit davantage dans son Journal que par les années précédentes, Katherine pense avec nostalgie à sa mère. A deux reprises elle y fait référence. La première fois, l'action de coudre éveille en elle le souvenir de sa mère occupée à cette tâche. La deuxième fois elle exprime, de façon explicite, sa nostalgie envers sa mère, une nostalgie d'autant plus intense que la diariste, malgré son désir, ne pense pas la revoir : «J'aimerais tant la revoir, affirme-t-elle, revoir le petit pli entre ses sourcils, entendre sa voix. Mais je ne crois pas que je la reverrai⁶¹⁹.»

617 Ibid., p. 69.

618 Ibid., p. 100.

619 Ibid., p. 127.

6.5.3 De 1915 à 1916

En 1915, le souvenir de sa mère ne s'impose qu'une fois à l'esprit de la diariste qui a fait un cauchemar sur elle. C'est le souvenir de son frère, qui pour un certain temps, mobilisera son attention peut longtemps après sa mort en octobre 1915 et jusqu'au mois de février de l'année suivante.

On l'a déjà souligné, cette mort figure comme un événement tragique dans l'existence de Katherine. Dans un tel contexte, les nombreuses références (relativement nombreuses par rapport aux autres répétitions sur la famille) à son frère pendant l'année 1916 deviennent significatives. Celles-ci témoignent de l'attachement profond de la diariste envers celui qui fut son compagnon de jeu et plus tard, le complice de ses projets littéraires : « [...] oh! Bogey (son frère), il faut que je me hâte. Ce livre, il faut qu'ils l'aient tous, là-bas. C'est une belle chose et c'est bien ce que nous voulons tous deux⁶²⁰.»

En évoquant son frère, Katherine a souvent recours à l'itératif. Ce type de fréquence souligne ici la présence spirituelle, au quotidien, de celui-ci dans l'esprit de sa soeur. Temporairement, la mort semble avoir resserré leur intimité. Son frère appartient tantôt dans le passé, tantôt dans le présent :

620 *Ibid.*, p. 190.

Chaque fois que je prends la plume, c'est toi (son frère qui est avec moi. Tu es mien. Tu es mon camarade de jeu, mon frère, et nous allons parcourir ensemble notre pays⁶²¹.

Mais bientôt, la présence spirituelle de son frère ne comblera plus le vide créé par sa mort : «Et penser à toi spirituellement ne suffit pas. Je te veux près de moi, dit-elle le 17 février⁶²².» Après cette date, Katherine fera son deuil du décès de son frère. C'est du moins ce que suggère son silence jusqu'à la fin du Journal sur cet événement tragique.

6.5.4 De 1919 à 1922

Ce n'est que quelques années plus tard, soit à partir de 1919, que la diariste évoquera à nouveau sa famille. Ses énoncés sont singulatifs et désormais peu nombreux. De plus en plus préoccupée par la détérioration de sa santé et par sa relation instable avec Jack, Katherine pense davantage à sa situation immédiate et à son avenir qu'à son passé.

Néanmoins, le 19 mai, dans un élan de spontanéité, elle décrit les émotions qui la traversent en pensant à sa mère :

Ma petite mère, mon étoile. mon courage, ma mienne. Il me semble à présent demeurer en elle. Nous vivons dans le même monde. Ce n'est pas tout à fait ce monde-ci, ce n'est pas tout à fait un autre [...] ⁶²³.

Au mois de décembre, d'une manière tout aussi inattendue, Katherine fait référence à son père. En illustrant l'une des scènes sortie de son imaginaire, elle note la présence de son

621 Ibid., p. 187.

622 Ibid., p. 190.

623 Ibid., p. 268.

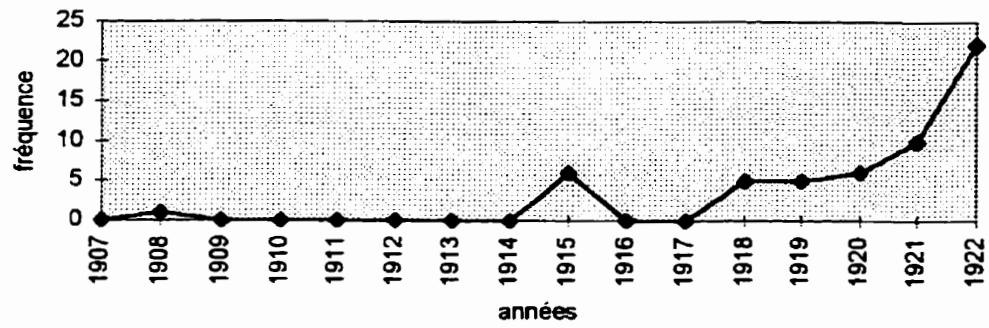
père comme acteur principal. L'année suivante, soit le 10 janvier, elle consigne dans son Journal le mariage de ce dernier. Finalement, le dernier écho de son passé familial résonne à travers un témoignage d'affection rendu à sa grand-mère :

Jour de naissance de grand'mère. Où donc est-elle cette photographie de mon cher amour appuyée sur l'épaule de son mari, [...] ? Je l'aime tant ; je voudrais tant l'avoir⁶²⁴.

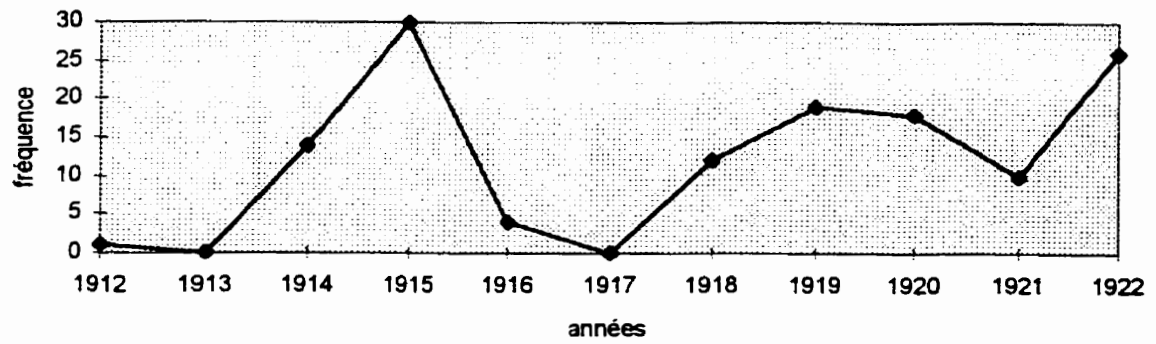
Bref, le recours à la répétition ou au singulatif en ce qui concerne sa famille n'est pas, dans l'ensemble, très révélateur d'une attitude particulière chez la diariste. De temps à autre, de manière imprévisible, celle-ci ressent le besoin de s'épancher sur le passé de son enfance et de son adolescence. Seul l'emploi de l'itératif quand elle parle de sa mère, et de la répétition quand elle fait référence à son frère, indiquent un ou des moments d'émotions intenses.

624 Ibid., p. 445.

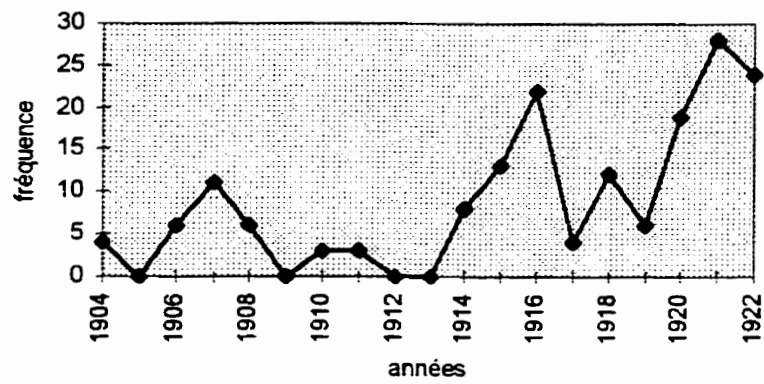
La maladie



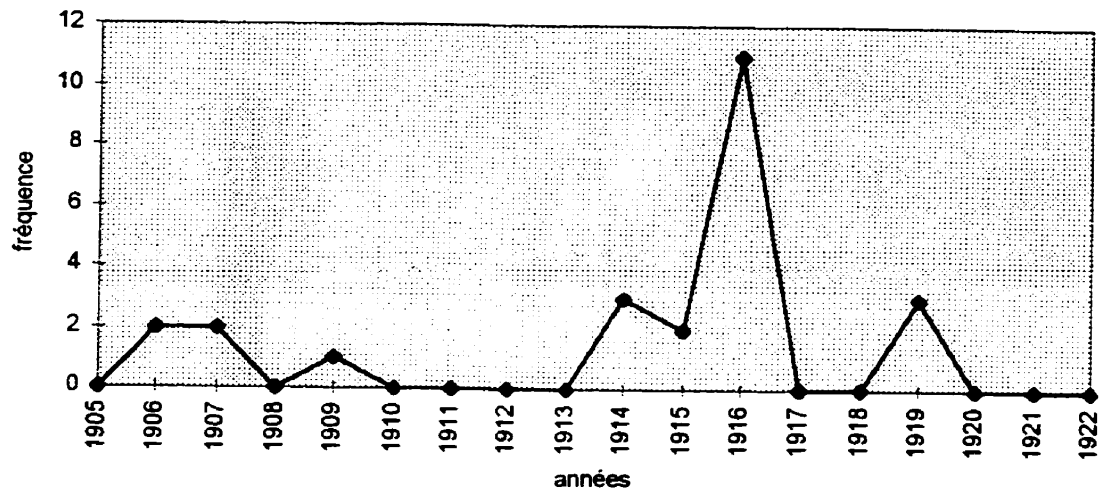
Jack



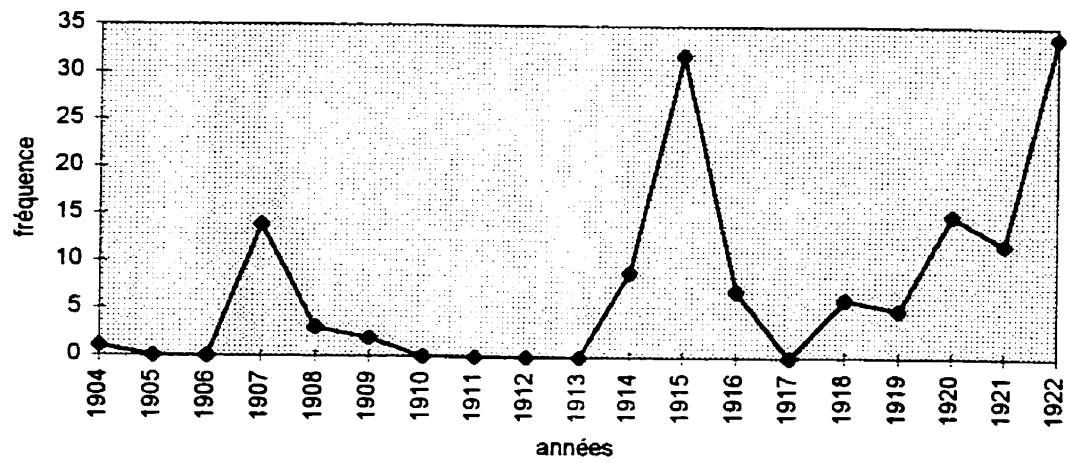
L'écriture



La famille



Le temps



L'étude de la fréquence a permis de mettre à jour les récurrences des cinq thèmes narratifs déjà exploités au chapitre de la vitesse. En suivant les effets de rythmes de chaque sujet à travers le Journal, il a été possible de cerner ce qui, pour une période donnée, préoccupe, enchante ou désole la diariste dans son quotidien. Généralement, un nombre élevé d'énoncés semblables, regroupés sous une même catégorie, devient significatif quant aux dispositions intérieures de Katherine, au moment de la période étudiée.

Tel que prévu, le Journal de Katherine Mansfield, comme tout autre journal intime, est plutôt répétitif sur le plan du rhème et singulatif sur le plan du thème. Dans le cas qui nous intéresse ici, ce fait s'illustre, principalement, par un plus grand nombre de catégories en ce qui regarde les entrées thématiques (chaque nouvelle catégorie est considérée comme singulative). Quant aux données rhématiques, leurs variétés par rapport aux sujets traités sont plus limitées. Autrement dit, année après année les mêmes désirs ou les mêmes projets ont tendance à se répéter.

Après avoir considéré ces quelques généralités, j'ai surtout observé les singularités pouvant se rattacher au sujet en cours soit en fonction de son allure générale dans le Journal, soit en relation avec les autres sujets narratifs sélectionnés, toujours en rapport avec la fréquence.

Jack occupe passablement l'esprit de Katherine. Le nombre d'énoncés consacrés à ce dernier dépasse celui réservé aux quatre autres sujets. Les anecdotes, les reproches adressés à Jack et le désir chez la diariste de rompre avec ce dernier forment les trois catégories qui se répètent le plus souvent dans le Journal. Ces catégories illustrent le genre de relation qu'elle entretient avec son mari.

CHAPITRE 7

Interactions entre l'ordre, la vitesse et la fréquence

Quoique étudiés individuellement, l'ordre, la vitesse et la fréquence ne sont pas pour autant des unités autonomes. Ces trois volets du temps proposés par Genette entretiennent entre eux des filiations que ce dernier a omis de signaler. Mais pour avoir une idée globale de la structure temporelle d'un récit, nous devons considérer ces filiations. Ainsi les données respectives de chaque volet temporel gagnera en précision. Ces comparaisons pourrons modifier, renforcer une première interprétation d'un récit étudié ou encore la compléter.

A la lumière de ces propos, je passerai donc en revue chacun des cinq récits déjà analysés dans ce travail. Pour chaque récit, j'ai comparé sur un même graphe les courbes de la fréquence et de la vitesse. La série 1 représente la fréquence et la série 2, la vitesse. En ce qui regarde les données sur l'ordre on doit retourner au tableau à la page 160. Dans la mesure où celles-ci apportent leur contribution aux lectures effectuées à partir du graphe précédant, je les ai prises en considération.

7.1 L'ÉCRITURE

En regardant les courbes de la vitesse et de la fréquence rattachées à l'écriture, on s'aperçoit que, d'une façon générale, elles suivent les mêmes mouvements narratifs mais

qu'elles sont séparées par un écart considérable et que cette écart a tendance à s'accroître vers la fin du Journal, soit à partir de l'année 1920. Ces données signifient que la diariste revient souvent sur le sujet de l'écriture sans toutefois s'étendre longuement sur celui-ci.

En fait, ses rapports à l'écriture changent peu, malgré la variété de ses propos parfois contradictoires. Son désir d'écrire demeure quasi constant. Mais vers les débuts de son Journal, on remarque, dans le graphe de la page suivante, que l'écart entre les deux courbes est nul ou que la courbe de la fréquence se situe en dessous de celle de la vitesse, une présentation inhabituelle par rapport à l'ensemble du graphe. C'est que pendant cette période, Katherine parle rarement de l'écriture, mais ses quelques énoncés sur ce sujet occupent un espace important, donc sûrement signifiants ou décisifs à l'endroit où ils se manifestent. C'est effectivement le cas, entre autres, pour les années 1910 et 1911 où ses propos sur l'écriture prédominent. Son enthousiasme pour la création littéraire semble à son comble tant sur le plan de la forme que sur le plan du contenu :

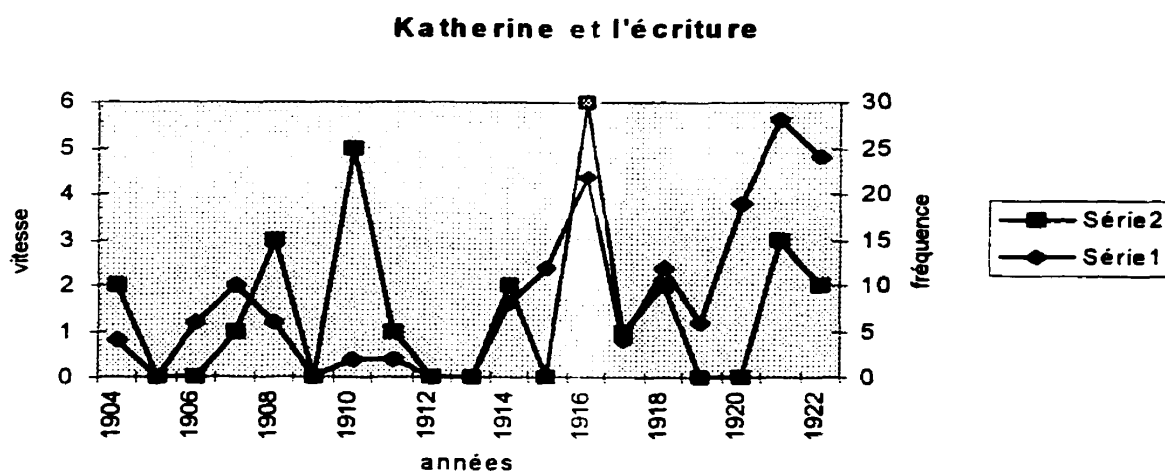
[...]Je crois qu'il y eut un temps où j'aurais pu m'arrêter moi-même, des jours, des semaines se seraient écoulés; mais maintenant, ce n'est pas une heure. Je le sens dans l'air, j'en suis imprégnée... Alors Catherine, quel est donc ton plus grand désir, à quoi aspires-tu si passionnément? Je veux écrire des livres, des romans, des pièces, des poèmes.⁶²⁵

D'autres années, où l'écart entre la vitesse et la fréquence est relativement peu prononcé, font aussi figures de moments clés. Tel par exemple, l'année 1914 où la diariste témoigne pour la première fois de sa difficulté d'écrire. La colère, l'amertume et

625 Katherine Mansfield. Journal. p.111.

probablement la présence irritante de Jack l'entraînent à multiplier et à se justifier ses aveux d'impuissance.

Vers la fin de son Journal, c'est-à-dire à partir de l'année 1921, l'écart entre la fréquence et la vitesse s'élargit nettement. Cette situation fait contraste avec celle du début du Journal. La diariste note fréquemment, mais avec brièveté, ses rapports à l'écriture. Comment expliquer ces résultats ? En plus des explications détaillées de la vitesse et de



la fréquence que j'ai déjà traitées isolément. la présence des deux courbes fait ressortir aussi l'idée que Katherine n'est plus au début de sa carrière. Les débordements d'enthousiasme qui alimentaient abondamment ses propos appartiennent au passé. A présent, la diariste se contente de noter ses accomplissements, ses failles, ses doutes ou ses certitudes en matière d'écriture. D'ailleurs, la multitude de prolepses de courte portée

en 1921 illustre son empressement face aux tâches qu'elle s'impose, d'où la nécessité chez elle de noter régulièrement ses progrès, sans s'étendre outre mesure sur ceux-ci.

7.2 SA RELATION AVEC JACK

Quant à sa relation avec Jack, la configuration du graphe où figurent la vitesse et la fréquence contient beaucoup d'irrégularités. L'orientation des courbes de la fréquence et de la vitesse sont souvent en sens inverse. De plus, la distance entre ces deux courbes, de façon périodique, apparaît très prononcée. Quelle lecture pouvons-nous faire de l'interaction entre ces deux courbes et de l'éclairage parfois significatif des anachronies?

En 1914, la vitesse et la fréquence rattachées à l'écriture sont relativement élevées. Par contre, l'année suivante la vitesse diminue tandis que la fréquence, elle, augmente considérablement.

Il faut se rappeler qu'en 1914 la diariste commence à exprimer son désenchantement envers Jack. Celle-ci témoigne de ce qui fait défaut dans leur couple. La variété de ses énoncés et la longueur de leur développement justifient, en quelque sorte, que la vitesse et la fréquence soient élevées.

L'année suivante, la fréquence très élevée d'une part et la vitesse légèrement plus basse que l'année précédente d'autre part, nous incitent à croire que les inscriptions dans le Journal de Katherine sont très brèves. Comme on l'a vu, la série d'anecdotes plutôt concises pendant cette période ont influencé grandement les résultats du graphe. Le nombre d'anachronies, généralement brèves mais plus fréquentes que l'année passée,

contribuent, elles aussi, aux changements observés. Ces anachronies partagés en un nombre presque égale de prolepses et d'analepses peu développées expriment le désarroi de la diariste vis-à-vis d'un bonheur révolu et d'une rupture éventuelle avec son mari, Jack.

Pendant les années 1916 et 1917, Katherine garde un silence quasi complet sur sa relation avec Jack. C'est bien ce que reflètent les deux courbes du graphe. En 1916, ces courbes se prolongent vers le bas, à peu de distance l'une de l'autre. On se souvient que pendant cette période les sujets de l'écriture et de la famille monopolisaient l'attention de la diariste. En 1917, comme pour les autres sujets, à l'exception de l'écriture, elles atteignent le point zéro.

De 1918 jusqu'en 1919, la courbe de la fréquence redevient très au dessus de celle de la vitesse. Et en 1919 l'écart entre la vitesse et la fréquence s'élargit davantage. Les nombreuses anachronies sont, en partie, responsables de cette accroissement de la fréquence. A l'instar de 1915, la diariste fait un détour tantôt vers le passé, tantôt vers l'avenir.

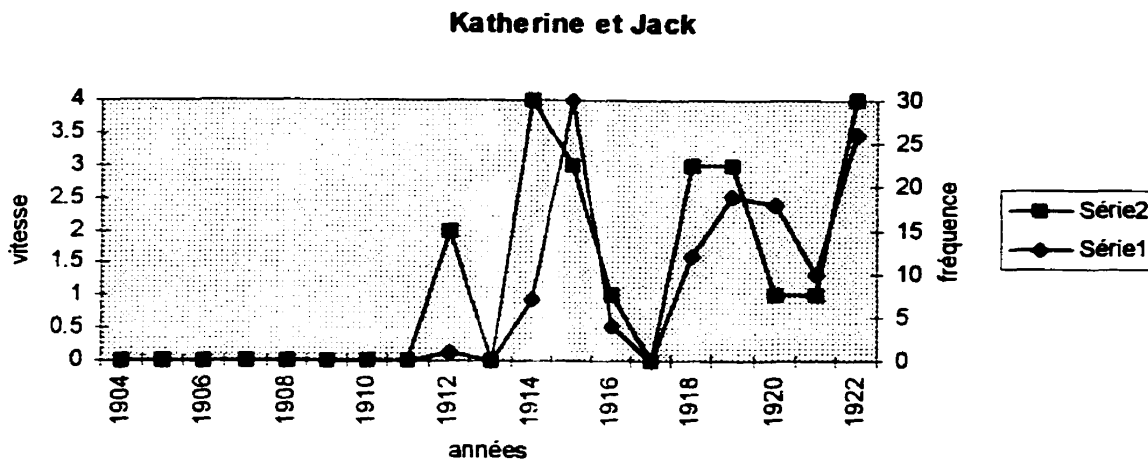
En 1920, la courbe de la vitesse diminue considérablement si on la compare à celle de la fréquence qui baisse à peine. D'une façon générale, pendant cette période, Katherine est peu loquace sur la majorité des sujets traités dans ce travail. Au cours des deux premiers mois de l'année 1920, elle écrit régulièrement dans son Journal, mais elle développe à peine ses données. Katherine vit le présent comme une série d'instant. Par

la suite, une bonne partie de son Journal couvrant cette période est consacrée à des ébauches de nouvelles.

L'année suivante, soit en 1921, la vitesse, cette fois-ci, reste constante par rapport à l'année précédente, mais le nombre d'énoncés sur Jack est deux fois moins élevé. Quand la diariste fait référence à Jack, elle s'y attarde plus longtemps. Pendant cette année, Katherine semble vouloir se rapprocher de Jack. Les projets qu'elle formule vont dans le sens d'une volonté de réconciliation.

L'année 1922 est une année remplie de tensions montantes pour la diariste qui se trouve confrontée à des choix difficiles. L'augmentation substantielle de la vitesse et de la fréquence, toujours par rapport à l'année précédente, illustre la multitude et la variété de ses propos sur Jack.

Malgré son intention de le quitter définitivement, elle continue d'apprécier sa présence. Les moments de bonheur passés à ses côtés sont plus fréquents. Pour l'un des rares moments dans son Journal, Katherine témoigne de l'harmonie régnante entre elle et Jack. Le climat ardu de l'hiver semble avoir pour effet de rapprocher ce couple. Mais, une fois éloigné de sa femme, Jack redevient l'homme égoïsme qu'il a si souvent été. C'est du moins la façon dont Katherine nous le présente et c'est aussi ce qui l'incite à tracer un long et dernier bilan de sa relation avec Jack avant de rompre avec celui-ci.



Bref, le grand nombre d'anecdotes qu'elle inscrit dans son Journal, et qu'elle prend soin de développer quelque peu, en plus du bilan détaillé de sa relation avec Jack expliquent globalement les résultats du graphe pour l'année 1922.

7.3 LE TEMPS

L'écart entre la courbe de la fréquence du temps et celle de la vitesse est tantôt très grand, tantôt petit. Dans le premier cas, ce fait illustre les années où la diariste se contente de noter les données du climat, une habitude qui s'intensifie pendant ses périodes d'oisiveté, d'attentes, d'ennuis, etc.

Les années 1915 et 1922 sont représentatives de ce phénomène. Par exemple, arrêtons-nous à l'année 1915 où la fréquence est très élevée par rapport à la vitesse qui demeure

constante. Cette particularité tient sûrement, en partie, de la promesse énoncée au début de l'année par Katherine et qui consiste à écrire régulièrement dans son Journal : « Quel misérable petit journal! Mais je suis résolue à le tenir régulièrement cette année⁶²⁶ ». Ce qui compte avant tout pour celle-ci, c'est d'inscrire chaque jour quelque chose, peu importe la longueur du propos. D'ailleurs, sa volonté de garder sa promesse se reflète ailleurs. Par exemple, pendant la même année, le graphe de l'écriture et de sa relation avec Jack sont assez similaires dans leur rapport fréquence et vitesse.

Mais la moitié du temps dans le graphe, l'écart entre la fréquence du temps et celle de sa vitesse est relativement minime. Tout en se référant moins souvent au temps qu'il fait, Katherine développe davantage ses énoncés sur le climat ambiant.

Dans les premières années de son Journal, cette situation s'explique par le peu d'intérêt, chez Katherine, à transcrire son quotidien. Son besoin d'écrire dans son Journal répond avant tout à un désir passager de s'épancher sur ses dispositions intérieures.

Avec les ans, la diariste s'engage plus à fond dans son Journal. Sa négligence passée envers celui-ci la préoccupe. Elle tente d'y remédier en étant plus attentive aux événements de son quotidien. Les années 1914, 1916, 1918 et 1919 font partie de ces périodes où elle développe ses données sur le climat, pour des motifs autres que celui qui vient d'être évoqué.

626 Katherine Mansfield, Journal. p.141.

Par exemple, en 1914, le temps est associé tantôt à un moment d'extase, de fascination, tantôt à une désillusion qu'elle a éprouvée. L'Angleterre, sa terre d'exile, se transforme en un lieu de désolation pendant la saison hivernale. Et ceci est particulièrement vraie en 1914 alors qu'elle témoigne de son premier hiver en Angleterre.

Katherine ne peut s'empêcher de comparer ce pays à sa terre natale :

Il pleut ; je suis enrhumée et mon feu est éteint. Dehors, des moineaux pépient comme des poussins. Oh, mon Dieu, quel tableau différent me rappelle ce bruit-là. Le soleil tiède, ces petites boules de duvet jaune, si délicates, sur les brins d'herbe qui plient [...]⁶²⁷.

La mort de son frère en 1916 rend la diariste plus sensible au climat ou à certaines scènes représentatives du temps qu'il fait. Par exemple, le vent évoque le souvenir de son frère disparu et une nuit étoilée et lumineuse devient le signe irréfutable de la présence vivante de son frère :

[...]. Mais, hier au soir, il m'a appelée, quand j'étais assise auprès du feu. A la fin, j'ai obéi, je suis montée. Je suis restée dans l'obscurité et j'ai attendu. La lune est devenue très lumineuse. Au-dehors, il y avait des étoiles, des étoiles très claires, scintillantes, qui semblaient se mouvoir quand je les regardais. [...]⁶²⁸.

En 1918 et en 1919, l'évolution de la maladie de Katherine rend celle-ci consciente des effets néfastes du froid et des bienfaits de la chaleur sur son état physique et du soleil sur son moral. Par conséquent, la diariste se sent d'autant plus justifiée de maugréer contre l'hiver et ses éloges envers un temps clément et ensoleillé gagnent en intensité

627 *Ibid.*, , p.127.

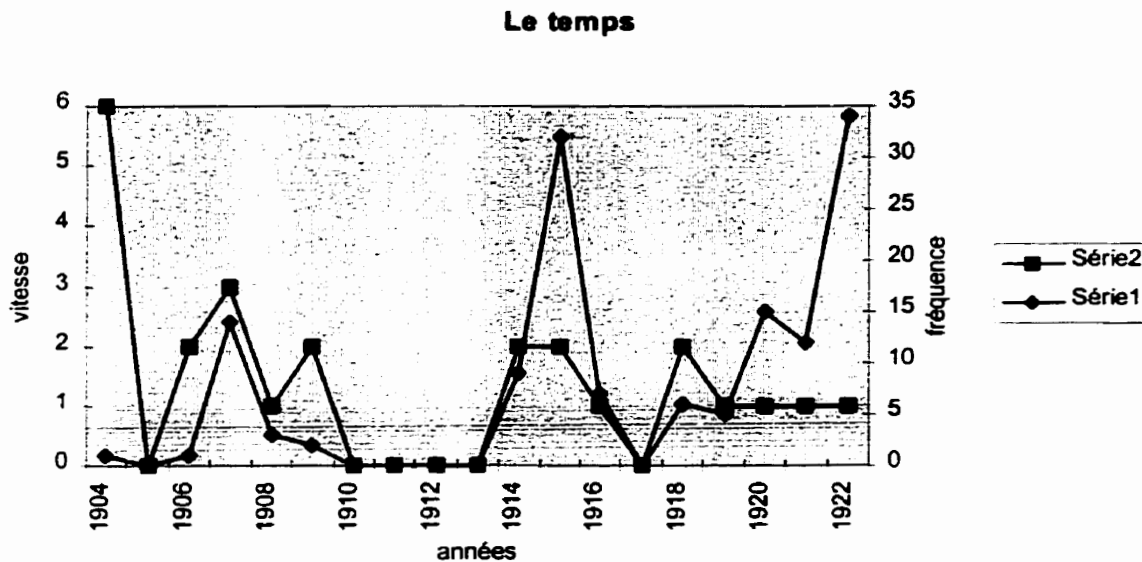
628 *Ibid.*, p.186.

émotive. A noter que les nombreuses anachronies en 1919 sont responsables, en partie, de l'accroissement de l'écart entre la vitesse et la fréquence.

L'année suivante, soit en 1920, la vitesse cette fois-ci reste constante par rapport à l'année précédente et le restera jusqu'à la fin du Journal tandis que la fréquence, elle, s'accroît considérablement. L'isolation, la maladie, les repos forcés de la diariste entraînent celle-ci à noter plus souvent les données du temps qui font partie de son quotidien, de son décor. D'une part l'aspect peu détaillé de ces données leur confère un statut négligeable et d'autre part, leurs nombreuses apparitions expriment, plus souvent qu'autrement, l'angoisse grandissante de Katherine envers la menace que ces données climatiques représentent désormais à ses yeux :

Il neige toujours. Je crois que je déteste la neige, que je la hais absolument. Elle a quelque chose de soporifique, un air de répéter : « Vous irez plus mal avant d'aller mieux », tandis qu'elle descend en tourbillons. J'adore la terre fertile, j'en ai la nostalgie. Comme j'ai soupiré après le midi de la France cette année! Comme je le désire encore!⁶²⁹.

629 Ibid., p.434.



7.4 LA MALADIE

Le graphe réservé à la maladie et où figurent les courbes de la vitesse et de la fréquence, à la page 304, reflètent la volonté chez Katherine de garder une certaine distance vis-à-vis de ses problèmes de santé.

Mais il convient de considérer à part les années 1908 et 1915 qui ne sont pas très significatives, quant aux rapports entretenus par Katherine envers la maladie. Leur vitesse et leur fréquence figurent comme des points isolés dans l'axe temporel du Journal.

Jusqu'en 1915, la diariste ne fait allusion qu'une fois à ses appréhensions sur son état de santé, des appréhensions vite dissipées mais qui lui ont laissé entrevoir sa mort :

Tu ferais mieux d'aller consulter demain, au sujet de ton coeur, [...]. C'est vraiment très curieux d'être persuadée comme je le suis que je mourrai d'une crise cardiaque [...] ⁶³⁰.

En 1915, la diariste note ça et là les diverses symptômes d'une grippe qui l'accable. Mais elle ne s'attarde pas outre mesure sur ses malaises qui disparaîtront sous peu.

C'est plutôt à partir de 1918 que le graphe devient révélateur de certains faits marquants. Par exemple, l'écart très mince entre la courbe de la fréquence et celle de la vitesse marque, en quelque sorte, un point de départ. Katherine recommence, comme en 1915, à transcrire ses malaises physiques, mais cette fois-ci, elle ne se contente pas uniquement de les noter. Elle les décrit et décrit leurs effets comme pour se soulager des souffrances qui l'affligent et des symptômes qui ne lui laissent plus de doutes sur l'origine de son mal : la tuberculose.

En 1919, l'écart entre la fréquence et la vitesse s'élargit à nouveau. Tout en continuant d'évoquer le mal qui l'afflige, Katherine se contente de le décrire brièvement. Ce phénomène tient sûrement à l'attitude de résignation de cette dernière et à l'effet de surprise émoussé au fil des mois :

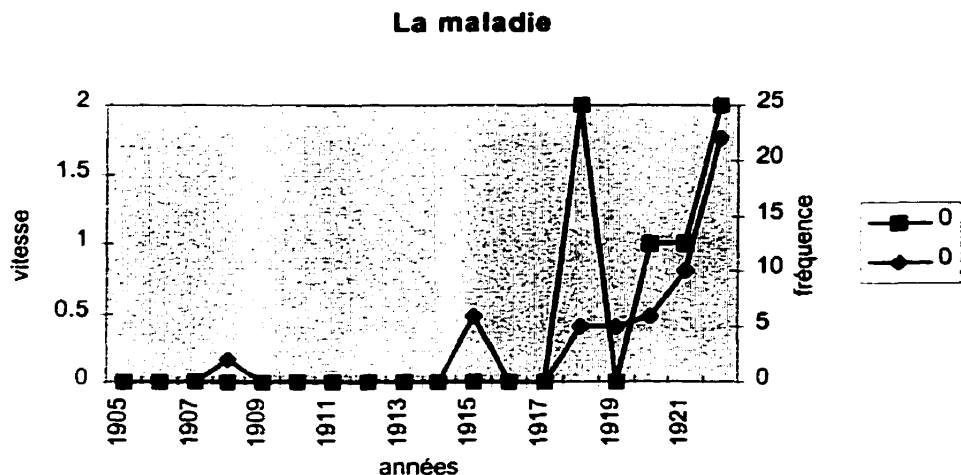
Je suis tuberculeuse. Mon mauvais poumon contient encore beaucoup d'eau et me fait mal. Mais je ne m'en tourmente pas. Je ne désire rien de ce que je puis avoir ⁶³¹.

630 *Ibid.*, p.92.

631 *Ibid.*, p.286.

De 1920 à 1922, la courbe de la fréquence va en s'accroissant avec les ans tandis que celle de la vitesse demeure quasi constante. La maladie qui va en s'aggravant laisse à Katherine peu de répit. Ces quelques années l'amènent à se questionner sur une multitude d'aspects reliés à la tuberculose dont elle est atteinte. En d'autres mots, la complexité de sa situation participe à l'augmentation avec les ans de la fréquence.

Mais la plupart des énoncés sont brefs. Ils sont traités comme des données objectives. En fait, une simple description de ces données est assez éloquente pour se passer de commentaires. Et ce rapport quelque peu distant de la diariste avec son mal qui progresse l'a conduit à prendre une décision afin de pouvoir reprendre une vie normale.



7.5 LA FAMILLE

Dans l'ensemble de son Journal, Katherine écrit peu sur sa famille, à l'exception des années 1906 et 1916. Les deux courbes du graphe, celle de la fréquence et celle de la vitesse illustrent ce fait. Par exemple, en 1906, la vitesse très élevée et la fréquence plutôt basse signifient que la diariste parle longuement de ses parents sans revenir souvent sur ce sujet. Le peu de pages réservées à l'année explique pourquoi Katherine évoque rarement sa famille, même si ce sujet occupe beaucoup de place pendant cette période.

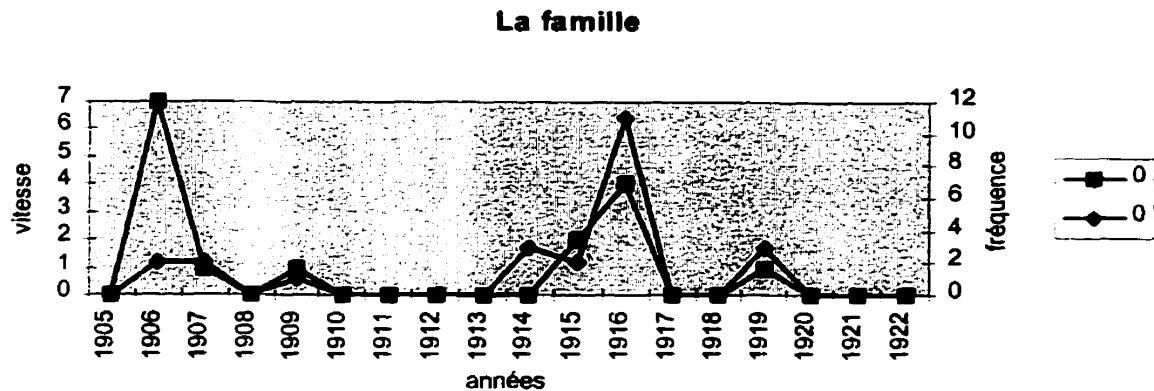
Par la suite, après son départ de la Nouvelle-Zélande, Katherine fait brièvement référence à sa grand-mère. Mais c'est à partir de 1914 jusqu'en 1916 que celle-ci se penche plus souvent ou plus longuement sur les siens.

En 1914, le nombre d'anachronies est en grande partie responsable de la fréquence. Mais ces anachronies ne sont encore que de brèves allusions à son passé en

Nouvelle-Zélande et à son désir, fondé sur un mince espoir, de revoir sa mère. Par conséquent ces distorsions temporelles n'ont guère d'influence sur la vitesse.

Mais il en va autrement pour l'année suivante. Les deux prolepses correspondant à la fréquence sont entièrement responsables de la vitesse. Après la mort de son frère Katherine explique ses projets littéraires qui lui permettront de s'en rapprocher par un phénomène de transcendance.

Par la suite, elle ne fera plus allusion à son frère. C'est seulement en 1919 qu'elle replongera pour une dernière fois dans ses souvenirs familiaux. La vitesse et la fréquence de ce dernier soubresaut sont passablement basses par rapport à l'année précédente. Mais ces résultats s'avèrent de piètres indicateurs de la portée du témoignage de Katherine. Son témoignage est révélateur de son nouveau rapport avec sa mère et avec sa carrière littéraire, qui vient de changer de statut. Enfin, le seul trait d'union entre l'allure du graphe pendant cette période et les données sur le sujet de la famille, repose sur un effet de clôture. Dans l'autre cas, Katherine, tout en se référant moins souvent au temps, développe davantage ses énoncés sur le climat ambiant.



CONCLUSION

Ce travail avait comme principal objectif de démontrer que le journal, en l'occurrence le journal intime, possède sa propre structure narrative. Certains commentateurs avaient repéré des éléments structuraux du journal tels que la présence insistante du pronom Je, le recours à la datation, et l'existence de deux paliers discursifs, soit le thème et le rhème.

En observant de près ces paliers, Pierre Hébert a pu cerner la présence d'un récit sur le plan du rhème. Cette présence du récit dans le journal intime a suscité chez moi un questionnement, à savoir s'il était possible, dans un premier temps, de dégager une structure de ce genre à partir du récit et dans un deuxième temps, d'interpréter le contenu d'un journal quelconque à partir de sa structure narrative.

Pour ce faire, j'ai mis à contribution la théorie du récit proposée par Gérard Genette dans Figures III. Mais, dans mon analyse du récit, j'ai ignoré le mode et la voix pour me

consacrer uniquement à l'étude du temps. Cette étude, à mon avis, s'avérait plus apte à saisir la dynamique du discours narratif, du moins en ce qui regarde le journal intime. De plus, l'ampleur du projet était suffisamment ambitieux, si l'on considère que l'étude du temps se divise elle-même en trois sujets d'études, soit celles de l'ordre, de la vitesse et de la fréquence. Tout ajout risquait d'appesantir considérablement mon travail.

Cette étude du temps comporte donc trois volets. En fait, j'ai repris la division mise de l'avant par Gérard Genette, tout en adaptant ces trois notions à l'étude narratologique du journal. Par exemple, la saisie du récit premier et de la vitesse diffèrent considérablement de celles proposées par ce dernier.

Préalablement à cette étude, j'ai isolé les niveaux discursifs du journal à partir de ceux déjà connus, c'est-à-dire le thème, le rhème et le commentaire. Cette première approche formelle a mis à jour d'autres niveaux discursifs, et a permis un premier découpage adéquat du journal. Par la suite, j'ai défini le récit et je l'ai repéré comme Pierre Hébert l'avait déjà proposé, mais je me suis démarquée de ce dernier par l'étendue du rayonnement que je reconnais au rhème, le point d'ancrage du récit.

Ma thèse se divise en deux parties principales. Dans un premier temps, j'ai jeté les bases d'une théorie possible du journal en tant que récit. Pour l'élaboration de celle-ci, j'ai sélectionné quelques journaux intimes représentatifs des aspects du temps que je voulais traiter. Aussi, j'étais intéressée à voir si des règles ou du moins des tendances pouvaient devenir spécifiques au genre étudié. Dans un deuxième temps, je me suis servie

des résultats de ma recherche pour interpréter en tant qu'oeuvre narrative le Journal de Katherine Mansfield.

La richesse narrative de ce Journal, la complexité des intrigues qui se nouent et se dénouent à travers un destin hors du commun par son auteur, toutes ces caractéristiques ont motivé mon choix. Voyons maintenant comment l'ordre, la vitesse et la fréquence ont pu servir à l'étude du récit dans le journal intime.

Dans son Journal, la diariste ne suit pas toujours la chronologie des événements. L'étude de l'ordre se prêtait alors à l'analyse narratologique du Journal. A l'instar du roman, les entorses à la chronologie devenaient-elles des indices signifiants? Voilà une question essentielle. Mais avant d'y apporter une réponse, j'ai d'abord défini la notion de récit premier pour ensuite passer en revue les divers types d'anachronies définis par Genette.

Difficilement applicable au journal intime, le récit premier tel que proposé par Genette a pris un sens nouveau. Pour ma part, cette séquence temporelle renvoie au sujet dominant parmi la multitude de sujets habituellement couverts par le journal intime. Une fois que le récit premier a été sélectionné et ses limites bien déterminées, j'ai pu, à partir de mon corpus, commencer à observer les anachronies en tant qu'éléments narratifs signifiants.

Il s'est avéré qu'aucune règle n'était généralisable au genre quant aux types et au nombre d'anachronies. Un même type d'anachronie peut remplir une fonction différente d'un journal à l'autre, de même que leur présence plus ou moins massive peut avoir plus

d'un sens. Cependant, j'ai remarqué quelques tendances, à savoir, entre autres, que le nombre d'analepses est plus élevé chez un diariste âgé que chez un diariste dans la fleur de l'âge, et que malgré leur relative rareté, la plupart d'entre elles traduisent des moments d'émotions intenses.

Après l'étude de l'ordre, je suis passée à celle de la vitesse. Comme dans le roman, le récit dans le journal est sujet à des variations de vitesse. Mais est-ce que ces variations étaient susceptibles d'informer le lecteur de la trajectoire du diariste quant à ses désirs, à ses projets, à ses appréhensions, etc..?

Afin de répondre à cette question, j'ai d'abord adapté la notion de la vitesse au journal. Par la suite, à l'aide de mon corpus, je me suis livrée à de brèves analyses. Il s'est avéré qu'effectivement les changements de vitesse et leur emplacement étaient significatifs. Une augmentation ou une diminution de vitesse reflète un changement d'attitude de la part du diariste. Ces changements sont parfois tributaires de la maturation du diariste ou des circonstances dans lesquelles il se trouve, à une période donnée.

Toutefois, contrairement à Genette, je n'ai pas rendu les mouvements narratifs responsables des changements de vitesse. Après avoir expliqué ma prise de position, j'ai tout de même tenu à préciser que ces mouvements, rebaptisés non-narratifs, c'est-à-dire la scène, la pause et le sommaire, contribuent, comme les autres figures liées au récit, à l'intelligibilité du journal intime. Ces temps morts du discours narratif influencent notre

compréhension de l'oeuvre étudiée et nous permettent de la caractériser davantage du point de vue formel.

Quant aux ellipses, je leur ai accordé un statut particulier. En fait, il a les ellipses narratives et les ellipses non narratives. La première catégorie fait avancer le récit, l'ellipse a donc une incidence sur la vitesse, l'autre non. Après avoir identifié et expliqué les différents types d'ellipses quant à leur fonctionnement dans le journal, j'ai pu dégager, par rapport à leur utilisation, des tendances, selon que le journal est daté ou non.

Dans le journal daté, nous avons affaire à des ellipses explicites et généralement déterminées au niveau des grandes articulations temporelles calculées en termes d'années, de mois ou de semaines. Les ellipses de plusieurs mois figurent souvent comme de simples élisions, tandis que les autres sont dites qualifiées : le diariste explique, par le biais de l'analepse, son silence temporaire. Dans ce cas l'ellipse fait avancer le récit, elle est donc narrative, dans l'autre, pas.

Dans le journal non daté, les ellipses sont implicites. Par des indices fournis à même le discours narratif, le lecteur peut déduire avec plus ou moins de précision le temps écoulé entre deux inscriptions. De telles ellipses sont souvent non narratives.

Après la vitesse vient la fréquence que j'ai dû adapter, elle aussi, au journal intime. Comme première démarche, j'ai redéfini le concept de la répétition en fonction du genre étudié. A mon avis, le répétitif se joue sur le plan des attentes ou des réactions du diariste

vécues au quotidien. Ensuite, j'ai passé en revue les trois variations de la répétition afin de voir comment elles pouvaient s'appliquer à mon propos.

J'ai avancé l'idée que le journal intime était un genre beaucoup plus répétitif que le roman. Contrairement au romancier, le diariste n'est pas contraint par un souci d'économie. Peu lui importe de se répéter au cours des semaines ou des mois. Le journal accueille volontiers, au quotidien, toutes les joies, les plaintes ou les envies du diariste qui n'hésite pas à les retranscrire autant de fois qu'il les éprouve.

Mis à part le répétitif, le singulatif fait partie des types de fréquences qui ont retenu mon attention. Sa rareté ne diminue en rien sa contribution dans la structure temporelle du journal. Au contraire. Le singulatif peut marquer un changement d'attitude ou l'apparition d'un nouveau projet, etc., chez le diariste. Dans un cas comme dans l'autre, l'événement singulatif devient très vite répétitif.

Quant à l'itératif, il sert plutôt à traduire l'ennui qui, par définition, s'étend sur une durée et que le diariste exprime dans des moments où son exaspération est à son comble. De plus, l'itératif est souvent inséré à l'intérieur d'un sommaire. Quand ce sommaire prend la forme d'un bilan, le diariste s'exprime d'une manière incisive, d'où le recours à l'itératif. Mais de façon générale, l'emploi de l'itératif dans le journal intime n'a pas la même portée que celle reconnue par Genette dans le roman A la recherche du temps perdu.

Après avoir adapté la théorie du récit de Genette au journal intime, je suis passée à l'analyse et à l'interprétation du Journal de Katherine Mansfield. J'ai donc mis à l'épreuve mon analyse du récit afin de faire ressortir la structure narrative de l'oeuvre. Chaque aspect du temps, l'ordre, la vitesse et la fréquence, a été examiné en fonction de sa dynamique signifiante.

Afin de pouvoir repérer les anachronies, j'ai d'abord cerné le récit premier. Sa relation avec Jack s'est avérée être le récit dominant du Journal. Dans l'ensemble, j'ai noté une plus grande utilisation des prolepses que des analepses. Le jeune âge de la diariste explique ces résultats. Katherine est davantage portée vers l'avenir que vers le passé. La majorité des anachronies se situent à partir du récit premier. Avant cette période, seuls les sujets de l'écriture et de la famille sont associés à des projets.

En 1914, le nombre presque égal de prolepses concernant sa relation avec Jack et son rapport à l'écriture traduisent une convergence d'intensité au niveau de ses attentes. En 1915, la première analepse associée à Jack annonce un revirement d'attitude. Après avoir reconsidéré son passé conjugal, Katherine prend conscience de la fausseté de sa relation avec celui-ci. Ce constat change ses dispositions envers ce dernier. Elle envisage la rupture.

L'année suivante, un nombre particulièrement élevé de prolepses sur l'écriture et d'analepses sur la famille signalent un changement important dans la vocation littéraire

de la diariste. Le passé et l'avenir se rejoignent. La mort de son frère l'investit d'une nouvelle mission d'écriture, celle de faire redécouvrir au monde entier les beautés de la Nouvelle-Zélande.

Quelques années plus tard, Katherine devient accablée par la maladie. Mais elle est peu loquace sur ce sujet, d'où le petit nombre d'anachronies. Cependant l'alternance de prolepses et d'analepses rend compte d'un dilemme vécu par Katherine et qui s'exprime en termes d'acceptation et de lutte acharnée contre la tuberculose.

L'année 1919 marque la fin du récit premier. Dans un va-et-vient entre son passé conjugal et son avenir qu'elle envisage seule, Katherine ferme le chapitre de son amour indéfectible pour Jack. Désormais, l'écriture et la maladie figurent parmi ses principales préoccupations. L'augmentation des prolepses sur l'écriture en 1919 et de celles sur la maladie en 1920 témoignent de ce fait.

L'année suivante, la concentration de prolepses de courte portée sur l'écriture nous indique l'urgence chez la diariste de passer aux actes. Mais les progrès de la maladie la dépossèdent de ses moyens. L'apparition d'analepses sur l'écriture rend compte de ce triste constat. Quelques années avant la fin de son Journal, Katherine exprime, par le biais d'analepses de courte et de longue portée, sa désolation face à son inertie récente et sa nostalgie en pensant à sa facilité d'autrefois en matière de création littéraire.

Quoique les distorsions temporelles se soient avérées profitables à une première approche du Journal de Katherine Mansfield, l'étude du présent n'en demeure pas moins

l'enjeu principal. L'analyse de la vitesse se prêtait à la saisie de cet aspect temporel, tel que vécu par la diariste.

Aux quatre sujets déjà introduits s'est ajouté celui du temps, c'est-à-dire du climat, un élément ressenti au quotidien par la diariste et qui témoigne souvent de ses dispositions intérieures.

Le traitement de la vitesse a été passablement modifié par rapport à celui mis de l'avant par Genette. Pour le Journal de Katherine Mansfield, la vitesse de chaque sujet se calcule en nombre de lignes par page sur une période d'un an. Ses variations d'une année à l'autre produisent des effets de rythmes. En plus des vitesses plus ou moins élevées d'un sujet à l'autre, ces variations sont souvent, elles aussi, porteuses de sens. De plus, pour chaque sujet de ce Journal, j'ai observé le nombre de lignes impartis aux thèmes et aux rhèmes.

Les sujets de l'écriture et de sa relation avec Jack ont les vitesses les plus élevées. Ces résultats, certes, étaient prévisibles : ces deux sujets font partie intégrante du quotidien vécu par Katherine. Par contre, les effets de rythmes par rapport à l'écriture sont plus accentués que ceux réservés à sa relation avec Jack. Ce constat reflète les divers facteurs extérieurs qui influencent les rapports de la diariste à l'écriture. Ses motivations face à son art, à ses idées innovatrices, etc., tous ces aspects sont, en partie, modifiés par des circonstances extérieures. Il en va autrement de sa relation conjugale avec Jack. La dynamique de cette relation à travers le Journal dépend surtout des dispositions intérieures

de la diariste, face à une relation qui très tôt s'est imprégnée chez elle d'un goût amer. Mais, dans un cas comme dans l'autre, une augmentation de la vitesse traduit généralement une insatisfaction ressentie par Katherine.

Les vitesses moins élevées des autres sujets ont des causes variées. La famille fait partie très tôt de son passé, la maladie, une fois déclarée, est une menace quotidienne qu'elle tente autant que possible d'oublier et le temps, quoique souvent évoqué, se prête rarement à de longs développements.

Le point de convergence de tous ces sujets a trait à l'utilisation du thème et du rhème. J'ai noté que les thèmes contribuent davantage à la hausse d'une vitesse que les rhèmes. C'est que le présent est sans contredit l'axe temporel privilégié de la diariste. Seul l'écriture fait exception à cette tendance. Lorsque celle-ci aborde ce sujet, elle le voit surtout en tant que projets sur lesquels elle aime s'étendre pour en fixer les détails.

La dernière analyse du Journal de Katherine Mansfield porte sur sa fréquence. Cette oeuvre est surtout répétitive sur le plan du rhème. Elle suit donc la tendance du genre auquel elle appartient.

Parmi les catégories qui reviennent le plus souvent, j'ai noté, entre autres, les reproches adressés à Jack et le désir chez Katherine de rompre avec celui-ci. Ces données, du fait même qu'elles se répètent à travers le Journal, illustrent l'ambiguïté des sentiments de la diariste envers son mari.

Si l'authenticité de son amour pour Jack paraît douteuse, il en va autrement de sa passion pour l'écriture. Le désir d'écrire figure comme la catégorie qui revient le plus souvent dans le Journal. A partir de 1915, l'écriture est liée au destin chaotique de Katherine. C'est ce qui explique les nombreuses catégories parfois contradictoires par rapport à l'ensemble du Journal et à l'intérieur de ses subdivisions. C'est aussi ce qui explique l'instabilité de la diariste à l'égard de son engagement littéraire. La diminution ou l'augmentation de thèmes et de rhèmes, à certains endroits du Journal, illustrent cette instabilité de Katherine qui, par période, se désintéresse de l'écriture. Notons aussi qu'une augmentation substantielle d'un nombre d'énoncés à l'intérieur d'une catégorie est porteuse de sens. Par exemple, l'augmentation des anecdotes en 1920 signale un virage : la diariste se met sérieusement à l'écriture. L'augmentation, vers la fin de l'oeuvre, du nombre d'énoncés où Katherine exprime sa satisfaction, indique un changement de priorités. Pour cette dernière l'écriture n'est plus une passion exclusive et, par conséquent, elle jette un regard plus obligeant sur ses productions littéraires.

L'écriture envisagée sous l'angle de la fréquence a montré l'évolution des rapports entre Katherine et celle-ci, sa première passion. D'autres sujets, à caractère répétitif, sont représentatifs des virages effectués par la diariste. L'apparition des énoncés concernant la tuberculose qui l'afflige indique aux lecteurs la diversité de ses réactions face au dépérissement de sa santé.

Katherine parle peu de sa maladie. Ce constat porte à croire qu'elle tente autant que possible d'ignorer son état. Mais à travers son silence relatif, elle laisse échapper suffisamment d'informations pour qu'il soit possible de suivre les progrès de sa réflexion. La présence presque à tous les ans d'une nouvelle catégorie, qualifiée dès lors de singulative, et le nombre élevé de catégories vers la fin du Journal, marquent les étapes de son combat contre sa déchéance physique et morale. Aussi, le nombre élevé d'anecdotes concernant sa santé pendant les deux dernières années de son Journal, soit un an avant sa mort, souligne une tension montante. Katherine ne peut plus ignorer son mal.

Quant aux deux autres sujets traités dans ce chapitre, soit le temps et la famille, la diariste, face à ces sujets, fait preuve de constance. Peu longtemps après son arrivée à Londres, elle éprouve la nostalgie de ses proches. Ce sentiment ne changera pas. Ici, la variété des catégories n'exprime pas un changement d'attitude. Elle est l'expression d'une même réalité, celle d'un vide ressenti par la diariste en pensant aux siens.

Tout au long de son Journal, Katherine témoigne de sa sensibilité face au climat. Le froid, la pluie, la neige, le soleil et le vent influencent ses journées et nous renseignent sur son état d'esprit.

Ce sont les références au froid et au soleil qui reviennent le plus souvent sous la plume de la diariste. Celle-ci redoute le froid et elle accueille le soleil avec joie et soulagement. La répétition ou l'absence de répétition d'un élément climatique au cours d'une année quelconque peut s'avérer significatif. Tout dépend de son emplacement dans le Journal.

Par exemple, l'augmentation de références au froid vers la fin du Journal témoigne de l'intolérance grandissante de Katherine envers ce facteur climatique qui aggrave son état de santé. Par contre, les références climatiques souvent uniques vers le début du Journal traduisent des moments d'émotions intenses.

Finalement, en modifiant quelque peu la théorie de Genette sur le fonctionnement du récit dans le roman, il a été possible d'atteindre le principal objectif visé par cette thèse. À l'aide de mon corpus, j'ai pu faire ressortir des composantes narratives propre à ce genre, à partir du traitement de sa temporalité. Quoiqu'il n'existe pas de lois du genre, j'ai pu dégager sinon des constantes du moins des tendances en regard de sa dynamique discursive.

Cette partie théorique de ma thèse était indispensable pour la mise en application de l'analyse narrative du Journal de Katherine Mansfield. Grâce à cette étude approfondie du Journal, j'ai, d'une part, cerné sa structure narrative sous l'angle de sa temporalité et d'autre part, j'ai pu suivre de près l'évolution de la diariste, dans la poursuite de buts divers, à partir de cette structure signifiante. Par conséquent ma compréhension de l'oeuvre s'est améliorée et je peux désormais l'appréhender dans son ensemble.

Mais peut-on pour autant prétendre que tout journal est soutenu par une structure temporelle apte à faire ressortir la dynamique de sa trame narrative? L'étude du mode et de la voix profiterait-elle à certains journaux intimes, pourrait-elle venir compléter notre tour d'horizon du récit, pour un genre aussi multiforme que le journal? Cette

interrogation reste en suspens et laisse le champ ouvert à ceux et à celles qui s'intéresseront à la spécificité narrative du journal intime en tant que genre littéraire.

ANNEXES

L'ORDRE : les anachronies

Thèmes narratifs : E= écriture, F= famille, J= Jack, M= maladie

1904

(Rien)

1906

- Prolepses:
1. (F) Jamais je ne supporterai de vivre dans ma famille. Ce seraient des heurts continuels. (p. 4).
 2. (E) A présent, je voudrais écrire. En serais-je capable, je me le demande. Essayons. (p .49)
 3. (E) J'aimerais écrire un morceau un tout petit mystérieux, mais vraiment beau, vraiment original. (p. 49)

1907

- Prolepses:
1. (E) Il faut que j'écrive. (p. 53)
 2. (E) Quand la Nouvelle-Zélande sera plus artificielle, elle donnera naissance à un artiste qui saura parler de ses beautés naturelles. (p.55)
 3. (E) Oh! que j'écrive, que je fasse enfin quelque chose. Trace ton destin, travaille-le . (p.57)
 4. (E) Je voudrais écrire une histoire inventée mais vraisemblable. [...]
 5. (E) Et puis il faut que ce soit ultra-moderne. (p.63)
 6. (F) Montre qui tu es. Ne perds pas courage au dernier moment. [...] Convaincs ton père que c'est la seule chose. Pense au paradis qui pourra être à toi après la bataille,. (p.68)
 7. (E) J'aimerais écrire, que ce soit si beau, et moderne, pourtant, avec de la culture, et une lumière d'été..(p. 68)

8. (E) Oh! que j'écrive, que je fasse une oeuvre qui compte. Trace ton dessin, travaille-le. (p. 68)
9. (F) Ces deux êtres qui voudraient me traitent comme un jouet, ce sont des imbéciles et je les méprise. J'aspire à fréquenter des gens qui me soient supérieurs. (p. 69)
10. (E) Je devrais être un bon écrivain. Je possède l'ambition, les idées. Mais ai-je le pouvoir de mener mon entreprise à bonne fin? Oui si je retourne là-bas, mais à cette seule condition.
11. (E) Jamais, jamais je ne serai capable de réformer mon écriture. (p.85)

1908

- Prolepses:
1. (F) Oh! Kathleen, cesse d'ourdir ces odieux réseaux d'intrigues: [...]. Il est impensable que ta situation actuelle se prolonge, je le sais.. (p.91)
 2. (F) En bref, voici ce qu'il me faut. La puissance, la fortune, la liberté. (p.93)
 3. (E) Avoir toujours présente à l'esprit la pensée que l'Art n'est autre que le développement de la personnalité.(p.93)
 4. (E)J'aimerais bien écrire l'histoire d'une vie dans le genre de Child in the house de Walter Pater. Ce serait une petite fille, à Wellington; les effets du climat le vent, la nuit, le printemps, la pluie, et puis la mer, la majesté des nuages. Ensuite, elle s'en va en Europe, où elle mène une existence double; elle revient, ses illusions sont mortes, elle perce à jour la vérité retourne à Londres, où elle vit d'une vie pleine, si inattendue, [...] J'y mettrai les bouleversements dus au climat, et puis l'inexplicable nostalgie de l'artificiel. (p.93)

1909

- Analepses:
1. (F) La seule chose exquise que je puisse imaginer, la voilà: c'est que Grand'mère me met au lit, m'apporte un bol de lait chaud et du pain [...]. (p.100-101)
 2. (F)J'aurai voulu être à la place du petit frère, j'aurais voulu jeter mes bras autour de son coup [...] . (p.102)

1910

Prolepse: 1. (E) Je désire éperdument écrire quelque chose de vraiment très bien, et avec cela j'en suis incapable [...]. (p.107)

1911

Analepse--Prolepse:

1. (E) Les autres artistes connaissent-ils cette nécessité impérieuse, cette soif, jamais éteinte, ce désir, jamais assouvi, jamais apaisé? Je crois qu'il eut un temps où j'aurais pu m'arrêter moi-même, des jours, des semaines se seraient écoulés; mais maintenant, ce n'est même pas une heure. Je le sens dans l'air, j'en suis imprégnée. Alors, Catherine, quel est donc ton plus grand désir, à quoi aspirer-tu si passionnément? Je veux écrire des livres, des romans, des pièces, des poèmes. (p.111)

1912--1913

(Rien)

1914

Prolepse: 1. (J) Il y a des moments où j'aimerais tellement causer de ses choses avec quelqu'un, et pas seulement trois minutes, mais de manière à décharger mon cœur de son faix de souvenirs. C'est ridicule de ma part de compter sur Jack pour comprendre ou sympathiser; [...]. (p.124-125)

Analepses: 2. (F) J'ai rêvé de la Nouvelle-Zélande. Délicieux. (p.126)
3. (F) J'ai encore rêvé de la Nouvelle-Zélande [...]. (p.126)

Prolepse: 4. (E) Je devrais être capable d'écrire des pages merveilleuses sur les musiciens. (p.126)

Analepse: 5. (F) Oh, mon Dieu, quel tableau différent me rappelle ce bruit-là. Le soleil tiède, ces petites boules de duvet jaune, si délicates, sur l'herbe qui plie, et Sheehan qui me donne le plus petit des poussins, enveloppé de flanelle, pour que j'aie le poser près du feu de la cuisine. (p.136)

- Prolepses:**
5. (J) Sans J., je vivrais absolument isolée. (p.127)
 6. (F) Jour de naissance de ma mère. [...] J'aimerais tant la revoir, revoir le petit pli entre ses sourcils, entendre sa voix. Mais je ne crois pas que je la reverrai, (p.127)
 7. (E) Si je pouvais écrire un seul jour, avec ma facilité d'autrefois, le sortilège serait rompu. (p.131)
 8. (E) Oh, si seulement je pouvais célébrer ce jour comme une fête, en écrivant un peu! Je voudrai tant, je voudrais tant écrire et les mots se refusent absolument à venir. (p.134)
 9. (J) Ah, je voudrais avoir quelqu'un pour m'aimer, me consoler et m'empêcher de penser. (p.135)
 10. (E) J'ai relu L'Entrave. Je suppose que Colette est la seule femme en France capable précisément de créer cette chose-là. [...] Mais le livre que je dois écrire reste encore à faire. Je ne peux pas, comme J., m'asseoir et me mettre à la besogne. (p.136)
 11. (J) Jack, Jack, c'est fini entre nous. J'en ai la certitude, aussi bien que vous. N'ayez pas peur de me faire de la peine. Chacun de nous doit tuer en lui l'image qu'il s'est formée de l'autre. Rien de plus. Faisons-le gentiment, [...]. Nous pouvons nous séparer ainsi [...]. (p.137-138)
 12. (E) Voilà l'année presque finie. [...]. J'ai changé mon bureau de place, je l'ai mis dans le coin. Peut-être vais-je pouvoir écrire bien plus facilement. (p. 138)

1915

- Analepses:**
1. (J) Curieuse existence... plus réelle que nos trois années d'idylle, plus conforme à ce que je crois être ma vraie nature. (p.141)
 2. (J) Je vis des vieux rêves que j'ai fabriqués; mais ils ne nous trompent ni l'un ni l'autre. (p.150)
- Prolepses :**
3. (E) Pour cette année, je forme deux souhaits: écrire, gagner de l'argent.(p.142)
 4. (E) Je fais le serment de terminer un livre ce mois-ci. J'écrirai tout le jour, la nuit aussi et j'en viendrai à bout. (p.143)
 5. (E) Le public, les têtes, les mains, c'est le seul spectacle qui valait d'être vu.

6. (J) J'aimerais écrire quelque chose là-dessus. (p.144)
 7. (J) Oui, je l'aime, mais mon coeur répète sans cesse : «Trop tard! trop tard! adieu!» Je m'en irai, je le sais. (p.145)
 8. (E) O Dieu, mon Dieu, fais que je travaille! (p.146)

- Analepses: 9. (J) Deux fois, j'ai écrit que je partirais mardi. [...] Jack n'a pas dit une fois que je revienne, qu'il est triste sans moi, il ne m'appelle jamais. (p.167)
 10. (J).Pour moi, il a été dans un monde vide, celui dont je tenais la main; un être réel, dans la foule des ombres, un compagnon tout disposé à courir et à rire. [...], (p.167)

- Prolepses: 11. (J) Vais-je retourner là-bas? Cela dépend entièrement de lui. Je lui écrirai moins, et moins souvent. [...]. (p.167)
 12. (J) Jack s'est mis dans la tête que je veux y vivre (à Londres) et pas avec lui. Et c'est vrai. (p.154)
 13. (F) Je crois à l'immortalité, parce qu'il n'est pas ici, lui, et que j'aspire à le rejoindre. (p.171)
 14. (J) Tu sais que je ne puis être la femme de Jack. (s'adresse à son frère).(p.171)
 15. (F) Je veux parler de ce passé; il voulait, lui, (son frère) que j'en parle. (p.176)

- Analepse: 16. (F) Mais où donc sont-ils, ces gens si plaisant? ces gens jeunes, robustes, aux corps durs et vigoureux, aux cheveux bouclés? (p.177)

1916

- Prolepses: 1. (E) Les gens qui vivaient, ou que je voulais introduire dans mes récits, ne m'intéressent plus. Les intrigues de mes contes me laissent parfaitement froide [...]...pourquoi donc raconterais-je moi, leur histoire? Il ne me sont rien. Tous les faux liens qui m'attachaient à eux sont complètement tranché,. (p.183)
 2. (E) A présent--à présent, ce sont des réminiscences de mon pays à moi que je veux écrire. (p.184)

3.(E) Ah! ces gens que nous aimions là-bas-- d'eux aussi je veux parler, p.184.

4.(E). Oh! je veux, l'espace d'un instant, faire surgir aux yeux du Vieux Monde notre pays inexploré, (p.184)

5.(E) Il faut qu'il soit mystérieux et comme suspendu sur les eaux. (p.184)

6.(E) Il faut qu'il vous ôte le souffle. (p.184)

7.(E) Je dirai tout, même comment, à la maison du n° 75, le panier à linge grinçait. Mail il faudra tout dire avec un sentiment de mystère, [...]. (p.184)

8.(E) Et puis je voudrais écrire des poèmes. (p.184)

9.(E) Et enfin je voudrais tenir une sorte de carnet, à publier un jour. Voilà tout. Pas de romans, pas d'histoires compliquées, rien qui ne soit simple et ouvert. (p.184)

Analepse: 10. (E)Je ne suis pas plus proche de mon oeuvre accomplie que je ne l'étais il y a deux mois et, sans cesse, je doute à demi de ma volonté d'exécuter quoi que ce soit. (p.185)

Prolepses: 11. (E) Si je revenais en Angleterre sans rapporter un livre fini, je perdrais tout espoir en moi-même. Je saurais que, malgré tout ce que je pourrais dire, je ne suis pas, en réalité, un écrivain, [...].

12. (E) Mais si je reviens avec un livre achevé, ce sera une profession de foi pour toujours. Pourquoi hésiter si longtemps?(p.185)

13. (E) J'aimerais publier un livre et avoir en réserve une masse d'histoires toutes prêtes. (p.187)

14.(E). Je commence à évoquer un souvenir inachevé qui m'est présent depuis des années. Ce sera une excellente histoire, si je puis seulement parvenir à la conter comme il faudrait. (p.187)

15.(E).Il faut que je me hâte. Ce livre, il faut qu'ils l'aient tous là-bas et c'est bien ce que nous voulons tous deux. (p.190)

Analepses: 16. (E) A qui donc ai-je toujours écrit quand je tenais cet énorme journal de mes plaintes? Etait-ce à moi-même? (p.187)

17.(F) Mais puisque ce fut toujours notre délice de rester ensemble--tu t'en souviens?--de parler du temps passé, d'en ranimer jusqu'au moindre détail, au moindre sentiment; de nous regarder l'un l'autre. (p.188)

18 (E) Quand bien même j'écrirais et ré-écrivais sans cesse, je ne

faiblirais pas véritablement, mon cher aimé, et le livre sera prêt et achevé. (p.188)

19. (F) Je m'étais toujours dit : «Il ne faut pas, il ne faut jamais qu'il soit malheureux.» (p.189)

- Prolepses: 20. (E) L'Aloès est ce qu'il faut. L'Aloès est charmant. Il me captive tout simplement et je sais que c'est là ce que je tu veux que j'écrive. (p.189)
21. (E) Oh! je veux que ce livre soit écrit. Il le faut. Il faut qu'il soit relié, emballé, envoyé en Nouvelle-Zélande. Je sens cela de toute mon âme... Et ce sera fait. (p.190)

- Analepses: 22. (F) Souvenir d'enfance .(p.193-196)
- 23.(F) Souvenir de collègue . (p.196-199)
24. (F) Notre maison de Tinakori Road se trouvait bien en retrait de la route. Elle était grande [...]. (p.200-201)
25. (F) Jinnie Moore était très forte en diction. Etait-elle plus forte que moi? [...]. (p.201)
26. (F) La classe de couture . (p.209-212)

1917

- Prolepse: 1. (E) [...] puis il y a la Bavière: [...] flottant dans l'air... et il y a aussi Paris. Mon Dieu! quand écrirai-je tout cela et comment? (p.225)

1918

- Prolepses: 1. (M) Je ne veux pas être malade, «sérieusement» malade, veux-je dire pendant que je suis loin de J. (p.234)
2. (M) Deuxièmement, je n'ai pas envie de m'apercevoir que ceci est de la vraie tuberculose; elle va peut-être prendre le galop, qui sait? (p.234)

- Analepse: 3. (F) Que de fois j'ai observé cette heure quand j'étais une jeune fille! Mais alors, je restais à la fenêtre jusqu'à ce que le froid me saisisse... [...]. Maintenant, je vole à mon lit, je ramène les couvertures, je les tire autour de mon coup, bien serrées. (p.248)

- Prolepses:** 4. (E) Je ne dois pas oublier ma timidité devant les portes fermées. Oublier comment je me demande si je vais sonner trop fort, ou pas assez fort. (p. 250)
5. (E) Est-ce que je n'ai pas envie d'écrire des récits? Seigneur! Seigneur! mais c'est mon unique désir! (p.251)
6. (E) [...] je me mets à souhaiter de toute mon âme qu'il me soit possible de détruire tout ce que j'ai écrit et de recommencer; ces choses-là me semblent autant de «faux départs».. (p.252)

- Analepse:** 7. (F) Oh, mon Dieu... mon Dieu... où sont les miens? avec qui donc ai-je été le plus heureuse. Avec personne en particulier. (p.256)

1919

- Analepse:** 1. (F) Je suis dans ma chambre et je pense à ma mère; j'ai envie de pleurer. [...]. Je songe à notre maison, à notre jardin, à nous, les enfants... à la pelouse, à la grille, à maman qui rentre: [...]. (p.267-268)

- Prolepses:** 2.(E) Je ne demande vraiment que le temps d'écrire tout cela--le temps d'écrire mes livres. Après, il me sera égal de mourir. Je ne vis que pour écrire, p.268.
3. (J) [...] je voudrais qu'il soit moins économe de lui-même, qu'il manifeste plus de vitalité, d'entrain. Mais je l' en aime tout autant.. (p.273.)
4. (E) Serai-je capable d'exprimer un jour mon amour du travail--mon désir de devenir un meilleur écrivain--mon voeu fervent d'un labeur plus consciencieux? (p.276)
5. (E) Il faut que j'apporte plus d'activité à l'oeuvre de mon Maître. (p.276)

- Analepse:** 6. (J) La semaine dernière, je n'avais pas la moindre idée de ce qui se qui se passait au journal (l'Athenoem), je n'en avais pas même vu un exemplaire, et J. ne songeait pas à se demander si je l'avais ou si je ne l'avais pas. Il ne m'a pas seulement posé la question. (p.282)

- Prolepses:** 7. (J E)Chose étrange, mais vraie, je ne voudrais pas qu'il change;

je veux le voir, m'adapter poursuivre mon chemin seul
et travailler.. (p.283)

8. (E) Vivre sans travailler--je me suiciderais. (p.283)

9. (E) Je suis tuberculeuse. [...]. Mais je ne m'en tourmente pas.
Je ne désire rien de ce que je ne puis avoir. La paix, la solitude,
du temps pour écrire mes livres, la vie extérieure à observer,
à méditer... rien de plus. (p.286)

- Analepses:
- 10. (J) Ces lettres, particulièrement celles où il parle d'argent, viennent envenimer une plaie qui n'a cessé de grandir entre nous. (p.302)
 - 11. (J)(Bilan de sa relation avec Jack.) (p.302-303)
 - 12. (M) Depuis deux ans, sans cesse, j'ai été obsédée par la peur de mourir. (p.303)
 - 13. (J) Pourtant, j'ai joué le jeu et, même en octobre, je m'accrochais à lui, [...] feignant de voir notre salut dans une maison à la campagne en Angleterre. (p.303)

- Prolepses:
- 14. (J) J'aimerais toujours Jack, je reste sa femme, mais pour ce qui est de ce doux amour fou--joie et angoisse--des années passées, il n'en sera plus question. C'est fini pour moi. Ou bien la vie continue, ou bien elle cesse, p.304.
 - 15. (E, J) J'aimerais écrire mes livres, passer quelques années heureuses avec Jack, p.304-305.

Analepse: 16. (J)(Bilan). Cette curieuse simplicité--cet amour simple et profond [...]. (p.305)

- Prolepses:
- 17. (E) Je voudrais écrire une longue, longue histoire sur ce sujet et l'intituler: «Dernières paroles à la vie.» (p.305)
 - 18. (J)Ma vie avec Jack, je n'ai aucune envie de la revivre. Cela ne me vient pas à l'esprit. Où fut cette vie, il n'y a qu'un blanc. L'avenir--le présent--la vie n'est pas avec lui. Il faut qu'elle soit vécue. Il n'y a rien dedans. (P.307)

Analepse: 19. (M) «Ma toux va beaucoup mieux, je suis bruni, [...] mais l'autre jour, j'ai failli tomber et j'ai cru pendant une minute que j'allais mourir. (p.309.)

1920

- Analepse: 1. (J) Tout est déterminé par ce sentiment que J. et moi ne sommes plus ce que nous étions. Je l'aime, mais il rejette mon vivant amour. (p.318)
- Prolepses: 2. (E) Oh! être un écrivain, un véritable écrivain consacré à sa vocation et à elle seulement. (p.333)
 3. (M) Aujourd'hui je sens que je mourrai bientôt et subitement; mais non pas de mes poumons. (p.333)
 4. (J) Le manque de sensibilité pour ce qui me concerne--l'égoïsme de tout ça me pénètre au vif. Il faut que je m'en souviennne quand je serai loin de lui. (p.340)
 5. (E) Je le jure: pas un seul jour ne s'écoulera sans que j'écrive quelque chose--quelque chose d'original. (p.354)
 6. (M) Je ne voudrais pas mourir sans avoir consigné ici ma croyance que la souffrance peut être surmontée. (p.362)
 7. (M) Il ne faut se soumettre. Ne résiste pas. Accueille-là. (la maladie), (p.362)
 8. (M) Si la souffrance n'est pas réparatrice, je veux la rendre telle. Je veux apprendre la leçon qu'elle enseigne. (p.363)
 9. (E) Il faut que je me tourne vers le travail. Il faut que je transforme mon supplice en quelque chose, que je le change. (p.363)
 10. (F)«Hier» est englouti dans l'ombre universelle. Mais, sans cesse, on regarde en arrière et on découvre des merveilles. Il y a toujours là Miss H., tendant les mains vers le grand moustique insolent [...]. Ce souvenir-là demeure à jamais. Et puis il ne faut pas oublier le chien qui accapare toute la tendresse des enfants... (p.334)
- Analepses: 11. (J) Non, j'ai été empoisonnée par ces lettres. (p.364)
 12. (J) Je pensais à lui, dans cette maison à laquelle j'étais adossée--lui à portée de la main--à portée de la voix. Je me souvenais qu'il fut un temps où cette pensée me rendait folle. [...] J'ai fait de lui mon «histoire brève» (p.368)

1921

- Prolepses:**
1. (J) Je désire toujours que cette amitié soit possible; mais je ne puis, ni ne veux jouer la comédie. (p.376)
 2. (J) C'est seulement en me rendant digne de Jack que je serai digne de ce que je voudrais que soient nos rapports. (p.380)
 3. (E) Celui qui échoue dans les petites choses ne réussira pas dans les grandes. Et mon écriture aussi: à partir de cet instant, elle doit changer, (p.380)
 4. (E) Il faut que j'écrive une histoire sur la salle d'attente d'un médecin, (p.384)
- Analepses:**
5. (J) J'ai tout essayé, sans succès. Il faut qu'il sorte. Le plus affreux, c'est que je ne sais ni où il va, ni avec qui. C'est tout un mystère. (p. 394)
 6. (E) Autobiographie. (p. 394)
- Prolepses:**
7. (E) Il fut un temps--et qui n'est pas si loin--où j'aurais écrit tout ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté la France. Mais à présent, je prends délibérément le parti de ne rien dire à aucune âme vivante. (p.397)
 8. (M) A présent, c'est à peine si je parle de mon traître coeur. S'il doit s'arrêter, il s'arrêtera et voilà tout. (p.397)
 9. (E) Regarde donc les histoires qui attendent, qui attendent là, sur le seuil. Pourquoi ne pas les laisser entrer?(p.398)
 10. (E) Et les contes me semblent n'avoir aucune réalité, ne pas valoir la peine qu'on les rédige. Je ne désire pas écrire; je désire vivre. (p.398)
 11. (E) Je veux aller plus près--beaucoup, beaucoup plus près que cela. Je veux me servir de toute ma force, même quand je fait un travail de finesse, (p.4000)
 12. (M) Mais que faire dans ce misérable état . (p.400)
 13. (E) Quand j'aurai écrit deux autres contes, je me mettrai à quelque chose de différent--à une longue histoire, Dans la baie,. (p.401)
 14. (E) Tout cela! tout ce que j'écris--tout ce que je suis--reste à la lisière de la mer. [...] Je veux y mettre toute ma force, mais, je ne sais pourquoi, je ne peux pas. (p.402)

15. (E) Je devrais d'abord terminer mon volume de courtes nouvelles et puis, quand je l'aurais expédié, me mettre tout de bon à mon roman, Karori. (p.407)

16. (F) Je voudrais pouvoir retourner en Nouvelle-Zélande pour y passer un an. (p.408)

Analepse: 17. (E) C'est écoeurant d'être dans mon état. Il y a deux semaines, je pouvais écrire n'importe quoi. Je travaillais chaque jour et à la fin de chaque jour j'avais écrit tant de pages! Tandis que maintenant je ne peux pas même dire un mot! (p.408)

Prolepse: 18. (E) Je donnerais toutes les nouvelles de la littérature française pour celle-ci. C'est l'un des chefs-d'oeuvre du monde. (p.408)

Analepse: 19. (E) Il m'a fallu près d'un mois pour me «remettre» après avoir écrit Dans la Baie. J'ai fais au moins trois faux départs. (p.413)

Prolepses: 20. (E) [...] il n'est pas difficile de comprendre quel chemin on a parcourir. Pour écrire quelque chose qui soit digne de cette lune qui se lève, de cette pâle lumière. Pour être assez «simple», comme on le serait devant Dieu...(p.414)

21. (E) Il faut apprendre, il faut s'entraîner à l'oubli de soi-même. Je ne saurai pas dire la vérité à l'égard de tante Anne, si je ne suis pas assez libre pour contempler sa vie sans songer à moi. (p.416)

22. (E) Il est temps que je commence un nouveau journal. Viens, mon Invisible, mon Inconnu, causons ensemble. (p.417)

Analepse: 23. (E) Oui, voilà deux semaines que je n'ai presque rien écrit. J'ai flâné; j'ai échoué. Pourquoi? (p.417)

Prolepses: 24.(E) Mon plus profond désir, c'est d'être un écrivain, c'est d'avoir fait «une oeuvre». Et le travail est là, les histoires m'attendent, se fatiguent, (p.418)

25. (E) Il faut faire un autre effort—tout de suite. Il faut tout recommencer. Il faut que j'essaie d'écrire simplement, pleinement, librement, du fond du coeur. Paisiblement, sans me soucier du succès ou de l'échec, mais avec persévérance, voilà tout. (p .418)

26. (J) Je voudrais des choses dont J. sait si facilement se passer, qui ne lui sont pas naturelles. (p.419)
27. (E) Plutôt les livres seront écrits, plus tôt mes souhaits atteindront leur réalisation. (p.419)

1922

- Analepse: 1. (J) Dans l'après-midi, J. et moi avons joué aux cartes avec noisettes pour jetons. Je me suis rappelé que j'avais si souvent joué dans le salon, à Carlton Hil. (p.437)
- Prolepses: 2. (E) Mais j'ai ce continuel désir d'écrire quelque chose où je mettrais tout mon pouvoir, toute ma force. (p. 438)
3. (E) Ah! mais écrire mieux! Que je sache seulement écrire mieux, avec plus de profondeur, plus d'ampleur! (p.440)
4. (E) [...] je voudrais travailler vraiment sans hâte. Ainsi seulement, la chose peut se faire . (p .443)
- Analepses: 5. (M)) Je me suis à la fin plus ou moins accoutumée à la souffrance. (p.444)
6. (F) Jour de naissance de grand'mère. Où donc est-elle cette photographie de mon cher amour. (p.445)
- Prolepse: 7. (F) Et puis, un jour, il faut que j'écrive quelque chose, en détail, sur grand'maman, en particulier sur sa beauté. (p.445)
- Analepse: 8. (E) J'ai écrit, j'ai terminé Prise de Voile. [...] Mais il y avait des semaines--non des mois, je crois, que je songeais au décor et à tout le reste, (p.446)
- Prolepses: 9. (E) Mais il faudrait raconter l'histoire d'Isbel, sa bien-aimée, et toute sa petite vie complète, côte à côte avec la nôtre. (p.447)
10. (M) Il pense, lui, que mon coeur, à une altitude plus basse, me tourmentera bien moins. Se peut-il que ce soit vrai? (p.449)
11. (J) Il semble que J. et moi ayons, plus ou moins joué aux cartes tout le jour. Je sens qu'il y a beaucoup d'amour entre nous. Un tendre amour. Puisse-t-il ne pas changer! (p.449)

12. (J) Et bien, si je vais un peu mieux, il ne sera plus jamais question de venir « me chercher». (p.453)
 13. (E) Et, surtout, il est important que je travaille. (p.454)
 14. (M). Avant de pouvoir retrouver la santé, il faut que je guérisse mon âme. (p.454)

Analepse: 14. (J) Il y a seulement une semaine, nous ne nous étions jamais sentis aussi près l'un de l'autre,. (p.455)

Prolepse: 15. (E) Il faut que je me mette à écrire aujourd'hui, pour Clement Shorter, douze récits de 2000 mots chacun. (p.476)

Analepse: 16. (E) Quand je regarde en arrière, je m'imagine que j'écrivais sans cesse, (p.494)

17. (E) J'essaie de travailler par moments, mais le temps en est passé. Je ne peux plus. Depuis avril, je n'ai en somme rien fait du tout. (p. 500)

18. (M) [...] si le traitement de Manoukhin a amélioré l'état de mon sang, [...], il n'a pas eu le moindre (effet) sur mon coeur; et le progrès, je l'ai obtenu seulement en vivant à l'hôtel l'existence d'un cadavre. (p.500)

19. (M) Qu'est-ce donc ma vie? C'est l'existence d'un parasite. Et cinq années se sont écoulées à présent et je suis plus étroitement enchaînée que jamais. (p.501)

20. (E) Ah! déjà, écrire m'a redonné un peu de calme. (p.501)

21. (J) J'ai essayé à travers ma maladie [...] de lui éviter de faire face réellement à ce qui se passait. J'aurais dû au contraire essayer d'obtenir qu'il fasse face. (p.502)

Prolepses: 22. (M. J) Et jamais, jamais ce songe (vie commune avec Jack) ne pourra se réaliser, si tu ne guéris pas. Or il est impossible que tu guérisses à force d'«imaginer», ou d'«attendre» ou d'essayer d'opérer ce miracle par tes seules forces. (p.502)

23. (M) Par conséquent, si le Grand Lama du Tibet a promis de venir à ton aide... comment peux-tu hésiter? Accepte le risque!. (p.502)

24. (M) Par la santé, je veux dire la capacité de mener une vie pleine, adulte, vivante, agissante.[...]. Je veux y pénétrer, en être une part, y vivre. (p.503)

25. (E) Et je désire écrire, tirer de là ce que j'écrirai, exprimer ces choses. (p.503)

26.(J) Il faut qu'il voie combien je l'aime. (p.503)

ANNEXES

LA VITESSE

THÈMES NARRATIFS

Le temps

-Thèmes :

-(1904)

1. Dehors, l'air était froid et vif [...] sur le ciel plein d'étoiles. (p. 39, 6.lignes)
2. Aujourd'hui temps morne, gris. [...] de l'orchestre du printemps. (p. 40, 6.lignes)

-(1906)

3. En un instant, la nuit était tombée. [...]De même que sous les rayons du soleil, [...]. (p.45-46, 14.lignes)

-(1907)

4. Oh! cette pluie monotone, navrante. Ce bruit morne, régulier, sans espoir. [...] infranchissables, spectrales. (p. 53, 8.lignes)
5. Quelques fois, à travers le bruit régulier de la pluie, [...], dans le noir. (p. 54, 4.lignes)
6. Sur la mer bleue flotte une barque [...] Le soleil s'accroche [...]. (p.55, 8.lignes)
7. Voici qu'apparaît un soleil capricieux. [...] que j'écrive. (p. 57, 3.lignes)
8. Me voici, à moitié morte de froid, et de fatigue. (p.58, 1. ligne)
9. Il faisait un froid affreux. (p. 59, 1.ligne)
10. Il gèle, la lumière est blanche [...] Il fait très froid [...] il est très tôt. (p. 61, 3. lignes)
11. C'était si beau ; la pleine lune semblait une musique [...]. me saisissait, me retenait, grâce au ciel. (p.62, 7. lignes)
11. La pluie bat les vitres ; c'est une tempête. (p.6, 1.ligne)
12. Ce soir, je suis lasse [...]. L'hiver et son dénuement m'affligent. (p .65, 3 lignes)
13. L'après-midi sera beau.Mais, ô ciel que j'écrive. (p.69, 1.ligne)
14. Je réussirai. A présent le soleil brille.[...] que j'écrive.(p.69, 2.lignes)
16. J'avais trop chaud [...]. Mais, au bord du ciel gris et couvert, il avait cette bande rose vif, [...]. Le soleil couchant illuminait un côté du ciel [...] soutenu. (p. 72, 7. lignes)
17. Puis la pluie se mit à tomber, une grosse pluie morne,[...]. Loin, très loin,[...] un épais voile gris. (p. 73, 4.lignes)

18. Dans la matinée, pluie, puis temps clair.[...] la chaleur à Rangitaiki. [...]. La plaine, -les longs fils de pluie. (p.74, 3.lignes)
19. Le matin, il pleut toujours très fort ; [...]Le temps se gâte, il pleut à verse.[...] Il fait froid.[...] Soleil, chaleur, puis les nuages s'amoncellent. (p.75, 4. lignes)
20. Le soleil est terriblement chaud. (p.77, 1.ligne)
21. Journée grise, trajet gris. (p. 79,1.ligne)
22. Le lendemain matin, il fait beau, mais trop chaud. (p. 81, 1.ligne)
23. Les étoiles, la brume magique. [...] Le soleil se lève. [...] Le soleil--vit-on jamais semblable soleil ? [...] et s'en réjouit.[...] Dans le train. Je n'ai jamais vu de journée aussi chaude. [...], l'air vibre. (p. 83-84, 11. lignes)
24. Que le sable est chaud! [...]les chaussures. (p. 84, 2.lignes)
25. C'est le 31 décembre, une calme et fraîche soirée. (p.85)

-(1908)

- 26.[...] et puis jamais de soleil. (p. 90. 1.ligne)
27. Ce serait une petite fille, à Wellington; l'étrangeté, le charme, la stérilité de cette ville; les effets du climat, le vent, la nuit, le printemps, la pluie, et puis la mer [...]. (p. 93, 4.lignes)

-(1909)

28. Je déteste l'Angleterre. La nuit est très noire et grosse de pluie. (p. 99, 1.ligne)
29. Enfin, il est fini, ce jour d'ennui morne [...] malade aujourd'hui. [...] Hélas! je ne me promènerai plus, [...] m'être accoutumée au climat... (p.100, 8.lignes)
30. Il pleut de nouveau aujourd'hui [...] au matin suivant. (p.101, 3lignes)

-(1910)

31. Rien

-(1911)

32. Par la fenêtre, je vois les maisons couronnées de brouillard. (p. 109,1. ligne)

-(1912-1913)

33. Rien

-(1914)

34. C'est le soir et le peu de lumière qui restait était très douce : [...] l'angle normal. (p.121, 3. lignes)
35. Le vent est terrible ce soir. (P. 122, 1.ligne)

36. Dehors, une lumière apparut [...] bordée de nuages. Trop contente de rester dehors, à se chauffer, [...]. (p. 12, 6lignes)
37. Il pleut ; je suis enrhumée et mon feu est éteint. [...] Loué soit Dieu! le soleil brille un peu aujourd'hui. (p. 127, 2. lignes)
38. Les crocus du parc [...], on dirait que l'hiver s'en va. (p. 129, 3.lignes)
39. Par ce temps si doux, [...]. Le monde est excessivement beau. (p.131, 5 lignes)
40. Le ciel était de soie blanche et bleue, le soleil luisait [...] les petites feuilles. (p.132, 2 lignes)
41. Ce soir. les cieux se sont ouverts au coucher du soleil. [...] et j'ai bu ce ciel et ce murmure. (p. 133, 8 lignes)
42. C'est dimanche aujourd'hui. Il pleut [...]. (p. 134, 2. lignes)
43. Beauté, pourquoi donc viendriez-vous ce soir quand il fait si froid, si gris, [...]. Nuit de pleine lune, [...] un ciel rayé de clartés rouges. (p.135, 6. lignes)
44. Voilà l'année presque finie. Il a neigé, tout est blanc. Il fait très froid. [...]. J'aime fermer les yeux [...] à la neige dans les sillons. (p. 138, 7. lignes)

-(1915)

45. Il pleuvait, il faisait très froid. (p.142, 1.ligne)
46. Jour froid et laid.[...] Je n'ai pas pu me réchauffer.[...]. Je me suis réveillée de bonne heure, [...] quelque part le vent souffle. Je voudrais tant être seule un peu. (p. 143, 9 lignes)
47. J'ai vu se lever le soleil. Un ciel suave [...] quelle beauté! Temps humide. (p.144, 4.lignes)
48. Il fait un temps sombre, venteux, sans un rayon de soleil ; l'âme meurt, par ce temps-là. [...] Il a fait affreusement froid. [...] Il ne faut pas que j'oublie cela, ni le froid qu'il faisait [...] mes souliers minces. (p. 145, 7. lignes)
49. Journée obscure et venteuse. [...] La nuit était tiède [...], et j'avais peur. [...] Il fait une journée claire, étincelante. (p. 146, 6 lignes)
50. Odieuse journée, brumeuse, avec des coups de vent froid. (p.147, 1 ligne)
51. Pluie, vent furieux, comme toujours ; [...] mains glacées. (p.148, 2 lignes)
52. Le vent était terrible, [...] des millions de kilomètres. (p.149, 3. lignes)
53. La journée est parfaitement calme. [...]un coeur qui bat. [...] L'après-midi, il y a eu une tempête, [...] à pied ; [Jour de tempête. [...] Pluie, neige et grêle, et le vent qui souffle. [...] Je suis dans le salon. Le vent hurle dehors, mais il fait si bon ici, c'est si agréable. (p.150, 9 lignes)
54. Un épais brouillard blanc atteint la lisière du champ.[...] Je suis montée dans ma chambre et, [...] baigner de sa lumière et de sa chaleur. (p.151-152, 5 lignes)
55. Il a cessé de pleuvoir. [...] Jour pluvieux, interminable, [...] qui ne vaut pas la peine d'être vécu. (p. 152, 3 lignes)

56. Jour très froid. p.153.
57. Le soir, il s'est mis à pleuvoir, et le vent furieux s'est levé. [...] Le soleil se montre un peu. (p. 154, 3lignes)
58. Il fait froid, il vente. Impossible de rien faire.[...]
Aujourd'hui le soleil s'est mis à briller, et je vais mieux; [...] Jour tranquille et clair. (p. 155, 3 lignes)
59. Il fait très chaud-- [...] les joues en feu quand on est enfant. (p.156, 3 lignes)
60. A travers le store, le soleil entre à flots. (p. 157, 1 ligne)
61. La journée est claire, mais je me sens le coeur lourd. (p. 158, 1 ligne)
62. Quand nous sommes ressortis, les étoiles brillaient. (p. 161, 3 lignes)
63. Il faisait une chaleur exquise ; [...] des draps étendus à sécher.(p. 163, 2 lignes)
64. Le soleil jetait une magie sur toute chose. [...] Je suis assise au soleil, sur un large banc, tout contre Notre-Dame. (p. 164, 2 lignes)
65. Soir de brume, de brume. (p. 171, 1 ligne)
66. Le vent s'est éteint au coucher du soleil. (p. 176, 1 ligne)
67. A chaque instant, la lumière change. [...] Ça et là, les arbres roulent dans la clarté inégale. (p. 177, 6 lignes)
68. Tout était ensoleillé. [...] comme ils font toujours. (p. 178, 3 lignes)

-(1916)

69. La lune est devenue très lumineuse. [...] dans le ciel, passait la rondeur fuyante d'un nuage. (p. 186, 6 lignes)
70. Je parlerai des pâquerettes ; Des ténèbres. Du vent - et du soleil et des brouillards. Des ombres. (p.188, 3 lignes)
71. Ce soir, c'est la tempête. [...] comme un ballon. (p. 189, 4. lignes)
72. Il fait une journée froide, du soleil, du vent-- [...] comme un boa constrictor.[...] Le soleil s'est couché ; (p. 203, 5 lignes)
73. Il pleuvait des cordes, mais malgré cela je me suis promenée [...]. (p. 209, 2 lignes)

-(1917)

74. Quand nous sommes sortis, j'ai revu le ciel après tout ce jour aveugle--petits nuages et gros nuages. (p. 224, 2 lignes)

-(1918)

75. Ce matin, je me suis réveillée de bonne heure [...] un soleil rond et plein venait de se lever. (p.233, 3 lignes)
76. Le soleil entrant tout droit par les deux fenêtres, [...] elles paraissaient même, étrangement, se mouvoir. [...] Malgré tout ce soleil, dehors, il pleut. (p. 237, 8 lignes)

77. Journée froide--le coucou qui chante, la mer pareille à un métal liquide. [...] dans l'air bouleversé ou va prendre son vol.[...] . (p. 242, 4 lignes)
78. De plus, j'ai attendu Anne tout l'après-midi. Il me semblait que, même par cette tempête, un bon vent l'amènerait. (p. 244, 3 lignes)
79. Demi-jour, ni noir, ni bleu. [...] s'en vont sur l'eau violacée. (p. 248, 6 lignes)
80. Maintenant, la journée était divine ; tiède et doux, le soleil reposait sur ses bras [...] une étrange clarté rayonnait des maisons, des fenêtres ouvertes. (p. 252, 6 lignes)
81. Un froid inouï, une espèce de froid compact, au-dehors. [...] ma peau se recroqueviller. [...] Entends-tu ce train siffler, et tantôt les feuilles -[...] et tantôt le vent... qui palpitent et se brisent ? (p. 256, 7.lignes)
82. C'est un jour pâle, silencieux; [...] Ce ciel aux vagues bleues, crèmes, [...] résonance intense. (p. 259, 7 lignes)
83. La vue, de la fenêtre, est simplement magnifique ; le ciel pâle et les arbres à demi dépouillés. (p. 260, 2 lignes)

-(1919)

84. O Dieu! Le soleil emplit le ciel et le soleil est comme une musique. Le ciel est rempli de musique. [...] ressemble à un son. (p. 276-277, 7 lignes)
85. Il pleut, mais l'air est moelleux, fumeux, tiède. [...] les fleurs de tabac s'inclinent. (p. 283, 3 lignes)
86. Je préfère toujours vivre dans un pays trop chaud plutôt que dans un pays trop froid. (p. 293, 2 lignes)
87. Il faisait un temps délicieux. Chaque matin, le soleil entrain [...] Non seulement je ne désirais plus être en Angleterre, mais je me mettais à aimer l'Italie, à trouver douce cette pensée--celle du soleil--[...]. (p. 302, 12 lignes)
- 88.[...] j'aimerais voir Lawrence dans un pays ensoleillé, [...]. Je voudrais faire des masses de choses, vraiment. (p. 305, 3 lignes)

-(1920)

89. Il pleut, mais il fait doux. [...] Journée froide. [...]. Tempête de vent et de pluie. (p. 315, 1 ligne)
90. Du froid, de l'humidité, du vent, un temps terrible. Je me suis battue contre lui tout le jour. [...] Des nuages noirs passent, couvrant le ciel. Dès que le soleil se cache, je suis vaincue- [...] Jour âpre et froid. [...] Journée noire. Sombre, pas de ciel visible ; mer livide ; dans l'air, le bruit de quelque chose qui bout. (p. 316, 8 lignes)
91. Cet après-midi, je regardais la primevère après la pluie. (p. 317, 1 ligne)
92. La journée était très belle. (p. 319, 1 ligne)
93. Belle journée; mais qu'est-ce que cela me fait à moi? Je suis une malade. Je passe ma vie au lit. (p. 320, 3 lignes)

94. Il faisait très beau, très clair. (p. 322, 1 ligne)
 95. Le soleil est aussi chaud qu'en été. (p. 327, 1 ligne)
 96. Le jour immédiatement est devenu froid et sombre. [...] m'ont pour toujours quittée... (p. 333, 9 lignes)
 97. Du froid, du vent. (p.334, 1 ligne)
 98. Je viens de sortir dans le jardin. La nuit est étoilée et tiède. (p. 367, 1 ligne)

-(1921)

99. Le dernier jour de l'année était triste et froid. [...] Tout avait l'air minable, même les arbres [...] taches grises. (p. 375, 6 lignes)
 100. Elle est timide la lumière qui brille sur la petite fenêtre; on pourrait facilement la chasser. (p. 382, 2 lignes)
 101. Les portes vitrées que traverse le soleil brillant du dehors; (p. 384, 1 ligne)
 102. La neige reposait comme une lumière d'argent au sommet des montagnes. (p. 389, 1 ligne)
 103. Il n'y avait pas un souffle de vent et, bien que l'air fût froid, ce froid était celui du printemps. [...] c'était délicieux. (p. 391, 5 lignes)
 104. Il fait trop chaud et la nourriture est zéro. (p. 392, 1 ligne)
 105. Je n'ai envie d'écrire quoi que ce soit. Il fait gris; un temps pesant et morne. [...] qu'on les rédige. (p. 398, 4 lignes)
 106. Et cependant comme j'aime ce jour calme et nuageux. [...] strié de petits nuages. (p. 399, 7 lignes)
 107 C'est un jour bizarre, froid. Je peux tout juste me lever. [...] Je ne sais comment écrire cette histoire [...] Le malheur, c'est que j'ai très froid. (p.403. (4 lignes)
 108. Le temps, depuis des jours, reste le même. [...] Il y sur les montagnes une brume légère. (p. 405, 6 lignes)
 109. Midi- avec ses longues ombres. Il fait chaud et calme. [...] Un froid si beau pourtant. (p. 406, 6 lignes)
 110. Il fait un jour de soleil et de vent- un beau jour. [...] pour se faire balloter. (p. 412, 3 lignes)

-(1922)

111. Il fait froid et calme.[...] gisaient comme un feu pâle. (p. 431, 5 lignes)
 112. Il y avait dans l'air, dans le lieu, dans le pépiement hivernal [...] la pluie est venue, une longue pluie miroitante, qui tombait obliquement. Ce matin, il y avait beaucoup plus de neige qu'avant; [...] comme de la laine. (p. 432, 12 lignes)
 113. Il neige toujours. Je crois que je déteste la neige,[...]. Comme j'ai soupiré après le midi de la France cette année! Comme je le désire encore! (p. 4346, lignes)

114. Le matin, tout était blanc, tout était voilé, froid et la neige continuait à tomber. [...] Aujourd'hui, mon coeur ne cesse de me faire mal. C'est le froid. [...] La neige a cessé et un ciel d'un bleu sombre [...] Je ne peux voir en cette neige qu'une chose haïssable. Et c'est bien ce qu'elle est. (p. 436, 6 lignes)
115. Lourde, plus lourde que jamais, la neige tombe. [...] on regarde de nouveau. [...] Après le thé, nous avons tricoté, causé [...] tant qu'elle (la neige) dure, il n'y a rien à faire. [...] Neige. La barrière du jardin potager a presque disparu. [...] pieds de neige. (p. 437, 10 lignes)
116. Aujourd'hui, je me suis levée. Il faisait beau. Le soleil brillait et la dernière trace de neige fondait [...] emprisonnée sous la neige. (p. 438, 7 lignes)
117. Jour froid et odieux. (p. 439, 1 ligne)
118. Je me suis levée aujourd'hui et je me suis sentie mieux. Il faisait un froid intense. (p. 440, 1 ligne)
118. Encore un jour glacial, exsangue. (p. 441, 1 ligne)
119. Mais la journée n'a rien eu de délicieux. Au contraire. Il neigeait très fort, il faisait un froid âpre et ma congestion était pire que jamais. (p. 442, 2 lignes)
120. Se rappeler le bruit du vent-- cette détresse particulière qu'on peut éprouver quand le vent souffle. Puis le vent printanier, [...] Cela m'émeut d'une émotion que je ne comprends jamais. (446, 12 lignes)
121. Dans le ciel, une merveilleuse et ardente lumière; les fenêtres flamboyaient. (p. 457, 2 lignes)
122. Jour d'ennui morne. (p. 458, 1 ligne)
123. Maintenant l'après-midi s'avance [...] Le chuchotement du vent dans les branches est plus pensif. (p. 485, 3 lignes)
124. Qu'est-ce qu'il pouvait y avoir de plus agréable après un long et terrible hiver que de s'asseoir dehors par une belle après-midi de printemps [...] attendre son tour... (p. 487, 9 lignes)
125. Et puis, voilà que le vent se lève et que toutes les feuilles, les feuilles s'envolent si joyeuses [...] J'avais froid, j'étais affreusement malheureuse. (p. 505, 6 lignes)

L'ÉCRITURE

-(1904)

1. THÈME: [...], chéri, je prends la résolution de commencer mon carnet. [...] simplement tout ce que j'ai fait. (p. 39, 4. lignes)

-(1906)

1. **RHÈME:** A présent je voudrais écrire. En serai-je capable, je me le demande. Essayons.

2. **THÈME:** Non, je ne peux rien écrire du tout. [...] Rien de se que j'écris n'a le moindre charme. C'est odieux et démoralisant.

3. **RHÈMES:** Je voudrais faire des vers, mais rien ne vient. [...] J'aimerais écrire un morceau un tout petit peu mystérieux, mais vraiment beau, vraiment original.

(p. 48-49, 11. lignes)

-(1907)

THÈMES:

1. Et puis j'ai écrit un recueil de poésies pour enfants. Que c'est absurde! [...] C'est d'une délicieuse irréalité. (p. 61-62, 3 lignes)

2. Dieu merci, j'ai écrit cinq poèmes. (p. 84, 1 ligne)

RHÈMES:

3. Donc, le fait est là - il faut que j'écrive. César ne me retient pas, Edie m'attend [...] (2 lignes)

4. Quand la Nouvelle-Zélande sera plus artificielle, elle donnera naissance à un artiste qui saura parler de ses beautés naturelles. [...] (4 lignes)

5. Oh! que j'écrive, que je fasse enfin quelque chose. Trace ton dessin, travaille-le. [...] Qu'il en soit ainsi et je réussirai. (p. 57, 8 lignes)

6. Je voudrais écrire une histoire inventée mais vraisemblable- parce que hors de question - qui fasse battre le coeur du lecteur, l'émeuve, [...] dans le gros comique.

7. Et puis il faut que ce soit ultra-moderne.

8. Je ne pourrai plus jamais écrire aucun poème pour les enfants. C'est un don que j'ai perdu, je crois. (p. 63, 9 lignes)

9. J'aimerais écrire , et que ce soit beau, et moderne, pourtant avec de la culture, et une lumière d'été...

10. Oh! que j'écrive, que je fasse une oeuvre qui compte. Trace ton dessin [...] Fais-en un poème... [...] Mais ,ô ciel! que j'écrive. (p. 68-69, 10 lignes)

11. Je devrais être un bon écrivain. Je possède l'ambition, les idées. Mais ai-je le pouvoir de mener mon entreprise à bonne fin? Oui si je retourne là-bas [...] Jamais, jamais je ne serai capable de réformer mon écriture. (p. 84-85, 6. lignes)

-(1908)

RHÈMES:

1. J'aimerais bien écrire l'histoire d'une vie dans le genre de Child in the house de Walter Pater. Ce serait une petite fille, à Wellington; l'étrangeté, le charme, la stérilité de cette ville ; les effets du climat, le vent, la nuit, le printemps, la pluie, [...] j'y mettrais les bouleversements dus au climat, et puis [...] Y mettre Warbrick, le guide.

(p. 93-94, 18 lignes)

-(1909)

Rien

-(1910)

THÈME:

1. Ce désir de travailler, ce désir presque dément, me ronge ; [...] La souffrance m'a engloutie. (p.10, 3 lignes)

RHÈMES:

3. Je désire éperdument écrire quelque chose de vraiment très bien, et avec cela j'en suis incapable, ce qui est fort déprimant, [...] Malgré tout, lançons-nous, même si cela ne doit donner rien de bien fameux. (p. 107, 5 lignes)

-(1911)

THÈME :

1. [P]our tout ce qui n'est pas de mon travail, j'adopte la ligne de moindre résistance, à cause de mon travail. [...] Je crois qu'il eut un temps où j'aurais pu m'arrêter moi-même, des jours, des semaines [...] à quoi aspirés-tu si passionnément? (p.110-111, 10 lignes)

RHÈME : Je veux écrire des livres, des romans, des pièces, des poèmes. (p.111, 1 ligne)

-(1912– 1913)

Rien

-(1914)

THÈMES :

1. A deux heures, j'étais en train d'écrire ;[...] (p. 127,
2. Qu'il serait content de pouvoir dire à tout le monde les sommes folles que j'aurais touchées avec une pièce de théâtre! C'est la raison précise pour laquelle je vais en commencer une aujourd'hui. [...] mais j'y arriverai. Odieuse journée. (p. 129, 6 lignes)
3. Aujourd'hui, l'idée d'écrire une pièce me paraît une parfaite ineptie. (p. 130, (1 ligne)
4. J'ai recommencé à mal dormir et j'ai décidé de déchirer tout ce que j'ai écrit et de tout reprendre au début. Je suis sûre que cela vaut mieux. (3 lignes)
5. En ce moment, je ne puis écrire avec sincérité rien qui ne soit ironique. [...] ma plume hésite et ne veut pas se mettre à l'oeuvre. (p. 132, 6. lignes)

RHÈMES :

6. Si je pouvais écrire un seul jour, avec ma facilité d'autrefois, le sortilège serait rompu. C'est cet effort continu [...] se dissoudre lentement. (p. 131, 5 lignes)
7. Oh, si seulement je pouvais célébrer ce jour comme une fête, en écrivant un peu! Je voudrais tant, je voudrais tant écrire et les mots se refusent absolument à venir. [...] je me rends compte de toute l'avance que j'ai sur eux. (p. 134, 6 lignes)
8. Mais le livre que je dois écrire reste encore à faire. Je ne peux pas, comme J., m'asseoir et me mettre à la besogne. (p. 136, 3 lignes)
9. J'ai changé mon bureau de place, je l'ai mis dans le coin. Peut-être vais-je pouvoir écrire bien plus facilement ici. (p. 138, 3 lignes)

-(1915)

THÈMES:

1. Je me sens incapable de tout et en même temps, je n'arrive pas à écrire tout à fait bien. (p. 142, 2 lignes)
2. J'ai passé le temps à écrire et à courir de ma chambre à la cuisine. (p. 143, 2 lignes)
3. J'ai essayée d'écrire, mais je n'ai fait que des choses vagues et décousues. (p. 149, 2 lignes)
4. J'ai un peu travaillé et lu. (p. 152, 1 ligne)

5. Toute la journée, j'ai été incapable d'écrire, j'ai lu, fumé. (p. 154, 1 ligne)
6. A chaque instant, la lumière change. Au moment même où j'écris, elle perd sa dureté. (p. 177, 2 lignes)

RHÈMES:

7. Pour cette année, je forme deux souhaits : écrire, gagner de l'argent. (p. 142, 1 ligne)
8. Il faut que j'achève mon histoire demain. Je devrais y travailler tout le jour - oui, tout le jour et la nuit aussi, si c'est nécessaire. (p. 142, 3 lignes)
9. Je fais le serment de terminer un livre ce mois-ci. J'écrirai tout le jour, la nuit aussi et j'en viendrai à bout. Je le jure. (p. 143, 3 lignes)
10. Été à un pantomime. Très intéressant ; me suis mise à réfléchir sur cette tradition. J'aimerais écrire quelque chose là-dessus. (p. 144, 3 lignes)
11. O Dieu, mon Dieu, fais que je travaille ! (p. 146, 2 lignes)

-(1916)

THÈMES :

1. En somme, je n'ai rien écrit encore et de nouveau le temps s'abrège. Rien n'est fait. [...] sans cesse, je doute à demi de ma volonté d'exécuter quoi que ce soit. Chaque fois que je me mets au travail, [...] Si je revenais en Angleterre sans rapporter un livre fini, je perdrais tout espoir en moi-même. [...] il est d'une immense importance que je parvienne à m'affirmer. (18 lignes)
2. Je sens que je serai capable d'écrire ici, surtout vers le crépuscule. (p. 185, 2 lignes)
3. Voici un fait nouveau: lorsque je ne travaille pas, je sens que mon frère m'appelle et qu'il n'est pas heureux. C'est quand j'écris seulement, ou que je suis en humeur d'écrire- en état d'«inspiration» - que j'ai l'impression qu'il est en paix. (p. 185, 5 lignes)
4. Mon frère chéri, en ébauchant ces notes, c'est à toi que je parle. A qui donc ai-je toujours écrit quand je tenais cet énorme journal de mes plaintes? A présent, tandis que je trace ces mots, que je parle de retrouver l'atmosphère de la Nouvelle-Zélande, tu es en face de moi, avec tes yeux pensifs, tes yeux qui voient. (7 lignes)
5. Chaque fois que je prends la plume, c'est toi qui es avec moi. Tu es mien. (p.187, 2 lignes)

RHÈMES:

6. Les gens qui vivaient, ou que je voulais introduire dans mes récits, ne m'intéressent plus. Les intrigues de mes contes me laissent parfaitement froide [...] pourquoi donc raconterais-je moi, leur histoire?
7. A présent- à présent, ce sont des réminiscences de mon pays à moi que je veux écrire. Oui, je veux parler de lui, [...] de mes réserves. [...] J'aspire à les faire renaître en écrivant. (8 lignes)
8. Ah! ces gens que nous aimions là-bas - d'eux aussi je veux parler. [...] il faut que, moi, je remplisse mon rôle.(13 lignes)
9. Et puis je voudrais écrire des poèmes. Toujours je me sens palpiter au bord de la poésie.[...] ce serait en une sorte de prose spéciale. (10 lignes)
10. Et enfin je voudrais tenir une sorte de carnet, à publier un jour. Voilà tout. Pas de romans, pas d'histoires compliquées, rien qui ne soit simple et ouvert. (p. 184, 4 lignes)
11. J'aimerais publier un livre et avoir en réserve une masse d'histoires toutes prêtes. (2 lignes)
12. Je commence à évoquer un souvenir inachevé qui m'est présent depuis des années. Ce sera une excellente histoire, si je puis seulement parvenir à la conter comme il faudrait. (p. 187, 4 lignes)
13. Si j'écris fidèlement chaque soir une petite note pour dire comment je t'ai tenu parole... oui voilà ce qu'il faut que je fasse. (p.189, 3 lignes)
14. L'Aloès est charmant. Il me captive [...] c'est là ce que tu veux que j'écrive. Je vois à présent ce que sera le dernier chapitre. (p. 189, 3 lignes)
15. [...] il faut que je me hâte. Ce livre, il faut qu'ils l'aient tous, là-bas. C'est une belle chose et c'est bien ce que nous voulons tous deux. (p.190, 3 lignes)
16. Oh! je veux que ce livre soit écrit. Il le faut. Il faut qu'il soit relié, empaqueté, envoyé en Nouvelle-Zélande. [...] Et ce sera fait. (4 p.190, 4 lignes)
17. Pourquoi ne suis-je pas en train d'écrire, moi aussi? Pourquoi ne pas commencer, [...] avant notre retour en Angleterre? (p.196, 4 lignes)

-(1917)

RHÈMES :

1. [...] puis il y a la Bavière : [...] flottant dans l'air... et il y a aussi Paris. Mon Dieu! quand écrirai-je tout cela et comment? (4 lignes)
2. Est-ce tout? Est-ce possible que ce soit tout ? Je voulais dire bien autre chose. (p. 225, 2 lignes)

-(1918)

THÈME :

1. Certainement, je serai capable de me mettre au travail d'ici un jour ou deux, si cela continue comme cela. (p. 232, 2 lignes)
2. Mais J. et mon travail - ils sont toute ma pensée. (p.234, 1 ligne)
3. Si je m'asseyais en ce moment pour écrire, simplement, quelques-unes des histoires qui sont toutes rédigées, toutes prêtes, j'y mettrais des jours. [...] Est-ce que je n'ai pas envie d'écrire ces récits? Seigneurs! Seigneur! mais c'est mon unique désir!
(p. 250-251, 13 lignes)
4. Je devrais aujourd'hui écrire quelque chose de court et gagner encore un peu d'argent.
(p.259, 2 lignes)

RHÈMES :

5. Il faut que je me remette à écrire. Ces livres-là me décident. On doit leur opposer quelque chose.(p. 250, 2 lignes)
6. Je ne dois pas oublier ma timidité devant les portes fermées. Oublier comment je me demande si je vais sonner trop fort, ou pas assez fort... (p. 250, 3 lignes)
7. Chaque fois que nous causons d'art d'une façon plus ou moins intéressante, je me mets à souhaiter de toute mon âme qu'il me soit possible de détruire tout ce que j'ai écrit et de recommencer; ces choses-là me semblent autant de «faux départs». (p.252, 3 lignes)

-(1919)

RHÈMES :

1. Je ne demande vraiment que le temps d'écrire tout cela - le temps d'écrire mes livres. Après il me sera égal de mourir. Je ne vis que pour écrire. Le monde adorable [...] est là : je m'y baigne [...] Mais j'ai le sentiment que j'ai un devoir à remplir; [...]. Qu'on me laisse l'achever [...] en lui donnant toute la beauté que je puis. (p. 268, 10 lignes)
2. Je voudrais gagner ma vie, mais pas en écrivant, non. Je sens que mon talent d'écrivain n'est pas très grand... Il faudra que je le dirige bien... Oui voilà ce qui me plairait. Pas de pays nouveaux [...] Je n'ai aucune envie de tout ça. Et vous, cela vous irait-il? (p. 273, 6 lignes)
3. Serai-je capable d'exprimer un jour mon amour du travail - mon désir de devenir un meilleur écrivain- mon voeu fervent d'un labeur plus consciencieux? Elle me tient lieu de religion [...] Il faut que j'apporte plus d'activité à l'oeuvre de mon Maître.

(p. 276, 10 lignes)

4. J'aimerais écrire mes livres, passer quelques années heureuses avec Jack [...]

(p. 304-305, 2 lignes)

5. Je voudrais écrire une longue, longue histoire sur ce sujet [...] Et puis une autre sur ce thème : La haine. (p. 305, 4 lignes)

-(1920)

THÈMES :

1. Cette après-midi, je me suis endormie en travaillant, [...] (1 ligne)

2. Expédié mon article de critique. (p.315, 1 ligne)

3. Je ne peux pas écrire. (1 ligne)

4. Je hais la mer. Il n'y a rien à faire, excepté travailler. Mais comment, quand ma plume lourde comme une canne ? (p. 316, 4 lignes)

5. Commencé mon histoire, «Printemps tardif». [...] Travaillé Tchekhov tout le jour, puis mon conte jusqu'à 11 heures. (p. 316, 3 lignes)

6. Travaillé de 9 heures et demie jusqu'à minuit moins un quart, ne m'arrêtant que pour manger. Terminé l'histoire. (3 lignes)

7. Expédié l'histoire et un télégramme. (p. 318, 1 ligne)

8. Essayé de travailler : impossible. (p. 318, 1 ligne)

9. Écrit et expédié des comptes rendus de livres. (p. 319, 1 ligne)

10. Mais tout le jour je me suis efforcée de travailler et je n'ai pas pu m'y mettre. (2 lignes)

11. Malade de fatigue et de froid ; mes poumons me font mal. C'est parce que je ne travaille pas. Pour cette raison, tout ressemble à un cauchemar. (p. 322, 3 lignes)

12. J'aime bien ma grande chambre aérée, mais il est si difficile de travailler. (p. 323, 2 lignes)

13. J'ai essayé toute la journée de travailler et je me sens rompue de fatigue. (p. 323, 2 lignes)

14. Je n'ai pas fini mon article (p.326, 1 ligne)

15. J'ai écrit ceci parce qu'il y a un danger véritable que j'oublie [...] et il ne le faut absolument pas. (p. 337, 3 lignes)

16. Je suis incapable d'écrire tout un roman sur quoi que ce soit. [...] Tout ce que je pense paraît faux. (p. 362, 6 lignes)

RHÈMES :

17. Oh! être un écrivain, un véritable écrivain consacré à sa vocation et à elle seulement. J'ai regardé par-dessus mon épaule [...] jetée à terre. (p. 333, 4 lignes)

18. Je le jure : pas un seul jour ne s'écoulera sans que j'écrive quelque chose-- quelque chose d'original. (p. 354, 3 lignes)

19. Il faut que je me retourne vers le travail. Il faut que je me tourne vers le travail. Il faut que je transforme mon supplice en quelque chose, que je le change.
(p. 363, 3 lignes)

-(1921)

THÈMES :

1. Pour moi la vie et le travail sont deux choses indivisibles. Ce n'est que par la loyauté envers la vie que je puis être loyale en art. (p.376, 3 lignes)

2. Le travail, même mauvais, vaut mieux que la rêverie. (p. 378,

3. Il fallait tout écrire, mais, voilà, je n'ai rien fait. Je croyais pouvoir m'y mettre, mais, après le thé, je me suis sentie fatiguée et je me suis reposée au lieu de travailler (4 lignes)
[...] La vie ici serait presque parfaite, si seulement, quand je fais semblant de travailler, je travaillais. Certes, travailler n'est pas trop difficile. Regarde donc les histoires [...] tout près- guettant l'occasion. (p. 398, 9 lignes)

4. Terminé hier Une famille idéale. Cela me paraît valoir mieux que Les Colombes, [...] je n'ai pas extrait de l'idée, non, pas même une fois, sa plus profonde vérité.
(p. 401, 5 lignes)

5. Tout cela ! tout ce que j'écris-- [...] reste à la lisière de la mer. Je veux y mettre toute ma force, mais je ne sais pourquoi, je ne peux pas. (p.402, 4 lignes)

6. Je ne sais comment écrire cette histoire. C'est très difficile. (p. 403, 2 lignes)

6. Me voici complètement en panne [...] ce que je compose n'a aucune forme.[...] Mais me voici faisant semblant d'écrire, comme Dieu sait combien de fois déjà.
(p. 407, 2 lignes)

7. Mais ma conception, même de la nouvelle brève, a passablement changé, ces derniers temps.

8. Il y a deux semaines, je pouvais écrire n'importe quoi. Je travaillais chaque jour et à la fin de chaque jour j'avais écrit tant de pages! Tandis que maintenant je ne peux pas même dire un mot ! (p. 408, 5 lignes)

9. J. est en train de taper à la machine ma dernière histoire, La Garden-Party, que j'ai finie le jour de mon anniversaire. (p. 413, 3 lignes) Des histoires pour mon prochain livre. (p. 414, 1 ligne)

10. Je ne crois pas être un bon écrivain ; je me rends compte de mes défauts mieux que n'importe qui ne pourrait le faire. [...] Je ne saurai pas dire la vérité à l'égard de tante Anne, si je ne suis pas assez libre pour contempler sa vie sans songer à moi. (p. 416, 22 lignes)

11. Il est temps que je commence un nouveau journal. Viens, mon Invisible, mon Inconnu, causons ensemble. [...] Il me semblait que le temps me manquait pour écrire. (p.417, 6 lignes)

12. Depuis (c'est-à-dire depuis la note du 16 octobre 1921) , je j'ai écrit que La Maison de Poupée . Un mauvais sort a pesé sur moi. J'ai commencé deux nouvelles, [...] Aujourd'hui je me suis mise à écrire sérieusement Le Coeur fragile, une histoire qui me captive profondément. [...]Non, je sais comment il faut faire cela. (p.419, 16 lignes)

RHÈMES :

13. Celui qui échoue dans les petites choses ne réussira pas dans les grandes. Et mon écriture aussi : à partir de cet instant, elle doit changer. Après le dîner, il faut que je mette en train mon journal et que je le tienne jour après jour. Mais suis-je capable d'être honnête ? Si je mens, ce journal ne me servira de rien. (p. 380, 7 lignes)

14. Il faut qu'on écrive une histoire sur la salle d'attente d'un médecin. [...] Puis une charrette passe en cahotant. (p. 384, 5 lignes)

15. Il fut un temps--et qui n'est pas si loin - où j'aurais écrit tout ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté la France. Mais à présent, je prends délibérément le parti de ne rien dire à aucune âme vivante. Je garderai le silence comme ma mère l'a gardé. Et, bien qu'il y ait des moments [...] chaque jour il m'est plus facile de vaincre. (p. 396-397, 9 lignes)

16. Regarde donc les histoires qui attendent, qui attendent là, sur le seuil. Pourquoi ne pas les laisser entrer ? Et leur place serait prise par d'autres, qui sont en train de rôder par là, tout près - guettant l'occasion. (p. 398, 5 lignes)

17 Je ne désire pas écrire ; je désire vivre. Que veut-elle dire par là ? Il n'est pas facile de l'expliquer. Mais c'est ainsi. (p. 398, 3 lignes)

18. J'ai achevé hier M. et Mme Colombe. Je n'en suis pas absolument satisfaite. [...] Je veux faire sentir que ces deux enfants pourraient bien ne pas être heureux ensemble [...] Mais y suis-je parvenue ? Je ne crois pas. Et puis ce n'est pas assez fort. Je veux aller plus près - beaucoup, beaucoup plus près que cela. Je veux me servir de toute ma force, même quand je fais un travail de finesse. A présent, je vais commencer Suzannah. Il faut que tout soit senti profondément. (p. 400, 17 lignes)

19. Je devrais d'abord terminer mon volume de courtes nouvelles et puis, quand je l'aurais expédié, me mettre tout de bon à mon roman, Karori. (p.407, 3 lignes)
20. Mon plus profond désir, c'est d'être un écrivain, c'est d'avoir fait une «oeuvre» . (p. 418, 2 lignes)
21. Il faut faire un autre effort - tout de suite. Il faut tout recommencer. Il faut que j'essaie d'écrire simplement, pleinement, sans me soucier du succès ou de l'échec, mais avec persévérance, voilà tout. (p.418, 5 lignes)
22. Il faut que je conserve ce cahier, afin de noter ce que je fais chaque semaine. [...] Mais maintenant, il faut s décider ! Et surtout demeurer en communion avec la Vie- avec le ciel et la lune, ces étoiles, ces cimes froides et candides. (p. 418, 8 lignes)
23. Puisse-je être trouvée digne de l'accomplir ! Mon Dieu, rends-moi limpide comme le cristal pour que Ta lumière brille à travers moi. (p. 419, 3 lignes)

-(1922)

THÈMES :

1. Je n'ai pas fait le travail que j'aurais dû faire. Je me déroge devant l'épisode du lunch (LE Nid de Colombes) C'est très mal. (p. 432, 2 lignes)
2. Lu Cosmic Anatomy. J'ai réussi à travailler un peu. J'ai rompu mon silence. C'est un grand soulagement. (p. 434, 2 lignes)
3. J'ai travaillé à ma nouvelle (Le Nid de Colombes) mais je n'ai pas fini le récit du lunch, comme je l'aurais dû. (p .436, 2 lignes)
4. J'ai écrit et achevé Une tasse de thé. Cela m'a pris environ quatre à cinq heures. (p. 439, 2 lignes)
5. Aucun sentiment ne peut se comparer avec celui qu'on a quand on vient d'écrire et de terminer une nouvelle. Je n'ai pas pu m'endormir, mais rien ne m'importait. L'histoire était là, neuve et complète. (p.439, 4 lignes)
6. Je ne me sens pas aujourd'hui aussi mauvaise qu'avant, parce que j'ai écrit quelque chose et que la marée est haute encore. Elle recouvre les anciens points de repère. (p. 440, 3 lignes)
7. J'ai travaillé aujourd'hui mal à mon aise - et pas à moitié autant qu'il aurait fallu. J'aurais pu écrire tout un récit. (p.441, 3 lignes)
8. Moi-même, je suis harcelée par le temps. La seule occasion où j'ai senti que j'avais du loisir devant moi, c'est le moment où j'écrivais Les Filles du Colonel. Et vers la fin, j'étais tellement malheureuse que j'écrivais aussi rapidement que possible [...] mis à la poste. (p.443, 6 lignes)

9. J'ai écrit, j'ai terminé Prise de Voile. Il m'a fallu environs trois heures pour lui donner sa forme définitive. Mais il y avait des semaines - non des mois, je crois, que je songeais au décor et à tout le reste. (p. 446, 4 lignes)
10. La Nation va publier La Maison de Poupée. (p.447, 1 ligne)
11. Et surtout, il est important que je travaille. Apprise que Pinker que Cassels publiait Une tasse de thé. (p.454, 2 lignes)
12. Terminé La Mouche. (p.462, 1 ligne)
13. On dirait que j'ai perdu tout pouvoir d'écrire. [...] Je ne peux écrire. Parfois, je pense que mon cerveau me lâche. Mais non! Je ne connais la vraie raison. (p.487, 5 lignes)
14. Depuis mon départ de Montana, j'ai écrit environ une page. (p. 493, 1 ligne)
15. J'essaie de travailler par moments, mais le temps en est passé. Je ne peux plus. Depuis avril, je n'ai en somme rien fait du tout. (p. 500, 3 lignes)
16. Ah! déjà, écrire m'a redonné un peu de calme. Dieu soit béni de nous avoir accordé la grâce d'écrire! (p. 501, 2 lignes)

RHÈMES :

17. Mais j'ai ce continuel désir d'écrire quelque chose où je mettrais tout mon pouvoir, toute ma force. (p. 438, 2 lignes)
18. Ah! mais écrire mieux! Que je sache seulement écrire mieux, avec plus de profondeur, plus d'ampleur! (p.440, 2 lignes)
19. Pour prouver ce que j'ai dit, je voudrais travailler vraiment sans hâte. Ainsi seulement, la chose peut se faire. (p.443, 2 lignes)
20. Et puis, un jour, il faut que j'écrive quelque chose, en détail, sur grand'maman, en particulier sur sa beauté [...] Jamais encore je n'ai vraiment parlé d'elle. Patience! Le temps viendra. (p. 445, 7 lignes)
21. Mais il faudrait raconter l'histoire d'Isbel, sa bien-aimée, et toute sa petite vie complète, côte à côte avec la nôtre. Pourtant, je ne la conterai jamais. (p. 447, 4 lignes)
22. Et, surtout, il est important que je travaille. (p. 454, 1 ligne)
23. Il faut que je me mette à écrire aujourd'hui, pour Clement Shorter, douze récits de 2000 mots chacun. J'ai songé aux Burnell, mais non, je crois que cela n'ira pas. Mieux vaut la famille Sheridan, [...] Mais, oh, comment vais-je écrire cette histoire ? (p. 477, 31 lignes)
24. Et je désire écrire, tirer de là ce que j'écrirai, exprimer ces choses. (Il se peut [...] Peut importe.). (p.503, 3 lignes)

JACK**-(1912)****THÈMES :**

1. Mais qu'il était charmant à voir, avec son grand parapluie roulé - marchant comme un dieu! (p. 115, 2 lignes)

-(1914)**THÈMES :**

1. Je suis allée dans la chambre de J.; j'ai regardé par la fenêtre (1 ligne) p.121.
2. C'est ridicule de ma part de compter sur Jack pour comprendre ou sympathiser; pourtant, quand il ne réagit pas, quand je l'ennuie, [...] cela me rend tellement malheureuse. Chaque fois que je vois que je suis incapable de le tenir sous le charme. (p. 125, 5 lignes)
3. Sans J., je vivrais absolument isolée. (p. 127, 1 ligne)
4. Epreuve pour J..En s'en allant, il était à bout de nerfs, parce qu'il n'avait pas eu le temps de mettre à la poste le manuscrit urgent auquel il a travaillé toute la journée d'hier. (p.129, 4 lignes)
5. Pour J., je compterais réellement si je lui rapportais. Il considère que c'est lui qui joue le grand rôle [...] les sommes folles que j'aurais touchées avec une pièce de théâtre! (p. 129, 5 lignes)
6. Et je suis certaine que J. pourrait encore jouir considérablement d'une société agréable; je ne le pourrais pas, moi. [...] Non je hais la société. (p. 130, 7 lignes)
7. Or J., le pauvre, est bien trop préoccupé de ses propres affaires [...] Et puis il ne tient aucun compte des gens qui l'entourent; [...] Attitude très saine, mais que je comprends difficilement et enfin cela vous laisse bien seul. (p. 130-131, 8 lignes)
8. Hier soir, en essayant d'expliquer mes problèmes à Jack, et en voyant son incrédulité, j'ai compris, mieux que jamais, combien profond est mon amour pour lui. [...] je l'aime avec tout mon être. (p. 132, 6 lignes)
9. Je suis sortie avec J. pour aller à la recherche d'un magasin [...]leurs grilles vertes, leurs beaux portails sculptés. (p. 132, 6 lignes)
10. J. a confiance en la cravache; il dit que son coursier ne manque pas de vigueur, [...] Il me semble à moi que si mon cheval [...] Mais ce soir, il est tout feu, tout flamme. (p.133, 8 lignes)
11. Je ne peux pas, comme J., m'asseoir et me mettre à la besogne. (p.136,2 lignes)

12. Je n'ai pas dit à Jack que j'ai reçu encore une lettre de Francis. Au fond, cela n'intéresse pas Jack. Le jour où après avoir tant lutté avec moi-même, je lui ai montré la lettre [...] Décidément, je me rends ridicule, en allant trouver Jack : «Quelqu'un m'a donné ça.» (p.136-137, 9 lignes)

13. Chéri, ça été une chose merveilleuse. Nous ne l'oublierons jamais, jamais. Adieu! [...] Mais moi, je suis bien loin, et pas du tout telle que vous croyez. (p.138, 6 lignes)

RHÈMES :

14. Il y a des moments où j'aimerais tellement causer de ses choses avec quelqu'un, et pas seulement trois minutes, [...]. C'est ridicule de ma part de compter sur Jack pour comprendre ou sympathiser ; et, pourtant il ne réagit pas, [...]. Chaque fois que je vois que je suis incapable de le tenir sous le charme. (p. 24-125, 9 lignes)

15. Ah, je voudrais avoir quelqu'un pour m'aimer, me consoler et m'empêcher de penser. (p.135, 2 lignes)

16. Jack, Jack, c'est fini entre nous. j'en ai la certitude, aussi bien que vous. [...] Chacun de nous doit tuer en lui l'image qu'il s'est formée de l'autre. [...] Faisons-le gentiment, [...] tenons-nous la main, bien fort, [...] Nous pouvons nous séparer ainsi, nous en sommes capables, [...] Oui, déjà c'est fait, je vous ai dit adieu. (p. 137-138, 10 lignes)

-(1915)

THÈMES :

1. J. se tenait à la fenêtre et pressait le jus d'une orange dans une tasse. [...] J. a trouvé que, dans toute cette histoire, j'avais agi comme un grand bébé. (p. 141, 3 lignes)

2. Eh bien, J. ne désire pas d'argent et ne veut pas en gagner ; il faut donc que ce soit moi qui en gagne. (p. 142, 2 lignes)

3. Jack m'a lu des passages de son livre. Il faut qu'il se garde d'une certaine sentimentalité intellectuelle - d'un goût du mélodrame. (p. 142, 3 lignes)

4. Je me sens tellement plus vieille que J. et je suis certaine qu'il s'en rend compte également. Autrefois, il ne s'en apercevait pas, mais, à présent, il me parle souvent comme un jeune homme à une femme plus âgée que lui. Enfin, cela vaut mieux peut-être. (p. 143, 5 lignes)

5. Le soir, j'ai lu ; plus tard, nous avons, J. et moi, lu des vers pendant longtemps. [...] Nous avons causé du projet de l'île. Pour moi, je sais que cela vient trop tard. (p. 143, 5 lignes)

6. J'en ai parlé à Jack qui m'a bien comprise. Mais je n'ai pas commencé le soir même, parce que nous nous sommes aimés, et jusqu'à minuit [...] (p. 143, 5 lignes)

- 7 . Sortie avec Jack, ce matin. [...] Jack restait assis, à se faire craquer les doigts. En retournant chez nous, dans la voiture, il a glissé sa main dans mon manchon, [...] .Jack est plein de bon sens. (p.144-145, 6 lignes)
8. J. et moi, nous nous sommes aimés, après dîner, [...]. J'ai failli gâcher les choses en parlant de F.[...] Toute la journée, J. m'a dérangée et empêchée de travailler. (p. 145, 4 lignes)
9. J. est allé en ville. (p.145, 1 ligne)
10. Après leur départ, Jack et moi nous sommes restés longtemps étendus dans notre lit, et ressentant un amour profond autant qu'étrange. Entre nous, tout est éclairci. Moments merveilleux. [...] J'avais un tel désir de le baiser sur la joue, en lui disant : «Adieu, mon amour!» [...] Et puis, brusquement, je lui ai dit : «A quoi pensez-vous ?» et il m'a répondu [...] Cela ne m'a nullement déconcertée ni bouleversée. (p. 146, 13 lignes)
11. Dispute avec J., au lit. (p. 147, 1 ligne)
12. J. a sa chambre personnelle. (p. 147, 1 ligne)
- 13 Acheté un banjo pour J. Au retour, dans le wagon, je l'imaginai à côté de moi. Oui, tout le long du jour, et toute la nuit, j'ai été pleine d'amour, et épuisée. J. s'est mis au banjo. (p. 147, 4 lignes)
14. [...] j'ai parlé à J. - un petit peu. Le soir nous sommes allés voir les Lawrence. (p. 148, 2 lignes)
15. Jack est parti pour Chesham, [...] (p. 148, 1 ligne)
- 16 Jack se trouvait dans la cuisine, en train de préparer le thé. (p. 148,
17. Tout le jour, j'ai été très loin de J., avec l'autre. La nuit, nous nous sommes aimés dans sa chambre ; et puis j'ai appuyé ma joue contre la sienne et fermé les yeux ; cela m'a fait faire un rêve affreux. J'ai senti que je trahissais F., et je n'ai pour ainsi dire pas dormi. (p. 149, 5 lignes)
18. J'ai rencontré à Jack pas mal de choses sur lui. Il a paru plutôt amusé qu'autre chose, et a dit qu'il faudrait prendre conseil de Gordon! (p. 149, 3 lignes)
19. Jack a fait un pouding aux groseilles. (p. 149, 1 ligne)
20. Jack, par moments, a été odieux. (p. 150, 1 ligne)
21. J. m'a raconté un rêve qu'il a fait, et nous nous sommes disputés plus ou moins tout le long du chemin. (p. 150, 2 lignes)
22. Pour en sortir, je me suis décidée à prendre Jack comme une espèce de drogue ; nous avons parlé français, ce qui a rendu l'atmosphère plus supportable. (p. 151, 3 lignes)
23. J. est allé à Chesham. Moi je n'ai rien fait (p. 151, 1 ligne)
- 24.J'ai causé avec Jack - tout en jouant avec les franges de sa lampe. Mais il a absolument refusé de me prendre au sérieux. (p. 152, 2 lignes)
25. Plus tard, Jack m'a parlé des premiers temps. Oui tout ça, c'est du passé. (p. 152, 2 lignes)

26. Nous sommes allés à Londres où nous avons découvert que Béatrice Campbell était arrivée ; si bien que Drey nous a hébergés. (p. 152, 3 lignes)
27. Été à Chancery Lane avec J., puis à la banque. (p. 152, 1 ligne)
28. J'ai déjeuné avec Jack, puis rencontré Drey (p. 153, 1 ligne)
29. Jack est allé à cheval chez Mary pour me chercher mon livre. (p. 154, 1 ligne)
30. J'ai causé avec J. de sujets de nouvelles. (p. 154, 1 ligne)
31. En ce moment, J. ne me manque plus du tout; je n'ai aucune envie de rentrer chez nous, [...] Vécue avec d'autres, l'existence perd ses contours; c'est ce qui m'arrive avec J. Mais quand je suis seule, elle devient infiniment précieuse, merveilleuse, c'est le détail de la vie, la vie de la vie. (p. 165-166, 10 lignes)
32. Jack n'a pas dit une fois qu'il voudrait que je revienne, qu'il est triste sans moi; il ne m'appelle jamais... Pour moi, il a été, dans un monde vide, celui dont je tenais la main; un être réel, dans la foule des ombres, [...] Mais ce soir, je ne le sens pas tellement réel. Pour sûre, il se trouve fort bien sans moi. Mon impatience [...]. Vais-je retourner là-bas? Cela dépend entièrement de lui. Je lui écrirai moins, et moins souvent. Je me suis conduite d'une manière un peu absurde. (p. 167, 11 lignes)
33. Tu sais que je ne puis plus être la femme de Jack. [...] Jack, maintenant, pour moi, ... il m'est indifférent. (p. 171, 2 lignes)

RHÈMES :

34. Oui je l'aime, mais mon coeur répète sans cesse: «Trop tard! trop tard! adieu!» Je m'en irai, je le sais. (p. 145, 2 lignes)
35. Jack s'est mis dans la tête que je veux vivre (à Londres) et pas avec lui. Et c'est vrai. (p. 154, 2 lignes)

-(1916)

THÈME :

1. L'application de J. m'est un perpétuel rappel à l'ordre. Pourquoi ne suis-je pas en train d'écrire, moi aussi? (p.196, 2 lignes)

RHÈMES :

2. J'aurai voulu que J. me prit dans ses bras. Mais, en me retournant pour lui parler ou l'embrasser, j'ai vu mon frère étendu, profondément endormi, et je suis devenu glacée. Cela m'arrive presque toujours. (p. 186, 4 lignes)

3. Voilà mon intention et je veux me créer assez de ressources pour que J. et moi puissions payer nos dettes et vivre honorablement. (p. 187, 3 lignes)

-(1917)

Rien

-(1919)

THÈMES :

1. J. s'est mis au lit à dix heures moins dix. «Il ne faut pas dormir avant la nouvelle année», dit-il. (2 lignes) [...] J. était plein de dépit, parce que je me préoccupais d'elle, au lieu de me consacrer à lui exclusivement. Son Nouvel An en a été complètement gâché. Nous aurions dû nous tenir les mains... (p. 267, 4 lignes)
2. R. était assis par terre, penché vers J. qui, très nonchalamment, était étendu dans le fauteuil. (p. 272, 2 lignes)
3. Fait inexplicable, mon mari est typiquement anglais et je l'aime pour toutes les différences qui existent entre nous. Certes, je regrette qu'il n'ait pas plus de chaleur, [...] Mais je l'aime tout autant. Seulement, quand il s'agit de son pays, ce sont des traits que je déteste, [...] et il y en a d'autres. (p. 273-274, 9 lignes)
4. Nous bavardions, ils étaient d'un pays, moi d'un autre. J'ai senti que R. s'offrait à J., à ma place. (p. 274, 2 lignes)
5. La semaine dernière, je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait au journal, je n'en avais pas même vu un exemplaire, et J. ne songeait pas à me demander si je l'avais ou si je ne l'avait pas. [...] aujourd'hui il m'a appris qu'on lui donne 250 livres par an pour son travail là-bas. (p. 282, 8 lignes)
6. Hier, il est allé à St Alban, il est revenu à quatre heures, et il ne m'a absolument rien raconté de son expédition. Il n'avait rien à dire. (p. 282, 3 lignes)
7. Aujourd'hui, il est avec son frère. Nous nous sommes vus à déjeuner; après (quand je le lui ai demandé), il m'a révélé la présence d'une quantité de livres nouveaux qu'il avait apportés [...] Il sait que je sors rarement, que je ne peux jamais aller dans une librairie, que j'aime passionnément les livres, [...] Tout cela, il le sait parfaitement ; et, pourtant, l'idée ne l'avait pas effleuré de me montrer ses trouvailles. (p. 283, 10 lignes)
8. Il n'aurait jamais dû se marier. Il n'existe pas d'homme moins fait pour vivre avec une femme. (p. 283, 2 lignes)
9. J. bêche le jardin comme s'il exhumait un mort détesté, ou creusait une tombe pour un corps chéri. (p. 283, 2 lignes)

10. On entend rire des jeunes filles. J. et Sullivan sont allés faire un tour en Somerset. Ils sont ravis, j'en suis sûre- du moment qu'ils ont assez chaud. (p. 286, 3 lignes)
11. Après un intervalle de quelques jours, les lettres de J. en réponse à mes lettres découragées commencent à arriver. [...] Ces lettres, particulièrement celles où il parle d'argent, viennent envenimer une plaie qui n'a cessé de grandir entre nous. [...] en Octobre, je m'accrochais à lui - faisant l'enfant- feignant de voir notre salut dans une maison à la campagne, [...] Les lettres ont mis fin à tout cela. (p.302-303, 49 lignes)
12. Jack revenu épuisé de San Romo. S'est baigné la tête. Joué au démon dans l'après-midi. Jack furieux de mon manque de sympathie. [...] Mais il pouvait rire de bon coeur au sujet de la famille Smallwood. (p. 311, 6 lignes)

RHÈMES :

13. Chose étrange, mais vraie, je ne voudrais pas qu'il change; je veux le voir, m'adapter, poursuivre mon chemin seule, et travailler. (p. 283, 3 lignes)
14. J'aimerai toujours Jack, je reste sa femme, mais pour ce qui est de ce doux amour fou - joie et angoisse - des années passées, il n'en sera plus question. C'est fini pour moi. Ou bien la vie continue, ou bien elle cesse. (p. 304, 4 lignes)
15. J'aimerais écrire mes livres, passer quelques années heureuses avec Jack (mais à cela je ne crois guère). (p. 304-305, 2 lignes)
16. Ma vie avec Jack, je n'ai aucune envie de la revivre. Cela ne me vient pas à l'esprit. Où fut cette vie, il n'y a qu'un blanc. L'avenir - le présent - la vie n'est pas avec lui! faut qu'elle soit vécue. Il n'y a rien dedans. (p. 306-307, 4 lignes)

-(1920)

THÈMES :

1. Jack se prépare à partir. (p. 315, 1 ligne)
2. Jack est parti pour Londres. La maison est très vide. (p. 315, 1 ligne)
3. Deux télégrammes de J., selon sa promesse. (p. 316, 1 ligne)
4. Mais Jack ne voulait rien savoir. Assis dehors au soleil -où est mon compagnon? Il ne veut ni vie extérieure ni dépression? !!! (p. 317, 3 lignes)
5. Décidé que J. n'aurait plus besoin de notre amour. (p. 318, 1 ligne)
6. Tout est déterminé par ce sentiment que J. et moi ne sommes plus ce que nous étions. Je l'aime, mais il rejette mon vivant amour. D'où mon angoisse. (p. 318, 3 lignes)
7. Ai écrit à Jack et Marie. (p. 318, 1 ligne)
8. Non, pas de lettres. (p. 319, 1 ligne).
9. Reçu de J. télégramme et lettres. (p. 321, 1 ligne)

- 10 Reçu une lettre anormalement égoïste de Jack - qui me parle du Sussex. (p. 323, 1 ligne)
11. Pas de lettre de lui aujourd'hui - d'autres (p. 323, 1 ligne)
12. Envoyé des articles et une lettre à Jack. (p. 324, 1 ligne)
13. Pas de lettre de John aujourd'hui (p. 325, 1 ligne)
14. Ecrit à Jack sur la Pension G. Pas bon. (p. 326, 1 ligne)
15. Jack parle d'assurance. (p. 32, 1 ligne).
16. Reçu la dernière lettre de Lawrence et la réponse de Jack. (p. 326, 1 ligne)
17. Projet de Jinnie qui veut que je vienne habiter à la villa. Je suis rentrée et, dans ma joie, j'ai écrit tout cela à J. (p. 327, 2 lignes)
18. Affreux. Une lettre de Jack. C'en est trop. J'ai pleuré toute la matinée. (p. 327, 2 lignes)
19. Et J. garde le silence, hoche la tête, se cache la figure dans ses mains comme si c'était intolérable: «C'est à moi qu'elle fait ça» (3 lignes) [...] Je sais qu'il ne peut s'empêcher de réagir ainsi. Mais Dieu! que ses sentiments sont faux. Si seulement , pendant une minute, il pouvait me venir en aide, s'oublier lui. Je peux tellement bien m'imaginer comment il ferait le récit d'une «calamité». [...] Par moments, j'ai le sentiment que je ne pourrai jamais aller mieux avec lui à mes côtés. C'est comme d'être attaché à un boulet de canon quand on lutte pour ne pas se noyer. C'est comme ça. (9 lignes, p.338-339)
20. J. n'a pas caché ce matin qu'il avait envisagé d'aller habiter cet hiver dans la maison de D. Bien . Leurs relations étaient-elles de pure amitié? Oh non! Il l'embrassait et lui tenait le bras [...] Le manque de sensibilité pour ce qui me concerne - l'égoïsme de tout ça me pénètre au vif. [...] J. ne pense pas plus à moi qu'à n'importe qui. [...] Qui pourrait compter sur un tel homme! [...] Je suis dégoûtée jusqu'au fond de l'âme. (p. 340, 20 lignes)
21. J'ai relu ces lignes aujourd'hui (8 décembre 1920) et maintenant il me serait totalement indifférent qu'il aille vivre là. [...] Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement. Je n'aspire pas à une vie personnelle; je ne saurai jamais ce que c'est. Il faut que je lui rappelle ce projet à Noël. (p. 340, 6 lignes)
22. Et je relis tout cela aujourd'hui (6 juin 1921) et il me paraît à la fois stupide et étrange que nous nous soyons ainsi cachés l'un de l'autre. [...] Ni stupide, ni étrange. Nous sommes tous les deux un échec.(p. 340-341, 6 lignes)
23. Je crois que D. possède la clef de ma guérison et du réveil de J. (p. 343, 2 lignes)
24. Je pensais à lui, dans cette petite maison à laquelle j'étais adossée - lui, à portée de la main - à portée de la voix. Je me souvenais qu'il fut un temps où cette pensée me rendait folle.[...] Elle détruisait ma puissance de travail... J'ai fait de lui, pourrait-on dire, mon «histoire brève». Mais ceci appartient au passé... On est désormais au-delà. (p. 368, 8 lignes)

RHÈMES :

24. Il faut que je m'en souviene quand je serai loin de lui. (p. 340, 1 ligne)

-(1921)

THÈMES :

1. J. m'a accusée de toujours lui faucher ses livres quand il se met à les lire. J'ai répondu : «C'est comme la pêche. Je vois que tu as une touche. Je prends ta ligne et je veux tirer.» (p. 378, 4 lignes)

2. C'est seulement en me rendant digne de Jack que je serai digne de ce que je voudrais que soient nos rapports. Celui qui échoue dans les petites choses ne réussira pas dans les grandes. (p. 380, 3 lignes)

3. Oh, Bogey (le mari de Katherine), je ne peux m'empêcher de rire en pensant aux hymnes et aux prières qui ont accompagné votre conférence. Avez-vous chanté? Je sens (je le jurerais presque) que vous avez été nommément désigné dans une prière. Vous êtes-vous mis à genoux? Et a-t-on pu porter imprimés sur vos semelles? (p. 393, 6 lignes)

4. En cela encore, J. a eu le dessus sur moi. Et pour lui, ce n'est pas à moitié aussi important. (p. 401, 2 lignes)

5. J. remplit gentiment son rôle d'infirmière et je n'ai pu prendre aucune alimentation, si ce n'est un peu de lait chaud. (p. 404, 2 lignes)

6. Quelle chance! Jack a ouvert doucement la porte et j'étais vraiment en train de travailler. (p. 408, 2 lignes)

7. Encore une journée radieuse. J. est en train de taper à la machine ma dernière histoire, La Garden-Party, que j'ai finie le jour de mon anniversaire (14 octobre) (p. 413, 3 lignes)

8. Si je dis à J. mon angoisse, je le rend malheureux. Si je ne la lui dis pas, je reste seule à la combattre. Je suis lasse de la bataille. Nul ne sait à quel point. (p. 420, 3 lignes)

RHÈMES :

9. Je désire toujours que cette amitié soit possible; mais je ne puis, ni ne veux jouer la comédie. (p. 376, 2 lignes)

10. Je voudrais des choses dont J. sait si facilement se passer, qui ne lui sont pas naturelles. Je soupire après ces choses-là. (p. 419, 3 lignes)

11. J'aimerais entendre J. dire : «Demain, nous ferons faucher le foin», par un soir d'été, quand nos arbres sont comme une paire de ciseaux, et que nous pouvons tout juste deviner les lapins dans l'ombre. (p. 377,

-(1922)

THÈMES :

1. J. et moi avons donné à manger aux oiseaux. [...] J. leur a apporté la moitié de la noix de coco et aussi émietté du pain. Bientôt, quoique terrifié, un oiseau est venu, puis un second, puis un troisième qui s'est perché sur la noix de coco. Ce sont de séduisants petits atomes. (p.434, 8 lignes)
2. J. et moi avons lu Mansfield Park avec beaucoup de plaisir. Je me demande si J. est si content qu'il en a l'air. C'est trop beau pour être vrai. (p. 434, 3 lignes)
3. J. est revenu après sa course en skis, extraordinairement beau - superbe spectacle, rien de moins. Je n'ai jamais vu un être plus splendide... (p. 435, 3 lignes)
4. Bandé les doigts de Jack. (p. 437, 1 ligne)
5. Dans l'après-midi, J. et moi avons joué aux cartes avec des noisettes pour jetons. Je me suis rappelé que j'avais si souvent joué dans le salon, à Carton Hill, [...] Ce qui importait vraiment, c'est que J. m'avait donné une noisette vide et que je la lui ai rendue en le payant. (p. 437, 8 lignes)
6. J. et moi avons parlé hier du séjour à Paris; il a parfaitement compris. Voilà la preuve qu'on doit rester calme, s'expliquer et être vrai. (p. 437, 3 lignes)
7. Commencé une nouvelle histoire, mais elle a marché trop lentement. J. a copié pour moi. (p. 440, 2 lignes)
8. L'après-midi, J. a descendu la montagne et il est revenu le soir, me rapportant une lettre de M. (p. 441, 2 lignes)
9. La lettre de Tomlison à J. est arrivée hier. (p.442, 1 ligne)
10. Joué aux cartes avec J. C'est un plaisir pour moi de le voir gagner. Quand nous jouons, quelquefois, il me fait des grimaces - et ce sont des grimaces qui ressemblent à celles que me faisait Chummie. Je crois que je ne l'aime jamais autant qu'à ces moments-là. (p. 447, 5 lignes)
11. Une lettre de V. et de J. J'ai senti que ces deux lettres n'avaient rien à voir avec moi. Il me serait indifférent de ne jamais revoir V. Il y a quelque chose dans sa gaieté de façade que je ne peux pas supporter. Jamais je ne pourrais m'entendre avec elle. Et J. est-ce imagination? - juste une touche d'indifférence. Je les sens dépourvus de sincérité. Qu'est-ce que j'irais faire à Woodhay? (p. 447, 7 lignes)
12. J. et moi sommes assis en face l'un de l'autre. Je sens que nous sommes absolument unis. Et nous jouons [...]Tant que dure la partie, nous sommes là. Sentiment bizarre. (p. 448, 3 lignes)
13. J. m'a lu son article sur Orage; ça m'a paru brillant. Il a fait des progrès incroyables. Je ne crois pas qu'il se rende compte à quel point il s'est trouvé lui-même ces derniers

- temps. Tout a l'air si facile - ça coule de sa plume, et il n'a plus ce style raide, dogmatique. C'est un vrai critique. (p. 449, 6 lignes)
14. Il semble que J. et moi ayons, plus ou moins, joué aux cartes tout le jour. Je sens qu'il y a beaucoup d'amour entre nous. Un tendre amour. Puisse-t-il ne pas changer! (p. 449, 3 lignes)
15. On aurait dit que notre bonheur, à J. et à moi, avait atteint son zénith ce jour-là. Nous ne pouvions pas être plus heureux [...]. Puis je suis partie, après un baiser rapide, mais non pas précipité... (p. 450, 12 lignes)
16. Nous sommes arrivés tard à Paris, mais la ville était très belle- tout émergeait de l'eau. (p. 450, 2 lignes)
17. Reçu des nouvelles de J., il dit qu'il restera à Montana (p. 453, 1 ligne)
18. Lettres de B. et de J. [...] J'ai subi un choc étrange en constatant que J. ne demandait même pas comment allaient les choses. [...] A chaque ligne, je devine un sentiment de soulagement. [...] En cet instant, il est exactement comme un poisson qui vient de s'échapper à l'hameçon. (p. 454, 17 lignes)
19. Et bien que j'aie renoncé à l'idée d'un vrai mariage maintenant il y a seulement une semaine, nous ne nous étions jamais sentis aussi près l'un de l'autre. [...] Il est vrai que je ne peux supporter de penser aux choses que j'aime en lui... [...] je ne suis pas complète comme je devrais l'être. (p. 455, 10 lignes)
20. Journée passé dans une violente agitation, à cause de Jack évidemment. Maintenant, il veut venir. [...] Sa franchise même est fausseté. Elle paraît plus fausse que son insincérité. J'ai souvent remarqué ça. (p. 455, 13 lignes)
21. Rien ne me rend plus malade que cette affaire avec J. Cela me démolit.
(p. 456, 2 lignes)
22. Jack est arrivé ce matin de bonne heure. Au bout d'une demi-heure, il semblait qu'il fût ici depuis longtemps. Je regrette encore pour lui sa venue. Pour nous, il a bien fait de venir. (p. 457, 4 lignes)
23. J. m'a lu à haute voix le Tchekhov. (p.457, 1 ligne)
24. Je veux me souvenir du soir d'hier. Il est entré - il a passé la tête par la porte [...] une figure qui m'a rappelé sa mère et puis Richard. (p. 457, 4 lignes)
25. J. est sorti, il est allé acheter une théière et d'autres objets; il a préparé l'échiquier et nous avons commencé une partie. (p. 458, 3 lignes)
26. Mais J. a découvert des pastilles qui font du bien à ma gorge et il me semble qu'elles ont un effet calmant sur mon coeur. (p. 458, 3 lignes)
27. Si vous pouviez sentir mon coeur! Il ne bat pas très vite, [...] Mon chéri! Savez-vous que je n'ai jamais connu personne assez bien pour l'appeler ainsi. C'est un mot merveilleux, n'est-ce pas? (p. 478, 9 lignes)
28. Si un instantané avait été pris à ce moment, ou si [...] il eût été parfaitement naturel de croire que nous étions- ensemble. [...] qu'il ne parlait pas semblait naturel...

(p. 479, 8 lignes)

29. J. et moi avons tant de travail pour cet été que nous avons décidé,, en quittant Paris (à la fin de ce mois), d'aller nous fixer à l'Hôtel d'Angleterre, à Randogne. [...] Quant à l'hiver, nous irons le passer à Bandol, au «Beau Rivage» (14 lignes). [...] Jack pourrait aller faire une tournée de conférence en Angleterre cet automne, [...] Ne parlez pas de nos projets, par hasard, voulez-vous? (p. 479- 480, 5 lignes)

30. Aujourd'hui, j'ai pensé à J. Nous ne sommes plus ensemble. Pourtant, suis-je sur la bonne voie? Non pas encore. (p. 499, 3 lignes)

31. Pourquoi hésiter ? Par crainte de perdre Bogey ? Je crois que oui. Mais grand Dieu! regarde donc les choses en face. Qu'as-tu de lui, à présent ? [...] Il cause avec toi - quelquefois - puis s'en va. Il pense à toi avec tendresse. Il rêve d'une vie partagée, un jour, quand le miracle se sera produit. Tu as pour lui l'importance d'un rêve; non plus celle d'une réalité vivante. [...] Qu'avez-vous en commun? [...] Vivre ensemble, tant que je suis malade, n'est qu'une torture avec des moments de bonheur. Mais ce n'est pas vivre. Non. Tu sais bien que Bogey et toi n'êtes que le rêve de ce qui pourrait être.

(p. 501-502, 24 lignes)

RHÈMES :

32. Puisse-t-il ne pas changer! (p. 449, 1 ligne)

33. Et bien, si je vais mieux, il ne sera plus jamais question de venir «me chercher». A cela je suis résolue. (p. 453, 2 lignes)

34. J'ai écrit ces pages pour moi-même. Maintenant je vais me risquer à les renvoyer à J... Il en fera ce qu'il voudra. Il (Jack) faut qu'il voie combien je l'aime. (p. 503, .

LA MALADIE

-(1915)

THÈMES :

1. Toute la journée, j'ai été incapable d'écrire, j'ai lu, fumé; je me sentais physiquement mal, et horriblement laide (p. 154, 2 lignes)

2. Mon rhume tout le jour a continué à m'envahir. (p. 154, 1 ligne)

3. D'abord, je suis vraiment malade et puis excédée par le temps (p. 154, 1 ligne)

4. J'ai la tête brûlante, mais mes mains sont froides. Peut-être que je suis morte et que je fais seulement semblant de vivre ici. (p. 155, 3 lignes)

5. Aujourd'hui le soleil s'est mis à briller, et je vais mieux; il ne me reste de cette grippe qu'une toux (p. 155, 2 lignes)

6 Je suis malade aujourd'hui - je ne peux pas marcher du tout - et j'ai mal.
(p. 178, 2 lignes)

-(1918)

THÈMES :

1. Il m'arrive ceci que je rentre absolument épuisée, m'étends, me relève et reste assise jusqu'à sept heures, ahurie de fatigue - état horrible. [...] A part lui et un sentiment de désespoir devant le gaspillage de mon temps, je ne suis qu'un vide. La douleur persiste dans mon épaule gauche... [...] Mais c'est dur, cela, c'est dur. (p. 232-233, 15 lignes)
2. [...] et je me suis remise au lit d'un bond. Le bond m'a fait tousser, j'ai craché- un goût bizarre- c'était du sang rouge vif. Depuis lors, j'ai continué à en cracher, chaque fois que je tousse, un peu plus. [...] je n'ai pas envie de m'apercevoir que ceci est de la vraie tuberculose; elle va peut-être prendre le galop, qui sait? (p. 233-234, 10 lignes)
3. Oui, mon poumon droit me fait mal, horriblement, mais j'en souffre toujours plus ou moins. (p. 234, 2 lignes)
4. Et j'aimerais noter tranquillement que la douleur physique est tout juste supportable..., tout juste, seulement. (p. 244, 2 lignes)
5. Aujourd'hui, à quatre heures et demie, cette souffrance est venue à bout de moi [...] Je serais capable de dicter peut-être, je crois... mais écrire... non. Trop malade. (p. 244, 12 lignes)

-(1919)

THÈMES :

1. Fièvre. Très mal au poumon. Interminable crise de toux, qui m'a fait cracher le sang. Très peu dormi, à cause de la toux. Crachats rouges. (p. 268, 3 lignes)
2. Fièvre. Toux. Goût de sang, jusqu'à midi. Très mal au poumon, très froid, mal au coeur. Frissons tout l'après-midi, et pourtant j'ai beaucoup de fièvre. Mal à la poitrine à chaque respiration. (p. 268, 4 lignes)

RHÈME :

3. Je ne désire rien de ce que je ne puis avoir. (p. 286, 1 ligne)

-(1920)

THÈMES :

1. J'ai été malade tout le jour- épuisée. (p.315, 1 ligne)
2. Dans l'après-midi, je me suis traînée dehors, j'ai erré péniblement dans le jardin. Je me sens horriblement affaiblie [...] Essayé de travailler : impossible. (p.318, 5 lignes)
3. Belle journée; mais qu'est-ce que cela me fait à moi? Je suis malade. Je passe ma vie au lit. (p. 320, 2 lignes)
4. Malade de fatigue et de froid; mes poumons me font mal. C'est parce que je ne travaille pas. (p. 322, 2 lignes)
5. Je suis restée au lit; je me sentais très malade, mais ça m'est égal... (p. 325, 2 lignes)
6. Jour horrible. Je suis restée couchée tout le temps et j'ai dormi à moitié, de cette nouvelle manière, en entendant des voix. (p. 326, 3 lignes)

RHÈME :

7. Par moments, j'ai le sentiment que je ne pourrai jamais aller mieux avec lui à mes côtés. (p. 339, 2 lignes)

-(1921)

THÈMES :

1. Je me sens incapable de faire quoi que ce soit. C'est une preuve de la nature horriblement soporifique de la potion de la codéine. (p. 386, 3 lignes)
2. N'est-ce pas, c'est quelque chose d'affreux - la maladie. Moi, je reste tout le jour étendue sur mon vieux balcon, à laper des oeufs, de la crème et du beurre, sans personne d'autre qu'un chardonneret apprivoisé pour me tenir compagnie. (p. 390, 4 lignes)
3. De même, à présent, c'est à peine si je parle de mon traître coeur. S'il doit s'arrêter, il s'arrêtera et voilà tout. Mais il y a presque deux jours que je suis dans cette petite maison et, pas une seule fois, il ne s'est calmé. Quelle terreur que de vivre ainsi! Mais à quoi bon dire quoique ce soit? Non, mon âme reste tranquille... (p. 397, 7 lignes)
4. Et maintenant, juste comme je me sentais un peu mieux, moins tourmentée par ma tête et mon coeur, cette glande s'est enflammée, [...] Il n'est pas facile de trouver toujours du courage pour résister à ces assauts... (p. 397, 11 lignes)
5. Je suis allée au «Palace» faire percer cette glande.[...] Il faudra que je retourne à la clinique avant la fin de la semaine. En attendant, je suis épuisée et incapable d'écrire une ligne. (p. 397, 7 lignes)

6. Je croyais pouvoir m'y mettre, mais, après le thé, je me suis sentie fatiguée et je me suis reposée au lieu de travailler. (p. 398, 3 lignes)
7. J'aurais voulu vous envoyer une carte plus tôt, mais j'ai été - je suis- malade, et je n'ai repris la plume qu'aujourd'hui. J'ai eu une crise d'entérimé aiguë. Je crois qu'il s'agissait d'un empoisonnement. Grosse fièvre, dysenterie, etc. Horrible! J'ai décidé hier d'aller au «Palace», mais aujourd'hui me fait sentir que je vais essayer de guérir cela ici. (p. 403-40, 7 lignes).
8. J'ai souffert d'une compression du coeur. Dououreux, mais pas dangereux. Mais si dououreux que je crois que j'aurais préféré que ce soit un peu dangereux. C'est venu à la suite d'une crise de rire. (p. 405, 4 lignes)
9. Je sens que le traitement facile que je suis est le bon. Ce n'est pas que je sois malade à présent. Je suis nullement dans un état grave, non, en aucune façon. (p. 412, 3 lignes)
10. Plus tôt les livres seront écrits, plus tôt j'aurai retrouvé la santé et plus tôt mes souhaits atteindront leur réalisation. (p. 419, 3 lignes)

-(1922)

THÈMES :

1. Aujourd'hui, mon coeur ne cesse de me faire mal. C'est le froid. Je sens qu'il est congestionné et je suis mal à l'aise, ou plutôt c'est mon corps qui l'est - sensation dégoûtante. Je tousse. (p. 435, 4 lignes)
2. De nouveau alitée (p. 439, 1 ligne)
3. H. est venu, il a suggéré que mon coeur souffrait de l'incapacité où nous étions de le distendre? Mais alors pourquoi ne pas chercher ce qui permettrait de le distendre? (p. 440, 3 lignes)
4. Tout le jour, j'ai souffert, j'ai été mal à l'aise. Mon poumon craque. Je n'ai pas travaillé. (p. 442, 2 lignes)
5. Je me suis à la fin plus ou moins accoutumée à la souffrance. [...] Cependant, j'ai le soupçon - quelquefois la certitude - que la cause véritable de ma maladie n'est nullement mes poumons, mais quelque chose d'autre. Et si on découvrait et guérissait ce mal, tout le reste guérirait aussi. (p. 444-445, 9 lignes)
6. Je suis sûre que la méditation est le remède à la maladie de mon esprit, c'est-à-dire à son manque de maîtrise de soi. J'ai un esprit d'une sensibilité effroyable, qui accueille toutes les impressions : voilà la raison pour laquelle je suis si complètement entraînée et vaincue. (p. 448, 5 lignes)

7. Toute la journée, beaucoup souffert. Tout mon corps me fait mal. C'est à peine si je peux me tenir debout. Il me semble impossible que je doive partir lundi.
(p. 448, 3 lignes)
8. H. est venu. Il dit que mon poumon droit est, en somme, guéri. Peut-on croire de semblables paroles? L'autre poumon va beaucoup mieux. Il pense, lui, que mon coeur, à une altitude plus basse, me tourmentera bien moins. [...]. On aurait cru qu'on guérissait dans la majorité des cas. N'est-ce pas fantastique, cela? (p. 449, 8 lignes)
9. Si, tout en suivant le traitement de M., je me traitais moi-même : si je m'efforçais de sortir de ce marécage du désespoir, [...] Je suis une comédienne. (p. 452, 5 lignes)
10. Je suis allée chez M. pour le traitement. Une curieuse impression demeure. [...] Il faut accepter docilement qu'on expose vos secrets à la lumière, qu'on les examine d'un oeil fixe et froid. (p. 452, 8 lignes)
11. J'ai eu des palpitations depuis le moment où je me suis étendue sur la table d'opération jusqu'à cinq heures. [...] Je pensais : «Eh bien, si j'en meurs - tant pis!» Voilà Cela montre à quel point je suis mauvaise.452.
12. J'étais malade et le soir j'ai eu un de mes terribles accès de colère, à propos d'un paquet. (p. 453, 2 lignes)
13. Le jour a été froid et beau. Mais je me sentais malade et je n'ai rien pu faire que rester étendue toute la journée. (p. 453, 2 lignes)
14. Mauvaise journée. Je me sens malade, obscurément - des douleurs horribles et tout ce qui s'ensuit, de la faiblesse. Je n'ai rien pu faire. Cette faiblesse n'était pas seulement physique. Avant de pouvoir retrouver la santé, il faut que je guérisse mon âme.
(p. 454, 5 lignes)
15. J'ai attrapé un mauvais rhume.[...] J'ai de la fièvre et je me sens comme si j'allais avoir quelque chose de sérieux. (p. 455-456, 4 lignes)
16. Tout le jour, je me suis sentie malade. Impression de confusion violente dans mon corps, dans ma tête. J'ai conscience, on dirait, d'être plus mal que jamais.
(p. 458, 3 lignes)
17. Mais les douleurs que j'ai dans le dos et ailleurs rendent ma prison à peu près intolérable. Je parviens à me lever, à m'habiller, [...] Pour le reste, c'est comme si on était un insecte enfermé dans un livre, [...] Je ne crois pas, je ne puis pas croire que ces choses changeront. Une fois encore, j'ai quitté le navire, et la mer me balaie et me jette de-ci de-là. (p. 458, 13 lignes)
18. N'ai-je pas toujours dit que l'erreur est de chercher à guérir le guérir le corps, sans accorder aucune attention à l'âme malade. Gurdjieff affirme qu'il fait ce que j'ai toujours rêvé de pouvoir faire. (p. 500, 4 lignes)
19. Depuis que je suis à Paris, je suis malade autant qu'avant. Le fait est qu'hier j'ai cru que j'allais mourir. Ce n'est pas dû à mon imagination. Mon coeur est si épuisé [...] Je me lève à midi, je me remets au lit à cinq heures et demie. (p. 500, 7 lignes)

20. Vivre ensemble, tant que je suis malade, n'est torture avec des moments de bonheur. Mais ce n'est pas vivre. J'ai essayé à travers ma maladie (avec une ou deux exceptions désastreuses) de lui éviter de faire face réellement à ce qui se passait. J'aurais dû au contraire essayer d'obtenir qu'il fasse face. [...] Le résultat, c'est qu'il ne me connaît pas. Il ne connaît que la Wig-qui-ira mieux-un-jour. (p. 502, 9 lignes)

RHÈMES :

21. Parfois je me demande si celle (la souffrance) que j'éprouve est plus grande ou moindre qu'elle n'a été auparavant : mais je ne m'attends pas à m'en trouver délivrée. (p. 444-445, 4 lignes)

22. Et bien, si je vais mieux, il ne sera plus jamais question de venir «me chercher». A cela je suis résolue. (p. 453, 2 lignes)

23. Avant de pouvoir retrouver la santé, il faut que je guérisses mon âme. (p. 454, 2 lignes)

24. Si je pouvais seulement vaincre mon découragement! Mais qui donc m'y aidera? p.458.

25. Accepte le risque! le risque de n'importe quoi! A cause de ces voix, ne te soucie plus de l'opinion des autres. Fais ce que tu peux faire ici-bas de plus difficile. Agis pour toi-même. Regarde la vérité en face. (p. 502, 4 lignes)

26. A présent, Katherine, qu'entends-tu par la santé? et dans quel but la désires-tu? [...] Par la santé, je veux dire la capacité de mener une vie pleine, adulte, vivante [...] De tout ce que nous voulons dire quand nous parlons du monde extérieur. (p.5 03, 7 lignes)

LA FAMILLE

-(1906)

THÈMES :

1. Ils sont encore plus épouvantables que je ne me le figurais. Indiscrets, curieux, ils me surveillent, et ne parlent que de nourriture. [...] Jamais je ne supporterai de vivre dans ma famille. [...] mais qu'est devenu ce sentiment d'attente triomphante que je connaissais si souvent autrefois? Ce sont eux qui me l'enlèvent. (p.47-49, 48 lignes)

RHÈME :

2. Jamais je ne supporterai de vivre dans ma famille. Ce seraient des heurts continuels. (p. 48, 2 lignes)

-(1907)

RHÈMES :

1. Mais je dois avoir du courage, lui faire face, vaillamment, tête haute, lutter pour la vie. [...] Il faut que je gagne, mais je dois d'abord m'exposer au feu des canons, résolument. [...] J'irai vers la mort ou vers la vie, en pleine clarté. (p. 67, 9 lignes)
2. Montre qui tu es. Ne perds pas courage au dernier moment. Discute calmement avec bon sens. Sois plus qu'une femme. [...] Convaincs ton père que c'est la seule chose à . Pense au paradis qui pourra être à toi après la bataille. Les années à venir t'attendent, debout, les mains ouvertes, et, avec un cri de joie, tu vas t'élancer entre leurs bras. (p. 68, 8 lignes)

-(1914)

THÈMES :

1. Jour de naissance de ma mère. A deux heures, j'étais en train d'écrire; je me suis levée et je suis allée m'asseoir sur le rebord de la fenêtre, pour penser à elle. J'aimerais tant la revoir, revoir le petit pli entre ses sourcils, entendre sa voix. Mais je ne crois pas que je la reverrai. Mon souvenir d'elle est si complet ; je ne pense pas que rien vienne le troubler. (p. 127, 7 lignes)

-(1916)

THÈMES :

1. Voici un fait nouveau : lorsque je ne travaille pas, je sens que mon frère m'appelle et qu'il n'est pas heureux. C'est quand j'écris seulement, ou que je suis en humeur d'écrire - en état d'« inspiration » - que j'ai l'impression qu'il est en paix. 185.
2. Mon frère était là, j'en suis sûr. Mais, hier au soir, il m'a appelée, quand j'étais assise auprès du feu. [...] mon frère ; tantôt couché sur le dos, tantôt le visage contre terre, [...] Partout où je regardais, il gisait. (p. 186, 17 lignes)
3. La nuit précédente, tandis que j'étais couchée, je me suis sentie tout à coup pleine de passion. [...] Mais en me retournant pour lui parler ou l'embrasser, j'ai vu mon frère étendu, profondément endormi, et je suis devenu glacée. Cela m'arrive presque toujours.

[...] Je sentais que les contours de ma bouche avaient changé et je clignais les paupières comme il le faisait au réveil. (p. 186, 12 lignes)

4. Mon frère chéri, en ébauchant ces notes, c'est à toi que je parle. A qui donc ai-je toujours écrit quand je tenais ce énorme journal de mes plaintes? [...] A présent, tandis que je trace ces mots, que je parle de retrouver l'atmosphère de la Nouvelle-Zélande, tu es en face de moi, avec tes yeux pensifs, tes yeux qui voient. [...] Chaque fois que je prends la plume, c'est toi qui es avec moi. Tu es mien. Tu es mon camarade de jeu, mon frère, et nous allons parcourir ensemble tout notre pays. C'est avec toi que je sais voir; c'est ta présence qui rend ma vision claire. [...] O mon petit camarade! mets tes bras autour de moi. [...] Que, dans chaque mot que j'écris, en chaque lieu que je visite, je te porte avec moi. En vérité, ce pourrait être la devise inscrite sur mon livre.

(p.187-188, 48 lignes)

-(1919)

THÈMES :

1. Ma petite mère, mon étoile, mon courage, ma mienne. Il me semble à présent demeurer en elle. Nous vivons dans le même monde. Ce n'est pas tout à fait ce monde-ci, ce n'est pas tout à fait un autre. Les gens, je ne tiens pas à eux.; l'idée de la gloire, celle de la réussite - ce n'est rien, moins que rien. J'aime tendrement ma famille et quelques autres; j'aime à la vieille, l'antique façon, de tout mon coeur, j'aime mon mari.

(p. 268, 8 lignes)

2. Lorsque je m'étends pour dormir, le soir, il m'arrive souvent, à présent, au lieu de m'assoupir, de me sentir plus éveillé; alors, allongée dans mon lit, je me mets à revivre soit des scènes de la vie réelle, soit des épisodes imaginaires. Je me couche sur le côté droit et je pose la main gauche sur mon front, comme si je faisais ma prière. [...] Mon père passe la tête à la porte et demande : «L'une de vous ne voudrait-elle pas venir faire un tour, avant de se coucher? Il fait délicieux sur le pont. » Et voilà que cela commence. Je suis là-bas. Détails : papa qui frotte ses mains gantées, l'air froid - un air de nuit [...] Ensuite, le pont - cette halte pendant que mon père allume son cigare, l'aspect de tout au crépuscule, [...] Tout cela est bien plus vrai, bien plus détaillé, bien plus riche que dans la vie. Et je crois que je pourrais continuer, jusqu'à ce que... Car cela n'a point de fin.

(p. 305-306, 28 lignes)

ANNEXES**LA FRÉQUENCE**

Katherine et sa relation avec Jack

1914

Thèmes (nombre): 11

Catégories (nombre): 7

1. Anecdotes: p.121, p.129, p.136
2. Différences entre elle et Jack : p.130, p.133, p.136
3. Solitude : p.127
4. Reproches adressés à Jack : p.125, p.130
5. Bonheur avec Jack : p.132

Rhèmes (nombre): 3

Catégories (nombre): 2

1. Solitude : p.124, p.135
2. Veut se séparer de Jack ou prévoit le faire : p.137-138

1915

Thèmes (nombre): 31

Catégories (nombre): 5

1. Anecdotes : p.141, p.142, (2 répétitions)p.144, (2 répétitions)
p.145, (3 répétitions)p.147, (2 répétitions) p.148, (2 répétitions)p.149, p.150, p.152,
p.153, p.154
2. Reproches adressés à Jack : p.142, p.150
3. Différences entre elle et Jack : p.143
4. Activités avec Jack : p.143, p.145,(2 répétitions) p.152.
5. Bonheur éprouvé avec Jack : p.143, p.145, p.146

Rhèmes (nombre): 3

Catégories (nombre): 2

1. Désire de rupture : p.186, p.171
2. Désire de reprendre avec Jack : p.187

1916

Thèmes (nombre): 2

1. Différences entre elle et Jack : p.196
2. Anecdotes : p.209

Rhèmes (nombre): 2

Catégories (nombre): 2

1. Attente de Katherine : p.186.
2. Projets : p.187.

1917 (rien)

1918

Thèmes (nombre): 12

Catégories (nombre) : 4

1. Anecdotes : p.243, p.255, p.260
2. Son indifférence envers Jack : p.246.
3. Reproches adressés à Jack : p.240, p.246. p.257.
4. Témoignages de son affection pour Jack : (2 répétitions) p.234, p.257.

1919

Thèmes (nombre): 13

Catégories (nombre): 3

1. Anecdotes : p.267, p.272, p.274, 282, p.283, p.286, p.302, (2 répétitions) p.311,
2. Reproches : p.267, (2 répétitions) p.282
3. Témoignage de son amour pour Jack : p.273

Rhèmes (nombre): 6

Catégories (nombre): 4

1. Désire de voir Jack changé son comportement :(3 répétitions) p.273
2. Désire se changer, veut que Jack reste pareil : p.283
3. Désire vivre séparé de Jack : p.304, p.307
4. Désire de rester avec Jack : p.304-305

1920

Thèmes (nombre): 17

Catégories (nombre): 2

1. Anecdotes : p.315, p.316, p.318, p.321, p.323, p.324, p.325, (3 répétitions) p.326, p.327, p.340

2. Reproches à Jack : p.323, p.338

Rhèmes (nombre): 3

Catégories (nombre): 2

1. Désire de rupture : p.318, p.340

2. Désire de voir Jack changer : p.338

1921

Thèmes (nombre): 7

Catégories (nombre): 3

1. Anecdotes : p.378, p.393, p.401, p.408

2. Bonheur éprouvé avec Jack : p.404, p.413

3. Solitude : p.420

Rhèmes (nombre): 3

Catégories (nombre): 3

1. Désire se changer pour plaire à Jack : p.380

2. Désire de sincérité dans sa relation : p.376
3. Désire d'une vie commune avec Jack : p.377

1922

Thèmes (nombre): 23

Catégories (nombre) 5

1. Anecdotes : p.441, p.447, p.448, p.449, p.453, p.454, p.456, p.457, (2 répétitions) p.458, p.499, p.503
2. Activités avec Jack : p.434, (2 répétitions) p.437, p.440, p.449 p.458
3. Bonheur éprouvé avec Jack : p.447, p.450
4. Reproches adressés à Jack (peuvent être implicites): p.454-4555. Projets communs : p.476

Rhèmes (nombre) : 3

Catégories (nombre) : 3

1. Souhaite continuer à être heureuse avec Jack : p.449
2. Désire de rupture : p.453
3. Veut témoigner à Jack son amour : p.503

Katherine et son rapport à l'écriture

1906

Thème (nombre): 1

Catégorie (nombre): 1

1. Insatisfaite de son écriture : p.49

Rhèmes (nombre) 3

Catégorie : 1

1. Veut écrire : (3 répétitions) p. 49

1907

Thèmes (nombre): 2

Catégorie 1

1. Ce qu'elle fait : p.61, p.84

Rhèmes (nombre) 9

Catégories (nombre) 2

1. Désire écrire : p.53, p.55, p.57, (2 répétitions)p. 63, (2 répétitions) p. 68

2. Prédications : p.84, p.85

1908

Rhèmes (nombre): 3

1. Ce qu'elle désire atteindre par le biais de l'écriture : p.93

2. Désire d'écrire : p.93

1909 rien

1910

Rhèmes (nombre): 1

Désire d'écrire : p.107

Thèmes (nombre): 2

Catégories (nombre): 2

1. Dit son incapacité : p.107

2. Dit son désir de travailler : p.107

1911

Thème (nombre) 1

Attitude face à son travail : p.110-111

Rhème (nombre): 2

Désire d'écrire : p.111

1912-1913 rien

1914

Thèmes (nombre): 4

Anecdotes : p.127, p.130, p.131, p.132

Rhèmes (nombre) 4

Catégories : 2

1. Désire mieux écrire : p.131

2. Désire écrire : p.134, p.136, p.138

1915

Thèmes (nombre): 7

Catégories : 3

1. Insatisfactions : p.142, p.149, p.154

2. Satisfactions : p.147, p.152

3. Anecdotes : p.143, p.177

Rhèmes (nombre): 6

Catégories : 2

1. Désire écrire : p.141-142, p.144, p.146

2. Se donne une échéance : p.142, p.143

1916

Thèmes (nombre): 10

Catégories : 3

1. Insatisfaction : p.185, p.185 (itératif), p.215

2. Anecdote : p.187 (itératif)

3. Reproche : (2 répétitions) p.196, p.208

Rhèmes (nombre): 14

Catégories (nombre): 5

1. Ce sur quoi elle veut écrire : (4 répétitions) p.184, p.189

2. Se donne une échéance : p.185, (2 répétitions) p.190, p.196
3. Désire écrire : p.187
4. Veut atteindre ses exigences : p.187
5. Ses nouvelles exigences : (3 répétitions) p.184

1917

Rhèmes (nombre): 4

Catégories : 2

1. Ce sur quoi elle veut écrire : (3 répétitions) p.225
2. Désire écrire : p.225

1918

Thèmes (nombre): 8

Catégories (nombre): 2

1. Anecdotes (données) p.232, p.231, 234, p.250
2. Reproches : p.235, p.250, p.252
3. Ne désire pas écrire : p.223

Rhèmes (nombre): 4

Catégories (nombre): 3

1. Désire détruire ce qu'elle a écrit : p.252
2. Désire écrire et gagner de l'argent : p.259

3. Désire écrire : p.250, p.251

1919

Thème (nombre): 1

1. Anecdote : n'a plus envie de la gloire : p.268

Rhèmes (nombre): 5

Catégories : 3

1. Veut gagner sa vie, mais pas en écrivant: p.273

2. Veut bien diriger son talent d'écrivain : p.273

3. Désire écrire : p.304, (2 répétitions) p. 305

1920

Thèmes (nombre): 16

Catégories (nombre): 3

1. Anecdotes : p.315, (3 répétitions) p.316, (2 répétitions) p. 318, (2 répétitions) p. 319, répétitions) p.322, (2 répétitions) p.323, p.326, p.337

2. Explique pourquoi elle est malade : p.322

3. Dit son incapacité : p.362

Rhèmes : 3

Catégories : 3

1. Désire écrire : p.333

2. Exigence d'écriture : p.354

3. Désire écrire pour guérir : p.363

1921

thèmes : 13

Catégories (nombre) 5

1. Anecdotes : p.376, p.414, p.417
2. Reproches : p.398, p.407 (itératif)
3. Dit sa satisfaction : p.401, p.413, p.419
4. Dit son insatisfaction : (2 répétitions) p.402, p.408, p.419, p.397,
5. Doute de son talent : p.416

Rhèmes : 15

Catégories (nombre) 5

1. Désire écrire : p.398, p.402, p.417, p.418
2. Veut changer son écriture : p.380, p.418
3. Ce sur quoi elle veut écrire : p.384, p.40, p.407
4. Ne désire plus écrire : p.397, p.398
5. La manière dont elle veut écrire : p.400, p.416

1922

Thèmes : 16

Catégories (nombre): 5

1. Reproches : (2 répétitions) p.432
2. Dit sa satisfaction : p.434, p.436, p.439, p.440, p.446, p.447, p.454, p.462
3. Dit son insatisfaction : p.441, p.454, p.493
4. Doute de son talent : p.487
5. Exprime ses regrets : p.500, p.501

Rhèmes : 8**Catégories (nombre): 4**

1. Désire écrire : p.438, p.454, p.476, p.503
2. Désire mieux écrire : p.440
3. Ce sur quoi elle veut écrire : p.445, p.447
4. Conditions d'écriture : p.443

Le temps

1904

Thème

1. Le froid : p.39

1907

Thèmes (nombre) : 14

1. La pluie : p.53, p.54, p.64, p.73, p.74, p.75,
2. Le soleil : p.55, p.57, p.72, p.75, p.77,

3. Le froid : p.58, p.59, p.61,

1908

Thèmes (nombre) 3

1. Le soleil : p.93

2. Le vent : p.93

3. La pluie : p.93

1909

Thèmes (nombre)

1. La pluie : p.100

2. Le froid : p.100

1914

Thèmes (nombre) : 12

1. Le vent : p.122, p.125, p.138

2. La pluie : p.125, p.127, p.134

3. Le soleil : p.127, p.132, p.133

1915

Thèmes (nombre) : 35

1. Le vent : p.143, p.145, p.146, (2 répétitions) p.147 , p.148, p.149, p.150
(2 répétitions) p.151, p.154, p.155, p.176

2. La pluie : p.142, p.146, p.148, p.150, p.152, p.154

3. Le soleil : (2 répétitions) p.144, p.145, p.146, p.151, p.155, p.157, (2 répétitions) p.157, p. 164, p.177

4. La neige : p.144, p.150

5. Le froid : p.142, p.143, p.145, p.147, p.153, p.155

1916

Thèmes (nombre) : 7

1. Le vent : p.188, p.189, p.203

2. La pluie : p.208

3. Le soleil : p.188, p.203

4. Le froid : p.203

1917 Rien

1918

Thèmes (nombre) : 6

1. La pluie : p.237

2. Le soleil : p.233, p.237 p.252

3. Le froid : p.242, p.256

1919

Thèmes (nombre) : 5

1. La pluie : p.283

2. Le soleil : p.276, p.302, p.305

3. Le froid : p.306

1920

Thèmes (nombre) : 15

1. Le vent : p.315, (2 répétitions) p.316, p.334

2. La pluie : (2 répétitions) p.315, p.316

3. Le soleil : p.316, p.327

4. Le froid : p.315, (2 répétitions) p.316, p.322, p.333, p.334,

1921

Thèmes (nombre) : 12

1. Le vent : p.391

2. La pluie : p.399

3. Le soleil : p.384, p.405, p.412

4. La neige : p.389, p.391,

5. Le froid : p.375, p.391, (2 répétitions) p.403, p.406

1922

Thèmes (nombre) : 29

1. Le vent : p.432, p.446, p.485, p.505

2. La pluie : p.432,

3. Le soleil : p.431, p.438, p.487,

4. La neige : p.432, p.434, (2 répétitions) p.435, p.435-436, p.437 (3 répétitions)

p.437, p.438, p.441, p. 442,

5. Le froid : p.431, p.435, p.435-436, p.439, p.440, p.441, p.442, p.457, p.487, p.505,

Katherine et la maladie

1915

Thèmes : 2

Anecdotes : p.155, p.178

1918

Thèmes : 4

Anecdotes : p.232-233, p.233-234, p.234, p.244

Rhème

Refuse de reconnaître sa maladie : p.234

1919

Thèmes : 2

Anecdotes : (2 répétitions) p.268

Rhèmes : 3

Résignation (3 répétitions) p. 286

1920

Thèmes : 5

Anecdotes : p.315, p.318, p.319, p.322, p.325

Rhème : 1

Veut se séparer de son mari afin de guérir : p.339

1921

Thèmes : 10

Catégories : 3

1. Anecdotes : p.386, (3 répétitions) p.397, p.398, p.403, p.405 p.412
2. Le travail un remède à sa maladie : p.419
3. Résignation face à sa maladie : p.444-445

1922

Thèmes : 15

Catégories : 5

1. Anecdotes : p.435, p.439, p.440, p.442, p.448, (2 répétitions) p.453, p.454, p.455, p.456, p.457, p.500
2. Le remède à sa maladie, la méditation : p.448
3. Méfiance face à la médecine : p.451, p.449
4. Résignation face à la maladie : p.452
5. Jack et sa maladie : p.502

Rhèmes : 6

Catégories : 2

1. Ne veut plus revoir Jack même si elle va mieux : p.453
2. Veut guérir : p.454, p.458, p.502, p.503

La relation de Katherine avec sa famille

1906

Thème : 1

Reproche adressé à sa famille : p.47

Rhème : 1

Désir quitter sa famille : p.48

1907

Rhèmes : 2Attitude à prendre envers son père pour avoir la permission de quitter la N.Z. :
(2 répétitions) p.68

1914

Thèmes (3)**Catégories : 2**

1. Rêves : p.126 (2)

2. Exprime sa nostalgie : p.127

1916

Thèmes : (3)

S'adresse à son frère : p.185, p.187, p.188

1919

Thème : (1)

S'adresse à sa mère : p.268

BIBLIOGRAPHIE

1. Corpus étudié

COLETTE, Sidonie Gabrielle, Journal à rebours, Paris, Fayard, 1941.

CONSTANT, Benjamin, Journaux intimes, Coll. «Lettres, Mémoires et Chroniques», Paris, Librairie Stock, 1928.

DESSAULLES, Henriette, Fadette. Journal d'Henriette Dessaulles 1874/1880, Montréal, Hurtubise HMH, 1971.

FRANK, Anne, Journal, Paris, Le livre de Poche, 1966.

GARNEAU, Hector de Saint-Denys, Journal, Paris, Gallimard, 1984.

IONESCO, Eugène, Journal en miettes, « Coll. Idées », Paris, Gallimard, 1973.

MAILHOT, Michèle, La vie arrachée, Montréal, La Presse, 1984

MANSFIELD, Katherine, Journal, Paris, Stock, 1973.

MANSFIELD, Katherine, Journal of Katherine Mansfield, New York : Knopf, 1941.

2. Études sur Katherine Mansfield

FULLBRROOK, Kate, Katherine Mansfield, Indianapolis, Indiana University Press, 1986.

FRED, A Katherine Mansfield, a Biographie, New York, Knopf, 1954.

3. Ouvrages sur la littérature personnelle : théories, essais, historique.

3.1 Le journal intime

BAUDOUIN, Daphnie, Le journal intime en tant que genre littéraire : le journal intime de Catherine Pozzi (1913-1934), Thèse de 3^e cycle, Université d'Ottawa, 1994.

BLANCHOT, Maurice, « Le journal intime et le récit », Le livre à venir, Paris, Gallimard, 1959, pp.224-230.

BOUCLIER, Élisabeth, Les journaux intimes en Angleterre de 1600 à 1660, Paris, Publication de la Sorbonne, 1977.

CHABOT, Marc, Le journal des autres, Montréal, Éd. Saint-Martin, 1988.

COLLECTIF, Le Journal intime et ses formes littéraires, Actes du colloque de septembre 1975, textes réunis par V. Del Litto, Genève, Librairie Droz, 1978.

DIDIER, Béatrice, Le Journal intime, Paris, P.U.F., 1976.

FOTHERGILL, Robert, Private Chronicles, A study of English Diaries, London, Oxford, University Press, 1974.

GIRARD, Alain, Le Journal intime et la notion de personne, Paris, P.U.F., 1963.

HÉBERT, Pierre, Le Journal intime au Québec, Montréal, Fides, 1988.

LELEU, Michèle, Les Journaux intimes, Paris, P.U.F., 1952.

PERROCHET, Henri, « Les journaux intimes en littérature », *Larousse mensuelle*, novembre 1957, p.361-363.

POULET, Georges, «La "prose" de Mallarmé » Les métamorphoses du cercle, Paris, Plon, 1961 pp.439-478.

ROUSSET, Jean, Le lecteur intime. De Balzac au Journal, Paris, Corti, 1986.

VERCIER, MICHEL, « Michelet, journal de voyage et journal intime », Le journal intime et ses formes littéraires, pp.49-59.

WARREN, Louise, Léonise Valois, femme de lettre, 1868-1936 : un portrait, Montréal, L'Hexagone, 1993.

3.2 Autres

GUSDORF, Georges, La découverte de soi, Paris, PUF, 1948.

- GUSDORF, Georges, Lignes de vie 1. Les écritures du moi, Paris, P.U.F, 1991.
- KRISTEVA, Julia, La révolte intime, Paris, Fayard, 1997,
- LEJEUNE, Philippe, Le Pacte autobiographique, Paris, Seuil, 1975.
- LEJEUNE, Philippe, Je est un autre, Paris, Seuil, 1980.
- VAN ROEY-ROUX, Françoise, La littérature intime au Québec, Montréal, Boréal-Express, 1983.
- WARREN, Louise, Léonise Valois, femme de lettre, 1868-1936 : un portrait, Montréal, l'hexagone, 1993.

4. Ouvrages sur la théorie et les genres littéraires

4.1 Études générales

- BARSKY, Robert F. Introduction à la théorie, Sainte-Foy, PUQ, 1997.
- BARTHES, Roland, Le bruissement de la langue, Paris, Seuil, 1984.
- BARTHES, Roland, Critique et vérité, Paris, Seuil, 1966.
- BARTHES, Roland, S/Z, Paris, Seuil, 1970.
- BARTHES, Roland, Le degré zéro de l'écriture, Paris, Seuil, 1972.
- BARTHES, Roland, Le plaisir du texte, Paris, Seuil, 1973.
- BENVENISTE, Émile, Problèmes de linguistique générale, t. I, Paris, Gallimard, 1966.
- BENVENISTE, Émile, Problèmes de linguistique générale, t. II, Paris, Gallimard, 1974.
- CERVONI, Jean, L'énonciation, Paris, Seuil, 1981.
- COHN, Dorrit, La transparence intérieure, Paris, Seuil, 1981.

DUCROT, Oswald, TODOROV, Tzvetan, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972

GREIMAS, Algirdas J., COURTÈS, Jean, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Seuil, 1991.

GREIMAS, Algirdas J., Du sens, Paris, Seuil, 1970.

GREIMAS, Algirdas J., Sémantique structurale, Paris, Larousse, 1966.

HAMBURGER, Kate, La logique des genres littéraires, Paris, Seuil, 1986.

PAVEL, Thomas, L'univers de la fiction, Paris, Seuil, 1988.

RIFFATERRE, Michael, La production du texte, Paris, Seuil, 1979.

SANTERRE-SARKANY, Stéphane, Théorie de la littérature, Paris, PUF, 1990.

TODOROV, Tzvetan, Théorie de la littérature, Paris, Seuil, 1965.

TODOROV, Tzvetan, Littérature et signification, Paris, Larousse, 1967.

WEINRICH, Harold, Le temps, Paris, Seuil, 1973.

WELLEK, René, Warren, Austin, La théorie littéraire, Paris, Seuil, 1971.

4.2 Études sur le récit et le texte narratif

ADAM, Jean Michel, Le texte narratif : traité d'analyse pragmatique et textuelle, Paris : Nathan, 1994.

BAL, Mieke, Narratologie : essais sur la signification narrative dans quatre romans modernes, Paris, Klincksieck, 1977.

BAL, Mieke, Narratology : introduction to the theory of narrative, Toronto, Press, 1988.

BARTHES, Roland, Analyse structurale et exégèse biblique : essais d'interprétation, Neuchâtel (Suisse), Delachaux et Niestlé, 1971.

BARTHES, Roland, « Introduction à l'analyse structurale des récits », Communications, no 8, 1981, pp.1 à 57.

BARTHES, Roland et al., Poétique du récit, Paris, Seuil, 1977.

BERTRAND, Gervais, Récits et actions : pour une théorie de la lecture, Longueil, Québec, Le Préambule, 1990.

BREMOND, Claude, « La logique des possibles narratifs » Communications, no 8, 1981, pp.60 à 76.

CULLER, Jonathan D. The pursuit of signs, Ithaca (New York) , Cornell University Press, 1981.

CULLER, Jonathan D. Structuralist poetics : structuralism, linguistics and the study of literature, London, Routledge and Kegan Paul, 1975.

DION, Robert, Le structuralisme littéraire en France, Candiac, Québec, Balzac, 1993.

DUMORTIER, J-L et al, Pour lire le récit, Paris, Duclot, 1989.

FARCY, Gérard-Denis, « De l'obstination narratologique » Lexique de la critique, Paris, P.U.F. 1991

GENETTE, Gérard, Figures II, Paris, Seuil, 1969.

GENETTE, Gérard, Figures III, Paris, Seuil, 1972.

GENETTE, Gérard, Nouveau discours du récit, Paris, Seuil, 1983.

GENETTE, Gérard, Fiction et diction, Paris, Seuil, 1983.

GERVAIS, Bertrand, Récits et actions : pour une théorie de la lecture, Longueil, Québec, Le préambule, 1990.

GOURDEAU, Gabrielle, Analyse du discours narratif, Boucherville, éd. Gaëtan Morin, 1993.

- ISSACHAROFF, Michael, Le spectacle du discours, Paris, José Corti, 1985.
- LEFEBVRE, Structure du discours de la poésie et du récit, Neuchâtel, la Baconnière, 1971.
- LINTVELT, Jaap, Essai de typologie narrative : le « le point de vue » : théorie et analyse, Paris, Corti, 1981.
- LOTMAN, Y, La structure du texte artistique, Paris, Gallimard, 1973.
- MANGUENEAU, Dominique, Nouvelles tendances en analyse du discours, Paris, Hachette, 1987.
- MILLY, Jean, Poétique des textes, Nathan, 1992.
- MULLER, Marcel, Préfiguration et structure romanesque dans A la recherche du temps perdu, french forum, publishers Lexington, Kentucky, 1979.
- PROPP, Vladimir, La morphologie du conte, Paris, Seuil, 1973.
- REUTER, Yves, L'analyse du récit, Paris, Dunod, 1997.
- SHLOMITH, Rimmon-Kenan, Narrative fiction contemporary poetics, New York, Methuen, 1983.
- TODOROV, Tzvetan, « Les catégories du récit littéraire » Communications, no 8, 1981, pp.131 à 157.
- TODOROV, Tzvetan, GENETTE, Gérard, Poétique du récit, Paris, Seuil, 1977.
- TODOROV, Tzvetan, Les genres du discours, Paris, Seuil, 1978.

4.3 Études sur le roman

- BAKHTINE, Mikhaïl, Esthétique et théorie du roman, Paris, Gallimard, 1978.
- BOURNEUF, Roland, Ouellet, Réal, L'univers du roman, Paris, P.U.F, 1972.

GRILLET, Robbe-Grillet, Pour un nouveau roman, Paris, Gallimard, 1972.

MARILL, René, Histoire du roman moderne, Paris, Albin Michel, 1962.

MITTÉRAND, Henri, Le discours du roman, Paris, PUF, 1980.

RICARDOU, Jean, Le nouveau roman, Paris, Seuil, 1978.

RICARDOU, Jean, Problèmes du Nouveau roman,

VALETTE, Bernard, Le roman, Paris, Nathan, 1992.

REUTER, Yves, Introduction à l'analyse du roman, Paris, Bordas, 1991.

VALETTE, Bernard, Esthétique du roman moderne, Nathan, 1993.

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
PREMIÈRE PARTIE	
Aspects discursifs dans le journal intime	13
CHAPITRE 1	
LES NIVEAUX DISCURSIFS ET LE RÉCIT	14
1.1 Le thème et le rhème	14
1.2 Le commentaire et la fiction	22
1.3 Les mémoires	24
CHAPITRE 2	
LE RÉCIT DANS LE JOURNAL INTIME	30
CHAPITRE 3	
LE TEMPS : ORDRE, DURÉE, FRÉQUENCE	44
3.1 Le récit premier	46
3.2 L'ordre	52
L'analepse et la prolepse dans le journal intime.....	54
Les fonctions de base des anachronies dans le journal intime.....	61
Quelques types d'anachronies et leur fonction dans le journal.....	64
Les anachronies de courte et de longue portée.....	67
3.3 La durée	75
La vitesse dans le journal intime	77
Le mouvement narratif dans le journal intime : l'ellipse	84
Les mouvements non narratifs : la scène, le sommaire, la pause	90
Le <u>Journal</u> d'Anne Frank	92
Le <u>Journal</u> d'Henriette Dessaulles	93
3.4 La fréquence	97

DEUXIÈME PARTIE

Le Journal de Katherine Mansfield

109

CHAPITRE 4

L'ORDRE	110
4.1 1904	112
4.2 1906	113
4.3 1907	116
4.4 1908	119
4.5 De 1909 à 1913	123
4.6 1914	125
4.7 1915	130
4.8 1916	134
4.9 1917	138
4.10 1918	139
4.11 1919	140
4.12 1920	145
4.13 1921	149
4.14 1922	152

CHAPITRE 5

LA VITESSE	162
5.1 De 1904 à 1906	164
5.1.1 LE TEMPS	164
5.1.2 LA FAMILLE	164
5.1.3 L'ÉCRITURE	166
5.2 De 1906 à 1909	167
5.2.1 L'ÉCRITURE ET LA FAMILLE	167
5.2.2 LE TEMPS	169
5.2.3 LE TEMPS, L'ÉCRITURE ET LA MALADIE	171
5.2.4 LE TEMPS	172
5.2.5 LA FAMILLE	172
5.3 De 1910 à 1913	173
5.3.1 L'ÉCRITURE ET SA RELATION AVEC JACK.....	173

5.4. L'année 1914	174
5.4.1 JACK	174
5.4.1 LE TEMPS	175
5.4.2 LA FAMILLE	176
5.5 De 1915 à 1918	177
5.5.1 L'ÉCRITURE, LA FAMILLE ET JACK	177
5.5.2 JACK ET LA MALADIE	179
5.5.3 LA MALADIE	181
5.5.4 LE TEMPS ET LA FAMILLE	183
5.6 De 1919 à 1922	185
5.6.1 L'ÉCRITURE ET LA FAMILLE	185
5.6.2 JACK ET LA MALADIE	188
5.6.3 LA MALADIE	195
5.6.4 LE TEMPS	199
5.7 Les ellipses	201
5.7.1 L'ELLIPSE NARRATIVE	201
5.7.2 L'ELLIPSE TEMPORELLE	201
5.7.2.1 LE TEMPS ET L'ELLIPSE.....	202
5.7.2.2 LA FAMILLE ET L'ELLIPSE.....	202
5.7.2.3 L'ÉCRITURE ET L'ELLIPSE.....	203
5.7.2.4 JACK ET L'ELLIPSE.....	204
5.7.2.5 LA MALADIE ET L'ELLIPSE.....	206

CHAPITRE 6

LA FRÉQUENCE	211
6.1 KATHERINE ET SA RELATION AVEC JACK	212
6.1.1 De 1914 à 1915	213
6.1.2 De 1916 à 1919	218
6.1.3 1920	222
6.1.4 1921	224
6.1.5 1922	226
6.2 L'ÉCRITURE	228
6.2.1 De 1906 à 1913	228
6.2.2 De 1914 à 1915	230
6.2.3 1916	232
6.2.4 De 1917 à 1919	234
6.2.5 1920	240

6.2.6	1921	242
6.2.7	1922	247
6.3	LE TEMPS	250
6.3.1	LE VENT	254
6.3.2	LA PLUIE, LE SOLEIL, LE FROID ET LA NEIGE.....	261
6.3.2.1	De 1914 à 1915	261
6.3.2.2	De 1916 à 1919.....	263
6.3.2.3	De 1920 à 1922.....	264
6.4.	LA MALADIE	270
6.4.1	De 1908 à 1919	270
6.4.2	De 1920 à 1921	272
6.4.3	1922	274
6.5	LA FAMILLE	277
6.5.1	De 1906 à 1907	278
6.5.2	De 1908 à 1914	279
6.5.3	De 1915 à 1916	280
6.5.4	De 1919 à 1922	281
CHAPITRE 7		
INTERACTIONS ENTRE L'ORDRE, LA VITESSE		
	ET LA FRÉQUENCE.....	287
7.1	L'ÉCRITURE	287
7.2	SA RELATION AVEC JACK	290
7.3	LE TEMPS	293
7.4	LA MALADIE	297
7.5	LA FAMILLE	300
CONCLUSION		302
ANNEXES.....		316
	L'ORDRE.....	316
	LA VITESSE.....	331
	LA FRÉQUENCE.....	367

BIBLIOGRAPHIE	385
1. Corpus étudié	386
2. Études sur Katherine Mansfield.....	386
3. Ouvrages sur la littérature personnelle : théories, essais, historique.....	386
3.1 Le journal intime.....	386
3.2 Autres.....	387
4. Ouvrages sur la théorie et les genres littéraires.....	388
4.1 Études générales.....	388
4.2 Études sur le récit et le texte narratif.....	389
4.3 Études sur le roman.....	391